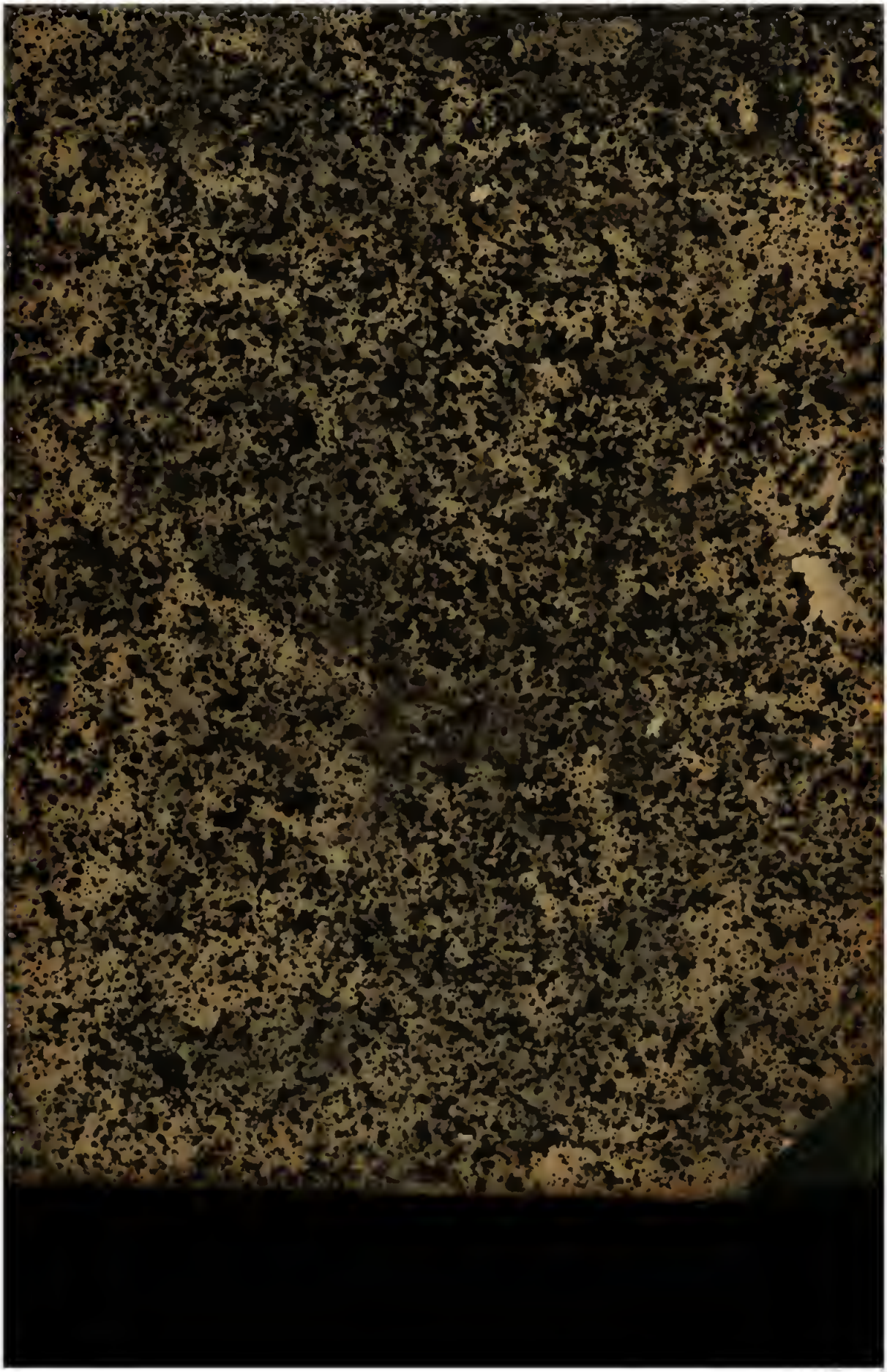

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.

9 - VIII - 19

1 IX 1 (19

III 1 IX 1(19

# VOYAGES

## *IMAGINAIRES,*

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

*SUIVIS DES*

## SONGES ET VISIONS,

*ET DES*

## ROMANS CABALISTIQUES.

Digitized by Google

## *CE VOLUME CONTIENT*

Le voyage de NICOLAS KLIMIUS dans le monde ſouterrein, contenant une nouvelle théorie de la terre, & l'hiſtoire d'une cinquième monarchie inconnue juſqu'à préſent; ouvrage traduit du latin par M. DE MAUVILLON.

La relation d'un voyage DU POLE ARCTIQUE AU POLE ANTARCTIQUE par le centre du monde, avec la deſcription de ce périlleux paſſage, & des choſes merveilleuſes & étonnantes qu'on a découvertes ſous le Pole Antarctique.

79723

# VOYAGES

## *IMAGINAIRES,*

## SONGES, VISIONS,

## ET

## ROMANS CABALISTIQUES.

*Ornés de Figures.*

TOME DIX-NEUVIÈME.

Seconde diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux*.

A AMSTERDAM,

*Et ſe trouve à* PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

# VOYAGE

## DE

# NICOLAS KLIMIUS

## DANS LE MONDE SOUTERREIN:

Contenant une nouvelle théorie de la terre; & l'hiſtoire d'une cinquième monarchie inconnue juſqu'à préſent.

*Ouvrage tiré de la bibliothèque de M. B. ABELIN,*

Et traduit du latin par M. DE MAUVILLON.

# AVERTISSEMENT

## *DE L'ÉDITEUR*

## DES VOYAGES IMAGINAIRES.

APRÈS avoir fait voyager nos lecteurs dans les ſept planètes, & leur avoir fait parcourir les cieux, nous allons les conduire dans les entrailles de la terre, où ils ſeront agréalement ſurpris de ſe trouver dans un nouveau monde. Ils ne le ſeront pas moins, lorſqu'ils connoîtront l'eſpèce d'habitans dont il eſt peuplé; &, s'ils ſe ſont prêtés facilement à accorder une ame ſuſceptible de raiſon aux animaux, ils ſeront également charmés de ſe

trouver au milieu d'un peuple d'arbres doués d'une intelligence ſemblable & peut-être ſupérieure à la nôtre. Le cadre de cet ouvrage annonce une fable hardie, où l'auteur s'eſt plu à unir & raſſembler des contraſtes frappans ; mais cette enveloppe ingénieuſe ſert à cacher une morale ſaine, une critique fine, & même une ſatyre piquante. L'ouvrage original a été écrit en danois, langue naturelle de l'auteur, enſuite traduit en latin, & c'eſt ſur cette traduction latine que M. Mauvillon a fait la traduction françoiſe, que nous imprimons dans ce volume : cette traduction a le mérite d'être très-exacte. On a fait au traducteur le reproche d'avoir copié trop fidélement ſon original,

& de n'en avoir point corrigé ce qu'on appelle les abſurdités ; nous lui ſavons gré, au contraire, de cette exactitude, qui nous donne un tableau fidele de l'ouvrage danois ; nous la préférons à ces extraits informes, qui, ſemblables à des ſquelettes, ne donnent nulle idée des agrémens de la figure, & des traits de la phyſionomie.

On attribue le *Voyage de Klimius* à Louis, Baron de Holberg. Cet auteur eſt né à Bergue en Norwège en 1684 ; ſa famille étoit noble, mais pauvre ; de ſorte que le jeune auteur fut obligé de chercher des reſſources dans ſes talens. Il avoit fait de bonnes études, & il employa ſa jeuneſſe à élever des jeunes gens : les diverſes éducations

dont il fut chargé, lui donnèrent la facilité de voyager. Il parcourut la Hollande, l'Italie, la France & l'Angleterre ; & il dut beaucoup aux différentes connoiſſances qu'il recueillit dans ſes voyages. De retour dans ſa patrie, Holberg ſuivit une carrière plus brillante ; la conſidération qu'il s'étoit attirée le mit dans le cas de ſolliciter & d'obtenir une place au conſiſtoire de Copenhague ; & cette place lui procurant des heures de loiſir, il ſe livra à ſon goût pour la littérature & la poéſie. Holberg étoit naturellement porté au cyniſme & à la ſatyre. C'eſt dans cette carrière dangereuſe qu'il s'exerça d'abord, & l'ouvrage que nous imprimons eſt du nombre de ceux qu'il publia

dans ce tems. Depuis, il modéra cette cauſticité, & travailla pour le théâtre : on a de lui pluſieurs comédies traduites en françois ; on croit même que l'une d'elles, intitulée *Henri & Perrine*, a fourni à Marivaux le ſujet de ſa comédie *des jeux de l'amour & du haſard.* Holberg a fini par abandonner entièrement la ſatyre, la critique & la poéſie, pour ſe livrer à l'hiſtoire. Il donna la préférence à celle de ſon pays. Il eſt auteur d'une hiſtoire de Danemarck, très-étendue, en trois volumes *in*-4°. Il faut ajouter à tous les ouvrages dont nous avons parlé, deux volumes de *penſées morales*, qui ont été traduites par M. de Parthenay. Holberg, qui a joui de la plus haute

réputation dans ſa patrie, & qui mérite d'être diſtingué par-tout ailleurs, eſt décédé en 1754; il étoit âgé de 70 ans. On obſerve qu'il avoit trouvé le ſecret bien rare, de s'enrichir en cultivant les lettres; & que, reconnoiſſant de ce bienfait, il en a fait hommage aux lettres, en laiſſant une ſomme de 70,000 livres à l'académie de Zélande, qui fut deſtinée à l'éducation de la jeune nobleſſe.

Nous ne connoiſſons pas le traducteur latin du Voyage de Klimius; mais celui à qui nous ſommes redevables de cet ouvrage dans notre langue, & dont nous imprimons la traduction, eſt M. Mauvillon, né en Provence en 1712, ſecretaire intime du roi de Pologne,

& maître de langue françoiſe à Leipſick. Cet auteur a donné pluſieurs autres traductions d'ouvrages allemands & des pays du Nord : une *hiſtoire du prince Eugène*, l'*hiſtoire des guerres de Bohême*, l'*hiſtoire du roi de Pruſſe ;* & on lui attribue auſſi quelques romans, entr'autres *le Soldat parvenu* & *les voyages de Jacques Maſſé.*

L'ouvrage qui ſuit plaira par ſa ſingularité : c'eſt un *voyage du Pole Arctique au Pole Antarctique par le centre du Monde.* Le Voyageur traverſe encore l'intérieur du globe, & donne la plus grande carrière à ſon imagination. Ces deux voyages ont aſſez d'analogie pour qu'on ſe plaiſe à les voir raſſemblés. Nous ne connoiſſons pas l'auteur de cette

dernière production, qui a été imprimée pour la première fois en 1723.

# PRÉFACE
## DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont je donne ici la traduction eſt une allégorie des plus ingénieuſes que j'aie encore vues : je ſuis fort trompé, ou le public en portera le même jugement. On y remarque un feu d'imagination peu ordinaire, une cenſure fine & délicate des mœurs des hommes, ſur-tout des Européens, qui, quoiqu'ils ſe glorifient de pluſieurs avantages, ne valent, peut-être, pas mieux que les peuples qu'il leur plaît d'appeller infidèles & barbares. Si c'eſt un préjugé favorable pour l'ouvrage, que le plaiſir que j'ai eu à le traduire, je ſuis tenté de croire qu'il plaira. Mais, comme je ſais fort bien qu'un original a des graces qu'il eſt quelquefois difficile de rendre dans une traduction, je dois prendre ſur mon compte les défauts de celle-ci, d'autant plus que, pour lui

donner un air François, j'ai pris la liberté de m'écarter, mais fort rarement, des expreſſions de mon auteur, & d'en ſubſtituer d'autres, qui, en faiſant le même ſens, différent un peu quant à la forme. Je l'ai fait à bonne intention; &, ſi je n'ai pas réuſſi, on ne doit s'en prendre qu'à moi; car, outre que l'original eſt écrit d'un ſtyle très-pur & très-beau par rapport à la latinité, il eſt encore rempli d'un badinage très-fin, & de mille agrémens qu'il eſt bien plus aiſé de ſentir que d'exprimer.

# VOYAGE
## DE
# NICOLAS KLIMIUS
## DANS LA RÉGION SOUTERRAINE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Deſcente de l'auteur dans les abîmes.*

APRÈS avoir ſubi les deux examens dans l'univerſité de Coppenhague en 1664, & me trouvant revêtu, par les ſuffrages des tribunaux tant de philoſophie que de théologie, du caractère appellé *louable*, je me diſpoſai à retourner dans ma patrie à bord d'un navire qui faiſoit voile vers Berge, capitale du royaume de Norwège.

J'étois chargé de témoignages avantageux de l'une & l'autre faculté, mais fort léger de finances. J'avois cela de commun avec les autres

étudians de Norwège, qui reviennent ordinairement chez eux dotés de haut ſavoir, mais fort mal pourvus d'argent.

Nous avions le vent en poupe; &, après ſix jours d'une heureuſe navigation, nous abordâmes au port de Berge. Ce fut ainſi que je revins dans ma patrie, plus ſavant, à la vérité, que je ne l'étois quand j'en ſortis, mais pas plus riche. Je vécus aux dépens de mes amis, qui voulurent bien m'aider quelque tems, durant lequel ma vie, quoique précaire, ne fut ni tout-à-fait oiſive, ni entièrement pareſſeuſe: car voulant me ſignaler par l'étude de la phyſique, dans laquelle j'étois déjà initié, je parcourus avec ſoin les quatre coins de la province (1), fouillant avidemment dans les entrailles de la terre & des montagnes, pour connoître leurs différentes qualités. Il n'y avoit point de rocher ſi eſcarpé où je ne graviſſe, point de précipice ſi affreux où je ne tâchaſſe de pénétrer, pour voir ſi je n'y trouverois pas par haſard quelque choſe digne de la curioſité d'un phyſicien: car la Norwège contient diverſes raretés qui, ſi elles étoient en France, en Italie, en Allemagne, ou dans quelqu'un de ces pays féconds en merveilles, où l'on ſait

(1) Cette province c'eſt le Bergenhus.

faire valoir juſqu'aux moindres choſes, ne manqueroient pas d'être recherchées & conſidérées avec une diligence infinie. Parmi ces curioſités, celle qui me parut la plus digne de mon attention, fut une caverne ſituée au haut d'une montagne que les naturels du pays nomment Floïen, & dont l'entrée eſt taillée en écore. La bouche de cette caverne exhale de tems en tems un petit vent qui n'eſt pas déſagréable, & qui, formant un ſon pareil à des ſanglots, ſemble tantôt vouloir élargir le paſſage, & tantôt le vouloir boucher. Cela a exercé pluſieurs ſavans perſonnages de la ville de Berge, ſur-tout le célèbre Abelin, & le ſieur Edouard, maître-ès-arts & régent du collège, tous deux fort verſés dans la phyſique & dans l'aſtronomie. Ces meſſieurs ne pouvant, à cauſe de leur grand âge, ſe tranſporter ſur les lieux pour examiner un effet ſi étonnant, avoient ſouvent excité leurs compatriotes à ſonder plus avant la nature de cette caverne, & à examiner ſurtout les viciſſitudes régulières de ce ſoupirail, dont le ſouffle reſſemble, en quelque ſorte, à l'haleine d'un homme qui reſpire avec difficulté.

Pouſſés par les diſcours des perſonnes en queſtion, autant que par ma propre curioſité, je formai le deſſein de deſcendre dans cette

caverne, & je m'en ouvris à quelques-uns de mes amis, qui, bien loin de m'encourager, me traitèrent d'extravagant & de déſeſpéré. Je fus peu ému de leurs remontrances, & au lieu de me détourner de mon entrepriſe, ils ne firent qu'accroître mon impatience. L'envie de faire de nouvelles découvertes dans la nature me rendoit incapable d'écouter aucun avis, & le mauvais état de mes affaires domeſtiques étoit un puiſſant aiguillon pour me faire affronter les plus grands périls.

En effet la misère me talonnoit, & il me ſembloit bien dur de manger le pain d'autrui dans le ſein de ma patrie, ſans eſpérance de pouvoir me tirer d'affaire. Enfin je jugeois qu'il n'y avoit pas moyen de parvenir, à moins que je ne m'illuſtraſſe par quelque coup hardi qui rendît mon nom célèbre.

Dans cette idée, je fis les préparatifs néceſſaires pour mon expédition, & ſortis de la ville un jeudi de grand matin, par un tems pur & ſerein, me flattant de revenir avant la fin du jour; mais je me trompois furieuſement dans mon calcul, ne prévoyant pas que, comme un ſecond Phaëton, tranſporté dans un autre monde,

J'allois rouler en l'air par un eſpace immenſe;

& que ce ne ſeroit qu'après avoir erré dix

ans, que j'aurois le plaiſir de revoir ma patrie & mes amis.

Cependant je continuois mon chemin, accompagné de quatre hommes payés pour m'aider dans mon entrepriſe. Ils portoient les cordes & les crocs dont j'avois beſoin pour deſcendre dans la caverne. Cette expédition extraordinaire commença en l'année 1665 : Jean Munthe, Laurent Severin, Chriſtiernn Bertholdi, & Laurent Scandius étant bourgmêtres & ſénateurs de Berge. Nous nous rendîmes à Sandwic, par où l'on monte plus commodément ſur la montagne. Arrivés au ſommet, nous gagnâmes le lieu où étoit l'antre fatal ; &, comme nous étions fatigués du chemin que nous avions fait, nous nous reposâmes un peu pour nous refaire l'eſtomac par un bon déjeûné dont nous nous étions nantis avant notre départ. Je ſentis tout-à-coup mon cœur palpiter, comme s'il eût voulu me prédire quelque malheur prochain. Je me tournai vers ceux qui m'accompagnoient : « Mes amis, leur dis-je, » y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille ten» ter le premier l'entrée de cette caverne » ? Comme ils ne me répondoient point, j'eus honte de ma foibleſſe ; &, reprenant courage, j'ordonne qu'on me prépare une corde, & je recommande mon ame à Dieu. J'avertis mes

gens de lâcher la corde juſqu'à ce que je criaſſe ; qu'alors ils euſſent à s'arrêter ; & que, ſi je continuois à crier, ils me retiraſſent promptement. Je me munis moi-même d'un croc qui me parut néceſſaire pour écarter les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à ma deſcente, & pour tenir toujours mon corps ſuſpendu dans un juſte milieu des deux côtés de la caverne.

A peine étois-je deſcendu à la hauteur de dix ou de quinze coudées, que la corde ſe rompit. Ce malheur me fut annoncé par les cris & les clameurs de mes gens, que je n'entendis bientôt plus ; car je deſcendis avec une rapidité étonnante, & comme un autre Pluton,

Je m'ouvris un chemin juſqu'au fond des abîmes (1) ;

excepté qu'au lieu de ſceptre j'avois un croc dans la main.

Je volai environ un quart-d'heure, autant qu'il me fut poſſible de le remarquer dans l'agitation extrême où je me trouvois, au travers d'une épaiſſe obſcurité. Mais enfin j'apperçus une petite clarté pareille à celle qui nous vient du crépuſcule du matin. La lumière s'augmente,

(1) Je continuerai à traduire en vers françois tous les vers latins qui ſe rencontrent en aſſez grand nombre dans le corps de cet ouvrage, & j'eſpère qu'on n'en ſera pas fâché.

& je découvre bientôt moi-même un ciel pur & ſans nuage. Je fus aſſez fou pour croire que cela étoit l'effet de la repercuſſion de l'air ſouterrain, ou que la violence d'un vent contraire m'avoit repouſſé, ou que la caverne m'avoit revomi par la réciproquation de ſon ſouffle. Néanmoins je ne reconnoiſſois plus ni le ſoleil, ni le ciel, ni les autres aſtres que je voyois, & ils me paroiſſoient tous plus petits que ceux de notre firmament; de ſorte que je me perſuadai, ou que toute la machine de ce ciel que j'avois devant mes yeux n'exiſtoit que dans mon cerveau égaré, & n'étoit que l'effet de mon imagination troublée; ou qu'ayant perdu la vie, je me trouvois dans le ſéjour des bienheureux. Cette dernière penſée me faiſoit rire, lorſque je me voyois armé de mon croc, & traînant après moi un bout de corde qui reſſembloit à une queue, ſachant bien qu'on n'alloit pas en paradis dans un pareil équipage, qui, bien loin de plaire aux ſaints, me feroit paroître, à leurs yeux, comme un nouveau Titan qui venoit attaquer l'olimpe & troubler le repos des dieux. Cependant, quand je vins à peſer ſérieuſement les choſes, je jugeai que je me trouvois dans un monde ſouterrain, & que ceux qui croyent que la terre eſt concave, & qu'elle renferme ſous ſa ſurface un monde

plus petit que le nôtre, ne ſe trompent point. L'évènement fit voir que j'avois rencontré juſte. En effet, je ſentois diminuer la violence de la ſecouſſe qui me portoit en bas, à meſure que j'approchois d'une planète ou d'un certain corps céleſte, qui s'offroit le premier ſur ma route. Cette planète me parut peu-à-peu ſi grande, que j'y pouvois diſtinguer ſans peine, à travers l'atmoſphère qui l'environnoit, des montagnes, des mers & des valées ;

Tout ainſi qu'un oiſeau vole & ſe précipite
A travers mille écueils, ſur les bords d'Amphitrite,
De même je volois entre la terre & l'air.

Pendant que je me conſidérois ainſi nageant au milieu des airs, je ſentis tout-à-coup ma courſe, qui juſqu'alors avoit été perpendiculaire, devenir circulaire. Les cheveux m'en dreſsèrent à la tête ; je me crus perdu ſans reſſource, craignant d'être transformé en une planète ou en ſatellite de celle dont j'approchois, & que je ne fuſſe par-là condamné à tourner éternellement. Mais lorſque je faiſois reflexion que cette métamorphoſe ne dérogeroit point à ma dignité, & qu'il valoit autant être un corps céleſte, ou le ſatellite d'un corps céleſte, qu'un philoſophe mourant de faim, je ſentois rallumer mon courage ; d'autant plus que, par le bénéfice de l'air pur dans lequel je

nageois, je n'avois ni faim ni ſoif. Je me reſſouvenois pourtant fort bien que j'avois mis dans mes poches quelques pièces de ce pain que les habitans de Berge nomment Bolken, qui eſt de figure ovale, ou plutôt longue. J'en tirai un morceau, bien réſolu d'en manger, ſi je le trouvois encore à mon goût. Mais, à peine j'y eus mordu deſſus, que je compris que toute nourriture terreſtre n'étoit plus bonne qu'à me cauſer des vomiſſemens; ſur quoi je pris le parti de jetter mon pain, comme une choſe qui m'étoit déſormais inutile. Mais, ô prodige! ce pain ne fut pas plutôt parti de ma main, qu'il reſta non-ſeulement ſuſpendu en l'air, mais commença même à décrire un cercle autour de moi; & ce fut alors que je reconnus les véritables loix du mouvement, qui font que les corps poſés en équilibre tournent en cercle. A la vue de ce pain tournant autour de moi, je ſentis ma rate s'enfler; & comment aurois-je pu me défendre des ſentimens de l'orgueil, moi qui, ayant été juſqu'alors le jouet de la fortune, me voyois changé, non pas en planète ſubalterne, mais en planète qu'un ſatellite devoit toujours eſcorter, & qui pouvoit être comptée parmi les aſtres majeurs, ou parmi les planètes du premier ordre? Et, s'il faut confeſſer ma foibleſſe, j'ajouterai que

cette idée me gonfla l'eſprit de tant de vanité, que je crois que, ſi j'avois alors rencontré les bourgmêtres de Berge, je les aurois reçus avec dédain, & les aurois regardés comme des atômes qui ne valoient pas la peine que je les ſaluaſſe, pas même du croc que je tenois dans ma main.

Je fus trois jours dans cette ſituation; je dis trois jours, car, comme je tournois ſans ceſſe autour de la planète qui étoit proche de moi, je pouvois très-bien diſtinguer les jours & les nuits, & voir le ſoleil ſouterrain ſe lever, s'abaiſſer & diſparoître de devant mes yeux, bien que je ſentiſſe une grande différence entre ces nuits & les nôtres; puiſqu'après le coucher du ſoleil, le firmament paroiſſoit lumineux & d'un éclat à-peu-près égal à celui de la lune: ce qui me faiſoit juger que le lieu où j'étois, étoit la ſuperficie du firmament la plus proche de la région ſouterraine, ou l'hémiſphère de cette même région, d'autant plus que la lumière que je voyois, étoit empruntée du ſoleil placé au centre de ce globe. Je me forgeois cette hypothèſe en homme qui n'étoit pas tout-à-fait étranger dans l'étude de l'aſtronomie. Je me croyois toucher au bonheur des dieux, & me regardois déjà comme un aſtre d'importance, que les aſtronomes de la planète voiſine

alloient placer, avec le ſatellite dont j'étois environné, dans le catalogue des étoiles, lorſque je vis paroître à mes yeux un monſtre aîlé, d'une grandeur énorme, qui me pourſuivoit à droite, à gauche & au-deſſus de ma tête. Je crus, au premier aſpect, que c'étoit un des douze ſignes du ciel ſouterrain, & je ſouhaitois fort, au cas que ma conjecture ſe trouvât vraie, que ce fût la vierge, ne doutant pas que je ne vinſſe à bout de l'appaiſer, & de tirer parti d'elle dans la ſolitude où je me trouvois. C'étoit, au fond, le ſeul ſyſtême des douze ſignes qui pût m'être bon à quelque choſe. Mais, lorſque ce corps ſe fût approché de moi, je n'apperçus qu'un griffon affreux & cruel.

Je me ſentis auſſitôt ſaiſi d'une frayeur mortelle; &, dans mon premier trouble, m'oubliant moi-même & ma dignité aſtrale (1) en même tems, je mis la main dans ma poche, & en tirai mon témoignage académique que j'avois par haſard encore ſur moi, & que je montrai à mon ennemi, pour lui prouver que j'avois ſubi les examens de l'univerſité, que j'étois étudiant, & bachelier, qui plus eſt, &

(1) Meſſieurs les puriſtes me paſſeront ce terme. Je l'ai forgé pour éviter la circonlocution, que je n'aime pas.

que j'étois en état de repouſſer vertement toute ſorte d'adverſaires dans la diſpute. Mais ce premier tranſport s'étant diſſipé, je revins à moi, & ne pus m'empêcher de rire de mon extravagance. J'étois cependant encore incertain ſur le deſſein que pouvoit avoir ce griffon en me ſuivant de ſi près, ſi c'étoit comme ami, ou comme ennemi, ou ſi, attiré par la nouveauté de ma figure, il étoit venu ſimplement pour me contempler : & cela ſe pouvoit fort bien; car la vue d'un corps humain tournant en l'air avec un croc à la main, & une longue corde en façon de queue, pouvoit facilement avoir excité la curioſité d'une brute, puiſque, comme je l'ai appris depuis, cette même figure de ma perſonne donna aux habitans du globe autour duquel je tournois, matière à divers diſcours & à pluſieurs conjectures : car leurs philoſophes & leurs mathématiciens me crurent une comète, & prirent la corde que je traînois après moi, pour la queue de la comète. Il y en avoit qui me regardoient comme un météore extraordinaire, qui préſageoit quelque malheur tel que la peſte, la famine, ou quelqu'autre cataſtrophe non moins funeſte. D'autres étoient allé plus loin, & ils avoient tracé & deſſiné la figure de mon corps, telle qu'elle leur avoit paru de loin ; de ſorte que j'étois

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Je commençai donc a me défendre contre ce furieux animal.

Digitized by Google

décrit, défini, dépeint & gravé même ſur l'airain par les habitans de ce globe, avant que j'euſſe abordé chez eux. J'appris tout cela dans la ſuite, & je m'en divertis beaucoup, lorſqu'ayant été porté ſur ce globe, j'eus appris la langue ſouterraine.

Il eſt à remarquer qu'il paroît auſſi des aſtres ſoudains & inattendus, que les Souterrains appellent *ſciſciſi*, c'eſt-à-dire, chevelus, & dont ils ſont des deſcriptions affreuſes, car ils diſent que les cheveux de ces aſtres ſont de couleur de ſang, & raboteux vers la tête; de ſorte que leur crinière reſſemble à une longue barbe. Ils les mettent au rang des prodiges céleſtes, tout comme on a accoutumé de faire dans notre monde. Mais, pour revenir à mon ſujet, le griffon dont je parlois tantôt, s'approcha enfin ſi fort de moi, qu'il m'incommodoit fort par le battement de ſes aîles: mais ce fut bien autre choſe, lorſque je le vis prêt à me dévorer la jambe. Je compris alors à quel deſſein il ſuivoit ſon nouvel hôte, & vis bien qu'il falloit faire de néceſſité vertu. Je commençai donc à me défendre contre ce furieux animal; &, empoignant mon croc avec les deux mains, je rallentis un peu l'audace de mon ennemi, l'obligeant pluſieurs fois à ſe battre en retraite; mais, comme il revenoit

ſur moi, & qu'il continuoit à me harceler; ſans qu'un ou deux coups que je lui avois portés euſſent rien pu opérer, je lui lançai mon croc avec tant de roideur, que l'ayant atteint ſur le dos entre les deux aîles, je ne pouvois plus retirer le trait dont je l'avois percé. Le monſtre, ainſi bleſſé, jetta un cri terrible, & tomba, un moment après, vers le globe dont j'ai déja parlé. Pour moi, qui étois dégoûté de ma dignité aſtrale, que je voyois expoſée à divers dangers, comme cela arrive d'ordinaire à ceux qui occupent les grands emplois,

A de pareils revers las de me voir en bute,
Je ſuivis volontiers l'animal dans ſa chûte,
Sans ſavoir où j'allois, je volois au haſard.
Comme on voit ſouvent ſur le tard,
Quand le ciel eſt ſerein, ou que la lune éclaire,
Plus d'une étoile paſſagère,
Qui voltigeant de haut en bas,
Semble vouloir tomber, & qui ne tombe pas.

Ainſi le mouvement circulaire que je faiſois tantôt, & que j'ai décrit ci-deſſus, redevint perpendiculaire.

Je paſſai avec rapidité au travers d'un air plus épais que celui que je venois de quitter, & dont le bruit & l'agitation m'étourdiſſoit. Enfin, ſans me faire mal, je tombai ſur le globe avec l'oiſeau qui mourut peu d'heures

après de ſa bleſſure. Il étoit nuit lorſque j'arrivai ſur cette planette. Je n'en pouvois juger que par l'abſence du ſoleil, & non pas par les ténèbres ; car il faiſoit ſi clair, que je pouvois lire diſtinctement mon témoignage académique. Cette clarté nocturne vient du firmament, qui n'eſt autre choſe que le revers de la ſurface de la terre, dont l'hémiſphère donne une lumière pareille à celle que la lune rend chez nous ; de ſorte qu'à ne conſidérer que cela, on peut bien dire que ſur le globe en queſtion, les nuits diffèrent peu des jours, ſi ce n'eſt que pendant la nuit le ſoleil eſt abſent, & que cette abſence rend les ſoirées un peu plus fraîches.

## CHAPITRE II.

*Deſcente dans la planète de Nazar.*

J'AVOIS traverſé les airs, comme je viens de dire, & le griffon ſur lequel j'étois deſcendu perdant de ſon activité à meſure qu'il perdoit ſes forces, m'avoit poſé doucement à terre ſans le moindre inconvénient. J'étois couché en plein air, attendant tranquillement ce que le retour du ſoleil me feroit éprouver de nouveau, lorſque je commençai à ſentir mes anciennes infirmités, la faim, & la ſoif, ſe réveiller. Je

me repentis alors d'avoir ſi étourdiment jetté mon pain. Accablé de laſſitude, & l'eſprit rempli de mille ſoucis, je m'endormis d'un profond ſommeil. Il y avoit déjà, autant que je pouvois conjecturer, environ deux heures que je ronflois, lorſqu'un horrible beuglement vint troubler mon repos, & un rêve agréable, qui occupoit alors mon eſprit. Il me ſembloit tantôt que j'étois de retour en Norwege, & que je racontois mes avantures à ceux qui me venoient voir; & tantôt enfin je croyois être proche de Fanoë, & d'entendre chanter le ſieur Nicolas, diacre de l'égliſe de ſaint André, qui avec ſa voix rude & ſtentorée, frappoit miſérablement & ſelon ſa coutume, mes pauvres oreilles. Je me réveille en ſurſaut, croyant que le mugiſſement que je venois d'ouïr n'étoit autre choſe que la voix de ce diacre; mais ayant apperçu, pas loin de moi un taureau, je compris bien que c'étoit lui qui avoit interrompu mon ſommeil par ſon beuglement. Je commençai à jetter mes yeux timides de tous côtés, & le ſoleil commençant à paroître, me découvrit des champs fertiles, & couverts de verdure. Je voyois auſſi des arbres; mais, ô étonnement! ils ſe remuoient, quoiqu'il ne fît pas un ſoufle de vent capable d'agiter une plume. Dans le moment que j'examinois ce prodige, j'apperçois le taureau

veau venir contre moi en mugiſſant de plus belle. Je fus ſaiſi de crainte, & comme je penſois un inſtant de quel côté je fuirois, je vis un arbre un peu éloigné de moi, que je crus fort propre à me mettre à l'abri de la furie de cet animal. Je m'approche de l'arbre, je l'embraſſe, & commence à l'eſcalader; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je l'entendis former des accens doux, mais aigus & à peu près ſemblables à ceux d'une femme en colère! Ce fut bien autre choſe, lorſque ce même arbre me repouſſant, me ſangla un ſoufflet à tour de bras, avec tant de force, que j'en fus tout étourdi, & tombai à la renverſe. Je crus que la foudre m'avoit frappé, & j'étois près à rendre l'ame, lorſque j'entendis des murmures & des bruits ſourds de tous côtés, pareils à ceux qu'on fait dans les marchés, ou dans les boutiques des marchands quand elles ſont bien fréquentées. Etant revenu de mon étourdiſſement, je vis toute une forêt animée, & le champ où j'étois, tout rempli d'arbres & d'arbriſſeaux, quoique je n'en euſſe vu que ſix ou ſept un peu auparavant.

Je ne ſaurois exprimer juſqu'à quel point tout cela me troubla la cervelle, & combien j'eus l'eſprit ému à la vue de ces preſtiges. Il me ſembloit que je dormois encore, ou je me figurois que j'allois devenir la proie des ſpectres,

& que je ſerois obſédé de ces malins eſprits; enfin il n'y eut ſorte d'abſurdité qui ne me paſsât alors par l'eſprit. Je n'eus pas le tems de réfléchir ſur la nature ou la cauſe de ces automates; car un autre arbre étant accouru vers moi, baiſſa une de ſes branches, au bout de laquelle étoient ſix bourgeons, qui lui ſervoient de doigts. Il me ſaiſit avec cette main extraordinaire, & m'éleva en l'air en criant de toute ſa force. Il étoit ſuivi d'un grand nombre d'autres arbres de différente eſpèce, qui formoient des ſons & des accens articulés à la vérité, mais tout à fait étrangers à mes oreilles, de ſorte que je ne pus retenir que ces mots, *pikel emi*, qui furent ſouvent répétés, & à force de les entendre, ils me reſtèrent dans la mémoire. Je compris auſſi bientôt que ces paroles ſignifioient une eſpèce de ſinge extraordinaire; car ils jugeoient à ma figure, & à mon équipage, que je devois être un ſinge peu différent de certains ſapajous à longue queue, que cette contrée nourrit. Quelques-uns me prirent pour un habitant du ciel, que le griſon avoit entraîné à terre, ce qui étoit arrivé plus d'une fois, s'il en faut croire les annales du pays. Mais je ne pus ſavoir tout cela que quelques mois après, & lorſque j'eus appris la langue ſouterraine; car dans l'état

préſent où je me trouvois, ſaiſi de crainte & d'horreur, je ſavois à peine ſi j'étois au monde, bien loin d'être en état de raiſonner ſur la nature des arbres parlans & animés, ou de deviner quel pouvoit être le but de cette proceſſion, que je voyois faire lentement & à pas comptés. Tout ce que je pouvois comprendre par les voix & les murmures que j'entendois, c'eſt que les arbres étoient indignés & en colère contre moi; & il faut avouer qu'ils en avoient grand ſujet; car l'arbre, ſur lequel j'avois voulu monter, lorſque je fuyois devant le taureau, étoit la femme de l'intendant de la ville prochaine. La qualité de cette femme offenſée rendoit mon crime plus grave; car ſi c'eut été une femme du commun, le mal n'auroit pas été bien grand; mais d'avoir voulu eſcalader une matrone de cet ordre, ce n'étoit pas bagatelle chez une nation qui ſe piquoit de modeſtie & de pudeur. Nous arrivâmes enfin à la ville où l'on me menoit priſonnier. Elle étoit remarquable par la magnificence de ſes édifices, par l'ordre, & la ſymmétrie de ſes rues tirées au cordeau, & par une campagne agréable qui l'environnoit.

Les rues étoient remplies d'arbres ambulans, qui ſe ſaluoient mutuellement en ſe rencontrant. Ce ſalut ſe faiſoit en baiſſant les branches, & plus ils les baiſſoient, plus la révérence étoit

profonde. Dans le tems que nous paſſions il ſortit par haſard un chêne d'une belle maiſon, à la vue duquel tous les arbres qui me conduiſoient baiſſant leurs branches, reculoient par reſpect, d'où il me fut aiſé de juger que ce chêne n'étoit pas un arbre du commun. En effet, j'appris bientôt que c'étoit l'intendant de la ville, le même dont on diſoit que j'avois voulu violer la femme. Je fus emporté dans la maiſon de ce magiſtrat, dont les portes furent auſſi-tôt fermées ſur moi, ce que voyant, je commençai à me regarder comme un homme qui alloit avoir l'honneur de ſervir l'état en qualité de membre d'une chiourne.

Ma crainte redoubloit à la vue de trois gardes qui ſe promenoient devant l'hôtel, comme des ſentinelles; ils étoient armés chacun de ſix haches, ſelon le nombre de leurs branches; car autant de branches, autant de bras; autant de bourgeons, autant de doigts. Les têtes étoient placées au haut des troncs, & reſſembloient aſſez à celles des hommes. Au lieu de racines, ils avoient deux pieds extrêmement courts, ce qui étoit cauſe que les habitans de cette planette marchoient à pas de tortue. Il me ſembloit auſſi que ſi j'avois été libre, je leur aurois bien échappé, & je les euſſe même défiés de me rattraper, tant je faiſois de différence entre leurs piés & les miens.

Cependant je jugeois que ces arbres étoient non-seulement les habitans de cette planète, mais encore qu'ils étoient doués de raison; & j'admirois cette admirable variété que la nature se plaît à mettre dans ses ouvrages. Ces arbres n'égalent point la hauteur des nôtres, & même la plupart ne surpassent guère la taille ordinaire des hommes; j'en voyois de beaucoup plus petits, qu'on auroit pris pour des fleurs, ou pour des plantes, & je jugeois que c'étoient des enfans. C'est une chose étonnante que le labyrinte de diverses pensées, où me jetta la vue de ces phénomènes, les soupirs qu'elle m'arracha, & combien je regrettois alors ma chère patrie: car quoique ces arbres parussent sociables par le bénéfice de la parole dont ils jouissoient, & par une espèce d'intelligence que je remarquois en eux, & qui pouvoit les faire compter parmi les animaux raisonnables, je doutois néanmoins qu'on pût les comparer aux hommes, & je ne pouvois me persuader que l'équité, la clémence, & les autres vertus morales fussent des vertus qui eussent lieu chez eux. Agité de cette foule de pensées, je sentis mes entrailles tressaillir, & des ruisseaux de larmes couler de mes yeux. Pendant que je me livrois ainsi en proie à la douleur, les archers qui me gardoient entrèrent dans la cham-

bre où j'étois. Je les pris pour des licteurs à cauſe de leurs haches. Cependant, ils me font ſigne de les ſuivre, & formant un cercle autour de moi, ils me mènent par la ville dans une grande maiſon, bâtie au milieu d'une place. En paſſant par les rues, je croyois être revêtu de la dignité dictatoriale, & je me regardois comme au-deſſus d'un conſul Romain; car les conſuls de Rome n'étoient accompagnés que de douze haches, & moi j'en avois dix-huit à ma ſuite. Sur la porte de la maiſon, où j'étois conduit, paroiſſoit en bas relief, la figure de la juſtice, tenant une balance à la main, ou pour mieux dire, à un rameau. Elle étoit repréſentée ſous l'image d'une vierge; elle avoit l'air grand, le regard ſévère, ſon viſage ne paroiſſoit ni humble, ni cruel, mais mêlé d'une certaine gravité reſpectable.

La vue de cet emblême me fit aiſément juger que j'étois devant le palais du ſénat. Cependant les portes s'ouvrent, & l'on me fait entrer dans la ſalle de l'audience, dont le pavé étoit de marbre à la moſaïque, & fort reluiſant; je vis un arbre au haut bout de cette ſalle placé ſur un trône doré comme dans un tribunal, c'étoit le préſident. Il avoit à ſa droite douze aſſeſſeurs & autant à ſa gauche; ceux-ci étoient aſſis ſur des gradins, chacun ſelon ſon rang. Le

préſident de l'aſſemblée étoit un palmier d'une taille médiocre ; mais il étoit remarquable parmi les autres juges à cauſe de la variété de ſes feuilles, qui étoient teintes de pluſieurs couleurs. Il avoit à ſes côtés vingt quatre huiſſiers armés de ſix haches chacun. Je frémis d'horreur en les voyant, & je jugeai que cette nation devoit être fort ſanguinaire.

Cependant je ne fus pas plutôt entré, que les juges ſe levèrent étendant leurs branches en haut, & après cette cérémonie, chacun reprit ſa place ; pour moi je reſtai à la barre, entre deux arbres qui avoient chacun le tronc couvert d'une peau de brebis. Je les pris pour des avocats, & c'en étoient auſſi. Avant qu'ils commençaſſent à plaider, on couvrit la tête du préſident d'un manteau de feutre. Le plaignant fit un court plaidoyer, auquel le défendeur fit une réponſe auſſi courte. Les plaidoyers de l'un & de l'autre furent ſuivis d'un ſilence de demi-heure ; au bout de laquelle le préſident, ayant ôté le voile qui le couvroit, ſe leva, & étendant de nouveau ſes branches, prononça avec décence certaines paroles que je crus qui contenoient ma ſentence : car dès qu'il eut ceſſé de parler, je fus renvoyé, & conduit dans une vieille priſon, d'où je me figurois qu'on m'alloit tirer comme d'un grenier, pour me

faire fouetter par la main du bourreau.

Dès que je me vis ſeul dans ce réduit, je me rappellai tout ce qui venoit de ſe paſſer, & je ne pouvois m'empêcher de rire quand je réfléchiſſois ſur la folie de la nation où je me trouvois; car ces juges qui m'avoient fait mon procès, me paroiſſoient plutôt des pantomimes, que des magiſtrats, & leurs geſtes, leurs ornemens, leur manière de procéder, me ſembloient plus dignes du théâtre que d'un tribunal conſacré à Thémis. Là deſſus je vantois le bonheur de notre monde, & la ſupériorité des Européens ſur toutes les autres nations. Mais quoique je blâmaſſe la folie des peuples ſouterrains, j'étois pourtant obligé d'avouer, qu'on devoit les mettre au-deſſus des brutes; car la ſplendeur de leur ville, la ſymétrie de leurs maiſons indiquoient aſſez que ces arbres n'étoient pas dépourvus de raiſonnement, ni tout-à-fait ignorans dans les arts, & ſur-tout dans la méchanique; mais je les croyois ſans politeſſe ni éducation, & j'étois perſuadé qu'il ne falloit pas chercher chez eux la vertu.

Pendant que je m'entretenois ainſi en moi-même, je vois entrer un arbre tenant une palette à la main. Il s'approche de moi, me déboutonne ma poitrine, & me dépouille d'un côté, dont il me prend le bras, le retrouſſe,

& me ſaigne. Quand il m'eut tiré la quantité de ſang qu'il vouloit avoir, il me banda le bras fort adroitement. Il examina mon ſang avec beaucoup d'attention, mêlée d'une eſpèce d'admiration, après quoi il ſe retira.

Cette nouvelle aventure me confirma dans l'idée que j'avois déjà de l'extravagance de cette nation, idée dont je ne revins que lorſque j'eus appris la langue du pays, & qui ſe changea alors en étonnement & en admiration. Voici comme tout cela me fut expliqué dans la ſuite. On avoit cru à ma figure que j'étois un habitant du firmament; & on s'étoit mis en tête que j'avois voulu violer une matrone du premier rang, c'eſt pourquoi on m'avoit traîné à l'audience comme un criminel. L'un des avocats avoit exagéré ma faute, & en avoit ſollicité le châtiment ſelon la rigueur des loix; l'autre avoit plaidé pour moi, & avoit demandé un délai du ſupplice, juſqu'à ce qu'on fût informé qui j'étois, d'où j'étois, & ſi j'étois brute ou animal raiſonnable. L'élévation des branches n'étoit autre choſe qu'un acte de religion, par lequel les juges ſe préparoient à bien prononcer ſur le différend des parties. Les avocats étoient couverts d'une peau de brebis, afin de ſe reſſouvenir de l'innocence & de l'intégrité avec laquelle ils devoient s'acquitter

de leurs fonctions; & en effet il n'y en a point là qui ne ſoient gens de bien & intégres; ce qui prouve qu'on peut trouver dans un état bien policé des avocats qui ont des ſentimens & de la probité. Dans le pays dont je parle, les loix ſont ſévères contre les prévaricateurs. Il n'y a ni ſubterfuges, ni échappatoires qui les mettent à l'abri de leur rigueur; point d'aſyle, point d'intrigue pour ſauver ceux qui ont été condamnés, ni perſonne qui ſollicite en faveur des perfides.

On repète auſſi trois fois les mêmes paroles chez cette nation, à cauſe de ſa lenteur naturelle à concevoir les choſes, qui la diſtingue des autres peuples. Il y a peu de gens chez celui-ci, qui comprennent d'abord ce qu'ils n'ont lu ou entendu qu'une ſeule fois. Ceux qui ont la conception plus vive, & qui comprennent avec plus de facilité, ſont regardés comme incapables de juger des procès, & ne ſont que fort rarement élévés aux emplois de quelque importance: car on a éprouvé que l'état s'étoit trouvé en danger toutes les fois qu'il avoit été adminiſtré par des gens qui avoient beaucoup de pénétration, & qu'on appelle ailleurs de grands génies: qu'au contraire ceux que le vulgaire appelle des hébétés avoient toujours réparé le mal que les autres

avoient fait. Tout cela a fort l'air paradoxal, je l'avoue, mais lorſque je le peſois mûrement, je ne le trouvois pas auſſi abſurde qu'on pourroit ſe l'imaginer.

L'hiſtoire qu'on me fit au ſujet d'une femme, qui avoit exercé l'emploi de préſident, me ſurprit encore davantage. Ce préſident femelle, étoit une fille native de la ville en queſtion, elle fut élévée par le prince à la dignité de *kaki*, c'eſt-à-dire, de juge ſuprême de la ville; car telle eſt la coutume de cette nation de ne mettre aucune différence de ſexe par rapport aux charges de l'état, & de n'avoir égard qu'au mérite en les conférant. Mais afin de pouvoir juger des qualités d'un eſprit, & de connoître la portée d'un chacun, il y a des ſéminaires établis, dont les directeurs ſont appellés *karattes*, ce qui ſignifie, à proprement parler, des examinateurs ou ſcrutateurs. Leur office eſt de ſonder & d'examiner le naturel & les qualités des jeunes gens, dont ils doivent mettre à part ceux qui ſont propres aux emplois publics, & envoyer un rôle particulier au prince, avec une liſte générale des différens talens, par leſquels les autres peuvent ſe rendre utiles à la patrie. Ayant reçu ce catalogue, le prince fait écrire ſur un livre les noms de tous les candidats, afin d'avoir toujours préſens à ſon

eſprit, &, pour ainſi dire, devant ſes yeux; ceux qu'il doit revêtir des emplois vacans.

La fille en queſtion avoit mérité, depuis quatre ans, un témoignage avantageux de la part des karattes; le prince y eut égard, & l'établit préſidente du ſénat de la ville où elle étoit née; c'eſt un uſage ſacré, & immuable chez les Potuans (c'eſt le nom de ce peuple) d'être employé dans la ville où l'on eſt né, étant perſuadés qu'on a toujours plus d'affection pour l'endroit où l'on a reçu la naiſſance & l'éducation, que pour un autre. Palmka, (c'eſt le nom de cette fille) exerça ſon emploi avec beaucoup de gloire pendant l'eſpace de trois ans, & fut regardée comme l'arbre le plus ſage de la ville. Elle avoit d'ailleurs la conception ſi tardive, qu'elle ne pouvoit comprendre les choſes qu'on lui diſoit, qu'à la troiſième, ou quatrième répétition; mais auſſi dès qu'elle avoit compris une choſe, elle en connoiſſoit tous les tenans & les aboutiſſans; & elle prononçoit ſi judicieuſement ſur les affaires les plus épineuſes, que toutes ſes déciſions étoient regardées comme des oracles.

Comme une autre Thémis, dans ſa juſte balance;
Elle examinoit tout au poids de l'équité.
On ne la vit jamais opprimer l'innocence,
Ni jamais s'éloigner de ſon intégrité.

Enfin, on m'a assuré qu'elle ne prononça, jamais de sentence qui ne fût confirmée par le suprême tribunal des Potuans, & qui ne reçût même de grands éloges. Je pensois donc, en considérant toutes ces choses, que cet établissement en faveur du beau sexe n'étoit pas aussi mal imaginé, qu'il me l'avoit paru d'abord; & je me disois à moi-même: quel mal y auroit-il, par exemple, quand la femme du bourguemaître de Berge connoîtroit des causes, & prononceroit les sentences? Quel mal y auroit-il encore quand la fille de l'avocat Severin, qui est une personne qui ne manque ni de savoir, ni d'éloquence, plaideroit à la place de son stupide père? Non, cela n'apporteroit aucun préjudice à notre jurisprudence, & peut-être Thémis ne recevroit pas les soufflets qu'on lui donne. Enfin il me sembloit, vu la manière précipitée avec laquelle on procéde aux jugemens parmi nos Européens, que ces sentences hâtives, & précoces, seroient sujettes à une terrible censure, si elles étoient tant soit peu examinées de plus près.

Mais pour revenir à l'explication de ce qui m'étoit arrivé, voici ce que j'appris au sujet de la phlébotomie que j'avois soufferte. C'est la coutume chez ce peuple, que dès qu'il y a un criminel qui mérite le fouet, ou la torture,

ou la mort, on lui ouvre la veine avant que de l'exécuter, pour voir s'il a agi par malice, ou par la diſpoſition du ſang ou des humeurs qui ſont dans ſon corps, & ſi par cette opération, il y auroit moyen de le rendre plus homme de bien. De manière qu'à le bien prendre, les tribunaux de ce pays là ſont plutôt établis pour corriger les gens que pour les tourmenter. Cette manière de corriger par la ſaignée renferme pourtant une eſpèce de châtiment, puiſqu'on a attaché une note d'infamie à ſubir cette opération par ſentence juridique. Que ſi ceux qui ont paſſé par cette correction, viennent à faire une rechûte, on les relègue au firmament, où ils ſont tous reçus ſans diſtinction. Je parlerai tantôt plus au long de cet exil, & de ſa nature. Quant à l'étonnement que le chirurgien, qui m'avoit phlébotomiſé, avoit marqué à la vue de mon ſang, la cauſe en étoit telle : il n'avoit jamais vu de ſang rouge ; car les habitans de ce globe n'ont dans les veines qu'un ſuc blanc, qui, plus il a de blancheur, plus il marque la pureté des mœurs.

Voilà ce dont on m'informa, lorſque j'eus appris la langue ſouterraine, & qui commença à me faire juger plus favorablement de cette nation, que je n'avois fait auparavant, l'ayant

d'abord condamnée avec assez de témérité. Cependant, quoiqu'au premier abord j'eusse pris ces arbres pour des fous & des extravagans, j'avois bien remarqué qu'ils n'étoient pas destitués de tout sentiment d'humanité, & que par conséquent ma vie n'étoit point en danger. Ce qui me confirmoit dans cette espérance, c'est que je voyois qu'on m'apportoit réglément à manger deux fois par jour. Les mêts consistoient en fruits, herbes & légumes. La boisson étoit composée d'une certaine liqueur douce & agréable.

Le magistrat sous la garde duquel j'étois, donna bientôt avis au prince de la nation, lequel faisoit sa résidence dans une ville peu éloignée, qu'il lui étoit tombé entre les mains, & par cas fortuit, un animal raisonnable, mais d'une forme inouie & particulière. Sur quoi le prince, excité par la nouveauté du fait, ordonne qu'on me fasse apprendre le langage du pays, & qu'ensuite on m'envoie à sa cour. Aussitôt on me donne un maître de langue, des instructions duquel je sus si bien profiter, que, dans six mois, je me trouvai en état de pouvoir converser avec les habitans. J'avois à peine fait ces progrès dans la langue souterraine, qu'il vint un second ordre de la cour touchant mon établissement ultérieur; en vertu

de cet ordre, je fus mis dans le ſeminaire; afin que les karattes puſſent examiner & ſcruter les forces & la portée de mon génie, obſervant ſoigneuſement le genre de profeſſion où je pourrois le mieux me diſtinguer. Tout cela fut exécuté à la lettre; &, pendant tout le cours de cette épreuve, on n'eut pas moins ſoin de mon corps que de mon eſprit. Sur-tout on tâchoit de me donner, autant qu'il étoit poſſible, la forme & la figure d'un arbre, par le moyen des branches poſtiches qu'on agençoit ſur mon corps.

Cependant je revenois tous les ſoirs chez mon hôte, qui m'exerçoit, de ſon côté, par des diſcours & des queſtions à perte de vue. Il ſe plaiſoit ſur-tout à m'entendre faire le récit des aventures que j'avois eues dans mon voyage en la région ſouterraine; mais ce qui le frappoit davantage, c'étoit la deſcription de notre monde, de l'immenſe étendue du ciel qui l'environnoit, & de cette quantité innombrable d'étoiles dont ce même ciel étoit parſemé. Il écoutoit tout cela avec une avidité extrême, mais il rougiſſoit un peu quand je lui parlois de nos arbres, que je lui repréſentois inanimés, immobiles, attachés fixement à la terre par des racines; & il ne pouvoit s'empêcher de me regarder

regarder avec quelque eſpèce d'indignation, quand je l'aſſurois que nous coupions ces arbres pour en chauffer nos poëles & pour cuire nos mêts. Néanmoins, après avoir réfléchi un peu ſérieuſement là-deſſus, ſa colère s'appaiſoit, & il élevoit ſes cinq branches (car il n'en avoit ni plus ni moins) vers le ciel, admirant les jugemens du créateur, dont les deſſeins lui paroiſſoient impénétrables. La femelle, ou, ſi l'on veut, l'épouſe de cet arbre avoit juſqu'à-lors évité ma préſence, à cauſe du ſujet qui m'avoit fait traîner devant la juſtice; mais, quand elle eut appris que c'étoit la coutume dans mon pays de monter ſur les arbres, & que c'étoit cela qui avoit cauſé ma mépriſe, elle bannit ſes ſoupçons, & s'accoutuma à me voir; mais, comme je craignois, au commencement, que le ſouvenir de ma faute involontaire ne lui revînt dans l'eſprit, & ne me privât pour jamais de ſa bienveillance, j'avois la précaution de ne lui parler qu'en préſence de ſon mari.

## CHAPITRE III.

*Description de la ville de Kéba.*

J'ÉTOIS encore au ſeminaire, occupé à mon épreuve, lorſqu'un jour il prit fantaiſie à mon hôte de me faire voir la ville, & de me mener dans les lieux les plus dignes de ma curioſité. Nous marchâmes ſans aucun embarras; &, ce qui me parut le plus ſurprenant, ſans qu'aucun habitant accourût pour me voir : ce qui eſt bien différent de ce qui ſe pratique chez nous, où toutes les fois qu'il paſſe quelque choſe d'un peu extraordinaire, les hommes viennent par troupes repaître leurs yeux curieux : mais les habitans de cette planète, peu avides de nouveautés, ne cherchent que le ſolide. La ville porte le nom de Kéba, & tient le ſecond rang parmi les villes des Potuans. Les habitans ont tant de gravité & de retenue, qu'on les prendroit tous pour des ſénateurs, plutôt que pour de ſimples citoyens. C'eſt-là le véritable domicile des vieillards : je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où l'on faſſe plus de cas de l'âge, ni où la vieilleſſe ſoit plus honorée ; non ſeulement on reſpecte ſes déciſions, mais on regarde les moindres ſignes de ſa vo-

lonté, comme des règles qu'il faut ſuivre. Une choſe m'étonnoit, c'étoit de voir cette nation ſi ſage & ſi modeſte ſe plaire aux ſpectacles, aux comédies, & à voir des combats ridicules. Tout cela me ſembloit peu s'accorder avec cette gravité qu'ils affectoient. Mon hôte s'appercevant de mon étonnement : Ne ſoyez pas ſurpris, me dit-il, de ce que vous voyez ; tous les habitans de ce pays partagent leur tems entre les choſes ſérieuſes & les badinages ;

Nous ſavons accorder Jupiter & Saturne.

Parmi les beaux établiſſemens qu'il y a dans la principauté des Potuans, on doit particulièrement remarquer la liberté que chacun a de ſe procurer tous les plaiſirs qui ne portent aucun préjudice, qui ſemblent être faits pour fortifier l'eſprit, & le rendre plus propre à s'acquitter des fonctions les plus éminentes : car qui ne ſait que les plaiſirs honnêtes & innocens diſſipent les vapeurs bilieuſes, & les nuages épais de la mélancolie, qui obſcurciſſent la ſérénité de l'ame, & qui ſont des ſources intariſſables de ſéditions & de mauvais deſſeins ! Les Potuans ont fort bien connu cette vérité ; c'eſt pourquoi ils ont jugé à propos de faire ſuccéder les jeux à leurs occupations ſérieuſes ; & ils ont ſi bien trouvé l'art de mêler l'urbanité à la

ſévérité, que la première ne dégenère jamais en pétulance, ni l'autre en triſteſſe. Il n'y avoit qu'une choſe qui me choquât dans leurs divertiſſemens, c'étoit de les voir compter, parmi leurs ſpectacles & leurs jeux ſcéniques, les diſputes de l'école. En effet, à certains jours de l'année, il ſe fait des gageures, & l'on fixe un certain prix pour les vainqueurs. Les diſputeurs entrent en lice comme des gladiateurs; on les anime à-peu-près comme on fait chez nous les coqs ou les bêtes féroces. Les riches de ce pays-là nourriſſent des diſputeurs, comme on nourrit en Europe des chiens de chaſſe. Ils les font dreſſer & inſtruire dans l'art de diſputer, que nous appellons dialectique, afin qu'ils ſoient rendus propres aux combats établis pour un certain jour de l'année. Il y a tels de ces diſputeurs dont les victoires ont enrichi ceux qui les ont nourris & dreſſés. Un certain Henoch avoit amaſſé, dans l'eſpace de trois ans, quatre mille ricats des triomphes d'un ſeul diſputeur qu'il entretenoit, & pour lequel des gens qui cherchoient à gagner quelque choſe par cette ſorte de profeſſion, lui ont offert plus d'une fois des ſommes exorbitantes; mais il ne vouloit point encore ſe priver de ce tréſor qui lui rapportoit de ſi bons revenus tous les ans. Ce diſputeur avoit une admirable volu-

bilité de langue; quand une fois il étoit ſur les bancs, rien ne lui réſiſtoit; il changeoit le blanc en noir, les quarrés en longs; il mettoit tout en combuſtion par le moyen de ſes ſyllogiſmes & de ſes raiſonnemens captieux. Il n'y avoit point d'oppoſant aſſez brave pour lui tenir tête; il les réduiſoit tous au ſilence, quand il vouloit, avec ſes *diſtinguo*, *ſubſumo*, *&c.* J'aſſiſtai à ces ſpectacles non ſans chagrin, & ſans me fâcher de voir changer en comédies, ce qui fait le plus bel ornement de nos collèges; & il me paroiſſoit indigne & impie de tourner en jeux mimiques, ce que nous avons de plus auguſte dans nos écoles. Certainement j'avois bien de la peine à retenir mes larmes, quand je me rappellois que j'avois ſoutenu chez nous trois fois des thèſes qui m'avoient couvert de gloire, & attiré les applaudiſſemens des ſavans. Mais ce qui me déplaiſoit le plus, c'étoit la manière dont on diſputoit. On amenoit certains agaceurs nommés cabalcos, qui portoient des aiguillons avec leſquels ils piquoient les flancs des diſputeurs, dès qu'ils remarquoient leur feu s'amortir, afin de les ranimer, & de rallumer en eux l'ardeur de la diſpute. Je paſſe ſous ſilence bien d'autres choſes que j'ai remarquées à ce ſujet, dont le ſouvenir me fait encore rougir de honte, & que je ne pouvois

m'empêcher de condamner dans une nation ſi bien policée. Outre les combats de ces diſputeurs, que les Potuans nomment masbakos, c'eſt-à-dire, brouillons, on en voyoit encore de quadrupèdes, tant féroces que privés, & d'oiſeaux ſauvages, pour leſquels les ſpectateurs payoient quelques pièces d'argent.

Je demandois à mon hôte comment il ſe pouvoit faire qu'une nation ſi raiſonnable changeât en jeux de cirque des exercices deſtinés à faciliter les moyens de parler en public, & à découvrir la vérité. A cela, il me répondoit que pendant les ſiècles de la barbarie, on avoit fait, à la vérité, beaucoup de cas de ces exercices; mais qu'enſuite l'expérience ayant fait toucher au doigt, que la diſpute ne faiſoit qu'obſcurcir & étouffer la vérité, rendre les jeunes gens arrogans, exciter des troubles & anéantir les ſciences ſolides, on les avoit bannis des univerſités, pour les reléguer au cirque; qu'enfin l'événement avoit fait voir que, par le ſilence, la lecture & la méditation, les étudians étoient plutôt parvenus au grade de maître-ès-arts.

Cette réponſe, toute ſpécieuſe qu'elle étoit, ne put jamais me ſatisfaire. Il y avoit dans la ville une univerſité ou académie, où l'on enſeignoit, avec décence & gravité, les arts li-

béraux. Mon hôte m'introduiſit dans l'auditoire de cette école, un jour qu'on devoit créer un madic, c'eſt-à-dire, un docteur en philoſophie. Cette création ſe fit ſans cérémonie, ſi ce n'eſt que le candidat prononça un fort beau & fort docte diſcours ſur un certain problême de phyſique. Dès qu'il eut fini ſa tâche, les préſidens de l'univerſité ne firent autre choſe que de l'inſcrire parmi ceux qui jouiſſent du privilège d'enſeigner publiquement. Mon hôte m'ayant demandé comment cela m'avoit plu, je lui répondis ingénuement, que cet acte m'avoit paru trop ſec & trop maigre, eu égard à l'appareil qui ſuit ordinairement nos promotions. Je me mis en même tems à lui expliquer comment cela ſe pratiquoit chez nous, & comment ces ſortes d'actes étoient précédés de divers genres de diſpute. A ces mots de diſputes, mon hôte, fronçant le ſourcil, me demanda de quelle nature elles étoient, & en quoi elles différoient de celles des univerſités ſouterraines. Je lui repartis qu'elles rouloient, pour l'ordinaire, ſur des ſujets doctes & curieux, ſur-tout ſur ce qui regardoit les mœurs, le langage & les habillemens de deux nations antiques, qui avoient fleuri jadis en Europe; & je l'aſſurai bien ſérieuſement que, dans trois thèſes ſavantes que j'avois ſoutenues, j'avois fait une

fort belle diſſertation ſur les vieilles pantoufles de ces deux nations. Là-deſſus mon hôte fit un ſi grand éclat de rire, que toute la maiſon en retentit. Son épouſe, attirée par le bruit qu'il faiſoit en riant, accourut pour lui en demander la cauſe. Pour moi, j'étois dans une ſi grande colère, que je ne daignai pas lui répondre ; il me ſembloit vilain & indigne, de traiter des choſes ſi graves & ſi importantes avec des riſées. Mais le mari ayant dit lui-même à ſa femme de quoi il s'agiſſoit, celle-ci en rit de tout ſon cœur. Cette affaire étant enſuite divulguée par la ville, n'y excita pas moins de ſujets de rire ; & j'ai ſu que la femme d'un certain ſénateur, quand on lui fit ce récit, ſe prit ſi furieuſement à rire, qu'elle en penſa crêver ; quelque tems après, la fièvre l'ayant emportée au tombeau, on crut communément qu'elle étoit morte des efforts qu'elle avoit faits en riant, qui lui avoient enflé les poumons, & cauſé la maladie qui l'avoit retranchée du nombre des vivans : mais tout cela n'étoit pas bien avéré, & n'étoit que des conjectures. Au reſte, c'étoit une dame de beaucoup de mérite, & une illuſtre mère de famille ; car elle avoit ſept branches, ce qui eſt fort rare dans ce ſexe. Tous les honnêtes arbres la regrettèrent. Elle fut enterrée vers le minuit au-delà des

vergers de la ville, & dans les mêmes vêtemens qu'elle avoit en mourant. C'eſt une ſage coutume chez ces peuples, qui eſt paſſée en loi, d'enterrer les morts hors de la ville, car ils croient que les humeurs qui ſortent des cadavres corrompent l'air. Ils ne ſont pas moins aviſés quant à l'uſage d'enſévelir les morts ſans pompe ni ornemens ; & rien ne me paroît moins prudent que d'orner & de parer des corps tout prêts à être rongés des vers. On fait cependant une eſpèce de funérailles, & l'on prononce une oraiſon funèbre à l'honneur de chaque défunt, laquelle n'eſt autre choſe qu'une exhortation à bien vivre, & un tableau de la mort que l'on préſente, en quelque ſorte, aux yeux des auditeurs. Des cenſeurs gagés aſſiſtent toujours à ces ſortes de ſermons ; ils ont ordre de remarquer attentivement ſi l'orateur exagère ou exténue le mérite de la perſonne morte. Delà vient que les orateurs de ce pays-là ſont extrêmement économes de louanges, de peur d'encourir la peine portée contre ceux qui louent les gens au-delà de leur mérite. Me trouvant un jour à une pareille oraiſon, je m'informai de mon hôte, quel rang avoit tenu dans le monde le héros dont on célébroit la mémoire, & quelle charge il avoit exercée. Il me répondit que c'étoit un laboureur qui,

venant des champs à la ville, étoit mort en chemin. Pour lors, je crus avoir trouvé l'occaſion de me venger des riſées de mon hôte, & de repouſſer contre les habitans ſouterrains les traits qu'ils avoient lancés à mon occaſion contre les Européens. Et pourquoi de grace, lui dis-je avec un ris moqueur, ne fait-on pas auſſi une harangue à l'honneur des bœufs & des taureaux qui ſont les compagnons & les camarades des payſans ? Et ſi l'on trouve matière à une oraiſon funèbre dans ceux qui mènent la charrue, les animaux qui la tirent n'en fourniront-ils point ?

Mais mon hôte, ſans s'émouvoir, me pria de modérer mon rire, & m'apprit que les laboureurs étoient infiniment eſtimés & honorés dans tout le pays, à cauſe de la nobleſſe de leur profeſſion, & qu'il n'y avoit point d'art plus honnête que celui de l'agriculture ; qu'ainſi tout honnête payſan étoit regardé comme un bon père de famille, le père nourricier & le patron de tous les citoyens ; & qu'enfin c'étoit pour cette raiſon, que lorſque, dans l'automne ou au printems, les payſans venoient avec un grand nombre de charriots chargés de grains, les magiſtrats alloient au-devant d'eux, ſuivis de trompettes & de timballes, & les introduiſoient triomphans dans la ville, au bruit des anfares.

J'étois dans une étrange ſurpriſe en entendant ces choſes, me rappellant le triſte ſort de nos laboureurs, qui gémiſſent ſous une cruelle ſervitude, & dont les occupations nous paroiſſent plus viles & plus abjectes qu'aucune autre eſpèce de profeſſion, ſur-tout que celles qui ſervent à nos plaiſirs & à notre luxe, comme les cuiſiniers, les tailleurs, les danſeurs, les muſiciens, &c. Je fis part de mes réflexions à mon hôte; mais ce ne fut que ſous le ſceau du ſilence; car je craignois que la nation ſouterraine ne portât un jugement trop déſavantageux contre le genre humain: mais mon hôte m'ayant promis de ſe taire, me mena une ſeconde fois dans un autre auditoire, où l'on devoit auſſi faire une oraiſon funèbre. J'avoue que je n'ai de ma vie rien entendu de plus ſolide, ni de plus éloigné de toute ſorte de flatterie. Cette oraiſon me parut un modèle ſur lequel devroient ſe régler tous ceux qui ſont engagés à faire des diſcours de cette eſpèce. D'abord l'orateur nous fit enviſager le défunt du côté de ſes vertus, enſuite il nous fit un détail de ſes vices, de ſes foibleſſes, exhortant ſes auditeurs à les éviter.

A notre retour, nous rencontrâmes ſur nos pas un criminel que trois ſergens de juſtice conduiſoient. Il avoit auſſi ſubi la peine du

bras (c'eſt ainſi qu'ils appellent la ſaignée faite par ſentence juridique) & on le menoit dans l'hôpital public. Je m'informai de la nature du crime pour lequel il avoit été condamné, & l'on me répondit que c'étoit pour avoir diſputé ſur l'eſſence & ſur les attributs de Dieu : choſe expreſſément défendue dans tout le pays, où l'on tient pour téméraires & extravagantes les diſputes de cette eſpèce, qui ne ſe gliſſent jamais chez des créatures qui ont l'eſprit droit & bien fait. C'eſt pourquoi on traite de fous ces diſputeurs ſubtils; on leur ouvre la veine, & on les enferme juſqu'à ce qu'ils ceſſent d'extravaguer. Hélas ! me diſois-je alors à moi-même, que deviendroient ici nos théologiens, eux que nous voyons tous les jours aux priſes, & diſputer comme des furieux ſur la nature divine & ſur ſes attributs, ſur les qualités des eſprits, & ſur diverſes autres eſpèces de ſemblables myſtères ! Quel ſeroit le ſort de nos métaphyſiciens, qui, tout orgueilleux de leurs études tranſcendentales, ſe croient non-ſeulement au-deſſus du vulgaire, mais égaux aux dieux ! Certainement au lieu des couronnes, des bonnets & des barrètes doctorales, dont ils ſont décorés chez nous, ils ſeroient condamnés ici à la phlébotomie, aux coups de nerfs de bœuf, aux ténèbres & à la paille. Je

notois tout cela pendant le tems de mon épreuve, & bien d'autres choſes encore qui ne me paroiſſoient pas moins paradoxales. Enfin le jour fixé par l'ordre du prince pour la fin de cette épreuve, & pour m'envoyer à la cour avec le témoignage des examinateurs, ce jour-là, dis-je, étant arrivé, je me promettois des éloges & des atteſtations magnifiques, comptant beaucoup ſur mon propre mérite, ſur celui que j'avois acquis en apprenant la langue ſouterraine plus vîte qu'on n'avoit penſé, ſur la faveur de mon hôte, & ſur l'intégrité ſi vantée de mes juges. Enfin je reçois ce témoignage ſi deſiré; je l'ouvre en treſſaillant de joie, tout impatient de lire mes louanges, & de connoître par-là quelle ſeroit ma deſtinée: mais, à peine en eus-je fait la lecture, que j'entrai dans une telle rage & un tel déſeſpoir, que je ne me poſſédois plus. Voici en quels termes étoient conçues ces lettres de recommandation:

« En vertu des ordres que nous avons reçus » de la part de votre ſérénité, nous vous ren- » voyons l'animal ſoi-diſant homme, qui eſt » venu ici, il y a quelque tems, de l'autre » monde; nous l'avons inſtruit avec beaucoup » de ſoin dans notre collège. Après avoir exa- » miné, avec toute l'attention poſſible, la

» portée de ſon génie, & épié ſes mœurs,
» nous l'avons trouvé aſſez docile, & d'une
» conception très-prompte, mais d'un juge-
» ment ſi louche, que, vu la précipitation de
» ſon eſprit, à peine nous l'oſons compter
» parmi les créatures raiſonnables, bien loin
» de le juger propre à exercer aucun emploi
» tant ſoit peu conſidérable. Cependant,
» comme il ſurpaſſe tous les habitans de cette
» principauté dans la légéreté des pieds, nous
» le croyons très-capable de bien s'acquitter
« de l'emploi de courreur de votre ſérénité.
» Donné dans le ſeminaire de Kéba, au mois
» des buiſſons, par les très-humbles ſerviteurs
» de votre ſérénité,

» NEHEC. JOCHTAN. RAPOSI. CHILAC.

Après la lecture de ces lettres, je fus trouver mon hôte, le priant humblement, & la larme à l'œil, d'interpoſer ſon autorité pour me faire obtenir un témoignage plus favorable de la part des karattes, & de leur montrer, pour les y diſpoſer plus aiſément, mes atteſtations académiques, dans leſquelles il étoit parlé de moi ſous le titre d'homme d'eſprit, & de citoyen de grande eſpérance. A cela, il me repliqua que ces atteſtations pouvoient avoir leur prix dans mon pays, où l'on prenoit,

peut-être, l'ombre pour le corps, l'écorce pour la moëlle ; mais que, dans le ſien, où l'on fouilloit juſqu'aux moindres replis, elles ne ſerviroient de rien ; qu'ainſi il m'exhortoit à ſouffrir mon mal en patience, d'autant plus qu'on ne pouvoit ni ajouter, ni retrancher, ni changer quoi que ce fût au témoignage que l'on m'avoit une fois donné, puiſqu'il n'y avoit pas de plus grand crime parmi eux, que de vanter des vertus fauſſes & imaginaires. Cependant, voulant guérir ma bleſſure,

Il tâche d'adoucir le chagrin qui me ronge.
Les dignités ne ſont, me dit-il, qu'un vain ſonge.
Ceſſez de deſirer des honneurs ſuperflus,
Qui brillent le matin, & le ſoir ne ſont plus.
Le pouvoir le plus grand, le rang le plus ſublime
Peut-il parer les traits que l'envie envenime ?
Tel court après les biens, les emplois, les honneurs
Qui forge l'inſtrument de ſes propres malheurs.
Plus il eſt élevé, plus ſa chûte eſt profonde ;

Et enfin il ajouta que cela n'étoit point à craindre dans une fortune médiocre ; que, pour ce qui étoit du témoignage des karattes, on ne pouvoit nier qu'il ne fût une preuve de la ſagacité & de l'intégrité de ces juges, qui ne ſauroient être corrompus par des préſens, ni épouvantés par des menaces, que rien ne ſeroit capable de détourner un moment du chemin de

la plus exacte vérité, & qui, à cauſe de cela, ne pouvoient être ſoupçonnés d'avoir agi à mon égard par d'autres principes. Il m'avoua ingénuement qu'il avoit auſſi remarqué depuis long-tems la foibleſſe de mon jugement ; & qu'il avoit compris par la fécondité de ma mémoire, autant que par la vivacité de ma conception, que je n'étois pas du bois dont on faiſoit les grands perſonnages ; que, vu la petiteſſe de mon eſprit, il n'y avoit pas moyen de me confier aucun emploi important ; qu'enfin il avoit conclu par mes diſcours, & les relations que je lui avois faites touchant les Européens,

Que ma patrie étoit le centre des fadaiſes.

Il finit en m'aſſurant de ſon amitié, & en me conſeillant de me préparer au départ ſans aucun délai. Je ſuivis l'avis de ce ſage perſonnage, d'autant plus que la néceſſité m'y contraignoit ; car enfin, ç'auroit été la plus grande des témérités de vouloir m'oppoſer aux ordres du ſouverain.

Je me mets donc en chemin, accompagné de divers jeunes arbres qui, étant ſortis du ſeminaire comme moi, étoient envoyés à la cour. Le chef de la troupe étoit un vieillard d'entre les karattes ou directeurs du ſéminaire.

Il

Il étoit monté ſur un taureau, à cauſe de la foibleſſe de ſon âge, & de la difficulté qu'il avoit à marcher. Car il ne faut pas croire que dans ce pays-là, il ſoit permis à un chacun de ſe faire porter quand bon lui ſemble; il n'y a que les vieillards & les infirmes qui aient ce privilège, quoiqu'en général tous les habitans de cette planète duſſent l'avoir, à cauſe de leur lenteur naturelle à marcher. Je me ſouviens, à propos de cela, que la première fois que je fis, dans ce pays-là, la deſcription de nos voitures, tant chevaux, que carroſſes & chaiſes à porteurs, où nous nous faiſons charrier tout empaquetés comme des marchandiſes, ceux à qui je parlois ne purent s'empêcher de me rire au nez, ſur-tout quand ils m'entendirent dire que les voiſins ne ſe viſitoient guère chez nous qu'en carroſſe ou en chaiſe, & qu'on ſe faiſoit traîner dans les rues par quatre animaux des plus fougueux & des plus fringans.

La lenteur de ces arbres raiſonnables fut cauſe que nous mîmes trois jours à aller de Kéba à la réſidence du prince, quoiqu'il n'y ait que quatre milles de l'une à l'autre; & ſi j'avois été ſeul, j'euſſe pu fort aiſément faire ce chemin en un jour. Je m'applaudiſſois de l'avantage que j'avois, à cet égard, au-deſſus de la nation ſouterraine; mais j'étois mortifié,

quand je ſongeois que ce même avantage étoit cauſe que j'étois réſervé à un emploi vil & mépriſable. Je voudrois, m'écriai-je, avoir le même défaut de pieds que ce peuple, je ne ſerois point deſtiné à un office ſi ſervile & ſi ignoble. Là-deſſus, le chef de la bande me dit: Pauvre homme, ſi la nature n'avoit pas compenſé, par la vertu de tes pieds, la petiteſſe de ton génie, nous te regarderions tous comme un fardeau inutile à la terre; car, à cauſe de la précipitation de ton eſprit, tu ne vois que la coquille des choſes & non le noyau; &, comme tu n'as d'ailleurs que deux branches, tu es de beaucoup inférieur aux habitans de ce pays dans les ouvrages manuels. Lorſque j'eus oüi les paroles de ce vénérable vieillard, je rendis grace Dieu de m'avoir donné de bons pieds, puiſque, ſans cela, je n'aurois, peut-être, pas eu l'honneur d'être compté parmi les créatures raiſonnables.

Pendant notre chemin, je voyois, non ſans étonnement, les payſans ſi attachés à leur travail, qu'aucun d'eux ne tournoit ſeulement la tête pour nous voir paſſer, quoiqu'ils n'euſſent vraiſemblablement jamais vu de figure pareille à la mienne. Mais, quand le jour eſt fini, & qu'ils ceſſent de travailler, ils ſe procurent mille ſortes de recréations, que le gouverne-

ment leur permet, dans la penſée que les divertiſſemens innocens contribuent autant à la ſanté des créatures, que le boire & le manger. Je fis ce voyage avec beaucoup de plaiſir; j'en trouvois un infini à voir les récréations de ces habitans, & outre cela rien n'étoit plus riant que la campagne par où nous paſſions. Il me ſembloit voir une eſpèce d'amphithéâtre, de ceux j'entends que la nature ſeule ſait former; &, dans les endroits où elle avoit été moins prodigue, l'induſtrie des habitans y avoit ſuppléé. Le magiſtrat deſtine des récompenſes aux payſans qui ſe diſtinguent dans la culture de leur champ, & met à l'amende ceux qui négligent le leur. Nous paſsâmes au travers de pluſieurs villages agréables, qui forment un fort beau point de vue, & qui, à cauſe de la proximité de la ville, ſont toujours fort fréquentés. Nous fûmes néanmoins un peu incommodés dans notre route par certains ſinges ſauvages, qui paſſoient & repaſſoient, & qui me prenant, à cauſe de la reſſemblance, pour quelqu'un de leur race, me harceloient continuellement. Cela me mettoit extrêmement de mauvaiſe humeur, ſur-tout à cauſe des riſées des arbres qui étoient avec moi, & qui ſe divertiſſoient de cette ſcène; car il eſt bon de remarquer qu'on m'envoyoit chez le prince

dans le même équipage où j'étois quand j'arrivai dans le pays; cela veut dire que j'avois mon croc à la main, afin que ſa ſérénité pût voir quelle étoit la parure des Européens, & avec quel appareil j'étois venu dans ſa principauté. Cependant je faiſois jouer mon croc contre meſſieurs les ſinges, & je tâchois, mais en vain, de les mettre en fuite; car, comme ils fondoient ſur moi par troupes, & qu'ils ſe ſuccédoient les uns aux autres, il m'étoit impoſſible de les chaſſer tous, & il falloit que je fuſſe toujours en défenſe.

## CHAPITRE IV.

*Relation de la cour du prince des Potuans.*

Nous arrivâmes enfin dans la ville royale de Potu, qui donne ſon nom à toute la contrée. Cette ville eſt belle & magnifique: ſes édifices ſont plus exhauſſées que ceux de Kéba, & ſes rues ſont plus larges, mieux pavées & plus commodes. La première place que nous traverſâmes, étoit environnée de boutiques de marchands, d'artiſans & d'ouvriers de toute ſorte. Je fus frappé de voir au milieu de cette place un criminel debout, & la corde au cou. Il étoit environné d'arbres reſpectables qui formoient

en cercle une eſpèce de ſénat autour de lui. Je m'informai de ce que cela pouvoit ſignifier, & pour quel ſujet ce pauvre diable d'arbre alloit être pendu, vu qu'il étoit ſi rare chez cette nation de voir condamner quelqu'un à la mort. On me dit, que le criminel, que je voyois, étoit un innovateur, c'eſt-à-dire, un faiſeur de projets, qui vouloit qu'on abrogeât un certain uſage fort ancien; que ceux qui l'entouroient étoient des ſénateurs prépoſés pour examiner, ſelon la coutume, le nouveau projet, & que s'ils le trouvoient bien imaginé, avantageux à l'état, le criminel ne ſeroit pas ſeulement abſous, mais recevroit encore une récompenſe conſidérable: que ſi au contraire le projet étoit trouvé pernicieux, & le projeteur convaincu de n'avoir cherché, dans l'abrogation de cet ancien uſage, que ſon intérêt particulier, il ſeroit étranglé ſans miſéricorde. Cette ſévérité à l'égard des innovateurs eſt cauſe, que peu de gens oſent ſe haſarder dans ce pays-là de propoſer l'abolition d'aucune loi, ou coutume, à moins que la choſe ne ſoit ſi juſte & ſi claire que l'on puiſſe être sûr du ſuccès: car la nation ſouterraine eſt ſi jalouſe de ſes anciens ſtatuts, & elle eſt ſi fort perſuadée que les anciens ſont toujours les meilleurs, qu'elle ne ſouffre pas impunément les innovations, de peur que la

liberté de changer & d'abolir les loix & les coutumes, n'ébranlent les fondemens de l'état. « Hélas ! me disois-je alors à moi-même, que » deviendroient ici les faiseurs de projets de » notre pays, eux qui sous la couleur du » bien public, méditent tous les jours de » nouveaux réglemens, non à cause de l'intérêt » général, mais en faveur de leur intérêt par- » ticulier ? » Cependant nous arrivons devant une grande maison où l'on a coutume de recevoir ceux qui sortent des seminaires de tout le pays, & qu'on envoye dans la ville capitale. C'est de cette maison qu'on les introduit, à la cour. Le Karatte sous la conduite duquel nous étions venus, nous ordonna à tous de nous préparer à paroître devant le prince, pendant qu'il iroit lui annoncer notre arrivée.

A peine étoit-il sorti, qu'un bruit extraordinaire, semblable aux cris d'une multitude qui triomphe, & se réjouit, vint frapper nos oreilles. Ces acclamations étoient accompagnées de fanfares qui résonnoient de tous côtés. Surpris d'entendre tout cela, nous sortîmes pour voir de quoi il étoit question, & nous apperçûmes un arbre qui marchoit, suivi d'un nombreux cortège. Il portoit une couronne de fleurs sur sa tête, & sa vue nous offrit le même citoyen que nous avions remarqué debout &

la corde au cou, au milieu de la place. La cauſe de ce triomphe venoit de l'approbation du projet, lequel n'eſt point venu à ma connoiſſance, non plus que les raiſons dont l'innovateur s'étoit ſervi, pour combattre la coutume, ou la loi qu'il avoit fait abroger. Ce ſont là des choſes qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir chez cette nation, qui ſe pique d'un ſecret & d'un ſilence impénétrable, par rapport aux choſes qui regardent la république, & qui ont été débattues dans le ſénat; jamais il ne tranſpire rien au dehors de ce qui a été réſolu, ou agité dans cette auguſte aſſemblée, en cela bien différente des nôtres, au ſortir deſquelles on va dans les cafés, & dans les cabarets, raconter ce qui s'eſt paſſé dans le conſeil, & en faire le ſujet de ſes cauſeries. Cependant au bout d'environ une heure, notre karatte arrive, & nous ordonne à tous de le ſuivre; il eſt obéi ſur le champ. Nous nous mettons à marcher par les rues, & en paſſant j'apperçois des arbres du commun, portant pluſieurs livrets qui traitoient de toute ſorte de choſes curieuſes & mémorables. Parmi la foule de ces ouvrages, j'en vois un, qui avoit pour titre, *Diſſertation ſur le nouveau & rare phénomène qui a paru l'année dernière, ou ſur le Dragon volant.*

Je me reconnus tel que j'étois, lorſqu'avec

mon croc, & ma queue de corde, je tournois autour de la planète ; ma figure paroiſſoit en taille douce ; je ne pus m'empêcher de rire en la voyant, & me dis à moi-méme :

Quel bizarre portrait ! quelle figure horrible !

J'achetai pourtant le livre, & j'en payai trois kilacs, ce qui revient à la valeur de deux florins de notre monnoie. Je continuai mon chemin avec mes camarades, & j'avois bien de la peine à m'empêcher de faire des éclats de rire en rêvant à cette aventure. Nous arrivâmes enfin au palais, qui me parut plus remarquable par la propreté & le bon goût qui y regnoit, que par la magnificence des appartemens,

Où le marbre luiſant formoit cent camaïeux.

Je ne voyois que fort peu de domeſtiques ; car la ſobriété du prince eſt ſi grande, qu'elle exclut tout ce qui eſt au-delà du ſimple néceſſaire ; & par conſéquent, cet attirail de valets & d'officiers, qui ſervent dans les cours de l'europe ſeroit fort ſuperflu dans celle-là : & d'ailleurs, comme je l'ai déjà remarqué, autant de branches, qu'ont ces arbres autant de bras, de ſorte que pour ce qui regarde le travail des mains, ils peuvent plus en expédier en une minute que nous en trente.

C'étoit environ l'heure du dîné lorſque nous entrâmes dans le palais du prince, & comme ſon alteſſe ſéréniſſime ſouhaitoit de me parler avant que de ſe mettre à table, je fus introduit tout ſeul auprès d'elle. Ce monarque avoit l'abord extrêmement doux & affable, mêlé d'un peu de gravité. Il étoit d'une ſi grande égalité d'ame, qu'aucune eſpèce de chagrin n'étoit pas capable d'obſcurcir la ſérénité de ſon front. Dès que j'eus apperçus ce prince, je me proſternai les genoux en terre, pour lui marquer mon reſpect. Tous les aſſiſtans parurent étonnés de mon action, le prince me demanda la raiſon de cette adoration, & après que je la lui eus expliquée, il me commanda de me relever, ajoutant que ce n'étoit que par le travail & l'obéiſſance que l'on gagnoit ſes bonnes graces, & non pas par des actes de reſpect qui ne convenoient qu'à l'être ſuprême. Après que je me fus redreſſé, il me fit diverſes queſtions,

Apprends-moi, me dit-il, d'un air affable & doux,
Ton nom & le ſujet qui t'amène chez nous,
Quel chemin as-tu pris, & quelle eſt ta patrie ?
Le pays d'où je ſuis eſt plutôt grand que beau,
Repris-je ; & j'ai pour nom Klimius ou Klimie :
Je ne ſuis point venu par terre, ni par eau,
Ni par barque, ni par bateau ;
Mais au travers des airs je m'ouvris une route.

Le prince continua à me queſtionner ſur ce qui m'étoit arrivé en chemin, & ſur les mœurs & les coutumes des peuples de notre globe.

Alors je lui expoſai, le plus pathétiquement qu'il me fut poſſible, les belles qualités des hommes, leur génie, leur politeſſe & les autres choſes dont le genre humain ſe glorifie. Mais il reçut ce récit fort froidement, & il bâilloit, pour ainſi dire, aux traits que je croyois les plus capables d'exciter ſon admiration. O ciel! me dis-je alors tout bas, à moi-même, que les goûts des mortels ſont différens; ce qui nous chatouille le plus, paroît fade à ces gens-ci!

De tout ce que j'avois rapporté au prince, rien ne l'avoit tant choqué, à ce qui me parut, que notre manière de procéder en juſtice, l'éloquence de nos avocats, & la promptitude des juges à prononcer les ſentences. J'allois m'étendre davantage ſur ce ſujet, lorſque le prince m'interrompant, me dit d'en venir au culte & à la religion des hommes. Je lui expliquai auſſi-tôt en abrégé les articles de notre croyance, à quelques-uns deſquels, je voyois ſon front ſe rider, témoignant par là qu'il les approuvoit, & y ſouſcriroit ſans peine. Il s'étonnoit qu'une eſpèce comme la nôtre, privée du ſens commun, eût des idées ſi ſaines de la divinité, & qu'elle eût les principes du culte

qui lui eſt dû. Mais lorſque j'en vins aux ſectes innombrables qui diviſent les chrétiens, & que je lui racontai qu'à cauſe de la diverſité de leurs opinions, ceux de cette religion ſe déchiroient leurs propres entrailles, il me dit, qu'il y avoit auſſi parmi ſes ſujets différens ſentimens par rapport au culte divin; mais qu'on ne perſécutoit perſonne à cauſe de cela. Que toute perſécution excitée au ſujet des matières purement ſpéculatives, ou d'erreurs qui ne partent que des différentes manières d'enviſager les choſes, étoit l'effet de l'orgueil, & de ce que chacun ſe croit plus habile que ſon compagnon, idée qui ne ſauroit plaire à dieu, qui ne recommande rien tant que la modeſtie & l'humilité. Je ne trouble perſonne, ajouta t-il, pour s'écarter de bonne foi dans les choſes de ſpéculation, de l'opinion reçue, pourvu auſſi qu'on ne trouble point la pratique extérieure du culte divin, & en cela je ne fais que ſuivre les traces de mes prédéceſſeurs, qui ont toujours penſé, que c'étoit une choſe cruelle, que de vouloir lier & garotter, en quelque ſorte, les penſées des créatures raiſonnables, & dominer ſur les conſciences. J'obſerve ſcrupuleuſement la même règle par rapport aux affaires politiques; de ſorte que je me mets peu en peine, ſi mes ſujets ont des opinions différentes à l'égard de ma

figure, de ma manière de vivre, de mon économie, & de plusieurs autres choses de cette nature, pourvu qu'ils reconnoissent, que je suis leur légitime souverain à qui ils doivent l'obéissance : moyennant cela, je les tiens tous pour bons citoyens.

Seigneur, lui repondis-je alors, ce que votre alteſſe ſéréniſſime vient de dire, c'eſt ce que nous appellons chez nous le ſyncretiſme, & nos ſavans ſe déchaînent fort contre ce ſyſtême.

Il ne me laiſſa pas parler davantage ; & s'en allant un peu en colère ; il m'ordonna de demeurer juſqu'après le repas.

Ce prince ſe mit à table ayant ſon épouſe à ſa droite, le prince ſon fils de l'autre côté, & enſuite le kadoke ou grand chancelier. Celui-ci s'étoit acquis une grande réputation parmi les Potuans, à cauſe de ſa politeſſe & de ſa prudence. Depuis vingt ans qu'il exerçoit ſa charge ; il n'avoit ouvert aucun avis qui n'eût été bien reçu de tous les membres du conſeil ; & n'avoit rien établi dans les affaires publiques qui n'eût été inébranlable : ſes paroles étoient autant d'axiômes pour la nation. Mais ce miniſtre avoit une conception ſi tardive, que pour dreſſer le plus petit édit, il lui falloit quatorze jours. C'eſt pourquoi je m'imagine qu'il auroit joué un pauvre rôle chez nous, où

l'on donne volontiers au temporiſement le nom de pareſſe, & de lâcheté. Jamais il ne concevoit la moindre choſe qu'il ne la conſidérât de tous les biais, & n'établiſſoit jamais rien qu'au préalable il n'eût mûrement examiné ce qu'il alloit faire, & ſi pourtant, on pourroit dire qu'il a plus fait que dix de ceux qui expédient les affaires promptement & à la hâte, que l'on appelle vulgairement de grands génies, & dont les entrepriſes ſont d'ordinaire réformées, changées, redreſſées après eux, de ſorte qu'ils ne ſont pas plutôt hors de charge qu'on s'apperçoit qu'ils ont tout eſſayé, & n'ont rien achevé. Auſſi un apophthègme fort remarquable à la cour de Potu, c'eſt celui-ci, qu'on peut comparer ceux qui entreprennent pluſieurs choſes en fort peu de tems, aux gens qui ſe promènent par oiſiveté, qui allant & venant toujours par le même chemin, ſe donnent beaucoup de mouvement pour ne rien faire.

La famille du prince s'étant miſe à table, on commença à ſervir le dîné; je vis entrer une fille qui avoit huit branches, à chacune deſquelles, elle portoit, ou un plat, ou une aſſiette; de ſorte que dans un inſtant la table fut toute ſervie. Un moment après un autre arbre parut, portant huit bouteilles pleines de

mout, & d'une autre eſpèce de liqueur douce. Cet arbre avoit neuf branches, & on faiſoit beaucoup de cas de lui, à cauſe de l'avantage qu'il avoit ſur bien d'autres au travail que l'on exige des domeſtiques dans une maiſon. C'eſt ainſi qu'à la cour de potu, deux domeſtiques font plus que ne font dans nos cours ces cohortes de valets & de pages. On deſſervit avec la même promptitude. Le repas étoit frugal, mais ſervi proprement. De tous les mets que l'on préſenta, le prince ne goûta que de celui qu'il avoit trouvé bon, fort différent en cela des grands de notre monde qui ne trouvent jamais que le repas ait été bon, ſi les premiers mets n'ont été remplacés par d'autres meilleurs, & en plus grand nombre, & ſi les ſervices ne ſe ſont ſuccédés de la ſorte les uns aux autres. Durant le dîné, le prince s'entretint d'affaires d'état, afin de toujours mêler l'étude avec les plaiſirs. On fit auſſi mention de moi, & l'on dit qu'à conſidérer la célérité de mon eſprit, il y avoit apparence que j'étois d'un bois dont on pourroit à peine faire un meſſager.

Après qu'on eut ceſſé de manger & de boire,

On m'ordonna de produire le témoignage que j'avois apporté du ſeminaire, & on le lut à haute voix, après quoi le prince jettant les

yeux ſur mes pieds, dit que les karattes avoient parfaitement bien jugé, & que leur ſentiment à mon égard ſeroit ſuivi ric à ric. Cette réponſe fut pour moi un coup de foudre; mes larmes commencèrent à couler abondamment, & je demandai reviſions des pièces, alléguant que, ſi on examinoit encore une fois plus attentivement les qualités de mon génie, j'oſois eſpérer un jugement plus gracieux. Le prince qui étoit équitable, & rempli de clémence, ne ſe mit point en colère à cette demande, quoiqu'elle fût déſagréable & inouie; mais il ordonna un nouvel examen, & en chargea le karatte qui nous avoit amenés, & qui étoit préſent à cette ſcène. Le prince ſortit là-deſſus, & le karatte ſe mit à me propoſer de nouvelles queſtions, que je tâchois de réſoudre avec ma vivacité ordinaire. Il faut avouer, me dit-il, que tu ſaiſis le ſens des choſes qu'on te dit, avec une admirable promptitude, mais elles t'échappent auſſi-tôt; & tes réponſes montrent aſſez évidemment qu'une difficulté eſt chez toi plutôt conçue que bien connue.

A la fin de cet examen, le prince rentra dans l'appartement, & ayant appris ce qui s'étoit paſſé, il prononça bientôt la ſentence ſuivante : qu'ayant mal-à-propos révoqué en doute le jugement des karattes, j'avois encouru

le châtiment porté contre les calomniateurs par l'eſpace troiſième de l'eſpace majeur & quatrième de la loi (ils entendent par eſpaces majeurs & mineurs, ou skibal & kibal, les livres & les chapitres;) qu'en conſéquence je méritois d'être ſaigné de mes deux branches, ſelon la forme ordinaire, & d'être enfermé dans un cachot. Les termes de la loi, liv. 4, chap. 3 des calomnies, ſont proprement ceux-ci *ſpik. antri. ſlak. skak mak. tabu mihalatti ſilac.* Que quoique ce paſſage fût fort clair, la loi expreſſe, & ne ſouffrant aucune exception, néanmoins ſa ſérénité potuane avoit réſolu par une faveur particulière de me faire grace, & de me pardonner mon crime, tant à cauſe du défaut de mon eſprit précoce, qu'à cauſe de l'ignorance où j'étois par rapport à la loi même, & auſſi parce qu'on pouvoit faire grace à un nouveau venu, un étranger, ſans violer la loi. Qu'enfin, pour me mieux témoigner ſa faveur & ſa bienveillance, il m'avoit accordé une place parmi ſes coureurs ordinaires, dont il eſpéroit que je ſerois ſatisfait.

En achevant ces mots, il manda le kiva ou ſecrétaire d'état, & lui ordonna de m'inſcrire ſur la liſte des candidats qui venoient d'arriver & qui devoient être promus. Ce ſecrétaire étoit d'une figure avantageuſe, car il avoit onze

onze branches, & pouvoit par conſéquent écrire onze lettres à la fois, en auſſi peu de tems que nous en mettons à en écrire une : Cependant, comme il étoit d'un jugement médiocre, il n'a jamais pu monter plus haut, & on le laiſſoit vieillir dans cet emploi, qu'il exerçoit déjà preſque depuis trente ans. C'étoit lui pourtant à qui je voyois bien que j'aurois le plus à faire, & à qui je devois le plus m'attacher, puiſque c'étoit lui qui écrivoit les édits & les dépêches.

Je me ſuis ſouvent étonné de la dextérité avec laquelle il s'acquittoit de ſes fonctions : ce n'étoit point une choſe rare de le voir écrire onze copies d'une lettre à la fois, & les cacheter toutes onze en même-tems. L'avantage que cela donne, fait qu'on juge de la proſpérité d'une famille par le nombre des branches que les enfans ont. Delà vient que dans ce pays-là, les accouchées qui ſe ſont heureuſement délivrées, en l'envoyant annoncer à leurs voiſins & voiſines, obſervent de faire ſpécifier le nombre de branches qu'a eu l'enfant qu'elles ont mis au monde. Le bruit commun étoit que le pere du ſecrétaire en queſtion, avoit eu douze rameaux, & que toute ſa race étoit fameuſe pour la quantité de branches.

Cependant je reçois le diplome ou la patente

de ma nouvelle dignité, & me voilà inſtallé parmi les coureurs de ſon alteſſe. Je fus me coucher dans la chambre qu'on m'avoit préparée ; mais quoique je me ſentiſſe fort fatigué, je paſſai pourtant la meilleure partie de la nuit ſans pouvoir fermer l'œil ; car j'avois continuellement dans la tête la baſſeſſe de l'office auquel j'étois condamné. Il me ſembloit bien honteux & bien vilain à un candidat du miniſtère, un bachelier du grand globe, d'être obligé de jouer le vil perſonnage de coureur, & de coureur d'un prince ſouterrain. Ce fut dans ces ſortes de penſées que je paſſai une grande partie de la nuit ſans pouvoir m'endormir ; dans cette triſte ſituation, je liſois & relisois mon témoignage académique, que j'avois apporté avec moi ( j'ai déjà dit que les nuits de ce pays ne différoient guère des jours, quant à la clarté. ) J'étois toujours agité des mêmes réflexions, mais inſenſiblement je m'endormis tout-à-fait. Il me paſſa bientôt par l'eſprit quantité d'images diverſes. Il me ſembloit encore que j'étois de retour dans ma patrie, que je racontois aux gens juſqu'à m'enrouer, tout ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage en la région ſouterraine. Bientôt il me ſembloit, que je naviguois encore en l'air, & que j'étois aux priſes avec un autre oiſeau ſauvage, qui

me donnoit bien de la tablature ; les efforts que je croyois de faire m'éveillèrent ; mais à peine j'avois ouvert les yeux, que je vis devant moi un ſinge d'une grandeur énorme, qui me frappa de crainte & d'horreur. Il étoit entré par une porte de ma chambre, qui n'étoit pas trop bien fermée, & s'étoit venu placer ſur mon lit. La vue de ce phénomène imprévu me fit frémir, & m'effraya de telle ſorte, que je me mis à crier au ſecours, & à faire un ſi terrible tintamare que toute la chambre en retentit. Le bruit que je fis réveilla quelques arbriſſeaux, qui couchoient dans des lieux contigus à celui où j'étois. Ils entrent chez moi, & me trouvant luttant contre le ſinge, ils ne balancent pas à me ſecourir contre ce vilain animal qu'ils chaſſent enfin dehors. J'appris quelques jours après, que le récit de cette aventure avoit beaucoup diverti le prince, qui de peur que pareil cas n'arrivât une ſeconde fois, & que je n'en fuſſe mauvais marchand, ordonna qu'on m'habillât à la ſouterraine, qu'on m'ornât avec de fauſſes branches. ( Car j'ai déjà dit qu'on m'avoit renvoyé du ſéminaire, dans le même état où j'étois, quand j'arrivai dans la principauté. ) On m'ôta donc mes habits à l'Européenne, & pour la rareté du fait, on les pendit dans la garderobe du prince, avec cet

écriteau, *habillement d'une créature ſurterraine*. Là-deſſus, je penſois en moi-même : que diroit maître Jean André, tailleur à Berge, lui qui m'a fait cet habit-là, s'il ſavoit qu'il y a de ſon ouvrage dans la garderobe d'un prince ſouterrain, & qu'il y eſt conſervé avec ſoin parmi les choſes les plus rares? Certainement il iroit tout boufi d'orgueil, & céderoit à peine le pas aux bourgmètres, & aux capitains de la ville.

Depuis ce tems, je dormis toujours fort tranquillement toute la nuit, & ne me réveillai jamais qu'au lever du ſoleil.

Cependant ayant reçu, comme je l'ai déjà dit, mes lettres patentes de coureur, on me chargea bientôt de quantité de commiſſions, & il me falloit toujours avoir les pieds en l'air pour porter des dépêches dans les villes du ſecond & du premier rang. J'eus dans ces expéditions plus d'occaſions d'examiner de plus près le naturel de cette nation, & je remarquai en pluſieurs de ſes individus une admirable affabilité. Les ſeuls habitans de la ville de Maholki en étoient exceptés ; ce ne ſont que des buiſſons, qui m'ont toujours paru rudes & peu civils. Chaque province a ſes propres arbres ou habitans ; ce qu'il eſt aiſé de remarquer chez les payſans, qui ne ſe mêlent point avec

ceux des autres diſtricts, & qui ſont tous natifs de celui où ils demeurent : mais pour les grandes villes, & ſur-tout la ville royale, c'eſt un ramas de toutes ſortes d'arbres. A meſure que je fréquentois davantage cette nation, je ſentois croître en moi l'opinion que j'avois conçue de ſa prudence. Les loix & les coutumes, que j'avois d'abord le plus blâmées, me paroiſſoient louables & remplies de juſtice & d'équité, mon mépris s'étant ainſi changé en admiration.

Il me ſeroit facile de donner ici une liſte complette de certains uſages, que j'ai condamnés, quand je les connoiſſois à peine, & que j'ai admirés après les avoir mieux connus. De ſix cens exemples, je n'en veux rapporter qu'un ſeul qui exprime au naturel le caractère intérieur de cette nation. Un certain étudiant en philologie briguoit le rectorat d'un collège. Sa requête étoit accompagnée d'une lettre de recommandation fort ſingulière de la part des habitans de la ville de Nahami. Leur lettre portoit, que le candidat avoit vécu dans le mariage avec une femme fort laſcive, durant quatre ans, que pendant ce tems-là il s'étoit comporté en homme paiſible, qui ſait ce que c'eſt que de porter des cornes en patience. Le témoignage étoit à-peu-près conçu de la manière ſuivante :

« Le ſavant & vénérable Jocthan Hu, ayant » demandé aux chefs de la tribu, un témoi- » gnage de vie & de mœurs; nous citoyens » du diſtrict de la ville de Posko, atteſtons » que ledit Jocthan Hu a paſſé quatre ans entiers » dans l'état de mariage avec une épouſe infi- » dèle, que durant tout ce tems, il a vécu en » fort bonne intelligence avec elle, ſupportant » ainſi patiemment, & avec une fermeté d'ame » merveilleuſe ſes cornes & ſon cocuage; de » ſorte que ſi ſon ſavoir répond à ſes mœurs, » nous le jugeons très-propre à remplir l'emploi » de recteur de l'école vacante. Donné le 10 » du mois de palmier 3000 après le grand dé- » luge. » A ce grand témoignage étoit joint celui des karattes, concernant la ſcience du poſtulant, laquelle paroiſſoit être plus néceſſaire que les cornes, dont je devinois pourtant bien la relation avec l'emploi de ce maître cocu; & voici le ſens de l'enigme renfermée dans le certificat en queſtion. Une des vertus qui rendent ſur-tout un docteur recommandable, c'eſt la douceur; car s'il n'eſt armé d'une patience de fer, tout l'attirail, ni l'étalage de ſon érudition, ne le rendront pas plus propre à enſeigner, ni à exercer l'emploi du régent d'une école où la colère & l'emportement ne font que retarder les progrès des jeunes gens, en

leur aigriſſant l'eſprit par des châtimens infligés mal à propos. Or, comme on ne ſauroit donner de plus belles marques de modération, qu'en ſupportant auſſi patiemment un tel malheur domeſtique, que l'avoit ſupporté ledit poſtulant, les habitans du lieu n'avoient pas balancé d'inſiſter ſur cet argument, pour obtenir ce qu'ils demandoient en faveur d'un maître d'école, dont ils ſe promettoient beaucoup, vu l'exemple éclatant qu'il avoit donné d'une patience à toute épreuve. On m'a aſſuré, que le prince avoit ri de tout ſon cœur, à la vue de cette recommandation extraordinaire, qu'il ne crut pourtant pas ſi abſurde qu'elle le paroît, puiſqu'il conféra l'emploi vacant au poſtulant en queſtion, qui de ſon côté ne démentit point l'idée que ſes amis avoient conçue de lui, s'étant acquitté des devoirs de ſa charge avec toute l'adreſſe imaginable. Il régenta avec tant de douceur & de bonté, qu'il s'attira l'amitié de tous ſes diſciples, qui le regardoient plutôt comme leur père que comme leur régent. Ils ſe portoient à l'étude avec tant d'ardeur ſous un maître ſi patient & ſi débonnaire, qu'il y a peu d'école aujourd'hui dans toute la principauté, d'où il ſorte tous les ans autant d'arbres ſavans & éclairés, qu'il en ſortoit de celle-là.

Cependant ayant eu tout le tems d'étudier

les propriétés du pays, auſſi bien que les mœurs & le caractère de la nation, dans l'eſpace de quatre ans que j'ai exercé l'office de coureur, & comme ce qui regarde ſa police, ſa religion, ſes loix & ſes études, n'a été que fort légèrement touché juſqu'à préſent dans cet ouvrage, & que je n'en ai donné que quelques traits répandus çà & là, le lecteur ſera bien aiſe de voir dans le chapitre ſuivant cette matière traitée plus au long, & tous ces traits raſſemblés comme en un faiſceau.

## CHAPITRE V.

*De la nature du pays des Potuans, & du caractère de ſes habitans.*

LA principauté du Potu n'eſt pas bien grande, puiſqu'elle ne fait qu'une petite partie du globe où elle eſt placée. Tout ce globe s'appelle Nazar ; il a à peine deux cens milles d'Allemagne en circuit ; & on peut commodément le parcourir ſans aucun guide : car on n'y parle par tout qu'une ſeule & même langue, quoique les Potuans ſoient fort différens des autres peuples de ce globe dans les affaires publiques, & en tout ce qui regarde le gouvernement, auſſi bien que dans les mœurs & les coutumes.

Ils ſont par rapport aux autres peuples de Nazar, ce que les Européens ſont à l'égard des nations de notre monde, c'eſt-à-dire, qu'ils les ſurpaſſent tous en prudence & en ſageſſe. Tous les chemins du pays de Potu ſont diſtingués par des pierres placées à la diſtance d'un mille les unes des autres. Ces pierres ont des eſpèces de bras ou d'autres figures ſur leſquelles on lit le chemin qu'il faut tenir pour aller à telle ville ou village que l'on veut. Toute la principauté eſt remplie de bourgs, villages & cités. Ce que je trouve de plus étonnant, c'eſt ce que je viens de remarquer, que, nonobſtant la diverſité de mœurs, de coutumes & de génie, les habitans de ce globe s'accordent dans le langage, & parlent tous le même. Cela ſurprend agréablement un voyageur, & le ravit, pour ainſi dire, en extaſe.

Le pays eſt entre-coupé de rivières & de canaux, ſur leſquels on voit voguer des bateaux à rames, qui fendent les ondes, non à force de bras comme chez nous, mais par des reſſorts qui les font agir à la manière des automates, & qui font aller la barque comme par une eſpèce de vertu magique; car il n'eſt pas poſſible, à moins qu'on n'ait des yeux d'Argus & une pénétration ſurnaturelle, de découvrir le nœud de cet artifice, tant ces

arbres ſont ingénieux & ſubtils dans leurs inventions.

Le mouvement de ce globe eſt triple comme celui de notre terre ; de ſorte qu'on y diſtingue les tems tout de même que chez nous, par les jours, les nuits, les étés, les hivers, les printems & les automnes. Les lieux ſitués ſous les poles ſont plus froids que ceux qui en ſont plus éloignés. Pour ce qui regarde la clarté, il y a peu de différence entre les nuits & les jours pour les raiſons que j'en ai données ci-deſſus. Et l'on peut même aſſurer que les nuits y ſont plus agréables ; car il n'eſt pas poſſible de rien imaginer de plus reſplendiſſant que cette lumière du ſoleil, qui eſt réfléchie & reverbérée par l'hémiſphère ou le firmament compacte, & renvoyée ſur la planète, où elle ſe répand au long & au large, comme ſi une lune d'une grandeur immenſe luiſoit continuellement autour d'elle.

Les habitans conſiſtent en arbres de diverſes eſpèces, comme chènes, tilleuls, peupliers, palmiers, buiſſons, &c., d'où les ſeize mois de l'année reçoivent leurs différens noms. L'année ſouterraine contient ſeize mois ; c'eſt l'eſpace de tems que la planette de Nazar eſt à faire ſa révolution. Elle recommence ſon cours au bout de cet intervalle ; mais, comme le

jour de ce recommencement n'eſt pas fixe, à cauſe du mouvement irrégulier de la planète, qui varie comme celui de notre lune, meſſieurs les faiſeurs d'almanachs ſe trouvent ſouvent hors de game dans leurs calculs. Les différentes époques reçoivent leurs noms des principaux évènemens. Le plus remarquable eſt l'apparition d'une comète qui ſe fit voir il y a trois mille ans, & qui cauſa, dit-on, un déluge univerſel qui ſubmergea toute l'eſpèce arborienne, auſſi bien que toutes les autres créatures vivantes. Il y eut pourtant quelques individus qui, s'étant ſauvés ſur le ſommet des montagnes, échappèrent à la fureur des flots. C'eſt de ces arbres échappés que deſcendent ceux qui habitent aujourdhui cette planète. La terre y produit des herbes, des légumes, & preſque les mêmes ſortes de fruits que nous avons en Europe; mais on n'y voit point d'avoine; auſſi n'y eſt-elle pas néceſſaire, puiſqu'il n'y a pas de chevaux. Les mers & les lacs fourniſſent des poiſſons exquis, & ornent le pays de pluſieurs rivages agréables, ſur leſquels on voit des villes & des villages. La boiſſon ordinaire des habitans eſt faite du ſuc de certaines herbes qui ſont toujours vertes, dans quelques ſaiſons que ce ſoit. Ceux qui vendent cette boiſſon ſont nommés vulgaire-

ment *minhalpi*, herbicocteurs. Le nombre en eſt fixé dans chaque ville, & ils ont ſeuls le privilège de cuire ou diſtiller ces herbes. Ceux qui font ce métier ne peuvent exercer aucune autre profeſſion, ni faire aucune autre eſpèce de commerce que ce ſoit. En revanche, il eſt expreſſément défendu à toutes les perſonnes qui ont des emplois publics, ou qui ont des penſions de la cour, de s'ingérer dans ce négoce; par la raiſon que ces perſonnes, à la faveur du crédit qu'elles ont acquis dans leur charge, attireroient tous les acheteurs à elles, & donneroient la boiſſon à meilleur prix à cauſe des autres émolumens dont elles jouiſſent. Et c'eſt-là un inconvénient qui n'arrive que trop dans notre monde, où l'on voit des officiers & des miniſtres négocier, trafiquer & s'enrichir en peu de tems par ces indignes monopoles, pendant qu'ils cauſent la ruine des ouvriers & des marchands.

Le nombre des habitans s'accroît merveilleuſement chaque jour, grace à un certain édit connu ſous le nom de loi en faveur de la propagation. En vertu de cette loi, les bienfaits & les immunités augmentent ou diminuent, ſelon le nombre d'enfans qu'on a engendrés. Quiconque eſt père de ſix enfans, eſt exempt de tout tribut ordinaire & extraordinaire: car,

dans ce pays-là, on croit que rien n'eſt plus avantageux à l'état que la vertu prolifique des mâles & la fécondité des femmes; en cela on penſe bien différemment de la manière dont on penſe dans notre pays, où l'on impoſe un tribut ſur chaque enfant, comme ſur la choſe du monde la plus inutile & la plus pernicieuſe. Perſonne, dans cette région-là, ne peut exercer deux charges à la fois; car les Potuans ont pour maxime, que la moindre occupation demande une perſonne toute entière. Sur quoi je remarquerai, avec la permiſſion de meſſieurs les habitans de notre globe, que les charges ſont beaucoup mieux adminiſtrées chez cette nation, que parmi nous; & la coutume de ne pas exercer deux emplois dans le même tems, eſt ſi ſacrée, qu'un médecin n'oſe point s'étendre ni s'ingérer dans toutes les parties de la médecine, mais eſt obligé de s'en tenir à un certain genre de maladie; un muſicien a un ſeul inſtrument; & enfin il n'en va pas là comme dans notre globe, où la pluralité des fonctions énerve les forces des hommes, augmente leur mauvaiſe humeur, fait négliger les emplois, & eſt cauſe que nous ne ſommes nulle part, parce que nous voulons être par-tout. Delà vient qu'un médecin élevé à la dignité de miniſtre, voulant guérir les maladies des particuliers & celles

de l'état, aigrit les unes & les autres ; & ſi un muſicien veut jouer du luth, & faire le magiſtrat en même tems, on ne peut attendre de lui que des diſſonances. Inſenſés que nous ſommes ! nous admirons des gens qui ont l'audace de vouloir exercer pluſieurs emplois à la fois, de s'ingérer des plus importantes affaires, & qui ſe croient propres à tout. Nous ne voyons pas que ce n'eſt-là que l'effet d'un téméraire orgueil, qui aveugle ces gens-là ſur leur foibleſſe : car, s'ils connoiſſoient bien tout le poids des affaires & la petiteſſe de leurs propres forces, ils refuſeroient les faiſceaux, & trembleroient au ſeul nom de magiſtrature. Chez les Potuans, perſonne n'entreprend rien au-delà de ſes talens. Il me ſouvient, à ce propos, d'avoir ouï diſcourir ſur cette matière un illuſtre philoſophe nommé Rakbaſi, lequel diſoit : Que chacun connoiſſoit ſon propre génie ; qu'il juge ſévérement de ſes vices & de ſes vertus, de peur que les comédiens ne paroiſſent plus aviſés que nous ; car ils choiſiſſent toujours les pièces qui ſont le plus à leur portée, & non pas celles qui ſont les meilleures. Quoi donc ! un baladin ſaura, ſur le théâtre, faire un diſcernement que le ſage ne ſaura pas faire dans la vie ?

Les Potuans ne ſont pas diſtingués en patriciens & en plébéiens, ou en nobles & en ro-

turiers. Cette diſtinction avoit bien lieu autrefois parmi eux; mais les princes ayant remarqué que cela étoit une ſource de diſcordes & de diviſions, abolirent toutes les prérogatives attachées à la naiſſance, & voulurent qu'on n'eſtimât plus que la vertu, & que l'on n'eût plus égard qu'à elle. Si la naiſſance donne quelque privilège aujourd'hui, ce n'eſt qu'à cauſe de la quantité des branches que l'on apporte en venant au monde; car l'on eſt eſtimé plus ou moins noble, à proportion de ce que l'on a de branches, par où l'on eſt rendu plus ou moins propre au travail des mains. Quant au génie & aux mœurs de la nation, j'en ai déjà parlé plus haut. J'y renvoie le lecteur, & je termine ce chapitre pour paſſer à d'autres choſes.

## CHAPITRE VI.

### *De la religion des Potuans.*

TOUT le ſyſtême de la religion des Potuans ſe réduit à quelques articles qui forment une confeſſion de foi abrégée, mais pourtant un peu plus étendue que notre ſymbole apoſtolique. Il eſt défendu, ſur peine d'être exilé au firmament, de faire des commentaires ſur les livres

ſaints. Et, ſi quelqu'un a la hardieſſe de diſputer ſur l'eſſence & les attributs de la divinité, ou ſur les propriétés des eſprits & des ames, il eſt condamné à la phlébotomie, & renfermé dans l'hôpital général : car ils prétendent qu'il faut être fou, pour vouloir définir des choſes où notre entendement ſe perd & s'obſcurcit comme la vue d'un hibou devant les rayons du ſoleil. Ils conviennent tous qu'il faut adorer un être ſuprême, dont la ſouveraine puiſſance a créé toutes choſes, & qui les conſerve par ſa providence. A l'exception de ce culte univerſel, on ne chagrine perſonne pour avoir des ſentimens oppoſés à ceux de la multitude ſur les autres choſes qu'on peut regarder comme des modifications de ce même culte. Ceux qui combattent publiquement la religion établie par les loix fondamentales de l'état, ſont punis comme perturbateurs du repos public. Pour moi qui ne me mêlois point de faire le miſſionnaire, j'avois liberté entière de ſuivre mes ſentimens à l'égard de ma religion, & perſonne ne m'inquiétoit ſur ce ſujet-là.

Les Potuans font rarement de prières ; mais, quand ils en viennent-là, c'eſt avec une telle ferveur, qu'on croiroit qu'ils ſont extaſiés. Quand je leur diſois que, dans mon pays, on chantoit des ſaintes hymnes en vacant à des occupations

occupations manuelles, ils en paroiſſoient fort ſcandaliſés, & me répondoient qu'un prince de la terre trouveroit très-mauvais qu'on lui demandât une grace en ſe faiſant friſer ou en vergettant ſon habit. Ils n'approuvoient pas plus nos hymnes, eſtimant qu'il eſt ridicule de vouloir exprimer de la douleur & du repentir par des chants. Ils ajoutoient que c'étoit par des ſoupirs & par des larmes, que l'on pouvoit fléchir la colère divine, & non par la muſique ou par le ſon des flûtes & des trompettes. J'écoutois tout cela avec indignation, quand je penſois ſur-tout que feu mon père avoit été chantre d'une égliſe, & avoit mis en muſique diverſes hymnes qu'on chante à préſent dans les temples, & que moi-même j'avois auſſi voulu briguer autrefois une place de chantre. Mais je retenois ma colère, ſachant que ceux de cette nation ſouterraine défendent leurs opinions par tant de raiſons ſpécieuſes, qu'il n'eſt pas aiſé de les ramener de leurs erreurs, quelques évidentes quelles ſoient. Il y a encore bien d'autres vérités qu'ils combattent avec non moins d'adreſſe & de vraiſemblance. Par exemple, quand je diſois à ceux avec qui je vivois un peu familièrement, qu'il n'y avoit point de ſalut à eſpérer pour ceux qui croupiſſoient dans les ténèbres de l'erreur, ils me répondoient auſſitôt, qu'il ne falloit pas

être si prompt à damner les gens, de peur de se damner soi-même par des jugemens si téméraires; & que cette facilité à damner les autres ne partoit que d'un esprit d'arrogance & de présomption qui ne pouvoit plaire à Dieu, qui aime l'humilité; que de condamner les sentimens d'autrui, & de vouloir faire recevoir les nôtres par la force, c'étoit déclarer qu'on vouloit avoir seul les lumières de la raison en partage, & tomber par conséquent dans le défaut des fous, qui croient seuls être sages. Mais, lorsque j'objectois à mon adversaire ce que je croyois dans ma conscience, il louoit mon argument, & m'exhortoit à suivre toujours le témoignage de cette même conscience, ajoutant qu'il tâcheroit de m'imiter en cela, puisqu'en suivant chacun le dictamen de sa conscience, on coupoit court à la dispute, & qu'on faisoit cesser tout différent.

Voici encore quelques erreurs que mes Potuans défendoient avec beaucoup de chaleur. Ils ne nioient pas que Dieu ne dût récompenser les bonnes, & punir les mauvaises œuvres; mais ils prétendoient que cette rétribution de récompenses & de châtiment n'auroit lieu qu'après cette vie. Je leur apportois pourtant plusieurs exemples de gens qui avoient été châtiés dès cette vie à cause de leurs crimes; mais eux

m'en alléguoient autant de contraires de plusieurs arbres très-scélérats, qui avoient joui de toute sorte de bonheur pendant tout le tems qu'ils avoient vécu. Toutes les fois, disoient-ils, que nous disputons contre quelqu'un, nous tirons nos principales preuves des exemples de la vie ordinaire, & nous ne faisons attention qu'à ceux qui peuvent fortifier nos raisonnemens, sans nous soucier des autres exemples qui pourroient les combattre. Je voulois encore leur objecter le mien propre, leur montrant que ceux qui m'avoient causé du mal, avoient tous fait une fin malheureuse. A cela, ils répliquoient que c'étoit un sot amour de moi-même qui me le persuadoit, une vanité qui me faisoit croire que je valois mieux, & que je méritois plus devant Dieu que d'autres personnes, qui, après avoir souffert mille injures sans les avoir méritées en aucune façon, avoient vu vivre leurs persécuteurs dans une prospérité continuelle jusqu'à une extrême vieillesse. Enfin, lorsque je leur soutenois qu'il falloit prier Dieu au moins une fois par jour, ils répondoient qu'ils ne nioient point la nécessité de la prière; mais qu'ils étoient persuadés que la vraie piété ne consistoit pas en cela, mais dans l'exacte observance de la loi divine. Pour preuve de ce système, ils se servoient de la comparaison

familière d'un prince ou d'un législateur. Un souverain, disoient-ils, a deux sortes de sujets: les uns, soit malice, soit foiblesse, transgressent tous les jours ses ordonnances, & paroissent néanmoins à sa cour, où ils lui font continuellement de nouvelles prières, & lui demandent sans cesse le pardon de leurs fautes où ils vont bientôt retomber. Les autres sujets, au contraire, ne viennent que rarement à la cour, si ce n'est qu'on ne leur commande; &, se tenant toujours chez eux, ils observent fidélement, & exécutent avec courage les édits du souverain; ils ne laissent échapper aucune occasion de lui témoigner leur obéissance. Qui doute qu'il ne juge ceux-ci plus dignes de son affection, & ne regarde les autres comme des sujets lâches, méchans, à cause de leurs transgressions, & incommodes à cause de leurs continuelles demandes?

Je m'exerçois quelquefois à de pareilles disputes avec quelques-uns de mes amis, quoique ce fût sans aucun succès. J'omettrai quelques autres controverses de même espèce, & je continuerai à expliquer les principaux dogmes de la religion de ces peuples, laissant au lecteur le soin de noter ce qui lui paroîtra le plus digne de son admiration.

Les Potuans croient un seul Dieu souverai-

nement puiſſant, créateur & conſervateur de toutes choſes; ils prouvent ſon unité & ſa toute-puiſſance par la grandeur & l'harmonie qui ſe rencontre dans les œuvres de la création. Comme ils ſont fort verſés dans l'aſtronomie & dans la phyſique, ils ont des idées ſi grandes au ſujet de l'eſſence & des attributs de Dieu, qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on en raiſonne, comme ſi l'eſprit pouvoit pénétrer dans ce ſanctuaire impénétrable. L'année eſt partagée en cinq jours de fête, dont le premier eſt célébré avec beaucoup de dévotion dans des lieux obſcurs, où la lumière du ſoleil ne peut pénétrer, pour marquer que la divinité qu'ils adorent eſt incompréhenſible. Ils paroiſſent dans ces lieux comme hors d'eux-mêmes, tranſportés de reſpect & d'admiration pour l'être ſuprême. La cérémonie dure depuis le matin juſqu'au ſoir, & ils ſont comme immobiles durant tout ce tems-là. Cette fête eſt appellée le jour du Dieu incompréhenſible; elle tombe au premier jour du mois de chêne. Les autres quatre fêtes ſe célèbrent à d'autres tems de l'année, & ſont inſtituées pour rendre des actions de graces à Dieu, pour les bienfaits qu'on en a reçus. Il y a peu de gens, dans tout le pays, qui n'aſſiſtent à ces ſolemnités. Ceux qui s'en abſentent, paſſent pour de mauvais ſujets, & ſont toujours

mépriſés, à moins qu'il n'y ait eu des raiſons légitimes qui les aient empêchés. Les formules des oraiſons publiques ſont conçues de manière qu'il n'eſt pas queſtion de ceux qui prient, mais ſeulement du ſalut du prince & de celui de l'état; de ſorte que perſonne ne peut faire en public de prière particulière pour ſoi. La raiſon de ce réglement eſt afin que les Potuans ſoient toujours bien perſuadés que le ſalut de chacun d'eux en particulier eſt ſi étroitement lié avec celui de l'état, que l'un ne peut être ſéparé de l'autre.

Ils ne contraignent perſonne, ni par force, ni par des amendes pécuniaires, à aſſiſter au culte divin; car comme ils font conſiſter la piété dans l'amour de Dieu, & qu'on ſait d'expérience, que la violence réfroidit l'amour, bien loin de le rallumer; ils diſent qu'il eſt non-ſeulement inutile, mais même criminel de vouloir exciter les tiédes à force de coups. Ils appuient ce ſentiment d'une autre comparaiſon familière. Si un époux, diſent-ils, voulant exiger de ſon épouſe un amour réciproque, s'y prend par la violence, accable cette femme de coups de poings, & la roſſe pour l'amener à ſon but, tant s'en faut qu'il lui inſpire par-là, de l'amour, qu'au contraire, il ne fait qu'accroître ſa froideur qui ſe change enfin en haine & en horreur.

Tels ſont les principaux points de la théologie potuane, qui paroîtra à quelques-uns la pure religion naturelle, comme elle me le parut d'abord à moi-même : mais les Potuans ſoutiennent que tous leurs dogmes ſont fondés ſur la révélation, & ſe trouvent contenus dans un livre qui leur fut envoyé du ciel, il y a quelques ſiècles. Autrefois, diſent-ils, nos ancêtres ſe contentoient de ſuivre la religion naturelle ; mais l'expérience a montré que les lumières de la ſeule nature ne ſuffiſoient pas pour régler le cœur, & que les préceptes qu'elles preſcrivent, s'effacent avec le tems par la pareſſe & la négligence des uns, & par les ſubtilités philoſophiques des autres, n'y ayant rien qui puiſſe arrêter la liberté de penſer, ou la réduire dans de juſtes bornes, ce qui entraîne d'ordinaire la dépravation ; que c'étoit à cauſe de cela que dieu leur avoit voulu donner une loi écrite. Ces raiſons me faiſoient toucher au doigt l'erreur de ceux qui prétendent que la révélation n'eſt d'aucune néceſſité : & je ne puis m'empêcher d'avouer ici, que ſi les différens articles de la croyance des Potuans, ne me paroiſſoient pas mériter de grands éloges, je croyois du moins qu'ils n'étoient pas tous à mépriſer, bien qu'il y en ait quelques-uns auxquels je ne ſaurois ſouſcrire. Une choſe me

au mérite qu'à la naiſſance, & élever à la ſuprême dignité celui qui ſeroit reconnu pour le plus ſage des citoyens. Dans cette penſée ils intervertirent l'ordre déjà établi dans le gouvernement, & d'un commun accord, ils élévèrent à la ſouveraine puiſſance un certain philoſophe nommé Rabaku. Celui-ci gouverna d'abord avec tant de douceur & de ſageſſe, qu'il commença à être regardé comme le modèle des princes. Cependant ce bonheur fut de peu de durée; les Potuans s'apperçurent, mais trop tard, que la maxime vulgaire eſt fauſſe, qui dit que les états ſont heureux qui ſont régis par des philoſophes rois. Car le nouveau monarque tiré de la pouſſière, & élévé au plus haut rang, ne pouvoit ſuppléer par ſes ſeules vertus à ce grand art de regner, qui concilie le reſpect & la vénération, & qui lui manquoit abſolument. Ceux qui s'étoient vus autrefois ſes égaux, ou ſes ſupérieurs, ne pouvoient guère ſe réſoudre à obéir à un perſonnage qu'ils croyoient au-deſſous d'eux, & toutes les fois que le nouveau prince leur donnoit des ordres, ils ne les exécutoient qu'en murmurant, ne reflechiſſant point ſur ce qu'étoit alors Rabaku, mais ſur ce qu'il avoit été avant ſon élévation.

Le prince eſpérant de ramener les eſprits par la douceur, careſſoit tous ſes courtiſans; mais

ſes careſſes ne lui ſervirent de rien, & l'on commença à lui réſiſter & à le contredire ouvertement. Rabaku crut alors, qu'il falloit recourir à d'autres remèdes, pour contenir ces gens inquiets; il ceſſa d'uſer de clémence, & donna dans la cruauté; mais cette autre extrêmité ne fit qu'enflammer ces étincelles, qui dégénérèrent bientôt en incendie. Les ſujets ſe révoltèrent ouvertement contre lui, & la première rébellion ayant été mal aſſoupie, alloit bientôt être ſuivie d'une ſeconde, ſi Rabaku, conſidérant enfin qu'un état ne peut ſubſiſter, s'il n'eſt régi par quelqu'un dont la naiſſance illuſtre & le ſouvenir de ſes ancêtres lui concilie l'amour & le reſpect des peuples, n'avoit abdiqué la ſouveraineté en faveur d'un prince, que le droit de naiſſance y appelloit. Ainſi la paix fut rendue à l'état avec ſon légitime prince: & les Potuans ont toujours obſervé depuis de ne rien changer à l'ordre de la ſucceſſion; & ils ne s'en départiront jamais ſans une néceſſité preſſante. On lit néanmoins dans les annales, qu'un autre philoſophe voulut apporter un tempérament à la loi faite en faveur de la ſucceſſion; c'étoit non pas de renoncer à l'ordre établi pour la famille ſouveraine, mais de choiſir parmi les enfans du prince celui qui paroîtroit le plus

digne de régner, & de lui déférer le ſceptre. Ce philoſophe ayant ainſi propoſé le nouveau réglement, ſe ſoumit à l'examen accoutumé dans ſa patrie. On lui mit la corde au col, pendant qu'on délibéroit ſur l'utilité qu'on pourroit retirer de ſon projet. Le ſénat s'étoit aſſemblé à cet effet. On recueillit les voix, & le plus grand nombre ſe trouva contraire. Il fut décidé que la nouvelle loi étoit téméraire & pernicieuſe, &, comme telle, on la condamna. Les ſénateurs crurent que ce nouveau réglement ouvriroit la porte à une infinité de troubles & de diſſentions, donneroit occaſion aux autres jeunes princes d'exciter des ſéditions, & qu'ainſi il valoit mieux s'en tenir au droit de primogéniture, & reconnoître pour légitime ſucceſſeur à la couronne l'aîné des princes, quoique les cadets euſſent plus de mérite que lui. La nouvelle loi ayant donc été abolie, l'innovateur fut étranglé; car les innovateurs ou faiſeurs de projets ſont les ſeuls qu'on punît de mort dans ce pays-là. Les Potuans croient que les réformations, quelques juſtes & bien dirigées qu'elles ſoient, ébranlent les fondemens de l'état, & qu'elles le renverſent de fond en comble, lorſqu'elles ſont hâtées & mal-conçues.

Quoique l'autorité du ſouverain ne ſoit point

bornée par les loix, on peut dire néanmoins que les princes potuans gouvernent plutôt en pères qu'en souverains. Ils aiment la justice, non pour se conformer aux loix, mais uniquement pour l'amour d'elle-même. Ils savent accorder la liberté des peuples avec les droits de la souveraine puissance, deux choses qui, partout ailleurs, paroissent incompatibles.

Parmi les maximes de ces princes, l'une des plus louables est celle qui les porte à maintenir, entre leurs sujets, une juste égalité, autant que la sûreté de l'état le peut permettre. Là, on ne voit point ces différentes classes de dignités qui sont parmi nous. Les inférieurs obéissent à leurs supérieurs ; les jeunes gens vénèrent les vieillards ; & puis c'est tout.

Il est vrai que les annales du pays font foi que, quelques siècles auparavant, les distinctions de dignités & de rangs avoient eu lieu parmi les Potuans, & avoient été même réglées par des ordonnances publiques ; mais il paroît aussi qu'elles occasionnèrent divers troubles dans les familles ; car l'aîné ne vouloit pas céder à son frère cadet, ni le père à ses fils ; de sorte qu'un arbre fuyoit la présence de l'autre pour prévenir les disputes de rang : ce qui interrompoit le commerce de la vie, les conversations & les sociétés. Ce n'étoit pas là le

ſeul inconvénient ; car ces diſtinctions allant toujours en augmentant, il arrivoit que les arbres les plus recommandables par leurs qualités perſonnelles & par la quantité de leurs branches, lorſqu'ils ſe trouvoient par haſard à quelque feſtin ou à quelqu'autre aſſemblée, étoient toujours aſſis ſur des tabourets aux dernières places, parce que tout arbre qui avoit un mérite intérieur, de la ſageſſe & de la grandeur d'ame, ne pouvoit jamais ſe réſoudre à affecter un vain caractère de primauté qu'il mépriſoit : mais les arbres ſans mérite, qui n'étoient bons à rien, voulant cacher ce défaut-là ſous un clinquant propre à éblouir les foibles, fatiguoient le prince par des ſollicitations continuelles, juſques à ce qu'ils euſſent obtenu quelque titre. Delà vint que les titres devinrent dans la ſuite la marque à laquelle on connoiſſoit les arbres les plus mépriſables.

C'étoit une choſe bien riſible pour les étrangers qui ſe trouvoient dans quelque aſſemblée des Potuans de ce tems-là, de voir les plus vils buiſſons placés dans des fauteuils ou ſur des ſophas, pendant que des palmiers, des chênes ou des cèdres à dix ou douze branches, étoient aſſis ſur des bancs ou des tabourets ; car il eſt à remarquer qu'il y avoit peu de buiſſons qui n'euſſent un caractère. Cette marotte d'avoir

des titres avoit ſur-tout ſaiſi les femelles des arbres ; les unes étoient conſeillères d'économie, d'autres conſeillères d'état, & d'autres conſeillères de la cour. Enfin l'aveuglement de quelques arbres cauſé par cette ſorte d'ambition étoit montée à un ſi haut degré, que, quoiqu'ils n'euſſent reçu de la nature que quelque deux ou trois branches, ils vouloient néanmoins avoir le titre d'arbres à dix ou douze branches. Le plus petit buiſſon vouloit être appellé palmier : ce qui eſt auſſi impertinent que lorſqu'on donne le titre de bien-né à un homme horrible, ou celui de noblement-né à un autre qui eſt iſſu de bas lieu.

Cette tendreſſe pour les titres étant devenue, parmi les Potuans, une eſpèce de maladie épidémique, un citoyen de Kéba oſa propoſer une loi qui abrogeât cette coutume. Il fut auſſitôt mené, ſelon l'uſage, ſur la place publique, & on lui mit la corde au col. Le ſénat aſſemblé, il ne ſe trouva perſonne dans cette auguſte compagnie, qui osât combattre ouvertement le nouveau projet ; ainſi il fut déclaré, à la pluralité des voix, utile & avantageux à l'état, & celui qui l'avoit propoſé fut couronné & mené en triomphe par toute la ville. On trouva même, quelque tems après, qu'il avoit rendu un très-grand ſervice à l'état, & on l'éleva à

la dignité de kadoki ou de grand-chancelier.

Depuis lors, la loi de l'égalité d'entre les citoyens a été ſaintement obſervée; &, s'il y a encore de l'émulation parmi eux, c'eſt de ſe ſurpaſſer en vertus & en mérite les uns les autres. Il paroît néanmoins par l'hiſtoire de ce pays-là, que depuis l'abrogation de la coutume en queſtion, il s'eſt trouvé un particulier qui, à la vérité, n'a été imité d'aucun autre, mais qui travailla deux fois ſous main à faire revivre les dignités & les titres. Ayant d'abord été découvert, on lui ouvrit la veine pour la première tentative; &, à la ſeconde, il fut rélégué au firmament. De ſorte qu'à préſent les dignités & les titres ſont à jamais bannis du pays de Potu; il eſt bien vrai que les hauts magiſtrats déclarent, par une eſpèce de diſtinction, certaines profeſſions plus nobles que les autres; mais cela ne peut s'appeller ni titre, ni dignité, vu qu'on n'acquiert par-là aucun droit de primauté, aucun honneur de rang dans nulle aſſemblée. Ces diſtinctions ſe remarquent dans les édits ou les ordonnances du prince, qui ſont ordinairement terminées par ces paroles: « Mandons & enjoignons à tous nos » laboureurs, fabricans, ouvriers, philoſo- » phes, artiſans & officiers de notre cour ». On m'a même aſſuré que dans les archives du ſou-

verain, on trouvoit un catalogue de ceux qu'on diſtinguoit du reſte des ſujets, ſelon les claſſes ſuivantes :

1^ere *Claſſe.* Ceux qui ont ſecouru de leur patrimoine l'état dans des tems difficiles.

2^e *Claſſe.* Les officiers qui ſervent *gratis* & ſans aucun ſalaire.

3^e *Claſſe.* Les payſans & les laboureurs qui ont huit branches ou davantage.

4^e *Claſſe.* Les labqureurs à ſept branches ou moins.

5^e *Claſſe.* Les fabricans ou manufacturiers.

6^e *Claſſe.* Les ouvriers qui exercent des profeſſions néceſſaires.

7^e *Claſſe.* Les philoſophes & les docteurs mitrés, de l'un & de l'autre ſexe.

8^e *Claſſe.* Les artiſans.

9^e *Claſſe.* Les marchands.

10^e *Claſſe.* Les officiers de la cour qui ont 500 rupats de gages.

Et ceux enfin qui en ont 1000.

L'arrangement de ces diſtinctions me parut tout-à-fait ridicule; & il n'y a perſonne en Europe qui ne le trouve tel, s'il en entend jamais parler. Pour moi, je cherchois la raiſon de ce renverſement de l'ordre reçu parmi nous, ſur quel motif il pouvoit être fondé, & par quels argumens ceux du monde ſouterrain le défendoient;

défendoient ; mais j'avoue que je n'y ai jamais rien pu comprendre, & que je le trouve encore tout auſſi paradoxe que lorſque je le vis pour la première fois.

Voici quelques autres traits qui m'ont paru dignes d'attention. Plus un Potuan reçoit de bienfaits & de gratifications de la part de l'état, plus il ſe montre humble & ſoumis. Ainſi je voyois Boſpolak, qui paſſoit pour le plus riche de la nation, ſaluer avec tant d'humilité ceux des citoyens qu'il rencontroit en rue, qu'il baiſſoit toutes ſes branches ; &, lorſque je demandai la cauſe de cette étonnante ſoumiſſion, on me répondit que ce perſonnage étoit le plus riche des citoyens, qu'il étoit redevable de ſes richeſſes aux bienfaits dont le public l'avoit comblé, qu'ainſi il devoit d'autant plus d'attention aux membres de la république, qu'il en avoit plus reçu de bienfaits que perſonne. Il n'y a néanmoins aucune loi qui oblige à cette attention ; mais, comme les Potuans conſidèrent chaque choſe avec un grand ſens & beaucoup de jugement, ils ſe ſont impoſé tacitement eux-mêmes ce devoir, qu'ils ont regardé comme l'effet naturel de la reconnoiſſance ; &, en cela, ils penſent bien autrement qu'on ne penſe dans notre monde, où ceux que l'état élève & enrichit le plus,

ſont les plus orgueilleux & ceux qui affectent le plus de dédain envers les pauvres. Les citoyens à qui les Potuans ſont obligés de marquer le plus de reſpect, ſont ceux qui ont procréé beaucoup d'enfans. Voilà leurs héros, voilà ceux dont la poſtérité chérit le ſouvenir, & à qui ſeuls elle accorde le ſurnom de grands, agiſſant en cela bien plus ſagement que nous, qui donnons cette épithète à des deſtructeurs du genre humain. On peut auſſi juger par-là de ce que les Potuans penſeroient d'Alexandre & de Céſar, qui ont fait mourir des millions d'hommes, & ſont morts eux-mêmes ſans laiſſer de ſucceſſeurs. Il me ſouvient d'avoir vu à Kéba l'épitaphe d'un payſan, contenant les paroles ſuivantes : « Ci gît Jochtan le grand, qui » fut père de trente enfans & le héros de ſon » tems ». Il eſt pourtant à remarquer que ce talent prolifique ne ſuffit pas pour acquérir tant de gloire ; & que ce n'eſt pas aſſez d'engendrer des enfans, mais il faut encore leur donner une bonne éducation.

Quand on veut publier une loi ou un réglement de police, on procède avec beaucoup de lenteur, à la manière des anciens romains. On affiche l'édit ou la loi dans les marchés de chaque ville, chacun eſt en droit de l'examiner, & d'en rapporter ſon ſentiment au conſeil des Pru-

dens, assemblé à cette fin dans chaque ville de la principauté. Lorsque la loi n'est point rejettée par le peuple, on l'envoie au prince, qui la confirme, la souscrit & la fait publier. Cette lenteur paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns; mais on doit faire attention que l'effet naturel de ces précautions, c'est la durée éternelle de la loi; & je sais de bonne part qu'il y en a telle chez ce peuple, qui dans cinq cens ans n'a pas reçu le moindre changement.

Le prince a une liste des arbres les plus illustres de ses états, avec le témoignage des Karattes, à l'égard de leur savoir, & celui des chefs de tribu, à l'égard de leurs mœurs. Par ce moyen il y a toujours un nombre suffisant de sujets capables, pour remplir les charges vacantes. Personne ne peut aller s'établir dans un endroit, ou y faire quelque séjour, s'il n'est muni de bonnes attestations touchant la vie qu'il a menée dans le lieu où il a habité ci-devant; & s'il ne donne caution pour celle qu'il veut mener dans celui où il vient. Il est défendu, sur peine de mort, de faire des commentaires, ou d'interpréter une loi qui a été une fois reçue & établie par l'autorité publique. De sorte qu'on est encore plus sévère à cet égard qu'à l'égard des livres qui concernent la religion: la raison que les Potuans en donnent eux-mêmes,

c'eſt, diſent-ils, que lorſque quelqu'un erre dans les matières de la foi, il ne fait tort qu'à lui ſeul; au lieu que s'il erre en donnant un faux ſens à la loi civile, ou en doutant de celui qu'elle exprime naturellement, il s'oppoſe à l'autorité légitime, & trouble la tranquillité de l'état.

J'ai déja parlé de la cour du prince de Potu; j'ai auſſi remarqué que le kadoki ou grand-chancelier tient le premier rang parmi les officiers de la cour. Après lui vient le ſmirian, c'eſt-à-dire le grand-tréſorier. L'arbre qui poſſédoit alors cet emploi étoit une veuve à ſept branches, nommée Rahagna. Son intégrité, & les autres vertus qu'on louoit en elle l'avoient fait élever à ce poſte conſidérable. Il y avoit déja quelque tems qu'elle l'occupoit, & même on peut dire qu'elle en avoit fait les fonctions pluſieurs années avant la mort de ſon mari, qui ne faiſoit rien ſans conſulter ſon épouſe, dont il étoit plutôt le vicaire que l'époux; car il ne ſignoit & ne ſcelloit aucun papier tant ſoit peu conſidérable, que lorſque ſa femme étoit en couches. Rahagna avoit deux frères, dont l'un étoit inſpecteur des appartemens du prince, & l'autre boucher de la cour, & quoiqu'ils euſſent une ſœur élevée à un ſi haut rang, ils n'ont jamais pû devenir autre choſe, tant il y a d'é-

quité & de diſcernement à cette cour-là dans la diſtribution des charges.

Cette même Rahagna, occupée à des fonctions ſi relevées, ne s'eſt jamais diſpenſée d'alaiter un enfant poſtume qu'elle avoit. Et comme cela me paroiſſoit trop incommode & peu digne d'une femme ſi diſtinguée; & quoi, me répondit un Potuan, vous imaginez-vous que la nature n'ait donné de mamelles aux femmes que pour orner leur gorge, & non pas pour nourrir leurs enfans? Le lait influe plus qu'on ne penſe ſur les mœurs des enfans, qui ſucent ſouvent avec lui le génie & les inclinations de la nourrice. Les mères qui refuſent d'alaiter leurs fruits rompent le lien le plus doux de l'amour qui doit être entre elles & eux. C'eſt pourquoi toutes les dames de ce pays-ci ſont les ſeules nourrices de leurs enfans. Le prince héréditaire n'avoit alors que ſix ans. Il donnoit de grandes eſpérances, & on remarquoit en lui de belles ſemences de vertu, & un heureux naturel. Il étoit déja orné de ſix branches, ce qui eſt rare dans un âge ſi tendre. Perſonne n'en apporte autant en naiſſant, mais elles viennent & croiſſent avec les années. Le précepteur du jeune prince étoit le plus ſage de tous les arbres. Il inſtruiſoit ſon diſciple dans la connoiſſance de dieu, dans l'hiſtoire, les mathématiques & dans

la morale. J'ai vu moi-même le célèbre traité de morale, ou l'abregé politique qu'il avoit composé à l'uſage de ſon élève. Cet ouvrage a pour titre : Mahalda Libab Helil : c'eſt-à-dire, le Gouvernail de l'Etat. Il renferme des préceptes très-ſalutaires, dont je me rappelle encore quelques-uns que voici.

1. Il ne faut pas aiſément ajouter foi à la louange, ni au blâme ; mais ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce qu'on ait une connoiſſance parfaite de la choſe blâmée ou louée.

2. Si quelqu'un eſt accuſé & convaincu d'un crime, on doit examiner s'il n'auroit point fait ci-devant quelque bonne action, & comparant ainſi le bien & le mal, avoir égard à l'un & à l'autre en prononçant la ſentence.

3. Le ſouverain doit ſe confier aux conſeillers incommodes & contrediſans, comme aux plus ſages de ſes ſujets : car on ne va pas s'expoſer au danger de déplaire pour dire la vérité, ſi l'on ne préfère le ſalut de l'état au ſien propre.

4. Que le ſouverain n'admette perſonne dans ſon conſeil qui n'ait des fonds dans le pays, car ces ſortes de gens ont toujours leurs intérêts liés avec ceux du public, au lieu que ceux qui ne poſſedent point de biens immeubles dans l'Etat, ne le regardent pas comme leur patrie, mais comme une eſpèce d'auberge où ils s'arrêtent en voyageant.

5. Le prince peut ſe ſervir du miniſtère d'un méchant arbre en quelques rencontres, s'il le trouve propre à certaines affaires : mais ce ſeroit une imprudence à lui d'honorer de ſes bonnes graces un tel arbre ; car, ſi un mauvais ſujet jouit de la faveur de ſon maître, les emplois ne ſeront plus occupés que par des méchans, que le favori ſe fera un plaiſir d'avancer.

6. Les ſouverains doivent tenir pour ſuſpects ceux qui leur font la cour, & qui ſe promènent continuellement dans leur anti-chambre ; car quiconque paroît trop ſouvent à la cour ſans y être appellé, a déja commis quelque vilaine action, ou en médite quelqu'une.

7. Les gens avides d'honneurs ne méritent point l'attention du ſouverain ; car comme on ne mandie que quand on eſt pauvre & preſſé par la faim, ainſi on n'eſt avide de titres & d'honneurs, que lorſqu'on n'eſt point en état de s'acquérir de l'eſtime par le mérite & la vertu.

8. ( Voici un précepte très-utile à la vérité, mais que je ne pouvois approuver à cauſe de l'exemple odieux dont il eſt appuyé. ) Il ne faut pas croire qu'aucun citoyen ne ſoit abſolument bon à rien ; car perſonne n'eſt ſi hébété ni ſi ſtupide, qui, au moyen d'un bon choix, ne puiſſe rendre quelque ſervice, & qui n'ex-

celle même en quelque choſe. Par exemple, celui-ci a du jugement, l'autre de l'eſprit; l'un a la force du génie, l'autre celle du corps; celui-ci eſt propre à être juge, l'autre à être greffier; l'un a le don d'inventer, l'autre celui de bien exécuter; & ainſi peu de gens peuvent paſſer pour inutiles dans ce monde. Que s'il ſe trouve néanmoins des créatures qui nous paroiſſent telles, ce n'eſt pas la faute du créateur, mais de ceux qui ne conſultent point aſſez les talens & les forces d'un chacun, & ne les emploient point ſelon leur portée. ( Ce ſentiment étoit confirmé par mon propre exemple en ces termes ) Nous avons vu de notre tems un animal ſurterrain, que chacun regardoit comme le poids le plus inutile de la terre, à cauſe de la promptitude de ſon eſprit, mais qui pourtant ne nous a pas été d'un petit uſage par la légèreté de ſes pieds. ( Quand j'eus lu cet article, je me dis tout bas à moi-même: le commencement eſt d'un honnête perſonnage, mais la fin eſt d'un fripon ).

9. Ce n'eſt pas une petite affaire à un prince, qui ſait l'art de régner, que de faire choix d'un bon précepteur, pour celui de ſes fils qui doit lui ſuccéder. Il ne faut confier cet emploi qu'à une perſonne d'une piété & d'une érudition reconnues, vu que le ſalut de l'état dépend de

l'inſtitution ou de l'éducation de celui qui eſt deſtiné à le gouverner; & que ce qu'on apprend dans l'enfance devient une ſeconde nature. Il eſt néceſſaire qu'un ſouverain aime ſa patrie, & que cet amour ſe répande ſur tous ſes ſujets: C'eſt vers ce but qu'il faut diriger l'eſprit d'un élève que ſa naiſſance appelle au trône, & c'eſt à quoi tous les ſoins du précepteur doivent tendre.

10. Un ſouverain doit connoître à fond le génie & le tempérament de ſes ſujets, & s'y conformer. S'il veut remédier à leurs défauts, il faut que ſon exemple opère ce changement, & non pas ſes édits; car

Les exemples des grands ont beaucoup d'influence
Sur ceux qui ſont ſoumis à leur obéiſſance.

11. Il ne doit pas ſouffrir que perſonne vive dans l'oiſiveté; vu que les gens oiſifs ſont à charge à la patrie, & que ce n'eſt que par l'induſtrie & le travail continuel que les forces de l'état s'accroiſſent, & qu'on prévient les mauvais deſſeins, & les machinations qui ſont les fruits ordinaires de l'oiſiveté, ainſi il vaut mieux occuper les eſprits par des jeux & des divertiſſemens, que de les laiſſer dans le repos après le travail.

12. Le prince doit ſe faire un devoir d'entretenir l'union & la concorde parmi ſes ſujets;

mais il ne fera pas mal de fomenter de petites diviſions entre ſes miniſtres; puiſque par-là on découvre ſouvent bien des vérités, comme les Juges découvrent l'état d'une cauſe par les diſputes des avocats.

13. Le ſouverain agit prudemment qui aſſemble ſon conſeil pour délibérer ſur des affaires importantes; mais il agira encore mieux, s'il conſulte chaque conſeiller en particulier; car, dans une aſſemblée où il faut dire ſa penſée à haute voix, il arrive d'ordinaire que le plus éloquent des conſeillers entraîne les autres à ſon avis, & le ſouverain au lieu du ſentiment de pluſieurs, n'entend que celui d'un ſeul.

14. Les châtimens ne ſont pas moins néceſſaires que les récompenſes; car les uns arrêtent le vice, & les autres encouragent la vertu. Ainſi il faut récompenſer juſqu'aux méchans, lorſqu'ils font quelque choſe de bon, afin d'exciter par-là un chacun à ſe bien acquitter de ſes devoirs.

15. Dans les promotions aux charges publiques, il faut ſur-tout avoir égard à la capacité des gens; car, quoique la piété & l'intégrité ſoient des vertus infiniment plus recommandables, ce ſont néanmoins celles dont les apparences trompent le plus; & lorſqu'on ſait que la dévotion eſt un moyen pour parvenir aux

dignités, il n'y a perſonne qui ne l'affecte extérieurement ; & qu'on ne prenne au premier abord pour ce qu'il ſe donne, & qu'il n'eſt pourtant pas. Ajoutez à cela qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la fauſſe piété de la véritable, & que ce n'eſt que dans les fonctions d'une charge, comme ſur un grand théâtre, que l'on montre ſi l'on eſt vertueux. Quant à la capacité, il eſt aiſé d'en juger par un examen préalable ; car il eſt plus difficile à un hébêté, ou à un ignorant de cacher ſa ſtupidité, qu'il ne l'eſt à un hypocrite, à un ſcélérat de cacher ſon impiété & ſes autres vices. Mais comme la capacité & la probité ne ſont pas des vertus qui s'excluent tellement qu'elles ne ſe puiſſent rencontrer dans un même ſujet, & que d'ailleurs l'imbécillité ne ſe trouve pas toujours non plus avec la probité, on doit abſolument préférer celui qui ſemble réunir les deux premières vertus en lui même. Un ſtupide eſt bon ou méchant ; s'il eſt méchant, on ſait aſſez de quoi eſt capable la ſtupidité jointe avec la malice ; s'il eſt bon, cela ne lui ſert guère, puiſque ſon imbécillité ne lui permet pas d'exercer ſa probité ; car, s'il ne peut ſe réſoudre à faire du mal, ceux qui l'aideront dans les fonctions de ſa charge en feront pour lui ; & l'on voit d'ordinaire que le ſeigneur d'une terre, lorſqu'il

eſt imbécille, a un fermier qui eſt ruſé, & un juge ſtupide a ordinairement un greffier frauduleux & trompeur, qui exerce ſans crainte ſes pirateries à l'abri de ſon maître. D'où je conclus que, dans la diſtribution des charges, il faut ſur-tout faire attention à la capacité.

16. Il ne faut pas toujours condamner les ambitieux, ni les exclure des emplois; car ſi le prince ſuivoit trop exactement cette méthode, il donneroit lieu aux ambitieux de ſe couvrir du maſque de l'humilité, dans la croyance que, par ce moyen, ils parviendroient mieux à leurs fins. Le ſouverain fera donc ſagement de préférer ces chaſſeurs de dignités à ces faux humbles qui, au moindre bruit d'emploi vacant, feignent de prendre la fuite, & de chercher quelque coin pour ſe cacher, ayant grand ſoin de faire publier par leurs amis, qu'ils ont de l'averſion pour les emplois & pour les charges publiques. On cite, à ce propos, l'exemple d'un perſonnage qui, brûlant d'obtenir un certain emploi vacant, écrivit au prince, qu'ayant ouï dire que ſon alteſſe avoit deſſein de lui conférer l'emploi en queſtion, que pluſieurs perſonnes briguoient, il le ſupplioit très-humblement de jetter les yeux ſur quelqu'un qui en fût plus digne; que, pour lui, il reconnoiſſoit qu'il n'y étoit point propre

du tout, & que d'ailleurs il étoit content de l'état ou Dieu l'avoit placé, & n'aſpiroit pas à une plus haute fortune. Le prince n'apperçut point le piège; &, touché de cette fauſſe humilité, il éleva ce fourbe à l'emploi qui vaquoit, contre ce qu'il avoit déjà réſolu: mais il vit bientôt qu'il avoit été la dupe de cette feinte humilité; car le nouveau miniſtre porta le faſte & l'orgueil au dernier période.

17. Donner la direction des finances à un pauvre inſolvable, ce ſeroit remettre la clé des proviſions à un famélique. Le même inconvénient auroit lieu à l'égard d'un avare; car ſi l'inſolvable n'a rien, l'avare n'a jamais aſſez.

18. Il ne faut point confirmer de legs ou de fondation faite pour l'entretien des arbres oiſifs, & qui ne tend qu'à nourrir leur fainéantiſe.

Par où l'on peut juger que, dans les monaſtères & les collèges de la principauté de Potu, on n'admet que des arbres actifs, laborieux, capables de porter de bons fruits; des arbres, dis-je, qui, par le travail de leurs mains ou par leur érudition, peuvent ſe rendre utiles à la ſociété dont ils ſont membres. Il faut ſeulement excepter quelques monaſtères où l'on nourrit des arbres épuiſés d'années & de travail, qui, à cauſe de cela, ſont diſpenſés d'agir.

19. Quand les vices de l'état demandent une réforme, il faut y procéder à pas lents ; car, de vouloir tout-d'un-coup extirper des défauts invétérés, c'eſt comme ſi on ordonnoit des vomitifs, la ſaignée & la purgation en même-tems à un malade.

20. Ceux qui ſe mêlent témérairement de tout, & ſe chargent de diverſes affaires à la fois, ſont, ou des extravagans qui ne connoiſſent pas leurs propres forces, ou des méchans citoyens qui cherchent leur intérêt & non pas celui de l'état. Le ſage éprouve ſes épaules avant que de ſe charger d'un fardeau, & celui qui a le ſalut de la patrie véritablement à cœur ne ſe fait point un jeu des affaires de l'état.

## CHAPITRE VIII.

### *Des univerſités des Potuans.*

IL y a trois écoles ſupérieures ou trois univerſités dans le pays des Potuans. La première eſt à Potu, la ſeconde à Kéba, & la troiſième à Nahami. Les ſciences qu'on y enſeigne ſont l'hiſtoire, l'économie, les mathématiques & la juriſprudence. Quant à la théologie des Potuans, elle eſt ſi conciſe & ſi abrégée, qu'on

pourroit facilement l'expoſer toute en deux pages, puiſqu'elle ne contient que deux ou trois préceptes : ſavoir, qu'il faut aimer un Dieu créateur & conſervateur de toutes choſes ; que ce même Dieu récompenſera la vertu & punira le vice. On comprend bien que, pour ſi peu de dogmes, il ne vaut pas la peine d'établir une faculté de théologie : auſſi les Potuans n'en ont ils point, & vont même, comme je l'ai déja remarqué, juſqu'à défendre, ſur peine de punition corporelle, les diſputes de religion. Ils ne comptent pas non plus la médecine pour une étude d'univerſité ; car, comme ces arbres ſont fort ſobres, ils connoiſſent peu les maladies internes. Je ne parle point de la métaphyſique ni des autres ſciences tranſcendentes, j'ai déja rapporté ce que cette nation penſe à cet égard.

Les exercices de l'univerſité conſiſtent à propoſer des queſtions curieuſes, & à les réſoudre. Il y a des tems deſtinés à cela, & des prix pour ceux des étudians qui réuſſiſſent le mieux à donner ces ſortes de ſolutions. C'eſt par-là qu'on éguiſe les eſprits, & que les profeſſeurs peuvent juger de la capacité de leurs diſciples, & dans quel genre chacun d'eux en particulier pourra ſe ſignaler. Perſonne n'oſe s'adonner à pluſieurs ſortes de ſciences ; mais chacun eſt

obligé de s'en tenir à une ſeule : car la polymathie eſt regardée dans ce pays-là comme la marque d'un génie vague & flottant. Delà vient que les ſciences renfermées dans des bornes ſi étroites parviennent dans peu à leur maturité. Les docteurs eux-mêmes ſont obligés, tous les ans, de donner des preuves de leur ſavoir. On charge ceux qui ſe ſont appliqués à la philoſophie morale, de réſoudre certains problêmes difficiles. Ceux qui ont étudié l'hiſtoire, doivent traiter quelques points de cette ſcience. Les mathématiciens ſont tenus de découvrir les vérités cachées, & de répandre un plus grand jour ſur les ſciences par de nouvelles hypothèſes. Les juriſconſultes ont pour leur tâche de faire quelques diſcours éloquens; car ils ſont les ſeuls qui étudient la rhétorique, comme les ſeuls à qui elle pourra un jour être avantageuſe, lorſqu'ils ſeront appellés à être avocats. Quand je racontois aux Potuans, que toutes nos épreuves académiques ne conſiſtoient qu'à compoſer des diſcours oratoires, ils déſapprouvoient hautement cette coutume. Si tous les artiſans, diſoient-ils, étoient obligés de faire un ſoulier pour leur chef-d'œuvre, certainement les cordonniers remporteroient le prix. Cette réponſe me fermoit la bouche, & je n'avois garde de parler de nos diſputes d'école,

vu que cette nation les met au rang des ſpectacles comiques. Les ſavans de ce pays-là propoſent doucement les choſes qu'il eſt avantageux de connoître & de croire. Ils ne font pas comme nos philoſophes (1), qui prennent le ton aigre, impérieux & ſévère, pour perſuader ceux qu'ils ne peuvent même convaincre. Ils ſoutiennent leurs ſyſtêmes d'une manière enjouée & agréable, ſans inſultes, ſans invectives, de ſorte qu'il y a du plaiſir à les entendre diſcourir ſur des vérités ſalutaires.

C'eſt une choſe admirable de voir avec quelle décence & quelle gravité on procède aux promotions qui ſe font dans les univerſités. On a grand ſoin d'éviter, dans ces occaſions, tout ce qui pourroit donner matière à rire, ou qui pourroit avoir l'air de comédie ; car on a pour maxime, que la ſimplicité & la gravité doivent diſtinguer les uſages de l'univerſité d'avec les jeux de théâtre, de peur que les arts libéraux ne tombent dans le mépris & l'aviliſſement. Cela m'empêchoit de faire mention de la manière dont on confère les grades, & dont on célèbre les promotions dans nos univerſités ; &

(1) C'eſt un effet de l'orgueil humain, & un défaut qu'on peut reprocher au plus grand philoſophe de nos jours, ou qu'on croit du moins tel.

ce que j'avois vu & ouï à Kéba, à la promotion du docteur en philoſophie, m'avoit aſſez fait connoître que je devois me taire ſur cet article.

Outre les trois univerſités dont je viens de parler, chaque ville a ſon propre collège, où l'on enſeigne les baſſes claſſes, & où l'on examine de bonne-heure les talens de chaque écolier, le genre d'étude où il promet le plus, & la ſcience dans laquelle il pourra exceller. Dans le tems que j'étois au ſéminaire de Kéba, à faire mon épreuve, j'avois pour condiſciples quatre fils du grand-prêtre de la nation, qui apprenoient l'art militaire, quatre autre fils de ſénateurs étoient inſtruits dans divers métiers, & deux filles apprenoient la navigation. J'ai déja dit qu'on n'a point d'égard aux différences de ſexe, & qu'au ſortir des ſeminaires, on reçoit un témoignage de la part des examinateurs. Ces témoignages, je le répète encore, ſont extrêmement ſincères & impartiaux, quoiqu'à l'égard du mien, j'en jugeaſſe autrement, parce que je le trouvois extravagant, abſurde & injuſte.

Aucun ſavant ne peut écrire de livre s'il n'a atteint l'âge de trente ans accomplis, & qu'il n'ait été trouvé capable d'écrire par les profeſſeurs. Delà vient qu'il paroît peu d'ouvrages

au jour ; mais, en revanche, on n'en voit que de bons & de bien digérés. Quand je me rappellois, à ce propos, qu'avant l'âge de puberté, j'avois déja écrit cinq à six dissertations, j'étois tout confus, & je n'avois garde d'en dire mot à personne, de peur de m'exposer à de nouvelles risées.

Mais en voilà assez sur cette matière, il me reste encore à parler de quelques autres choses remarquables & particulières à cette nation. Si un arbre en appelle un autre en duel, on interdit l'usage des armes à l'aggresseur, & on le condamne à vivre sous tutelle, comme un enfant qui ne sait pas commander à ses passions: ce qui est bien différent de chez nous, où ces sortes de défis sont regardés comme des marques d'un courage héroïque, sur-tout dans notre nord, où cette abominable coutume a pris naissance ; car les Grecs ni les Romains n'ont jamais su ce que c'étoit que les duels.

Voici un paradoxe que j'ai remarqué dans la manière dont les Potuans administrent la justice. Dans les procès civils, les noms des plaideurs restent inconnus aux juges, & les différens ne sont point terminés dans les lieux où ils naissent, mais on les envoie à des tribunaux éloignés. L'expérience apprend que les juges se laissent, ou corrompre par des présens, ou pré-

venir par leurs liaiſons avec les parties. Or, pour obvier à tant de ſujets de tentation, on trouve à propos de cacher le nom des parties litigantes, & celui des fonds & terres qui ſont en litige. On envoie ſeulement l'état de la cauſe & les raiſons de part & d'autre à un tribunal arbitraire, & que le prince nomme ſelon ſon bon plaiſir. Tout cela ſe fait ſous certains caractères: par exemple, on demande ſi *A*, qui eſt en poſſeſſion d'un certain bien, doit le reſtituer à la requiſition de *B*.

Quelque extraordinaire que me paroiſſe cette manière de plaider, je voudrois pourtant qu'elle eût lieu chez nous, où l'on n'éprouve que trop ſouvent les triſtes effets de la corruption & de la partialité des juges.

Au reſte, la juſtice s'adminiſtre avec beaucoup de liberté dans le Potuan; le prince eſt le ſeul contre qui on ne puiſſe intenter action pendant ſa vie; mais, dès qu'il eſt mort, les accuſateurs publics ou les avocats du pays le citent en jugement. Le ſénat s'aſſemble, on y examine à loiſir les actions du défunt, & on prononce ſa ſentence, laquelle contient certains termes particuliers qui expriment la conduite qu'il a tenue. Ces termes reviennent à-peu-près à ceux-ci: « Louablement, non inlouablement; » bien, pas mal; tolérablement, médiocre-

» ment ». Le crieur public va répéter ces mots au milieu de la place : & on les grave enſuite ſur le tombeau du prince défunt.

Les Potuans donnent pour raiſon de cet uſage que pendant la vie du prince il n'y a pas moyen de l'appeller en juſtice ſans troubler l'état : qu'on lui doit d'ailleurs une obéiſſance aveugle & un reſpect inviolable ſur lequel eſt fondé le repos de la république ; mais que ſa mort rompant ce lien, donnoit à ſes ſujets la liberté de juger ſes actions, & de procéder librement contre lui. Ainſi par cet uſage ſalutaire, quoique paradoxal, on a égard à la ſûreté du prince ; on ne porte aucune atteinte à ſon autorité, & l'on pourvoit en même-tems au ſalut de l'état. En effet, quoique ces caractères ne conviennent qu'au prince qui eſt décédé, ils ſervent néanmoins d'aiguillon à ſon ſucceſſeur & à toute ſa poſtérité, pour les animer à la vertu. On apprend par l'hiſtoire de ce pays-là que pendant quatre cens ans entiers il n'y a eu que deux princes qui aient reçu le dernier caractère qui eſt celui de médiocre. Preſque tous les autres ont eu celui de louable, ou de non-inlouable : comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les inſcriptions qui ſont ſur leurs tombeaux, & qui ont échappé aux injures des tems. Le caractère de médiocre, que les Potuans ex-

priment par Rip-fac-ſi, cauſe tant de douleur à la famille du ſouverain, que ſon ſucceſſeur & tous ceux de ſon ſang en portent le deuil durant ſix mois. Et tant s'en faut que le ſucceſſeur s'oppoſe à la publication de ces ſortes de jugemens, ou qu'il ſéviſſe contre les juges; qu'au contraire, il les regarde comme un motif pour lui de ſe diſtinguer par ſa ſageſſe, & d'effacer par une conduite vertueuſe, pleine de juſtice & de douceur, la tache faite à toute la maiſon ſouveraine.

Mais pour revenir aux deux princes qui avoient reçu le caractère de médiocres, l'un d'eux s'appelloit Mékléta: voici ce qui lui attira ce titre honteux.

Quoique les Potuans ſoient fort bons ſoldats & fort entendus dans l'art militaire, néanmoins ils ne déclarent jamais la guerre à perſonne; mais quand on la leur déclare, ils la font avec vigueur. Cette ſage conduite les a fait choiſir preſque toujours pour arbitres des différens qu'ont eu entre eux les habitans de ce globe. Mais le prince Mékléta, peu content du perſonnage de médiateur, voulut devenir conquérant; dans cette vue il fit la guerre à ſes voiſins, & les ſubjugua. Cet accroiſſement de puiſſance, ne ſervit qu'à faire décheoir les Potuans de leur ancien luſtre: l'amour que leurs voiſins

avoient eu pour eux jusqu'alors, se changea en crainte, & en jalousie; & l'idée qu'on s'étoit faite de leur équité, commença dès-lors à s'évanouir. Mais Mékléta ne fut pas plutôt mort, que les Potuans plus jaloux de leur réputation que de leurs conquêtes, s'en dessaisirent & notèrent le conquérant de cette marque d'infamie.

Les docteurs publics sont ceux qui ont atteint le troisiéme âge. Pour bien comprendre ceci, il faut observer que la vie des arbres est divisée en trois classes différentes. Le premier âge est celui où ils sont instruits dans les affaires publiques; le second est celui où ils exercent ce qu'ils ont appris; & le troisiéme, c'est lorsqu'étant honnêtement démis de leurs emplois, ils instruisent les autres, & leur font part des lumières qu'ils ont acquises. Ainsi personne ne peut enseigner publiquement, s'il n'a vieilli lui-même dans l'administration des affaires publiques; & cela est d'autant plus sensé, que personne n'est en état de donner des leçons sur une science, si une longue pratique ne lui en a donné à lui-même une connoissance parfaite.

Si quelqu'un, perdu d'honneur & de réputation, ouvre un avis salutaire à l'état, on en fait un décret sous le nom de quelque personnage de probité, de peur que celui de l'auteur ne

fouille le décret ; à cela près, l'avis eſt ſuivi ; on ne fait que changer le nom honteux de celui qui l'a donné.

J'ai appris qu'au ſujet de la religion, il n'étoit défendu de diſputer que ſur les articles fondamentaux, & particulièrement ſur l'eſſence & les attributs de Dieu. A cela près, il eſt permis d'agiter des queſtions, & de propoſer des ſentimens particuliers ſur des points de moindre importance ; car les Potuans prétendent que le mal qui nait de ces ſortes de diſputes peu conſidérables, doit être comparé aux orages qui renverſent les arbres & les toîts, mais qui ſervent à purifier l'air, & empêchent qu'il ne ſe corrompe par un trop long calme. La raiſon pourquoi ils ont ſi peu de fêtes, c'eſt de peur que l'oiſiveté ne s'introduiſe chez eux : d'ailleurs ils croyent que Dieu n'eſt pas moins honoré par un travail utile que par des vœux & des prières.

Les Potuans ne s'adonnent guère à l'étude de la poéſie, quoiqu'ils ne manquent pas de bons poëtes. Leurs vers ne different de la proſe que par la diction & par la ſublimité du ſtyle. C'eſt pourquoi on ſe mocquoit de moi quand je leur parlois de nos rimes & de nos ſyllabes.

Parmi les docteurs de cette nation, il y en

a qu'on nomme profeſſeurs du bon goût. Leur emploi eſt de prendre garde qu'on n'occupe pas l'eſprit des jeunes gens à des fadaiſes ; qu'on ne publie point d'ouvrage trivial qui ſente la poliſſonnerie, & dont la lecture gâte le goût ; & qu'on ſupprime ceux qui ſont écrits en dépit du bon-ſens. C'eſt dans cette vue qu'on a établi des cenſures, & des réviſions de livres, leſquelles s'exercent un peu plus judicieuſement que dans notre monde, où nos cenſeurs n'ordonnent la ſuppreſſion d'un ouvrage, d'ailleurs excellent, que parce qu'il s'écartent de quelque opinion en vogue, ou de quelque façon de parler reçue, ou parce qu'il attaque avec un peu trop de ſincérité & de vivacité les vices des hommes. De-là vient que les études languiſſent chez nous & que les écrits marqués au bon coin pourriſſent & ſont rongés des vers dans le fond d'un cabinet. Le commerce libre que les Potuans accordent chez eux à leurs voiſins, fait que parmi pluſieurs marchandiſes il ſe gliſſe quelquefois de mauvais livres dans leur pays. Pour obvier à cet inconvénient, on a établi des cenſeurs, qui viſitent de tems en tems les librairies. On les appellent Syla-Macari, c'eſt-à-dire, purgeurs de bibliothéques : car, comme dans notre monde il y a des ramoneurs pour nétoyer tous les ans les four-

neaux & les cheminées, de même ces cenſeurs examinent les livres que l'on vend, confiſquent ceux qui leur paroiſſent bas, rampans, capables de corrompre le bon goût, & les font jetter dans des cloaques. Hélas! me diſois-je quelquefois à moi-même, s'il y avoit un pareil établiſſement chez nous, quelle déconfiture de livres!

Il me ſemble qu'on ne ſauroit aſſez louer les ſoins de ceux des Potuans prépoſés pour ſonder le génie des jeunes gens, & le genre de vie qui convient le mieux à chacun d'eux: comme dans la muſique, les oreilles diſtinguent les moindres faux tons, de même ces ſcrutateurs de vices & de vertus, jugent des grandes choſes par les moindres: les regards, la manière de froncer ou de baiſſer les ſourcils, la triſteſſe, la gaieté, le rire, la loquacité, le ſilence, tout cela ſont des préjugés favorables ou déſavantageux; & c'eſt par-là que l'on peut connoître aiſément à quoi chacun eſt propre & ce qui eſt contraire à ſon tempérament.

Je reviens à préſent à ce qui me regarde. Il faut avouer que je paſſois mon tems bien peu agréablement avec ces arbres pour qui j'étois un ſujet de mépris & de riſée, à cauſe de la précipitation d'eſprit qu'ils m'imputoient; & je ſupportois impatiemment le ſobriquet qu'ils m'a-

voient donné à cette occaſion, car ils ne m'appelloient pas autrement que Skabba, c'eſt-à-dire, l'étourdi. Il n'y avoit pas juſqu'à ma blanchiſſeuſe, qui ne s'émancipât juſqu'à me donner ce titre, quoique ce ne fut qu'une miſérable gourgandine du plus bas étage, un tilleul qui ne valoit pas deux liards, & c'eſt ce qui me fâchoit le plus.

## CHAPITRE IX.

*Voyage de Klimius autour de la planète de Nazar.*

APRÈS que j'eus exercé deux ans le fatigant emploi de coureur, & parcouru toute la principauté de Potu, chargé des plus importantes dépêches de l'état, je commençai à m'ennuyer d'un office ſi bas & ſi déſagréable, & je réſolus de demander qu'on m'en déchargeât, pour être employé d'une façon plus digne de moi. J'en parlai pluſieurs fois au prince, mais ſans aucun ſuccès; il me répondit toujours, que toute autre choſe plus importante étoit au-deſſus de mes forces. Il m'alléguoit auſſi les loix & les coutumes du pays, qui ne permettent pas qu'on employe les gens au-delà de leur capacité. Il faut donc, me dit-il un jour, te contenter de l'emploi qu'on t'a donné, juſqu'à ce

que, par ton mérite, tu te frayes la route à des charges plus conſidérables. Il termina ſon diſcours par les avis ſuivans,

Il faut ſe conſulter & rentrer en ſoi-même,
Avant que de briguer les emplois, les honneurs ;
Cet oracle important vient de l'être ſuprême,
Et je voudrois qu'il fût gravé dans tous les cœurs.

Ces refus continuels me firent venir dans l'eſprit un deſſein hardi & déſeſpéré. Je tâchois d'imaginer quelque choſe de nouveau, capable de faire connoître la ſupériorité de mon génie, & de laver la tache qu'on avoit faite à mon honneur. Depuis près d'un an, j'étudiois les loix & les coutumes de cette nation, & je m'y appliquois avec tout le ſoin poſſible, pour voir ſi je ne découvrirois point, par haſard, quelque défaut qui demandât une réforme. Je fis part de mes méditations à un buiſſon, avec qui j'étois lié d'une étroite amitié, mêlant dans nos converſations le ſérieux avec le badin. Celui-ci ne trouva pas que mon deſſein fût tout-à-fait abſurde, mais il doutoit fort qu'il pût être d'aucune utilité à l'état. Il faut, me diſoit-il, qu'un réformateur connoiſſe à fond le naturel de ceux qu'il veut réformer, car une même choſe produit divers effets, ſelon les différens génies des peuples, comme il arrive aux médicamens

qui ſont bons pour certains malades, & dangereux pour d'autres. Enſuite il me fit ſouvenir qu'il y alloit de ma tête ; que je devois prendre garde à moi ; que le ſénat décideroit de ma vie ou de ma mort ; & que ſi, par malheur, mes projets étoient condamnés, on me feroit périr ſans rémiſſion. Enfin il me pria ardemment de ne rien hâter, & de peſer toutes choſes à loiſir. Je convins qu'il avoit raiſon, mais je ne renonçai point à mon deſſein, & je n'attendis plus qu'une occaſion favorable qui me découvrît quelque choſe d'utile à l'état, pour le mettre en exécution. En attendant, je continuai mon emploi de coureur, allant de ville en ville, de province en province, ſelon ma coutume. Ces courſes continuelles me mirent à même d'examiner toute la principauté & les pays circonvoiſins ; &, de peur que mes remarques ne m'échappaſſent, je m'étois muni d'un crayon, avec lequel j'écrivois tout ce que je trouvois de remarquable. Dès que j'eus formé un volume raiſonnable, je le préſentai au prince. Il en fut ſi ſatisfait, qu'il loua mon travail en plein conſeil, & bientôt après, il me donna la commiſſion de parcourir toute la planète de Nazar, & de découvrir les pays inconnus aux Potuans. J'avoue que je m'étois attendu à une autre récompenſe de mes peines ;

mais enfin il me fallut dire avec le poëte,

Le mérite eſt loué, mais chacun le néglige.

Mais comme j'étois avide de nouveautés, & que je me flattois qu'à mon retour j'éprouverois de plus doux effets de la bonté du prince, je ne fus pas fâché de ma nouvelle commiſſion, & je me mis en devoir de l'exécuter.

Le globe ou la planète de Nazar n'a qu'à peine deux cens milles d'Allemagne de circuit; mais, à cauſe de la lenteur des nations qui l'habitent, il paroît d'une étendue immenſe. Delà vient que les contrées un peu éloignées ſont inconnues aux habitans ſouterrains placés d'un côté oppoſé; car deux ans ne ſuffiroient point à un Potuan pour parcourir tout ce globe à pied; mais moi, je pouvois faire cela en un mois à la faveur de la légéreté de mes jambes. Ce qui m'embarraſſoit le plus, c'étoit la difficulté de me faire entendre, car je m'imaginois que la diverſité de langues avoit lieu dans ces pays-là, tout comme dans notre monde; mais on me déſabuſa, & l'on m'aſſura que quoique les habitans de la planète fuſſent extrêmement différens entr'eux quant aux mœurs, ils n'avoient néanmoins qu'un même dialecte; &, ce qui acheva de me rehauſſer le cœur, c'eſt que l'on me dit que toute l'eſpèce arborienne étoit

douce, affable, ſociable & bienfaiſante, de ſorte que je pourrois parcourir tout le globe habité par les arbres, ſans courir le moindre riſque de la part de ces peuples. Là-deſſus, je ſentis redoubler ma curioſité, & je me mis en chemin au commencement du mois de peuplier.

Les choſes que je raconterai dans la ſuite de cette relation vont paroître inventées à plaiſir; on les prendra pour des fictions poétiques ou pour des jeux d'eſprit, ſur-tout par rapport à la diverſité des corps & des génies que j'ai rencontrés dans ce voyage, qui eſt telle, qu'à peine on pourroit le croire des nations les plus reculées les unes des autres, & qui vivroient ſous un ſoleil différent. Il faut d'abord remarquer que la plupart de celles de ce globe ſont ſéparées par des bras de mer, & que le globe lui-même reſſemble à un archipel. Ces bras de mer ſont peu fréquentés, & les batteliers qui ſe tiennent ſur le rivage, n'y ſont placés qu'en faveur des voyageurs; car les naturels du pays ne paſſent guère les limites de leur province; &, s'ils ſont obligés de traverſer un bras de mer dans certaines occaſions, ils reviennent le plutôt qu'ils peuvent, n'aimant point à s'arrêter long-tems ſous un autre climat. Delà vient qu'autant de nations, autant de différens mondes. La principale cauſe de cette

diſſemblance vient de la nature même des terres, dont on reconnoît la différence par les diverſes couleurs qu'elles ont, par celles des plantes, des fruits & des légumes. De ſorte que quand on conſidère combien ces choſes-là diffèrent dans une province, de celles d'une autre, on n'eſt plus ſi ſurpris de voir tant de diverſité parmi les habitans. Dans notre monde, le tempérament, les mœurs, les inclinations des nations même les plus reculées, ne diffèrent que légérement; & cela n'eſt point étonnant, vu que les qualités du ſoleil qui l'éclaire, ſont preſque par-tout les mêmes, excepté qu'en certains lieux, la terre eſt plus fertile qu'en d'autres; néanmoins la nature des fruits, des herbes & des eaux y eſt par-tout ſemblable; & delà vient encore que notre globe ne peut pas produire tant de créatures hétérogènes, comme on en voit ſur la planète de Nazar, où chaque portion de terre a ſes qualités particulières. Les étrangers peuvent paſſer d'une province à l'autre; mais on ne leur permet pas de s'établir hors de leur patrie; & cette permiſſion ne peut guère être accordée, eu égard aux diverſes natures des terres. C'eſt pour cela que les étrangers qu'on rencontre, ne ſont que des voyageurs ou des marchands. Les pays limitrophes à la principauté de Potu lui reſſemblent aſſez.

Leurs

Leurs habitans ont eu autrefois de grandes guerres avec les Potuans ; mais aujourd'hui, ou ils ſont leurs alliés, ou, ayant été domptés, ils ſont aſſujettis à leur douce domination. Mais dès qu'on a traverſé le canal ou le bras de mer qui coupe toute la planète par le milieu, on rencontre de nouveaux animaux & de nouveaux mondes. Tout ce qu'ils ont de commun avec le pays de Potu, c'eſt qu'ils ſont tous habités par des arbres raiſonnables, qui parlent tous le même langage : ce qui eſt fort commode en voyage, ſur-tout à cauſe que la fréquentation des marchands & des voyageurs a accoutumé ces peuples à voir chez eux des créatures fort différentes d'eux-mêmes. Il m'a ſemblé néceſſaire de faire ce petit préambule, pour prévenir toute chicane à l'égard des choſes merveilleuſes que je vais rapporter.

Il ſeroit trop long & trop ennuyeux de raconter dans un ordre hiſtorique toutes les particularités que j'ai remarquées ; il ſuffira de s'arrêter ſur ce que j'ai vu de plus conſidérable chez les nations principales dont le caractère eſt ſi extraordinaire, qu'on peut à cet égard compter la planète de Nazar parmi les merveilles du monde.

Après qu'on a traverſé le grand canal, on entre dans la province de Quamſo, dont les

limites s'étendent juſques ſur les bords du rivage oppoſé à celui de Potu. Les habitans du pays de Quamſo ne ſont ſujets à aucune maladie, & jouiſſent tous d'une parfaite ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe. Cela me les fit regarder comme les plus heureux peuples du monde : mais dès que j'eus ſéjourné quelque tems parmi eux, je m'apperçus que je m'étois infiniment trompé. En effet, ſi perſonne d'entre-eux ne m'a jamais paru triſte, je n'y ai non plus jamais vu perſonne qui fût parfaitement content, ou qui eût ſeulement la moindre apparence de gaieté : car comme nous ne goûtons la ſérénité du ciel, & la tempérie de l'air, qu'après que nous avons éprouvé l'épaiſſeur des brouillards ; de même ces arbres ne ſentent point leur bonheur, parce qu'il eſt continuel, & ſans mêlange : ils ignorent qu'ils ſont en ſanté, parce qu'ils ne ſont jamais malades. Ainſi ils paſſent leur vie dans une continuelle indifférence ; car les biens continuels languiſſent, parce qu'ils raſſaſient, & il n'y a que ceux dont les plaiſirs ſont mêlés de quelque amertume, qui goûtent véritablement les agrémens de la vie. Je puis proteſter ici que je n'ai jamais vu de nation qui eût moins d'enjouement : & dont la converſation fût plus froide, & plus inſipide. C'eſt une nation à la vérité ſans malice,

mais qui n'eſt digne ni d'amour, ni de haine, dont il ne faut eſpérer ni faveur, ni injure : une nation en un mot qui n'a rien qui plaiſe, ni qui déplaiſe. Comme elle n'a jamais devant les yeux l'image de la mort, & qu'elle n'eſt point touchée de compaſſion, parce qu'elle ne voit ſouffrir perſonne, elle paſſe ſes jours dans la ſécurité & dans l'indolence, ignorant ce que c'eſt que le zèle & la pitié : car les maladies nous font ſouvenir de notre mortalité, nous excitent à bien mourir, & ſont comme des eſpèces d'avant-coureurs qui nous viennent avertir de nous préparer à ce voyage dont on ne revient point ; enfin les maladies, en nous affligeant, nous enſeignent à compatir aux ſouffrances d'autrui. Sur ce pied-là, il m'étoit aiſé de comprendre combien les maux nous portent à la charité, & contribuent à nous rendre ſociables ; & combien injuſtement nous nous plaignons du créateur, quand nous nous voyons deſtinés à ſouffrir certaines afflictions, qui au fond nous ſont ſalutaires & avantageuſes. Il eſt bon de remarquer en paſſant, que toutes les fois que ces arbres ſe tranſportent dans quelqu'autres provinces, ils ſont ſujets aux maladies, comme les autres, ce qui me perſuade qu'ils ſont redevables à leur climat ou à leur nourriture de l'avantage dont ils jouiſſent, ſi toutefois on peut appeller cela un avantage.

La province de Lalac, qui eſt ſurnommée *Maſcatta*, c'eſt-à-dire, fortunée, me parut mériter cette épithète :

De lait & de Nectar y coulent cent rivières ;
On y voit des forêts entières
Toutes diſtilantes de miel ;
Et, par une faveur du ciel,
La terre y produit tout ſans être cultivée.

Cependant, malgré cet avantage extraordinaire, les Lalaciens ne ſont pas plus heureux que ceux de Quamſo ; car n'ayant pas beſoin de s'adonner au travail pour avoir de quoi vivre, ils paſſent leurs jours dans une molle oiſiveté & dans une lâche pareſſe, qui eſt pour eux une ſource inépuiſable de maladies. Delà vient qu'il y a peu de gens parmi eux qui ne ſoient emportés par une mort prématurée, tant ils ſont ſujets à la cangrène & à la pourriture. La nature de ce pays ne fournit pas moins matière à réflexion, & elle m'a dumoins convaincu, que les domeſtiques, & tous ceux qui travaillent pour gagner leur pain, ſont bien plus heureux que ceux qui, vivant du travail d'autrui, s'endorment dans le ſein de la pareſſe & de la volupté.

La molle oiſiveté, fille de l'abondance,
Ruine la ſanté du corps :
La bonne-chère & la bombance
Enervent les plus forts.

Delà naiſſent tant de mauvais deſſeins, tant de réſolutions déſeſpérées, & tant de morts violentes qui ont lieu chez ce peuple. Car l'abondance où chacun y vit, leur ôtant le goût des plaiſirs, les dégoûte de la vie, & les porte ſouvent à s'en délivrer dès qu'ils en ſont las. Ainſi cette région, que j'avois priſe pour le ſéjour des bienheureux, ne me parut plus que le ſiège de la triſteſſe, plus digne de compaſſion que d'envie.

Sans regret, ni délai j'abandonnai ces lieux.

Je paſſai dans la province la plus proche; elle s'appelle Mardak. Ses habitans ſont tous Cyprès de même forme & de même ſtature; ils ne ſont diſtingués entr'eux que par la diverſité de leurs yeux. Quelques-uns les ont longs, d'autres quarrés; il y en a qui les ont très-petits, d'autres en ont de ſi larges qu'ils occupent preſque tout le front. Quelques-uns naiſſent avec deux, d'autres avec trois & même avec quatre. Il y en a auſſi qui n'en ont qu'un, & on les prendroit pour des deſcendans de Polyphème, excepté qu'au lieu que ce géant avoit ſon œil au milieu du front, ceux-ci l'ont derrière la tête. Cette différence d'yeux a donné lieu à ce peuple de ſe diviſer en tribus, dont voici les noms.

1. Les Nagires, c'eſt-à-dire, ceux qui ont les yeux longs, & à qui par conſéquent les objets paroiſſent longs.

2. Les Naquires, qui ont les yeux de figure quarrée.

3. Les Talampes, qui ont de petits yeux.

4. Les Jarakes qui en ont deux, dont l'un eſt un peu plus louche que l'autre.

5. Les Méhankes qui en ont trois.

6. Les Tarraſukes qui en ont quatre.

7. Les Harrambes, dont les yeux occupent tout le front.

8. Les Skadolkes, qui n'ont qu'un œil placé ſur le derrière de la tête.

La plus nombreuſe, & par conſéquent la plus puiſſante de toutes ces tribus, eſt celle des Nagires, qui ont les yeux longs, & à qui tous les objets paroiſſent longs. C'eſt de cette tribu que l'on tire les ſénateurs, les prêtres & autres qui compoſent la régence de la république. Ils ſont les ſeuls qui aient part au gouvernement, & aucun particulier des autres tribus n'eſt admis aux charges publiques, à moins qu'il ne confeſſe qu'une certaine table conſacrée au ſoleil, & placée ſur le lieu le plus élevé d'un temple, lui paroît longue comme aux Nagires, & qu'il ne confirme cet aveu par un ſerment. Cette table eſt le principal objet du culte des

Mardakans. Delà vient que les citoyens qui ont quelque ſentiment de religion, ne veulent pas ſouiller leur conſcience d'un parjure, & aiment mieux être exclus de tout emploi public : mais ce n'eſt pas là le plus grand inconvénient où ils s'expoſent; ils ſont encore obligés de ſouffrir mille railleries amères, & mille perſécutions. Ils ont beau en appeller au témoignage de leurs yeux, on n'y fait nulle attention, & on leur impute à malice ou à caprice ce qui n'eſt qu'un défaut de nature.

Voici à peu près quelle eſt la formule du ſerment que chacun doit prêter, avant que de pouvoir être élévé à aucune charge.

*Kaki manaſca qui hompu miriac Jacku meſimbrii Caphani Crukkia Manaskar Quebriac Kruſundora.*

C'eſt-à-dire, je jure que la ſainte table du ſoleil me paroît longue, & je promets de demeurer ferme dans cette opinion juſqu'au dernier ſouffle de ma vie.

Ceux qui prétent ce ſerment ſont déclarés habiles à exercer des emplois publics, & ſont incorporés dans la tribu des Nagires.

Le lendemain de mon arrivée je fus me promemener ſur la place publique. A peine y étois-je arrivé, que je vis paroître un vieillard à qui on alloit donner le fouet, & qui étoit ſuivi d'une

foule de Cyprès, qui le maudiſſoient, & le chargeoient d'injures. Je m'informai de ce que ce miſérable avoit fait, & j'appris qu'il avoit été convaincu d'hérésie pour avoir enſeigné publiquement, que la table du ſoleil lui ſembloit quarrée, & avoir perſiſté dans cette opinion diabolique, malgré les avertiſſemens fréquens qu'on lui avoit donnés de ce qu'il s'attireroit, s'il ne changeoit de ſentiment. Là-deſſus il me prit envie d'aller au temple du ſoleil, éprouver ſi j'avois des yeux orthodoxes. J'examinai la table ſacrée, & elle me parut quarrée. Je m'en ouvris le ſoir même à mon hôte, qui exerçoit alors la charge d'Edile. C lui-ci pouſſa un grand ſoupir, & me dit que cette table lui paroiſſoit auſſi quarrée, mais qu'il n'oſoit en parler à perſonne, de peur de ſe faire des affaires avec la tribu régnante, & d'être dépoſſédé de ſon emploi. Sur cela je jugeai à propos de ſortir de la ville, craignant que mon dos ne payât le crime de mes yeux, & qu'on ne me chaſſât honteuſement comme un hérétique. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait ſemblé plus barbare, ni plus injuſte que cette loi qui exclut des dignités tous ceux qui n'y veulent point monter par le parjure & la diſſimulation. Et lorſque je fus de retour chez les Potuans, je ne ceſſai d'invectiver contre cette

cruelle république de Mardak. J'en parlois un jour à un Génévre avec qui j'étois fort lié ; & comme je m'échauffois furieuſement contre les Mardakans : il me répondit en ces termes. « Il eſt certain, dit-il, que la conduite des » Nagires paroîtra toujours à nos Potuans ex- » travagante & injuſte ; mais pour toi, tu ne » dois pas être ſurpris que cette diverſité » d'yeux faſſe exercer tant de cruautés, puiſque » tu m'as aſſuré autrefois que parmi tes Euro- » péens il y avoit auſſi des tribus dominantes, » qui à cauſe du défaut, non pas de leurs » yeux, mais de leur raiſon ſe ruoient ſur les » autres, la flamme & le fer à la main, choſe » que tu trouvois fort pieuſe & fort avanta- » geuſe à chaque gouvernement. » Je voyois bien où mon Génévre en vouloit venir, & j'en rougiſſois de honte ; mais auſſi depuis ce tems-là, j'ai toujours prêché la tolérance, & j'ai porté des jugemens plus doux ſur ceux qui ſont dans l'erreur.

La principauté de Kimal paſſe pour très-puiſſante, à cauſe des richeſſes dont elle abonde ; car outre les mines d'argent qui y ſont en quantité, on tire un profit immenſe de l'or que les rivières y roulent à foiſon avec leur gravier ; & la mer y fournit beaucoup de perles ; mais cette nation me convainquit, après que

je l'eus examinée, que le vrai bonheur ne conſiſtoit pas dans les ſeules richeſſes : car autant d'habitans, autant de mineurs ou de plongeurs, qui amorcés par l'appât du lucre, paroiſſent être condamnés à un continuel eſclavage & à un travail qui ſemble être réſervé pour les criminels. Ceux des Kimaliens qui ont acquis aſſez de richeſſes, pour ſe diſpenſer du ſoin d'en chercher, ſont occupés à garder celles qu'ils poſſèdent. Tout le pays eſt infeſté de voleurs : de ſorte qu'il n'y a pas moyen de ſe haſarder ſur les chemins ſans eſcorte.

Chaque jour voit groſſir le nombre des larrons.
Qui s'écarte un inſtant s'expoſe à leur furie.
*Alte-là*, vous dit-on, *ou la bourſe, ou la vie.*
Raiſonnez un inſtant : ces inſignes fripons
Vous aſſomment de coups pour avoir vos richeſſes ;
Nul n'eſt en ſûreté contre leurs mains traîtreſſes.
Il faut toujours veiller de peur d'être ſurpris.
Là le fils ſcélérat aſſaſſine ſon père ;
Et le père indigent aſſaſſine ſon fils.
La fille s'enrichit en étouffant ſa mère.
L'horrible ſoif de l'or a banni de ces lieux
Tout ſentiment humain, toute crainte des dieux.
Et cet affreux ſéjour n'eſt pas celui d'Aſtrée.

Ainſi cette nation, que ſes voiſins envient, ne me parut mériter que de la compaſſion. En effet, y a-t-il des gens plus à plaindre que ceux qui paſſent leur vie dans des ſoupçons & des

défiances continuelles? Tel eſt pourtant le ſort des habitans de la principauté de Kimal. Ils ſont toujours en crainte les uns contre les autres : chacun y regarde l'autre comme un ennemi qui lui tend des pièges, pour avoir ſes biens, & perſonne n'y dort tranquillement. Ce ne fut pas ſans peine que je me tirai de ce pays-là; car comme il y a des gardes ſur tous les chemins, il me falloit à tout moment décliner mon nom, dire le ſujet de mon voyage, & eſſuyer enfin toutes ces queſtions que l'on a coutume de faire aux voyageurs chez les nations ſoupçonneuſes. Il y a une montagne dans cette région qui peut paſſer pour un volcan, car elle vomit continuellement des tourbillons de flammes.

Après avoir parcouru toute la principauté, avec plus de peine que je n'en avois encore rencontré, je pourſuivis mon chemin en tirant toujours vers l'orient, & je paſſai à travers pluſieurs nations ſociables & civiliſées, mais qui me ſembloient pourtant fort étranges. Rien ne me ſurprit tant que ce que je vis dans le petit royaume de Quamboia, où l'ordre de la nature eſt renverſé ſans deſſus-deſſous : car plus les habitans avancent en âge, plus ils ſont frétillans, voluptueux & laſcifs. Ils ont en un mot tous les défauts qu'on remarque ailleurs dans la verte

jeuneſſe. Delà vient que perſonne n'eſt élévé aux emplois, s'il n'eſt au-deſſous de l'âge de quarante ans; que s'il excède ce terme, il eſt

Comme un enfant fougueux que l'on garde avec ſoin.

Je voyois des vieillards chenus ſautant & gambadant par les rues comme des enfans qui cherchent à tuer le tems.

Ils jouoient les marionettes,
Ou bâtiſſoient des maiſonnettes,
Atteloient des rats à des chars;
Ou bien on les voyoit courir de toutes parts,
Comme l'on fait ailleurs quand on eſt dans l'enfance;
Montés ſur de foibles roſeaux;
Qu'ils diſoient être leurs chevaux;
Et commettre en un mot mainte autre extravagance.

Je voyois ces mêmes vieillards rabroués par de jeunes gens, qui les ramenoient au logis le fouet à la main. J'apperçus au milieu de la place un vieillard tout décrépit qui faiſoit tourner une toupie ou un ſabot avec une courroie. Ce même vieillard avoit été dans ſes jeunes ans, un des plus graves perſonnages de la nation, & s'étoit vu élévé à la charge de préſident du grand conſeil. Ce renverſement a auſſi lieu chez le ſexe féminin. Delà vient que tout adoleſcent qui épouſe une vieille s'expoſe au ſort

d'Actéon (1). Ce qui eſt diamétralement oppoſé à ce qui arrive chez nous, où les vieillards qui épouſent de jeunes filles, ſont les ſeuls qui aient ſujet de craindre les cornes. Je rencontrai un jour deux perſonnages tous pelés de vieilleſſe, qui ferrailloient au milieu du marché. Surpris de voir tant d'emportement dans des perſonnes ſi âgées, je demandai la cauſe de ce duel, & j'appris, que ces deux vieillards ſe battoient pour une fille de joie, qu'ils avoient trouvée dans un lieu de débauche, & qui leur avoit (2) plu à tous deux. Ceux qui me racontoient cela, ajoutèrent que ſi les tuteurs de ces vieux pécheurs étoient informés de leur différend, ils les viendroient étriller d'importance. Le même ſoir le bruit courut qu'une dame fort âgée s'étoit pendue de déſeſpoir, pour avoir eſſuyé un refus de la part d'un jeune hêtre à qui elle avoit demandé la courtoiſie.

Un tel renverſement de l'ordre naturel, en

(1) On ſait l'aventure de cet infortuné chaſſeur, qui eut l'audace de jetter les yeux ſur Diane qui ſe baignoit toute nue. La déeſſe, pour le punir, lui fit venir des cornes ſur le front.

(2) J'ai un peu adouci dans cette période les expreſſions de l'original, qui m'ont paru trop libres pour pouvoir être rendues mot pour mot en françois.

attire un autre dans les loix civiles. Ainſi dans le chapitre du réglement fait au ſujet de la tutelle, il eſt ordonné que toute perſonne qui aura plus de 39 ans, ne pourra être chargée d'aucune adminiſtration de biens. Enfin les contrats y ſont déclarés nuls, ſi quelqu'une des parties a paſſé l'âge de quarante ans, à moins qu'ils ne ſoient ſignés par leurs tuteurs, ou par leurs enfans. Et dans le chapitre de la ſubordination, on lit ces paroles, *que les vieillards & les vieilles obéiſſent aux ordres de leurs enfans.* Toute perſonne en charge eſt dépoſée avant l'âge de quarante ans.

Sous ſes jeunes parens on la met en tutelle.

Je crus qu'il ne me convenoit pas de ſéjourner plus long-tems dans un pays où, ſi j'euſſe vécu encore dix ans, j'aurois été forcé par les loix à redevenir enfant.

Je paſſai dans le pays de Cokléku, où je fus frappé d'une coutume que nos Européens condamneront à coup sûr. C'eſt un nouveau renverſement d'ordre, qui ne prend point ſa ſource dans la nature, mais dans les loix. Tous les habitans ſont Génévres de l'un & de l'autre ſexe : mais les mâles ſont les ſeuls qui font la cuiſine, & les autres fonctions viles & pénibles. Ils ſervent auſſi en tems de guerre, mais rare-

ment ils n'obtiennent d'autre rang que celui de ſimple ſoldat. Quelques-uns deviennent enſeignes; & c'eſt le plus haut dégré où les arbres maſculins puiſſent prétendre; les femelles ſont en poſſeſſion de toutes les autres dignités, tant civiles que militaires & religieuſes. Je m'étois mocqué ci-devant des Potuans, qui dans la diſtribution des charges n'obſervent aucune différence de ſexe; mais je crus ſérieuſement que ce peuple-ci étoit enragé: car je ne pouvois comprendre l'indolence des mâles, qui ayant l'avantage des forces, ſe laiſſoient impoſer un joug ſi indigne, & avoient pu digérer cette ignominie depuis tant de ſiècles, pendant qu'il leur auroit été facile de ſe délivrer d'une tyrannie ſi honteuſe. Mais la coutume les aveugle ſi fort, qu'aucun d'eux n'a la penſée de tenter cette entrepriſe, & ils s'imaginent tous que l'ordre de la nature le veut ainſi; que les femmes doivent gouverner, battre leurs maris, les envoyer moudre le grain, leur faire balayer la maiſon, coudre, tiſſer, &c. La raiſon dont les femelles ſe ſervent pour juſtifier cette coutume, eſt, que la nature ayant donné aux mâles la force du corps, a voulu par-là les deſtiner aux fonctions les plus pénibles & les plus baſſes. Les étrangers, qui vont dans ce pays-là, ſont fort étonnés de voir les

femmes écrivant dans leurs cabinets, & les maris occupés dans la cuiſine à laver la vaiſſelle. Pour moi, toutes les fois que j'entrois dans une maiſon pour parler au maître, j'étois tout ébaubi de m'entendre dire, que je le trouverois dans la cuiſine, & en effet je l'y trouvois,

Faiſant les fonctions d'une vile ſervante ;
Et craignant ſa moitié, dont la voix l'épouvante.

Je remarquois d'horribles effets de cette vilaine coutume : car comme on voit ailleurs des femmes effrontées & laſcives qui prêtent leur corps au public, ou qui ſe proſtituent pour de l'argent, ici les mâles vendent leurs faveurs, & ſe tiennent dans des maiſons de débauche qu'on reconnoît à des enſeignes, ou à des écriteaux placés ſur la porte. Mais lorſque ces arbres mâles ſont un peu trop effrontés, & agiſſent un peu trop ouvertement dans ce trafic, on les met en priſon, & on les fait fouetter, ni plus ni moins que les filles de joie chez nous. Au contraire, les femmes & les filles marchent ſans crainte, regardent les mâles en face, leur font des ſignes, les agacent, les appellent, les importunent, écrivent des vers amoureux ſur leurs portes, elles parlent avec emphaſe de leurs lubricités, & comptent les galans qu'elles ont eus, avec autant de ſatis-

faction,

faction, que nos petits maîtres en font paroître dans le récit de leurs bonnes fortunes. Enfin, ce n'eſt point une honte aux filles de ce pays-là d'envoyer des poulets à leurs amans, de leur donner des cadeaux, mais c'en ſeroit une aux adoleſcens de ſe rendre à la première ſemonce; ils doivent ſavoir garder le décorum, & faire un peu les renchéris. Pendant que j'étois encore chez cette nation, il arriva un cas qui cauſa beaucoup de rumeur. Il s'agiſſoit du fils d'un ſénateur qui avoit été violé par une fille. J'entendois de tous côtés les jeunes garçons, amis de celui qui avoit été violé, qui complotoient ſourdement entr'eux de citer la fille en juſtice, & de l'obliger, dans la prochaine aſſemblée du clergé, à réparer l'honneur du garçon en l'épouſant; cela étoit d'autant plus juſte, que celui-ci avoit de bons témoignages d'une vie ſans reproche.

Je n'oſois pas blâmer ouvertement les uſages de ces Génèvres, lorſque j'étois encore parmi eux; mais, dès que j'en fus parti, j'en dis mon ſentiment à d'autres arbres, & je leur témoignai combien j'avois été choqué de voir chez cette nation les femmes aſſiſes au timon des affaires, vu que par le droit général & le conſentement de tous les peuples, le ſexe viril eſt ſeul propre aux grandes choſes. A cela, on me

répondoit que je confondois mal à propos la coutume & l'uſage avec la nature ; vu que la foibleſſe que je reprochois aux femmes, ne venoit que de l'éducation ; ce qui ſe prouvoit aſſez par la forme du gouvernement de Cocklé-ku, où l'on voyoit briller chez les femmes toutes les bonnes qualités de l'eſprit, que les mâles s'arrogent à eux ſeuls ; car les Cocklé-kuanes, ajoutoit-on, ſont graves, prudentes, conſtantes & taciturnes, au lieu que les mâles y ſont légers, étourdis & grands parleurs ; d'où eſt venu le proverbe chez ce peuple, quand on raconte quelque choſe d'extravagant : « ce ſont » des bagatelles viriles » ; &, lorſqu'on a fait quelque choſe à l'étourdie, les Cockékluanes diſent « qu'il faut paſſer quelque choſe à la foi-» bleſſe virile ».

Mais jamais je n'ai pu me rendre à de pareils argumens ; & j'ai toujours été perſuadé que la coutume de ce peuple étoit abominable & contraire à la nature. L'indignation que je conçus cependant contre l'orgueil de ces femmes, me fit naître enſuite un deſſein qui m'attira bien des malheurs, comme je le dirai en ſon lieu.

Parmi les édifices ſomptueux qui ſont dans la ville de Cocklékuy, on remarque le ſerrail royal, qui eſt rempli de trois cens jeunes garçons d'une beauté extraordinaire. Ces garçons

ſont entretenus aux dépens de la reine, qui s'en ſert pour ſes plaiſirs, à-peu-près comme les rois d'orient ſe ſervent de leurs concubines. Comme j'appris que pluſieurs Génèvres s'aviſoient de vanter ma figure, je craignis qu'il ne prît fantaiſie à cette reine de vouloir avoir de ma race, & qu'elle n'ordonnât à ſes chaſſeurs de beaux garçons de m'enlever & de m'enfermer dans ſon ſerrail; c'eſt pourquoi je pris le parti de décamper au plus vîte.

La crainte me donna des aîles.

Je paſſai dans le pays des Philoſophes. On lui a donné ce nom à cauſe de ſes habitans, qui ſont continuellement enſevelis dans des ſpéculations profondes, & qui s'adonnent fort aux études ſubtiles de la philoſophie. J'avois un déſir extrême de voir cette région que je me figurois comme le centre des ſciences & le véritable ſéjour des muſes. Je ne croyois pas y trouver des champs ni des prés,

Mais des jardins ſemés des plus brillantes fleurs.

Dans cette idée je hâtois le pas, comptant ſur mes doigts les momens & les heures.

Cependant, les chemins par où je paſſois, étoient pierreux, entrecoupés de foſſés & de trous, de ſorte que j'allois tantôt par un terrein raboteux, tantôt il me falloit traverſer

des bourbiers d'où je ſortois tout mouillé & tout croté. Mais je me conſolois de ces accidens, ſachant bien qu'on ne va au ciel que par les traverſes. Après avoir lutté environ une heure contre ces difficultés, je rencontrai un payſan à qui je demandai combien j'étois éloigné de Maſcattia, c'eſt-à-dire du pays des Philoſophes. Demandez-moi plutôt, me répondit-il, combien il vous reſte de chemin à faire pour en ſortir; car vous êtes au milieu même du pays. Surpris de cette réponſe, comment ſe peut il, pourſuivis-je, qu'un pays qui n'eſt habité que par des philoſophes, paroiſſe plutôt une etable à cochons, que le ſéjour de créatures raiſonnables? Il me répartit que le pays ſeroit bientôt en meilleur état ſi les habitans avoient le loiſir de s'appliquer à de pareilles fadaiſes. Maintenant, ajouta-t-il, ils ont leur eſprit vers les aſtres, & ne ſont occupés qu'à découvrir un chemin pour aller au ſoleil; ainſi on doit leur pardonner, s'ils négligent ceux de leur pays: il n'eſt pas aiſé de ſouffler & d'avaler en même-tems.

Je compris bientôt où tendoit le diſcours du ruſé villageois; & pourſuivant ma route, j'arrivai près de Caska, qui eſt la capitale. Je vis aux portes de cette ville, au lieu de ſentinelles, des oies, & je remarquai dans les murailles des

nids de poules & des toiles d'araignées. Les philoſophes & les porcs ſe promenoient pèle-mèle dans les rues. Ils n'étoient diſtingués que par la figure du corps ; car pour la crote & la boue ils en avoient également. Les philoſophes étoient couverts de manteaux ; mais je n'en pus jamais diſtinguer la couleur tant ils étoient craſſeux & crotés. J'en vis un qui venoit droit à moi, & je lui adreſſai ces paroles : maître, dites-moi je vous prie, quel eſt le nom de cette ville-ci. A ces mots s'arrêtant tout court & demeurant immobile, comme ſi ſon ame avoit été ſéparée de ſon corps, il leva les yeux au ciel, & s'écria : il n'eſt pas loin de midi. Cette réponſe inſenſée qui marquoit un étrange dérangement d'eſprit, me perſuada qu'il vaut mieux étudier peu, que d'extravaguer à force d'études.

Le marché de la ville étoit vaſte, orné de ſtatues, & de colonnes chargées d'inſcriptions. Je m'approchai pour voir ſi je n'en pourrois pas déchifrer quelqu'une ; mais dans le tems que je tâchois d'en venir à bout, je ſentis ſubitement couler ſur mon dos quelque choſe de chaud & d'humide. Je me tourne pour voir d'où pouvoit venir cette pluie chaude, & je vis un philoſophe qui piſſoit contre moi. Ce perſonnage étoit ſi enſeveli dans ſes méditations qu'il

m'avoit pris pour une ſtatue près de laquelle il avoit coutume de faire ces ſortes de néceſſités. Pour moi, piqué de cette injure, & de voir encore le philoſophe me rire au nez, je lui ſanglai un ſoufflet à tour de bras, qui le fit bien revenir de ſa diſtraction. Auſſitôt, il me ſaiſit par les cheveux, & me traîna en écumant de rage, & criant de toute ſa force, par-tout le marché. Comme je voyois que ſa colère ne pouvoit s'aſſouvir, je tâchai de l'adoucir, lui repréſentant que nous étions à deux de jeu; que ſi je l'avois ſouffleté, il m'avoit arraché les cheveux, & qu'ainſi toute compenſation faite, il devoit me laiſſer aller. Tout cela étoit inutile; mais enfin, après un rude combat nous tombâmes l'un ſur l'autre. A ce ſpectacle, les philoſophes accourent de tous côtés, & ſe jettant ſur moi comme des enragés, ils me frappent à tour de rôle avec de gros bâtons, me traînant de nouveau autour du marché. J'étois ſur le point de rendre l'ame. Enfin laſſés plutôt que raſſaſiés, ils me menent vers une grande maiſon. Arrivé ſur le ſeuil de la porte, je refuſai de paſſer outre; mais MM. les philoſophes, me paſſant une corde au col, me traînèrent dedans comme un veau meuglant, & me laiſſèrent étendu ſur mon dos au milieu du plancher. Tout étoit dans un déſordre extrême dans cette

maiſon. Elle me parut dans le même état où l'on voit les nôtres vers Pâques où la S. Michel lorſqu'on déménage. Cependant je conjurois ces ſages de mettre fin à leur colère, & de ſe laiſſer toucher de compaſſion, leur repréſentant combien il étoit peu glorieux pour des gens qui s'adonnoient à l'étude de la philoſophie & de la ſageſſe, de ſe conduire comme des bêtes féroces, & de s'abandonner à des mouvemens contre leſquels ils déclamoient ſans ceſſe. Mais je parlois à des ſourds: car le philoſophe qui m'avoit ſi bien arroſé le dos, recommençoit le combat à chaque inſtant, & me frappoit comme une enclume, avec tant d'opiniâtreté, qu'il ſembloit qu'il n'y eût que ma mort qui pût l'appaiſer. Je compris qu'il n'eſt point de haine pareille à celle des philoſophes (1); & que ces gens qui étalent dans la ſpéculation toutes les beautés de la vertu, ſe mettent peu en peine de la pratiquer.

Le courroux, la fureur bouillonnent dans leur ame;
Au travers de leurs yeux on voit ſortir la flamme.

Quatre philoſophes arrivent cependant; la forme de leurs manteaux déſignoit une ſecte

(1) Quand l'hiſtoire ancienne & moderne ne fourniroient pas une infinité de preuves de cette vérité, l'expérience journalière nous en convaincroit de reſte.

particulière. Ils appaiſent, du geſte & de la voix, ce tumulte horrible, & paroiſſent compatir au triſte état où ils me voient. Après avoir parlé à chacun de ces furieux en particulier, ils me firent tranſporter dans une autre maiſon: je me réjouiſſois d'être ſorti des mains de ces enragés, & d'être tombé parmi d'honnêtes gens. Je racontai à ceux-ci la cauſe de tout ce tintamare; & mon récit les fit rire. Ils me dirent que les philoſophes vuidoient d'ordinaire leur veſſie ſur le marché, lorſqu'ils s'y promenoient, & qu'il étoit croyable que mon aggreſſeur, plongé & abſorbé dans de profondes méditations, m'avoit pris pour une ſtatue. Ils ajoutèrent que ce même perſonnage étoit un aſtronome de grande réputation; & que ceux qui m'avoient épouſſeté le dos avec tant de rage, étoient des profeſſeurs de philoſophie morale. J'écoutois tout cela avec plaiſir, me croyant hors de danger, & en ſûreté contre la fureur philoſophique. Toutefois j'étois allarmé de l'attention avec laquelle mes bienfaiteurs me conſidéroient, & des queſtions réitérées qu'ils me faiſoient touchant ma patrie, mon genre de vie, & le ſujet de mon voyage: enfin, les entretiens particuliers que ces gens-là avoient entre eux ſur mes réponſes, achevèrent de me remplir l'eſprit de ſoupçons. Mais ce fut bien

autre choſe lorſque je me vis conduire dans une chambre d'anatomie, où j'apperçus d'abord des tas d'oſſemens qui répandoient une odeur empoiſonnée. Je crus pour lors, d'être dans une caverne de brigands: mais les inſtrumens anatomiques que je voyois pendus aux murailles, me firent revenir de cette idée, & je compris que mon hôte étoit un médecin ou un chirurgien. Il y avoit environ une demi-heure que j'étois ſeul dans cet horrible cachot, lorſque je vis entrer une dame qui m'apportoit un dîné qu'elle m'avoit préparé elle-même. Elle paroiſſoit extrêmement bonne & compatiſſante. Elle ne m'eut pas plutôt conſidéré avec quelque attention, qu'elle commença à pouſſer de profonds ſoupirs qu'elle renouvelloit de tems en tems. Je ne pus m'empêcher de lui demander la cauſe de ſa douleur. Hélas, me répondit-elle, c'eſt le ſort qui vous attend qui m'arrache ces ſoupirs. Vous êtes à la vérité dans un lieu honnête; car mon mari, à qui cette maiſon appartient, eſt phyſicien gagé de la ville, & docteur en médecine: ceux que vous avez vus avec lui, ſont ſes collègues. Ils ont été frappés de la figure extraordinaire de votre corps, & ils ont réſolu d'en examiner les reſſorts cachés, & d'éplucher vos entrailles, en un mot, de vous diſſéquer pour voir s'ils ne

ſeront pas ſur vous quelque découverte utile à l'anatomie. Cette nouvelle m'étourdit, & mon cœur commença à palpiter d'une étrange manière : quoi, madame, m'écriai-je, vous oſez appeller d'honnêtes gens des ſcélérats qui ne ſe font point ſcrupule de fendre le ventre à un innocent qui ne leur a jamais fait le moindre mal ! A quoi elle répondit :

Oubliez-vous ſi tôt dans quel pays vous êtes ?

Certainement vous avez à faire à d'honnêtes gens, qui n'agiſſent point dans de mauvaiſes vues, mais pour l'amour du bien public, pour enrichir l'anatomie par de nouvelles découvertes. Je lui repartis qu'elle ſe moquoit de moi & que j'aimerois bien mieux tomber entre les mains d'une troupe de voleurs qui m'auroient bientôt dépêché, que d'être diſſéqué par les plus honnêtes gens du monde. Là-deſſus, je me jettai aux pieds de la bonne dame, la ſuppliant, avec des torrens de larmes, de vouloir bien intercéder pour moi. Elle me répliqua, que ſon interceſſion me ſerviroit de fort peu de choſe contre les décrets de la faculté, qui d'ordinaire étoient irrévocables ; mais qu'elle tâcheroit de me ſouſtraire à la mort par une autre voie. En diſant cela, elle me prit par la main, & me fit deſcendre par un eſcalier dé-

robé, d'où elle m'accompagna tout tremblant que j'étois, juſqu'aux portes de la ville. Alors je voulus prendre congé de ma bienfaitrice, & je tâchois de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoiſſance; mais elle interrompit mes remercimens, pour me dire qu'elle ne me quitteroit pas que je ne fuſſe tout-à-fait en ſûreté, & continua à m'accompagner ſans que je m'y oppoſaſſe. Pendant que nous marchions enſemble, nous nous mîmes à diſcourir ſur le compte des philoſophes, & ce fut à cette occaſion que la bonne dame me fit un compliment qui ne me plut guère; car je compris qu'elle exigeoit de moi, pour le ſervice qu'elle m'avoit rendu, des choſes qui étoient alors au-deſſus de mes forces. Elle m'expoſa le plus pathétiquement qu'elle put le triſte ſort des dames de ſon pays, qui n'avoient pour maris que des pédans de philoſophes qui, étant toujours enſevelis dans les études, négligeoient le devoir conjugal. Je puis vous proteſter, continua-t-elle avec ſerment, que ce ſeroit fait de nous, ſi quelque honnête & compatiſſant voyageur ne ſoulageoit en paſſant nos maux & n'apportoit de tems en tems quelque remède à nos ſouffrances. Je faiſois la ſourde oreille à toute cette harangue, feignant de n'en pas comprendre le but; & je tâchois de doubler le pas. Ma froideur ne fit que l'enflammer davantage,

Voyant enfin que ſes inſtances
Ne pouvoient point fléchir mon cœur,
Elle ſe livre à la fureur
Et commet mille extravagances.

Elle me reprocha mon ingratitude ; mais comme j'allois toujours mon train, ſans daigner lui répondre, elle me ſaiſit par le bout de ma robe, & s'efforça de me retenir. Alors je me ſervis du peu de force qui me reſtoit, & me dépêtrai enfin de cette femme. L'avantage que j'avois ſur elle du côté de l'agileté, m'emporta bientôt hors de ſa vue. Elle étoit dans une rage extrême, & elle l'exprimoit par ces mots, kaki ſpakaki, c'eſt-à-dire, chien ingrat. Je ſouffris ces injures avec un ſang-froid de Spartiate, m'eſtimant fort heureux d'en être quitte à ſi bon marché, & de me voir hors du pays de ces ſages, dont le ſouvenir me fait encore dreſſer les cheveux à la tête. J'arrivai dans la province de Nakir, dont la capitale eſt une ville ou plutôt un grand village de même nom. Je n'en puis pas dire grand'choſe ; car je paſſois rapidement par les endroits trop voiſins du pays des philoſophes, me hâtant d'arriver chez des nations moins curieuſes de philoſophie, & ſur-tout d'anatomie ; car tel étoit l'excès de ma crainte, que toutes les fois que je rencontrois quelqu'un en chemin, je lui demandois s'il étoit philoſo-

phe ; les cadavres & les inſtrumens d'anatomie me revenoient auſſi fort ſouvent dans l'imagination. Les habitans du village de Nakir me parurent extrêmement affables ; car tous ceux que je trouvai ſur mes pas, me vinrent offrir leurs ſervices, m'aſſurant fort au long de leur probité. Cela me paroiſſoit pourtant ridicule, car je n'avois témoigné aucun ſoupçon contre perſonne, & n'avois révoqué en doute la probité de nul d'entre eux : j'en témoignai mon étonnement à quelques-uns de ces complimenteurs, leur demandant à quoi bon tant d'aſſurances d'une choſe dont je ne doutois aucunement ; ce fut encore des proteſtations à perte de vue, accompagnées de mille ſermens. Lorſque je fus ſorti de ce village, je rencontrai un voyageur qui portoit ſur ſon dos une groſſe malle pleine de hardes. Il s'arrêta en me voyant & me demanda d'où je venois. Comme je lui eus dit que j'avois traverſé le village de Nakir, il me félicita d'en être ſorti ſain & ſauf, m'aſſurant que les habitans étoient des maîtres fripons, des fourbes qui ſavoient l'art de plumer les paſſans & de les renvoyer enſuite. Je lui répondis que ſi les effets répondoient aux paroles, ce devoient être les plus honnêtes gens du monde, vu que chacun d'eux s'empreſſoit de faire connoître ſa probité, & d'en aſſu-

rer chacun avec des ſermens exécrables. Le voyageur ſouriant à ces mots : gardez-vous, me dit-il, de toute perſonne qui vante ſa propre vertu, & ſur-tout de ceux qui ſe donnent au diable pour vous en convaincre. Cet avis eſt reſté gravé bien avant dans mon eſprit, & j'ai éprouvé maintefois que ce voyageur avoit raiſon ; de-là vient qu'aujourd'hui, lorſque mes débiteurs m'aſſurent de leur probité en jurant, je déchire le contrat & je reprends mon bien.

Après avoir traverſé toute la province de Nakir, j'arrivai ſur le bord d'un lac, dont l'eau étoit d'un rouge foncé. Il y avoit ſur le rivage un navire à trois rangs de rames, ſur lequel les voyageurs paſſoient pour un prix modique pour aller dans le pays de la raiſon. Etant convenu du prix de mon paſſage, j'entrai dans le vaiſſeau, & j'eus beaucoup de plaiſir à traverſer ce lac ; car, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, les navires du monde ſouterrein, voguent ſans le ſecours de perſonne : les rames agiſſent par le moyen de reſſorts, & fendent les ondes avec une rapidité étonnante. Dès que j'eus abordé de l'autre côté, je pris un de ces gens qui ſe tiennent ſur les ports pour ſervir les voyageurs, & je me fis conduire par lui à la ville de la raiſon. Pendant le chemin il me mit au fait de ce qui regardoit cette ville & les

mœurs de ſes habitans. J'appris qu'ils étoient tous logiciens ſans exception, & que la ville étoit le véritable ſiège de la raiſon, d'où elle avoit auſſi tiré ſon nom. Quand j'y fus arrivé, je compris que tout ce qu'on m'en avoit dit étoit vrai; car chaque citoyen me parut un ſénateur, tant à cauſe de ſa pénétration, que de la régularité de ſes mœurs & de ſa gravité. Je ne pus m'empêcher alors d'élever les mains au ciel, & de m'écrier à diverſes repriſes, oh trois fois heureuſe terre, qui ne produit que des Catons! cependant quand j'eus examiné de près l'état de cette ville, je m'apperçus qu'il y régnoit beaucoup de nonchalance, & que faute de fous tout y languiſſoit: car, comme les habitans pèſent tout au poids du bon-ſens, qu'ils ne ſe laiſſent point éblouir par de belles promeſſes, ni par des diſcours étudiés, ni par des colifichets, ces moyens ſalutaires dont on ſe ſert ailleurs pour exciter les ſujets à des entrepriſes avantageuſes à l'état, ſans qu'il en coûte rien au tréſor public, n'ont point lieu dans cette république.

Les défauts inſéparables de cette exacte attention à peſer toutes choſes, me furent très-bien expliqués par un certain miniſtre des finances. Les arbres, me dit-il, ne ſont ici diſtingués entre eux que par le nom & par la figure. Il

n'y a point d'émulation parmi nos citoyens ; parce qu'il n'y a point de caractères qui les diſtinguent ; & perſonne ne paroît être ſage, parce que chacun l'eſt. J'avoue que la folie eſt un défaut ; mais il ne faut pas ſouhaiter qu'il n'y en ait point du-tout. Il ſuffit à chaque ville d'avoir autant de ſages, qu'il y a d'emplois publics. Il faut des gens pour gouverner, & d'autres pour ſe laiſſer gouverner. Ce que les régens des autres états font avec des bagatelles & des colifichets, notre magiſtrat eſt obligé de le faire par des récompenſes ſolides, qui épuiſent ſouvent ſes finances ; car, pour un ſervice rendu à l'état, les ſages veulent avoir des noyaux & les fous ſe contentent de pelures. Ainſi, par exemple, les honneurs & les titres ſont ailleurs des hameçons où l'on prend les fous, & par leſquels on les anime aux travaux les plus difficiles ; mais ils ne ſervent guère chez des gens qui ne croyent pas qu'on puiſſe acquérir l'eſtime publique & les honneurs ſolides, autrement que par la vertu & le mérite intérieur, & qui par conſéquent ne veulent pas ſouffrir qu'on les leurre par de ſpécieuſes promeſſes. Enfin il ſe peut que l'idée qu'ont vos guerriers, qu'il ſera parlé d'eux dans l'hiſtoire, les excite à courir les plus grands riſques pour le ſalut de leur patrie ; mais les nôtres regardent cela comme un

un galbanon, & ces phraſes, mourir pour la patrie, vivre dans l'hiſtoire, ne leur ſemblent pas plus compréhenſibles, parce qu'ils croyent qu'il eſt vain & inutile de donner des louanges à des gens qui ne peuvent les entendre. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres inconvéniens qui réſultent de cette attention à tout éplucher, & qui ſont aſſez voir que dans un état bien conſtitué, il eſt néceſſaire que la moitié des citoyens extravague. La folie eſt à l'égard de la ſociété ce qu'eſt la fermentation à l'égard de l'eſtomac: le trop, ou le trop peu de fermentation nous cauſe des maladies.

J'entendois tout cela avec un grand étonnement; & le ſénat m'ayant fait offrir, quelques jours après, une demeure dans la ville, ſi je voulois m'y fixer, & faiſant même réitérer ſes inſtances, je me trouvai dans une étrange confuſion, ſoupçonnant que ce compliment ne procédoit que de l'opinion qu'on avoit de ma folie, & qu'on me regardoit comme un ferment utile à l'état, lequel languiſſoit pour trop de ſageſſe. Ce qui me confirma dans mes ſoupçons, ce fut un certain bruit qui courut alors, que la république envoyoit un grand nombre de citoyens dans des colonies, & que pour les remplacer on avoit deſſein de ramaſſer autant de fous des nations voiſines. Il ne m'en fallut

pas davantage pour me faire ſortir de cette ville raiſonnable. J'eus long-tems dans l'eſprit l'axiome de ce peuple, que dans un état bien réglé, il eſt néceſſaire que la moitié des citoyens extravague ; axiome qui eſt inconnu à nos politiques, & je m'étonnois que nos philoſophes ne l'euſſent point encore trouvé. Peut-être qu'il n'a pas été caché à quelques-uns de ces derniers, mais apparemment ils n'ont pas cru qu'il valût la peine de le mettre au rang des axiomes politiques, vu que les fous abondent par-tout chez nous, & qu'il n'y a point de ville ni de village qui n'ait bonne proviſion de ce ferment ſi ſalutaire.

Etant donc parti du pays de la raiſon, je me remis en chemin & parcourus pluſieurs régions, que je paſſerai ſous ſilence, n'y ayant rien trouvé de remarquable. Je penſois avoir vu toutes les merveilles de la planette de Nazar; mais étant arrivé dans la province de Cabac, je découvris de nouveaux prodiges qui ſurpaſſent toute croyance. Parmi les habitans de ce pays-là, il y en a pluſieurs qui ſont acéphales, c'eſt-à-dire, ſans tête. Ceux-ci parlent par une bouche qu'ils ont au milieu de l'eſtomac ; ce défaut naturel les exclut de tout emploi important où il faut avoir de la cervelle. Les charges auxquelles ils peuvent prétendre

à la cour, ſont celles de chambellans, de maîtres d'hôtel, de grand-maître de cuiſine: & on en tire auſſi quantité pour en faire des valets de pied, des bedeaux, des cuiſtres, en un mot, pour exercer toutes les charges où il n'eſt pas beſoin de tête. Quelques-uns néanmoins ſont reçus aux emplois du ſénat à cauſe du mérite de leurs parens, & par la faveur du magiſtrat, ce qui peut ſe faire quelquefois ſans que l'état en ſouffre: car on ſait d'expérience que toute l'autorité magiſtrale réſide entièrement dans quelques ſénateurs particuliers, que les uns ne ſont dans le ſénat que pour completter l'aſſemblée, & pour ſigner les réſolutions des autres. Ainſi il y avoit de mon tems dans le ſénat de Cabac deux aſſeſſeurs nés ſans tête qui tiroient les gages de ſénateurs, car quoiqu'ils fuſſent deſtitués de jugement à cauſe de leur défaut naturel, ils donnoient pourtant leur conſentement, & ils étoient plus heureux que leurs collègues, contre qui, dans certains cas, le peuple déchargeoit ſa bile ſans faire mention de ceux qui étoient acéphales; ce qui montre qu'il eſt quelquefois bon à un ſénateur de n'avoir point de tête. Au reſte la ville de Cabac ne le cède à aucune de ce globe-là. Elle a une cour, une univerſité & des temples magnifiques

Je paſſai, au ſortir de-là, dans deux autres régions, dont l'une a le nom de Cambare, l'autre de Spélek. Les habitans ſont tous tilleuls. Ils different entre eux en ce que les uns ne vivent pas au-delà de l'âge de quatre ans, les autres, au contraire, vivent long-tems & atteignent même l'âge de quatre cens ans. Quand on vient chez ceux-ci, on ne voit que pères, grands-pères, ayeux, biſayeux &c. On ne les entend parler que de leurs aventures; ils récitent mille fables, & on a ſi ſouvent les oreilles rebattues de ces vieilles ſornettes, qu'on s'imagine être né depuis pluſieurs ſiécles, ſur-tout quand on voit tant de vieilles gens devant ſes yeux. Voilà quel étoit l'état des habitans du pays de Spélek. Il me parut d'abord plus heureux que celui des peuples de Cambare; mais je m'apperçus quelque tems après que je me trompois. En effet les cambariens acquièrent la maturité de l'eſprit & du corps, quelques mois après leur naiſſance, enſorte qu'une année ſuffit pour les former & les perfectionner. Ils employent le tems qu'ils ont encore à vivre à ſe préparer à la mort. La vue de ce peuple rappelle dans l'eſprit la république de Platon, où les vertus étoient d'abord portées au plus haut degré de perfection. Les cambares ont continuellement devant les yeux la briéveté de la vie, & étant

toujours occupés de cette idée, ils regardent ce monde comme la porte par où l'on paſſe à l'autre vie, ainſi l'image de l'avenir bannit de leur eſprit l'idée du préſent; enſorte donc que chacun d'eux peut-être regardé comme un philoſophe qui, indifférent pour les biens terreſtres, ne tâche que de s'aſſurer ce tréſor durable & éternel qui eſt la récompenſe de la vertu, de la piété & de la bonne réputation. En un mot ce pays ſembloit être habité par les anges, ou le domicile des ſaints, ou l'école véritable où la ſageſſe & la piété étoient enſeignées excellemment bien. De-là on peut juger combien ſont injuſtes les murmures de ceux qui ſe plaignent de la briéveté de la vie, & qui ſont à ce ſujet une eſpèce de procès à Dieu; car notre vie n'eſt courte que parce que nous en paſſons la meilleure partie dans les plaiſirs, mais elle ſeroit aſſez longue ſi on en faiſoit un meilleur uſage.

Dans l'autre province, où j'ai dit, qu'on vivoit juſqu'au-delà de quatre cens ans, je remarquai tous les vices que l'on voit régner parmi les hommes. Les habitans ne penſoient qu'aux choſes préſentes, comme ſi elles euſſent été éternelles, & qu'ils ne les euſſent jamais dû quitter.

La piété ſincère eſt bannie à jamais
De ce peuple trompeur qui ſe plaît aux forfaits.

Une autre eſpèce d'inconvénient qui réſultoit de cette longue vie, c'eſt, que ceux qui avoient malheureuſement perdu leurs biens, ou qui étoient perclus de leurs membres, ou qui tomboient dans des maladies douloureuſes & longues, ſe donnoient eux-mêmes la mort; ne voyant pas d'autre moyen de ſe délivrer de leurs miſères, ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi leur vie eût dû être de peu de durée. L'un & l'autre peuple fut pour moi un ſujet d'étonnement; & je ſortis de ces lieux la tête pleine de réflexions philoſophiques.

Je continuai ma route par des lieux raboteux & déſerts par où l'on paſſe pour aller au pays des innocens, qu'on nomme en langue vulgaire Spa'ank. Ce nom vient de l'innocence & de l'humeur pacifique des habitans de cette province. Ils ſont tous néfliers & les plus heureux des mortels, n'étant ſujets à aucune paſſion, & conſéquemment à aucun défaut.

Il n'eſt queſtion chez eux de loix, ni de ſupplices.
Ils n'ont ni juges, ni procès,
Ils pratiquent pourtant la vertu, la juſtice,
Avec un merveilleux ſuccès.
L'innocence les met à l'abri des alarmes:

Ils ont autant d'amis qu'ils compte nt de voiſins.
On n'entend point chez eux le bruit affreux des armes.
Soldats, arſénaux, magaſins
Sont à ce peuple heureux des choſes inconnues.

Je trouvai que tout ce qu'on m'avoit dit de ces néfliers étoit véritable, & qu'en effet ils ne ſe gouvernoient point par des loix; mais par leur propre génie. L'envie, la haine, la colère, l'orgueil, l'amour de la fauſſe gloire, les diviſions, & tous les autres vices qu'on remarque dans l'eſpèce humaine, n'ont point lieu chez cette nation. On ne trouve pas non plus chez elle, pluſieurs autres choſes qu'on prétend faire l'ornement des créatures raiſonnables, & les diſtinguer des brutes; car excepté la théologie, la phyſique & l'aſtronomie, toutes les autres ſciences lui ſont inconnues, de même que les arts. Elle n'a aucune idée de juriſprudence, de politique, d'hiſtoire, de morale de mathématiques, d'éloquence, &c. L'amour de la gloire lui étant auſſi inconnu, l'émulation qui anime les ſujets aux grandes choſes, y eſt tout-à-fait ignorée. Je ne voyois dans ce pays-là aucun palais, nul édifice tant ſoit peu conſidérable, point d'hôtel-de-ville, point de tribunaux, point de richeſſes, point de magiſtrats, & par conſéquent point de procès, ni d'envie d'en avoir; & pour tout dire en deux

mots, s'il n'y avoit point de vices, auſſi n'y avoit-il point de politeſſe, point d'arts, point de magnificence, & une infinité d'autres choſes pareilles à qui nous donnons le nom de vertus, qui rendent les ſociétés civiles recommandables, & font paſſer les hommes pour polis & civiliſés. A dire le vrai, il me ſembloit être plutôt dans une forêt que dans une ſociété, & je ne ſavois quel jugement porter ſur cette nation, ni ſi cet état naturel ſeroit à ſouhaiter aux hommes; mais enfin, quand je faiſois réflexion que la vertu étoit préférable au vice, & que l'ignorance de certains arts éloignoit les vols, les meurtres, les rapines, & pluſieurs autres crimes qui perdent l'ame avec le corps, je ne pouvois m'empêcher de reconnoître le bonheur de ces néſſiers. Pendant que j'étois encore parmi eux, je marchois un jour ſans attention, & je heurtai ſi rudement contre une pierre, que je me fracaſſai la jambe gauche qui s'enfla auſſi-tôt. Un payſan me voyant dans cet état, accourut incontinent, & avec une certaine herbe qu'il appliqua ſur la partie offenſée, il me guérit ſur le champ. Je conjecturai alors que ces gens-là excelloient dans les cures, & je ne me trompois pas; car comme le nombre de leurs études eſt extrêmement borné, ils ne ſe contentent pas d'éfleurer les

ſciences, comme ſont nos ſavans, qui veulent tout apprendre, mais ils s'adonnent à une ſeule, & l'approfondiſſent autant qu'il eſt poſſible. Cependant je remerciai mon médecin du ſervice qu'il m'avoit rendu, priant dieu de l'en récompenſer. Ce payſan me parla avec tant de ſolidité, de ſavoir & de piété, quoiqu'en des termes un peu ruſtiques, que je crus que c'étoit un ange qui m'étoit apparu ſous la figure d'un arbre. Je compris par là avec combien peu de raiſon nous nous déchaînons contre ces Stoïciens qui, ne déſirant rien, ne s'affligent, ne ſe réjouiſſent de rien, & ne ſe fâchent contre perſonne, s'étant défaits des paſſions impétueuſes de l'ame; & que nous accuſons à cauſe de cela de mener une vie lâche & pareſſeuſe. Je compris auſſi, & plus clairement encore, combien ſe trompent ceux qui admettent la néceſſité de certains vices parmi les mortels qui croient que la colère aiguiſe la force que l'émulation produit l'induſtrie, & que la défiance eſt la mère de la prudence; car qui ne ſait, que d'un mauvais œuf il ne peut naître qu'un mauvais corbeau, & que pluſieurs qualités dont les humains s'enorgueilliſſent, & que nous célébrons dans nos vers, ſont plutôt des ſujets de honte que de gloire, ſi on les regarde avec les yeux d'un philoſophe.

Je ſortis du pays des innocens, & me rendis dans la province de Kiliac, où les habitans naiſſent avec de certaines marques au front, qui déſignent le nombre de leurs années, & le tems qu'ils ont encore à vivre. Je les croyois les plus fortunés des mortels, vu que la mort ne pouvoit les ſurprendre en flagrant délit; mais, comme ils connoiſſoient tous le jour de leur mort, ils prolongeoient auſſi leur pénitence juſqu'à ce dernier jour; enſorte que ſi on trouvoit quelque honnête perſonnage parmi eux, ce ne pouvoit être que quelqu'un à qui les marques de la mort ne venoient que dans une extrême vieilleſſe. Je voyois quantité de ces arbres qui marchoient la tête penchée, comptant avec leurs doigts, les jours & les momens qu'ils avoient encore à vivre; & ſe déſeſpérant lorſque cette heure fatale approchoit; ce qui me fit conclure que le créateur avoit ſagement fait de cacher au reſte des mortels l'heure de leur mort.

Après avoir parcouru ce pays, j'arrivai au bord d'un canal dont l'eau étoit noire, je le traverſai dans un eſquif, & j'abordai dans la province d'Askarac. C'eſt-là que je vis d'horribles monſtres; car ſi parmi les Cabaques, il y a des gens ſans tête, on en voit en revanche les Askaraques, qui en ont ſept. Ces hep-

tacéphales, ou gens à ſept têtes, ſont des prodiges de ſcience. Le peuple leur portoit autrefois une telle vénération, que peu s'en falloit qu'il ne les adorât. Tous ceux qui gouvernoient l'état étoient tirés de cette tribu; mais comme ces régens avoient autant d'idées que de têtes, il n'y avoit ſorte de choſes dont ils n'eſſayaſſent; mais cette quantité d'entrepriſes, & ces diverſes idées dans une ſeule perſonne, embrouillèrent extrêmement les affaires, & dans la ſuite la confuſion monta à un ſi haut point, qu'il fallut des ſiècles entiers, pour débrouiller le cahos que ces trop habiles magiſtrats avoient répandu dans les affaires de l'état. Il ne ſe peut rien de plus aviſé que le décret que l'on fit alors pour exclure les heptacéphales du gouvernement, & pour les reſtraindre aux ſimples, c'eſt-à-dire, aux citoyens qui n'avoient qu'une tête. Depuis ce tems-là, ces gens, qui avoient été révérés comme des dieux, ſont auſſi déchus, & auſſi peu eſtimés que les acéphales parmi les Capaques : car comme ceux-ci ne peuvent rien faire faute de tête, ceux-là font tout de travers pour en avoir trop. C'eſt pourquoi on les éloigne de toute ſorte de charge, & on les laiſſe croupir dans l'obſcurité. Ils ſont pourtant une eſpèce d'ornement à leur pays, car on les mène d'un

côté & de l'autre, pour ſervir de ſpectacle, & pour montrer combien la nature a été libérale envers eux ; mais on peut dire qu'elle auroit mieux fait de n'être pas ſi prodigue, & de ſe contenter de leur donner une ſeule & bonne tête. De toute cette race d'heptacéphales, il n'y en avoit que trois qui fuſſent employés de mon tems ; encore ne les avoit-on admis aux emplois qu'après leur avoir coupé ſix têtes, car par-là on leur avoit ôté ces idées confuſes qui les brouilloient, & on les avoit réduits au ſens commun, à-peu-près comme on émonde les arbres chez nous pour les faire pouſſer plus haut. Mais il y a peu d'heptacéphales qui veuillent ſouffrir cette opération, à cauſe de la douleur qu'elle cauſe & du danger où ils ſont expoſés de mourir bientôt après. Tout cela me fit conclure qu'il n'y a point d'excès qui ne ſoit nuiſible, & que la véritable prudence ne ſe trouve que dans un cerveau ſimple, mais ſolide & judicieux.

Pour aller de ce pays-là dans la principauté de Boſtanky, il faut paſſer par des déſerts. Les Boſtankis différent peu des Potuans, quant à la figure extérieure ; mais intérieurement il il y a une différence remarquable, qui conſiſte en ce que les Boſtankis ont le cœur placé dans

la cuiſſe droite, de ſorte qu'on peut dire avec vérité, qu'ils portent leurs cœurs dans leurs culottes. Delà vient qu'ils ſont regardés comme les plus poltrons de tous les habitans du globe. En arrivant dans la ville, j'entrai dans un cabaret tout près de la porte, & comme les fatigues du voyage m'avoient mis de mauvaiſe humeur, je commençai à quereller l'hôte, dont la lenteur me choquoit. Celui-ci tout effrayé, ſe jetta à mes genoux, me demandant pardon les larmes aux yeux. Il me fit toucher ſa cuiſſe droite, pour que je jugeaſſe de ſa frayeur par la palpitation de ſon cœur. Je n'eus pas plutôt ſenti ce mouvement, que ma colère ſe changea en riſée, je lui dis de ſe raſſurer & d'eſſuyer ſes larmes. A ces mots il ſe leva, & m'ayant baiſé la main, il s'en fut apprêter à manger. Un moment après j'entendis des cris & des gémiſſemens qui venoient du côté de la cuiſine. J'y courus, & je ne fus pas peu ſurpris de voir ma poule mouillée d'hôte, qui ſe ruoit à coups de pied & de fouet ſur ſa femme & ſur les ſervantes. Dès qu'il m'apperçut, il ſe jetta à mes pieds : « qu'eſt ceci, dis-je à » ces femmes, quel crime avez-vous commis » qui ait pu mettre cet agneau ſi fort en co» lère ? » Elles me regardoient ſans rien dire, n'oſant pas me découvrir le ſujet de leur afflic-

tion, mais leur ayant ordonné avec menaces de s'expliquer, l'hôteſſe me parla en ces termes : les habitans de cette principauté, dit-elle, ne peuvent ſoutenir les regards d'un ennemi armé, & dès qu'ils ſont hors de leurs maiſons, ils tremblent au moindre bruit : mais au logis, ils ſont le diable à quatre. Ils parlent avec hauteur dans leur cuiſine, & ſe jettent avec fureur ſur leur famille timide ; mais ils n'oſent pas ſe montrer contre des gens armés, & ils ne ſont vaillans que contre ceux qui n'ont ni armes, ni forces. De là vient que notre république eſt expoſée aux inſultes & aux déprédations de ſes voiſins. Mais une nation voiſine, à qui nous payons tribut, eſt d'un naturel bien différent ; car elle ne ſe bat que contre les ennemis armés. Là, les mâles commandent au dehors, & ſervent au dedans.

J'admirai la ſageſſe de cette femme, que je jugeai digne d'un meilleur ſort : & lorſque j'ai un peu mieux connu le genre humain, j'ai trouvé qu'elle m'avoit bien dit vrai ; & qu'Hercule n'avoit pas été le ſeul, qui eût cédé aux charmes d'une femme ; mais que c'étoit même le ſort des vaillans hommes de ſubir le joug des femmes, pendant que les poltrons, & ceux, qui comme les Boſtankis, portent le cœur dans leur culotte ; ſont des héros dans leur maiſon,

& font trembler leurs domeſtiques. Au reſte, les Boſtankis ſont ſous la protection d'un peuple voiſin, auquel ils paient un tribut annuel. Je partis de ce pays-là, & me tranſportai par eau dans la province de Mikolac. Avant que de ſortir du bateau, je m'apperçus qu'on m'avoit dérobé ma beſace. J'en accuſai le batelier, & je lui ſoutins long-tems qu'il étoit l'auteur du vol. Comme il ſe tenoit obſtinément ſur la négative, j'eus recours au magiſtrat, & lui expoſai le fait, prétendant qu'on obligeât le batelier à la reſtitution ſimple de la choſe volée, s'il s'opiniâtroit à nier. Le coquin ne ſe contenta pas de perſévérer dans la négative, mais il voulut encore m'accuſer moi-même de calomnie. Le cas paroiſſant douteux, le ſénat m'ordonna de produire des témoins; c'étoit me réduire à l'impoſſible : mais j'eus recours à un autre moyen, ce fut de demander que le batelier ſe purgeât par ſerment du crime en queſtion. A cette propoſition le juge ſourit. « Mon ami, me dit-il, nous ne ſommes gênés » par aucune religion, & nous n'avons d'au- » tres dieux que les loix de la patrie. Les accu- » ſations ſe prouvent chez nous par des voies » légitimes, telles que la conſignation des frais, » l'ajournement des parties, l'exhibition des » papiers ou des ſeings, & l'interpellation des

» témoins. Les procès deſtitués de ces forma-
» lités ſont non ſeulement nuls, mais attirent
» encore à ceux qui les intentent une accuſa-
» tion de calomnie. Rends ta cauſe claire par
» des témoins, & l'on te fera reſtituer ce que
» tu dis qu'on t'a pris ».

Ainſi le défaut de témoins rendant ma plainte inutile, je commençai à déplorer, non pas mon ſort, mais celui de cette république ; car quoi de plus foible & de plus chancelant, qu'une ſociété qui n'eſt appuyée que ſur des loix humaines ? & quoi de plus fragile que ces édifices politiques qui ne ſont point cimentés par la religion ?

Je ne reſtai que trois jours dans ce pays-là, & je les paſſai même dans une crainte continuelle ; car quoique les loix du ſénat fuſſent très-bonnes, & qu'on ne fît point de grace au crime, il me ſembloit qu'il n'y avoit point, ou qu'il ne falloit point eſpérer de ſûreté chez une nation athée, qui n'eſt liée par aucun ſentiment de religion, vu que chez une telle nation, les crimes ne coûtent rien, pourvu qu'ils ſoient cachés.

Je ſortis donc de cette province, & après avoir paſſé par une montagne fort roide, je gagnai la ville de Bracmat, ſituée dans une plaine au pied de cette même montagne. Le

premier

premier que je rencontrai ſur ma route, ſe roula ſur moi, & me renverſa ſur mon dos, par la peſanteur de ſon corps. Je ne comprenois rien à cette aventure, & j'en demandois la cauſe à cet arbre, qui ſe contenta de me faire des excuſes. A cent pas delà, un autre me lança un pieu, qui penſa me caſſer les reins. Auſſi-tôt il s'excuſa par un long verbiage. Je compris qu'il falloit que cette nation fût ou entiérement aveugle, ou qu'elle eût la vue bien foible, & j'évitois avec ſoin la rencontre des paſſans. Cependant tout cela ne venoit que des viſières trop perçantes de quelques-uns de ce peuple, leſquels on nommoit vulgairement Maskattes, & dont la plupart s'adonnent à l'aſtronomie & à d'autres ſciences abſtraites. Ces gens-là ne ſont d'aucune utilité en ce monde, car ils ont les yeux perçans pour découvrir des minucies, ils ſont aveugles, & ne voient point du tout dans les choſes ſolides. Cependant l'état en tire quelque avantage dans les mines, où il les emploie, pour découvrir les métaux; car tel ne voit pas la ſuperficie de la terre, qui perce avec ſes regards juſqu'aux cavités. Je jugeai delà qu'il y a des gens qui ſont aveugles, pour avoir la vue trop perçante, & que peut-être ils verroient mieux, s'ils avoient les yeux moins fins & moins aigus.

Je paſſai encore une montagne fort eſcarpée, & j'entrai dans le pays de Mutak, dont la capitale reſſemble à une forêt de ſaules, à cauſe que ſes habitans ſont tous arbres de cette eſpèce. Comme je traverſois le marché, je vis un grand garçon fort robuſte, qui étoit aſſis ſur une chaiſe percée, & qui imploroit la miſéricorde du ſénat. Je m'informai de ſon crime, & l'on me dit que c'étoit un malfaiteur à qui on alloit donner la quinzième doſe. Frappé de cette réponſe, je priai l'hôte, chez qui je vins loger, de m'expliquer cette énigme. Là deſſus il me parla en ces termes : « Les nations voiſines, » dit-il, châtient le vice par le fouet, par la » potence, ou en marquant d'un fer rouge; » mais ces ſortes de ſupplices n'ont point lieu » ici, parce que l'on y cherche moins à punir » qu'à corriger. Le coupable que vous avez » vu au marché, ſur la chaiſe percée de la ville, » eſt un auteur extravagant, qui a une violente » démangeaiſon d'écrire, que ni les loix, ni » les avertiſſemens n'ont pu éteindre en lui. » Cela lui a attiré l'indignation des magiſtrats, » qui l'ont condamné à la peine publique, & » l'ont livré entre les mains des médecins, » qui ſont les cenſeurs de la ville, & qui ont » ſoin de le macérer par de fréquentes purga- » tions, juſqu'à ce que le feu de ſa paſſion ſoit

» entiérement éteint, & qu'il ceſſe lui-même » d'écrire ». A peine avoit-il achevé de parler, que l'envie me prit d'aller voir l'apothicairerie publique, & je m'y fis mener ſur le champ. J'y vis avec étonnement des boëtes placées par ordre, avec les étiquettes ſuivantes: « poudre pour l'avarice; pillules d'amour; » teinture pour la colère; lénitif ou infuſion » anodine contre l'ambition; écorce contre la » volupté, &c. » Tout cela me paroiſſoit autant de viſions, & je ne ſaurois exprimer combien j'en eus l'eſprit troublé. Mais je penſai tomber de mon haut, quand je vis des liaſſes de manuſcrits avec ces titres (1). « Sermon du » maître ès arts Piſage, dont la lecture priſe » le matin vaut ſix doſes de tartre émétique; » méditations du docteur Jukeſius, qui gué- » riſſent de l'inſomnie, &c. » Cela me fit croire que cette nation avoit tout à fait perdu le jugement; cependant je voulus eſſayer ſi ces livres avoient les vertus qu'on leur attribuoit, & je jettai les yeux ſur le premier. Il étoit ſi pitoyablement écrit, & ſi rempli d'imperti-

(1) Il y a des titres de livres encore plus bizarres dans notre globe, & qui font faire de plaiſantes bevues. Je demandois l'autre jour à un homme qui ſe pique d'avoir tout lu, s'il connoiſſoit la belle Wolfienne. Si je la connois, me répondit-il, & c'eſt ma blanchiſſeuſe!

nences, que dès le premier chapitre, je commençai à bâiller, & continuant de lire, je ſentis bientôt des tranchées. Comme je me portois parfaitement bien, & que je n'avois pas beſoin de laxatif, je jettai le livre au diantre. Je tirai néanmoins delà cette réflexion, qu'il n'eſt rien dans le monde qui n'ait ſon utilité, vu que les livres les plus inſipides étoient bons à quelque choſe; & je compris auſſi que les Mutaques, quoique très-ſinguliers, n'étoient point tout-à-fait fous. En effet, mon hôte m'aſſura, qu'ayant été long-tems affligé de fâcheuſes inſomnies, une ſeule lecture des méditations du docteur Jukeſius l'avoit entièrement guéri, & que la vertu de ce livre étoit telle, qu'il feroit ronfler l'inſomnie même.

Cependant, de peur qu'un plus long ſéjour chez les Mutaques, ne fît évanouir les réflexions philoſophiques que j'avois faites auparavant, je partis, & j'eus bientôt occaſion d'oublier heureuſement ce que j'avois vu chez cette nation, ayant rencontré de nouveaux monſtres, & de nouveaux phénomènes. Je remarquerai en paſſant qu'ayant enſuite fini mes courſes autour de la planette de Nazar, & repaſſant dans mon eſprit la philoſophie des Mutaques, leur manière de guérir les malades ne me paroiſſoit pas à rejetter; car j'avois ſouvent re-

marqué dans notre Europe des livres capables de donner la diarrhée aux plus conſtipés, & d'endormir les plus éveillés. Mais pour la manière dont les Mutaques prétendent guérir les maladies de l'eſprit, je n'ai jamais pu la goûter; quoique je convienne qu'il y a des maladies corporelles, que l'on confond avec les ſpirituelles; comme nous l'apprend fort à propos un certain poëte de notre globe dans l'épigramme ſuivante:

Sextus, nous ſommes vous & moi
Travaillés d'une maladie
Qui ne vient, à ce que je crois,
Que des noires humeurs de la mélancolie.
Vous en avez la goute; & je ſens, par malheur,
Qu'elles me corrodent le cœur.
Je paſſe pour un homme étrange,
Parce qu'on ne voit point ce qui me fait ſouffrir:
Et vous, vous paſſez pour un ange,
Parce qu'on vous entend ſoupirer & gémir.
Chacun vous plaint & vous regrette;
On n'eſt point étonné de vous voir refuſer
D'aller au bal, & de danſer;
Mais ſi quelqu'un me dit, en ſecouant la tête,
Entonnez une chanſonnette:
J'ai beau jurer ſur mon honneur,
Et proteſter cent fois que je ſuis aſmatique,
On me traite de lunatique,
Et d'homme de bizarre humeur.
Il eſt pourtant certain, ſoit dit ſans vous déplaire,

Que ce n'eſt point pour vous une auſſi rude affaire
De gambader & de ſauter,
Qu'à moi de frédonner, Sextus, ou de chanter.

Au ſortir du pays de Mutak, il me fallut encore traverſer un lac, dont l'eau étoit rouge, & j'abordai dans la province de Mikrok, dont la capitale porte le même nom. Les portes de cette ville étoient encore fermées quand j'y arrivai. Je fus obligé d'attendre qu'on les ouvrît. J'entrai enfin, & je remarquai une grande tranquillité dans les rues, excepté que mes oreilles étoient frappées du bruit que faiſoient ceux qui ronfloient en dormant. Je crus être dans ce pays conſacré au ſommeil, que les poëtes nous vantent. O plut à dieu, me dis-je à moi-même, que les bourguemeſtres, quelques-uns des ſénateurs, & pluſieurs autres citoyens de ma patrie, qui ſont grands partiſans du repos, puſſent paſſer leur vie dans cette bienheureuſe cité! Cependant, à la vue des enſeignes qui pendoient aux maiſons, je compris que les arts & les profeſſions n'étoient point éteintes dans cette ville. A la faveur de ces enſeignes, je découvris une hôtellerie, dont les portes étoient toutes fermées, parce qu'il étoit encore nuit pour les habitans, quoiqu'il fût midi paſſé. Enfin, après avoir beaucoup heurté, l'on m'ouvrit, & j'entrai dans l'hôtellerie. Chez cette

nation, le jour eſt diviſé en vingt-trois heures, dont dix-neuf ſont conſacrées au ſommeil, les autres quatre ſe paſſent en veillant. Cela me fit ſoupçonner qu'il devoit régner une terrible négligence dans les affaires publiques & particulières, c'eſt pourquoi j'ordonnai qu'on me donnât ſur le champ à manger ce qu'il y auroit de prêt, car je craignois que la nuit ne ſurprît le cuiſinier en préparant le dîné, & que je n'euſſe à crouſtiiler de long-tems. Mais j'ignorois que cette nation ſe pique d'abréger en toutes choſes, qu'elle évite avec ſoin tout embarras, tout détour, & que par là ſes petits jours ſont aſſez longs, & ſuffiſent pour faire toute ſorte de travail. Le dîné me fut apporté, plutôt que je ne m'y étois attendu; & lorſque j'eus mangé, je priai mon hôte de me faire un peu voir la ville, ce qu'il m'accorda fort obligeamment. Nous entrâmes, en paſſant, dans une égliſe, où j'entendis un ſermon fort court, eu égard au tems, mais aſſez long par l'importance de la matière. Le prédicateur en vint d'abord au fait; il écarta tout verbiage, toute tautologie (1); il ne dit rien de ſuperflu, rien d'inutile, de ſorte que quand je comparois ſon ſermon à ceux du maître ès arts Petri, qui

(1) Ce mot ſignifie une répétition de paroles inutiles.

m'ont ſouvent fait venir l'envie de vomir, je trouvois ces derniers d'une longueur effroyable. Les procédures s'expédient avec la même briéveté. Les avocats diſent beaucoup en peu de mots. On produit les témoins, & on les entend. Je me ſouviens d'avoir vu la copie d'un traité d'alliance, conçu en ces termes : « Il y aura » amitié perpétuelle entre les Mikrokans & » les Splendikans. Les limites des deux états » ſeront le fleuve Klimac, & la croupe du » mont Zabor, ſigné, &c., &c. » C'eſt ainſi que trois lignes ſuffiſent à ce peuple, pour exprimer ce qui demande chez nous des volumes entiers. Cela me fit croire qu'on pourroit venir au but, avec moins de bruit & moins de perte de tems, ſi l'on retranchoit les inutilités, comme un voyageur arriveroit plutôt au gîte, s'il marchoit toujours par un chemin droit. Tous les habitans de cette ville ſont cyprès. Ils ont des tumeurs, ou des loupes ſur le front qui les diſtinguent des autres arbres. Ces loupes croiſſent & diminuent à certaines heures marquées. Lorſqu'elles ſont bien enflées, il en découle des humeurs qui, tombant dans les yeux, les ferment, excitent au ſommeil, & en un mot marquent qu'il eſt nuit.

A une journée delà, eſt le pays des Makro-

kans, c'eſt-à-dire, des éveillés, qui ne dorment jamais. En entrant dans la ville de Makrok, je rencontrai un garçon qui paroiſſoit fort preſſé, & je le ſuppliai de m'indiquer une auberge où je puſſe loger : mais ce maraud me répondit qu'il avoit à faire, & paſſa outre. Tout ce peuple ſe hâtoit d'une ſi terrible manière, qu'on ne voyoit qu'aller & venir, ou plutôt courir & voler dans les rues, comme ſi chacun eût craint d'arriver trop tard. Je crus d'abord que le feu étoit aux quatre coins de la ville, ou qu'il étoit arrivé quelqu'autre déſaſtre qui avoit épouvanté & troublé les citoyens. J'errois d'un côté, & de l'autre, ne ſachant à qui parler ; enfin j'apperçus une enſeigne devant une maiſon, qui marquoit que c'étoit une auberge. Je m'en approchai, & je n'y vis que des gens qui ſortoient, qui montoient, qui deſcendoient, ſe heurtant les uns les autres, à force de ſe hâter : je fus plus d'un quart-d'heure dans la cour du logis, avant que de pouvoir entrer. Chacun me faiſoit des queſtions en paſſant ; l'un me demandoit d'où j'étois, où j'allois, ſi je m'arrêterois long-tems dans la ville, ſi je mangerois ſeul ou en compagnie, dans quelle chambre je mangerois, ſi ce ſeroit dans la rouge, dans la verte, dans la blanche, ou dans la noire, au rez-de-chauſſée ou en

haut, & enfin mille impertinences pareilles. L'hôte qui étoit en même-tems greffier d'un tribunal ſubalterne, entra dans la cuiſine, & revint un moment après pour m'accabler de ſes verbiages. Il me parle d'un procès, qui duroit depuis quatorze ans, & qui avoit paſſé par dix tribunaux différens. J'eſpère, me dit-il, qu'il ſera pourtant terminé dans deux ans d'ici; car il ne reſte plus que deux tribunaux, après quoi il n'y a plus d'appel. Là-deſſus mon hôte me laiſſa fort étonné de ſon diſcours, & convaincu que toute cette nation étoit très-occupée à faire des riens. Après qu'il m'eut quitté, je me mis à parcourir la maiſon, & je tombai par haſard dans une bibliothéque, aſſez conſidérable par rapport au nombre des livres, mais fort petite & fort pauvre, quant aux choſes que ces livres contenoient. Parmi ceux qui étoient le plus proprement reliés, je remarquai les ſuivans:

1. Deſcription de l'égliſe cath., 24 vol.

2. Rélation du ſiège de la citadelle de Pehunc, 26 vol.

3. De l'uſage de l'herbe de Slac, 13 vol.

4. Oraiſon funèbre du feu ſénateur Jackſi, 18 vol.

Mon hôte étant retourné, me mit au fait de tout ce qui concernoit l'état de la ville, & je

jugeai par ce qu'il m'en dit, que les dormeurs de Mikrok faiſoient plus de beſogne que les éveillés de Makrok, & que les premiers vont droit au dedans des choſes, & ces derniers s'arrêtent à la ſuperficie. Les Makrokans ſont auſſi tous cyprés, & différent peu des Mikrokans, ſi ce n'eſt qu'ils n'ont pas de loupes ſur le front. Ils n'ont pas non plus le même ſang ou le même ſuc qu'ont les autres arbres animés de ce globe, mais au lieu de cela, il coule dans leurs veines une liqueur plus épaiſſe qui reſſemble fort à du vif argent. Et il y a même des gens qui prétendent que c'en eſt véritablement, vu qu'il fait le même effet que le mercure, quand on l'emploie dans les thermomètres. A deux journées de Makrok, eſt la petite république de Siklok, qui eſt diviſée en deux provinces alliées, mais qui vivent ſous des loix différentes & fort oppoſées. La première de ces provinces s'appelle Miho, & a été fondée par Mihac, célèbre légiſlateur, & le Licurgue des ſouterreins. Celui-ci fit des réglemens contre les dépenſes ſuperflues, & défendit ſévèrement toute ſorte de luxe: en ſorte que ce petit état, par la tempérance, & l'économie de ſes habitans, peut être regardé comme une autre Lacédemone. J'étois pourtant ſurpris de voir dans un état ſi bien réglé, &

qui ſe glorifie tant de l'excellence de ſes Loix, une ſi grande quantité de mendians; car quelque part où je portaſſe la vue, je voyois des arbres qui tendoient le bras aux paſſans, pour leur demander l'aumône, ce qui me paroiſſoit fort incommode pour les voyageurs : mais lorſque j'eus un peu mieux connu ce pays, je m'apperçus que cela ne venoit que de l'économie même des habitans; car comme tout le luxe eſt banni de chez eux, & que les richards ſe refuſent même les choſes néceſſaires; il s'enſuit que le petit peuple n'a point les occaſions de gagner ſa vie, & qu'il faut qu'il mandie, s'il ne veut mourir de faim. Je conclus de là, que l'épargne & l'avarice cauſent les mêmes inconvéniens dans les états, que les obſtructions du ſang dans le corps humain. Dans l'autre province qui porte le nom de Liho, on vit ſplendidement & dans la bombance; rien n'eſt épargné pour la magnificence. Cela fait fleurir toutes ſortes d'arts & de profeſſions. Le peuple eſt animé au travail pas l'appas du gain, & il n'y a nul des citoyens qui n'ait l'occaſion, non ſeulement d'éviter la miſère, mais même de s'enrichir; enſorte que ſi quelqu'un ſe trouve dans l'indigence, il ne peut s'en prendre qu'à ſa propre pareſſe ou à ſa fainéantiſe. Ainſi la profuſion des riches donne l'ame à tout le corps

de l'état, comme la circulation du ſang, fortifie les membres, & les fait végéter.

Le territoire de la ville de Lama eſt contigu à celui de Liho. Lama eſt une école célèbre de médecine. Cet art eſt ſi cultivé, qu'un médecin ne ſauroit paſſer pour habile, s'il n'a fréquenté les leçons qui ſe font à Lama. La ville eſt ſi remplie de médecins, qu'on y voit plus de docteurs que d'autres perſonnes. Il y a des rues entières, où l'on ne voit que des boutiques d'apothicaires, & des magaſins d'inſtrumens anatomiques. Un jour que je me promenois par la ville, je rencontrai un petit arbre qui vendoit des catalogues, contenant le nombre des gens morts cette année-là à Lama. J'en pris un, & j'y vis avec ſurpriſe qu'il n'étoit né de l'année d'auparavant que cent cinquante arbres, & qu'il en étoit mort ſix cens.. Je ne pouvois pas comprendre comment, dans un lieu où Appollon (1) ſembloit avoir fixé ſa réſidence, il pouvoit arriver tous les ans une ſi terrible mortalité. J'entrai chez un libraire; apprenez-moi de grace, lui dis-je, quelle peſte a pu ſi fort ravager cette ville l'année dernière? Il me répondit que deux ans auparavant il étoit mort bien davantage de monde, & que ce qui

(1) Dieu de la médecine.

m'étonnoit n'étoit que la taxe ordinaire, & la proportion accoutumée entre ceux qui naiſſent, & ceux qui meurent. Il ajouta que les habitans de Lama, étoient continuellement affligés par des maladies qui hâtoient leur mort, & que cette ville ſeroit entièrement déſerte, ſi on n'y envoyoit des recrues des autres endroits de la province. Cela me perſuada que je ferois bien de quitter ce ſéjour, d'autant plus que j'avois encore dans l'eſprit ce qui m'étoit arrivé dans le pays des philoſophes, & les inſtrumens d'anatomie que j'y avois vus. Je marchai donc ſans m'arrêter, juſqu'à un village diſtant de quatre mille pas, où l'on ne connoît point de médecin, ni par conſéquent de maladie.

En deux jours de tems je gagnai le pays libre. Tous les habitans y ſont leurs propres Juges. Ils conſiſtent en famille diſtinguées les unes des autres, qui ne reconnoiſſent aucune domination, ni aucune loi, & qui cependant forment entre elles une eſpèce de ſociété, dont les vieillards conſultent enſemble ſur les affaires communes, & exhortent chacun à la concorde & à l'obſervance de ce premier précepte de la nature, « ne faites pas à autrui ce que vous ne » voudriez point qu'on vous fît.

Sur toutes les portes des villes, & des villages, l'image de la liberté paroiſſoit en bas

relief, foulant aux piés des ceps & des chaînes avec cette inſcription, la liberté vaut plus que l'or. Dans la première ville où j'entrai, tout me parut aſſez tranquille : mais je remarquai que chaque citoyen portoit ſur l'épaule des rubans de diverſes couleurs. J'appris que ces rubans étoient la marque des différentes factions qui partageoient alors la ville. Les avenues des maiſons des grands étoient gardées par des ſoldats armés, qui ſe tenoient prêts à combattre ; car la trêve n'avoit pas plutôt ceſſé que la guerre recommençoit. Je partis tout tremblant de ce pays-là : & je ne me crus en liberté, que lorſque je me vis loin de cette terre libre.

J'arrivai dans la province de Jochtan, dont j'avois ouï faire une deſcription qui m'avoit fort allarmé ; & je m'imaginois qu'il y avoit moins d'ordre, moins de sûreté & plus de confuſion que dans la terre libre ; car, à Jochtan, il y a une ſi grande diverſité de religions, qu'on croiroit que c'eſt l'égoût & le cloaque de toutes les ſectes du monde. Tous les dogmes répandus chez les divers peuples de la planète s'y enſeignent publiquement ; &, lorſque je penſois aux troubles excités en Europe par la diverſité des religions, j'oſois à peine entrer dans cette capitale, dont les rues & les places ſont remplies

de temples des ſectes différentes & oppoſées, qui habitent dans la ville. Mais ma crainte fut bientôt diſſipée, quand je vis de tous côtés régner l'union & la concorde, ſans être interrompues par aucune diviſion. Dans les affaires politiques, c'étoit la même forme; on ne voyoit qu'un même ſentiment, une même tranquillité & un même ſoin. Comme il étoit défendu, ſur peine de la vie, de troubler la dévotion ou les cérémonies religieuſes les uns des autres, la diverſité des dogmes ne portoit perſonne à ſe fâcher contre un autre; les diſſentions y régnoient ſans hoſtilité; on y diſputoit ſans altercation & ſans invectives; & il n'y avoit point de haine, parce qu'il n'y avoit point de perſécution. On voyoit une certaine émulation louable parmi ces gens diviſés; ils s'animoient à l'envi à ſe ſurpaſſer les uns les autres par la pureté de leurs mœurs & par leur régularité de vie, s'efforçant de prouver, par cette voie, la préexcellence de leur religion. Ainſi la ſageſſe des magiſtrats avoit tellement réglé toutes choſes, que cette diverſité de dogmes n'excitoit pas plus de trouble dans l'état, que les diverſes boutiques des marchands en excitent ſur une place, quand, par la ſeule bonté des marchandiſes, ils attirent les chalands, ſans uſer, ni de violence, ni de ruſe, ni de ces autres

moyens que l'envie dicte. Delà vient que la moindre ſemence de diſcorde eſt étouffée dès ſa naiſſance ; & on ne fomente que cette honnête émulation qui tend à l'avantage de l'état. Un ſavant de ce pays-là m'expliqua encore plus au long les mœurs de la nation, la nature du gouvernement, & les cauſes de cette tranquillité : & ce qu'il me dit à ce ſujet fut ſi fort de mon goût, que je l'ai toujours eu gravé dans l'eſprit. A la vérité, je lui fis des objections, mais il y ſatisfit ſi bien, que je fus obligé d'avouer ma défaite, d'autant plus qu'il étayoit toutes ſes preuves d'exemples tirés de l'expérience. Je fus donc obligé de me rendre, & de reconnoître que la liberté de penſer étoit la ſource de cette concorde & de cette tranquillité ; mais je dreſſai une autre eſpèce d'attaque, en témoignant à mon adverſaire, que le devoir des légiſlateurs, en fondant des républiques, étoit d'enviſager plutôt le bonheur à venir des peuples, que le préſent ; & qu'ils ne devoient pas tant chercher à flatter le goût des mortels, qu'à ſe conformer aux vues du créateur. Alors mon Jochtanien me regardant : Pauvre homme, me dit-il, que vous vous trompez, ſi vous croyez que Dieu, qui eſt la vérité même, puiſſe ſe plaire à un culte feint, maſqué & hypocrite ! Les autres nations forcent un chacun,

par l'autorité ſouveraine, à ſe ſoumettre à une certaine règle de foi, & nous voyons que cette conduite ouvre la porte à l'ignorance & à la diſſimulation; car perſonne n'oſant déployer ſes véritables ſentimens, il arrive qu'on profeſſe extérieurement ce qu'on ne croit point dans l'intérieur. Delà vient cette froide indolence des théologiens dans la recherche de la vérité; delà vient encore que l'on ſe jette dans les études profanes, car les prêtres eux-mêmes, pour ne point s'attirer le titre infâme d'hérétiques, abandonnent l'étude des choſes ſaintes, & ſe tournent entièrement à une autre qui n'eſt pas ſujette aux mêmes inconvéniens, & dans laquelle on ne court pas riſque de perdre, ni la vie, ni la liberté. Le vulgaire condamne quiconque s'écarte de l'opinion dominante; mais Dieu reprouve les hypocrites & les diſſimulateurs; & une foi erronée, mais ſincère, lui déplaît infiniment moins qu'une foi orthodoxe, mais ſimulée. Ces raiſons me fermèrent la bouche: je perdis l'envie de diſputer avec une nation ſi ſubtile. Il y avoit déja deux mois que j'étois en voyage, lorſque j'arrivai enfin au pays de Tumbac, qui confine à la principauté de Potu. Il me ſembloit être dans ma patrie, me voyant preſqu'à la fin d'une courſe ſi déſagréable. Les Tumbaques ſont la plupart

oliviers. C'eſt une nation dévote, mais rude & brutale. Je fus deux heures dans l'auberge où j'étois venu loger, ſans pouvoir obtenir à manger, quoique j'euſſe demandé pluſieurs fois à déjeûner. La cauſe de ce retardement venoit de la dévotion déplacée de l'hôte, qui ne mettoit jamais la main à aucun ouvrage, s'il n'avoit fini ſa prière du matin. Quand il eut achevé,

Il vint, pâliſſant de courroux,
Et murmurant tout bas des injures groſſières,
M'apporter quelques mauvais choux,
Et du pain de ſes chambrières.

Je payai cher ce vilain déjeûné, & je puis dire que je n'ai jamais rencontré d'hôte ni plus dévôt, ni plus brutal. Il vaudroit bien mieux, diſois-je alors à moi-même, ſe répandre un peu moins en oraiſons, & exercer un peu mieux les devoirs de l'hoſpitalité. Je diſſimulai cependant mon reſſentiment, ſachant combien il eſt dangereux d'exciter la bile des dévots. Autant qu'on voyoit de citoyens dans la ville, autant on voyoit de catons & de rigides cenſeurs des mœurs. Ils vont tous par les rues la tête penchée, & leurs rameaux baiſſés; ils déclament ſans ceſſe contre les vanités du ſiècle, & condamnent juſqu'aux plaiſirs les plus innocens. Ils ſe font une fauſſe réputation de ſainteté par

leurs perpétuelles cenſures & leurs réprimandes aigres & atroces. Pour moi, comme j'étois fort épuiſé de fatigues, je tâchois de me refaire par des récréations innocentes; mais je m'apperçus bientôt que mes dévots n'approuvoient point cela, & chaque maiſon étoit à mes yeux un tribunal où les pécheurs venoient faire l'aveu de leurs crimes. Pluſieurs de ces dévots voyant que les reprimandes ni les châtimens ne faiſoient que blanchir ſur moi, commencèrent à me fuir comme la peſte, ou quelqu'autre mal contagieux. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur la biſarrerie de cette nation; j'acheverai de la dépeindre par un ſeul exemple qui exprime parfaitement ſon caractère. Dans le tems que j'étois à Potu, j'avois lié amitié avec un Tumbaque; &, ayant paſſé par haſard enſemble devant un cabaret, il m'invita à y entrer. Je ne me fis pas preſſer. Le Tumbaque ſavoit que j'aimois un peu mes plaiſirs. Il me fit là-deſſus un long ſermon, & me lava la tête en des termes qui me faiſoient frémir d'horreur. Pendant que cet autre Caton lançoit les foudres de ſa cenſure, nous vuidions nos verres, & nous les vuidâmes ſi bien, que nous tombâmes tous deux par terre, gris comme des cordeliers, en ſorte qu'on fut obligé de nous porter chez nous, demi-morts. Après que les vapeurs de la

boiſſon ſe furent diſſipées, & que, m'étant éveillé, je fus revenu à moi-même, je ne pouvois aſſez admirer la dévotion des Tumbaques, la concluſion de mes réflexions fut que leur grand zèle étoit plutôt l'effet de leurs humeurs noires & de leur bile, qu'un véritable mouvement de piété. Je ne voulus pas dire tout haut ce que j'en penſois pendant que j'étois chez cette nation; & je partis ſans m'expliquer à perſonne ſur ce ſujet.

J'arrivai enfin à Potu fort fatigué, & avec des jarrets ſi affoiblis par cette longue marche, qu'ils pouvoient à peine porter mon corps. Ce fut le 10 du mois de néflier, que je rentrai dans cette capitale. J'eus d'abord l'honneur de préſenter mes éphémérides au prince, qui en ordonna auſſitôt l'impreſſion; car il eſt bon de remarquer que l'art de l'imprimerie, que les Européens & les Aſiatiques ſe vantent d'avoir inventé, eſt connu des Potuans depuis beaucoup plus de tems. Ceux-ci furent ſi ſatisfaits de la relation de mon voyage, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de la lire. Je voyois courir par les rues des arbriſſeaux portant des exemplaires de mon journal, & criant de toutes leurs forces: » Re-» lation exacte d'un voyage fait autour de toute » la terre, par le courreur de la cour Scabba » (l'Etourdi).

Enflé de ce ſuccès, je me crus en droit d'aſpirer à quelque emploi important, me flattant même que l'on préviendroit ma demande; mais, comme je vis que je me trompois dans mon calcul, je fis une nouvelle tentative auprès du prince, lui inſinuant quelles étoient mes vues, & le priant de récompenſer mes peines, que j'exagérai le plus qu'il me fut poſſible. Le prince, qui étoit la bonté même, fut touché de mes prières, & me promit, de la manière du monde la plus affable, qu'il auroit ſoin de moi. Il me tint à la vérité parole; mais toute la faveur que je reçus ſe borna à une augmentation de gages. Je m'étois attendu à une autre récompenſe de mes peines, & je ne pouvois goûter la grace que l'on croyoit m'avoir faite. Mais, comme je n'oſois plus fatiguer le prince de mes importunités, je m'adreſſai au grand chancelier, & lui decouvris ce qui me tenoit au cœur. Il reçut mes plaintes avec ſa bonté accoutumée, & me promit ſa protection; mais il m'avertit en même tems de me déſiſter de mes prétentions abſurdes, & m'exhorta à mieux connoître mes talens & la foibleſſe de ma caboche. La nature, ajouta-t-il, a été pour toi une vraie marâtre, & t'a refuſé les qualités de l'ame qui frayent le chemin aux grands emplois. Tu ne dois pas viſer où tu ne ſaurois atteindre. Imites

le naturel des autres, & défais-toi du tien. Pour obtenir ce que tu demandes, il faudroit que le prince fût mal informé, ou qu'il eût réſolu d'enfreindre les loix de l'état. Contente-toi de la ſituation où le ſort t'a mis, & renonce à des eſpérances auxquelles la nature a mis obſtacle. Il finit en louant les peines que je m'étois données dans mon dernier voyage : mais il ajouta que ce n'étoit point là un mérite qui dût m'élever aux honneurs, puiſque, par la même raiſon, il faudroit faire des ſénateurs de tous les peintres, ſculpteurs & autres, parce qu'ils réuſſiroient bien dans leurs profeſſions : ce qui ne ſauroit ſe faire ſans cauſer un grand préjudice à l'état, & ſans l'expoſer au mépris de ſes voiſins, vu que, s'il falloit récompenſer le mérite, il falloit auſſi que les récompenſes fuſſent convenables aux différentes eſpèces de mérite.

Touché de ces raiſons, je me tins pendant quelque tems en repos ; mais bientôt je revins à mon premier dégoût pour mon emploi, & il me ſembloit trop dur de vieillir dans des fonctions ſi baſſes. Je repris donc le deſſein déſeſpéré que j'avois eu ci-devant de chercher quelque choſe dans les affaires politiques, qui eût beſoin de réformation, & de me rendre utile à l'état par quelque projet qui me fût en même

tems avantageux à moi-même. On a vu qu'avant mon dernier voyage, j'avois ſérieuſement penſé à cela, & que j'en avois été détourné par un ami. Toutefois j'avois examiné le fort & le foible de la république potuane, & j'avois appris chez les Cocklékuans, qu'un état eſt en danger lorſque les femmes ſont admiſes aux charges publiques, parce que ce ſexe impérieux & ambitieux cherche toujours à étendre ſon autorité & ſa puiſſance, & peu-à-peu à s'arroger la ſouveraineté. Sur cela, je réſolus de demander que les femmes fuſſent expulſées de l'adminiſtration des charges, & qu'elles en fuſſent exclues pour jamais. Je me flattois d'avoir bientôt force partiſans, m'aſſurant qu'il ne me ſeroit pas difficile de prouver les maux inſéparables de l'autorité des femmes, & le danger où le ſexe maſculin ſeroit ſi on n'y mettoit ordre. Que, s'il arrivoit que l'abolition entière de la coutume en queſtion parût trop difficile & trop délicate, j'étois réſolu de demander au moins que la puiſſance féminine fût refrénée, & renfermée dans des bornes plus étroites. Mon projet avoit trois buts : 1°. de remédier à l'inconvénient auquel l'état étoit ſujet ; 2°. d'améliorer ma condition en rendant un ſervice ſi ſignalé ; 3°. de venger le tort que les femmes m'avoient fait, & d'effacer la tache qu'elles

m'avoient tant de fois imprimée. J'avoue franchement ici, que mon intérêt & ma vengeance furent le principal mobile de mon deſſein : mais je diſſimulois adroitement ces vues, de peur que, ſous le prétexte du bien public, je ne paruſſe vouloir cacher le mien, comme ces autres innovateurs dont les projets annoncent toujours l'utilité publique, & paroiſſent pourtant n'avoir pour but que l'intérêt particulier à ceux qui les examinent de plus près.

Cependant je dreſſai mon projet, & je l'étayai des meilleures raiſons que je pus trouver, après quoi j'eus l'honneur de le préſenter au prince. Son alteſſe m'avoit toujours témoigné beaucoup d'affection. Elle fut frappée à la vue d'une entrepriſe ſi hardie & ſi extravagante qu'elle prévoyoit bien qui ſeroit la cauſe de ma perte. Elle tâcha de m'en détourner,

. . . . . par prières & par menaces.

Mais moi, ne comptant pas moins ſur l'utilité de mon projet, que ſur les ſuffrages du ſexe maſculin, me flattant qu'il n'abandonneroit pas la cauſe commune, je ne fus point ému des menaces, ni des prières du prince, & il ne put ébranler ma conſtante réſolution. Enſuite de cela, je fus mené ſur le marché, la corde au col, attendant le réſultat des délibérations du

ſénat. Enfin, pour abréger, ma ſentence fut prononcée & envoyée au prince pour être confirmée : cela fait, elle fut publiée à ſon de trompe dans les termes ſuivans.

« Ayant examiné mûrement la loi du ſieur » l'Etourdi, premier coureur de la cour, con- » tenant un projet d'exclure le ſexe féminin des » charges de l'état, nous avons jugé qu'elle ne » pouvoit être reçue ſans un grand préjudice » pour la république, qui eſt compoſée en par- » tie de femmes, leſquelles ne ſouffriront pas » patiemment cette excluſion, d'où il pourroit » ſuivre divers troubles dans l'état. D'ailleurs » nous eſtimons que ce ſeroit une injuſtice » d'exclure des honneurs des arbres qui en ſont » dignes par leurs talens, puiſque la nature » n'agiſſant point aveuglément, il eſt à croire » que ce n'eſt pas pour rien qu'elle les a com- » blés de ſes dons. Nous croyons que, dans la » diſtribution des charges, on doit plus avoir » égard au mérite qu'aux noms ; & que, puiſ- » que l'état manque ſouvent de bons ſujets » mâles, il ſeroit ridicule & extravagant de » déclarer, par un décret du ſénat, la moitié » de la république inhabile à exercer les char- » ges, & indigne d'y parvenir, pour la ſeule » raiſon du ſexe, qui n'eſt qu'un haſard de la » naiſſance. C'eſt pourquoi, tout bien compté

» & rabattu, nous condamnons ledit ſieur l'E-
» tourdi à la punition accoutumée, pour avoir
» propoſé un projet ſi fou & ſi téméraire ».

Le prince étoit fort affligé de cette affaire. Ce n'étoit point la coutume que le ſouverain révoquât le décret du ſénat, lorſqu'une fois il l'avoit ſigné, confirmé, & livré pour être publié ; mais celui-ci avoit inſéré une clauſe portant que, puiſque j'étois étranger, né dans un monde nouveau & inconnu, où l'on comptoit parmi les heureux talens un eſprit prématuré, je ſerois exempt de la peine de mort ; mais qu'auſſi, pour que les loix ne fuſſent point infirmées par une impunité entière, je ſerois détenu en priſon juſqu'au commencement du mois de bouleau, auquel tems je ſerois envoyé en exil avec les autres violateurs des loix. Cela étant ainſi conclu, je fus jetté dans un cachot. Pluſieurs de mes amis tâchoient de me perſuader de proteſter contre cette ſentence, vu que parmi mes juges il y avoit eu beaucoup de dames qui avoient jugé dans leur propre cauſe. D'autres prétendoient qu'il étoit plus sûr de reconnoître ma faute, & d'en rejetter la cauſe ſur le pays où j'avois pris naiſſance ; mais je rejettai conſtamment ce dernier avis, pour l'honneur des hommes, à la réputation deſquels un pareil aveu ne pouvoit que faire une grande brèche.

J'appris, quelques jours après, que le prince étoit réſolu de me pardonner tout-à-fait, pourvu que j'imploraſſe ſa miſéricorde, & que je demandaſſe pardon de ma faute, quoique la grande tréſorière Rahagna fit tout ſon poſſible pour détourner ce coup. Mais, à dire vrai, je n'étois point fâché de ma ſentence; car la mort me ſembloit moins dure que l'emploi que j'exerçois, & j'étois las d'être parmi ces arbres trop enflés de leur ſageſſe outrée. Je m'attendois à un meilleur ſort dans le Firmament, où l'on m'avoit dit que les étrangers étoient tous bien reçús ſans aucune diſtinction.

## CHAPITRE X.

*Voyage au Firmament.*

J'AI différé juſqu'à préſent de parler de cet exil ſingulier au Firmament, parce qu'il m'a ſemblé que c'étoit à ce chapitre qu'appartenoit ce que j'ai à en dire.

Deux fois par an, on voit arriver ſur la planète des oiſeaux d'une grandeur démeſurée, appellés cupac, c'eſt-à-dire, oiſeaux-de-poſte, qui viennent à certains tems marqués, & qui s'en retournent enſuite. La régularité de ces oiſeaux à venir & à s'en aller, a beaucoup

exercé les phyſiciens ſouterreins. Les uns croyent qu'alléchés par certains inſectes ou par une quantité prodigieuſe de mouches qui tombent dans certaines ſaiſons ſur la planète, & dont ces oiſeaux ſont extrêmement friands, ils deſcendent du Firmament pour s'en repaître : ils diſent qu'une preuve évidente de cela, c'eſt que lorſqu'il n'y a plus de mouches, ces oiſeaux s'en retournent auſſitôt vers le Firmament, & ce ſentiment eſt aſſez conforme au mien. Que cela puiſſe arriver par une direction particulière de la nature, on en a une preuve dans l'exemple de pluſieurs autres oiſeaux qui paroiſſent à des tems préfix dans d'autres pays, attirés ſans doute par le même ſujet. D'autres croyent auſſi que les oiſeaux en queſtion ſont dreſſés comme des gerfauts ou autres oiſeaux de rapine, par les habitans du Firmament, qui les lâchent dans la vue de leur faire rapporter quelque proye dont ils puiſſent profiter. Cette hypothèſe eſt appuyée ſur le ſoin & ſur l'adreſſe avec laquelle ces oiſeaux ont coutume de poſer doucement, lorſqu'ils ſont de retour, ce dont on les a chargés. On ajoute à cela d'autres circonſtances qui marquent, ou qu'ils ſont dreſſés & inſtruits, ou qu'ils ſont doués de quelque eſpèce de jugement ; car, lorſque le tems de leur départ de la planète approche, ils ſont

ſi doux & ſi apprivoiſés, qu'ils ſouffrent qu'on les enferme dans des filets, où ils reſtent cachés & immobiles, vivant des inſectes qu'on a déja ramaſſés, & qu'on leur donne, pour ainſi dire, avec la main. On les nourrit ainſi juſqu'à ce qu'on ait préparé ce qui eſt néceſſaire à ceux qu'on envoie en exil. Voici quel eſt l'appareil de ce départ. On attache avec des cordes une cage ou un coffre capable de contenir un homme ou un arbre au filet où l'oiſeau eſt enfermé, & on accommode ce filet de façon que l'animal a les aîles libres. Cela fait, on ceſſe de lui fournir des inſectes, & alors l'oiſeau comprenant qu'il eſt tems de partir, prend ſon eſſor & traverſe les airs. Telle étoit la voiture qui me devoit porter moi & les autres exilés dans un autre monde. Ceux qui devoient m'accompagner dans ce voyage, étoient deux Potuans condamnés pour différens crimes. L'un étoit métaphyſicien : il avoit diſputé ſur l'eſſence de Dieu & ſur la nature des eſprits. Son audace avoit d'abord été punie par la ſaignée, mais ayant perſiſté à vouloir diſputer, on l'avoit condamné à être exilé au Firmament. L'autre étoit un fanatique qui ayant conçu des doutes ſur la religion & ſur les droits de l'autorité civile, avoit paru vouloir bouleverſer l'état. Il avoit refuſé d'obéir aux loix de la république, ſous

prétexte que cette obéiſſance étoit contraire aux mouvemens de ſa conſcience. Ses amis avoient tâché de fléchir ſon opiniâtreté par les raiſons les plus efficaces, lui repréſentant combien les mouvemens de la conſcience & les inſpirations imaginaires étoient ſujettes aux illuſions. Souvent, lui diſoient-ils, on confond le zèle, la confiance & les inſpirations, avec la mélancolie & les vapeurs d'un cerveau égaré; ils ajoutoient que rien n'étoit plus ridicule que d'en appeller au témoignage de ſa propre conſcience, ni de plus injuſte que de prétendre que les mouvemens de notre ame fuſſent une règle de foi pour les autres qui peuvent ſe ſervir des mêmes argumens contre nous, & oppoſer conſcience à conſcience. Enfin, ils lui faiſoient voir que quiconque s'attachoit obſtinément à ce principe, couvrant ſon opiniâtreté du voile de ſa conſcience, ne devoit point jouir du droit de citoyen, vu que c'eſt le devoir d'un bon citoyen d'obéir aveuglément aux loix de l'état; & que de ne vouloir pas, ou de dire qu'on ne peut pas rendre une telle obéiſſance, c'étoit donner dans la folie des fanatiques, qui veulent qu'il n'y ait point d'autre règle dans l'état, que le dictamen de leur conſcience. Mais comme les raiſons ni les preuves ne font aucun effet ſur l'eſprit des fanatiques, celui-ci ne vou-

lut point démordre de ſes ſentimens ; c'eſt pourquoi il fut condamné à l'exil. Ainſi la troupe des exilés fut cette fois-là de trois : d'un innovateur, d'un métaphyſicien & d'un fanatique. Vers le commencement du mois de bouleau, on nous tira des priſons, & on nous conduiſit en des lieux ſéparés. Je ne ſaurois dire ce qui arriva à mes collègues ; j'étois trop occupé de mes propres affaires, pour prendre garde à celles des autres. Ce que je ſais de sûr, c'eſt qu'ayant été conduit au lieu accoutumé, je fus enfermé dans le coffre avec les vivres néceſſaires pour un voyage de quelques jours. Peu de tems après, les oiſeaux voyant qu'on ne leur donnoit plus à manger, pour les avertir, en quelque ſorte, qu'ils devoient partir, prirent leur vol, fendant les airs avec une rapidité merveilleuſe. Les habitans de la région ſouterreine croyent communément que l'eſpace entre la planète de Nazar & le Firmament eſt de cent milles ; je ne ſaurois dire ſi cette ſupputation eſt juſte ou non ; mais ſeulement qu'il me ſembla que cette eſpèce de navigation aërienne avoit duré vingt-quatre heures. Un long ſilence avoit régné pendant ce voyage, mais enfin un bruit confus commença à frapper mes oreilles, & me fit juger que j'approchois de quelque terre habitée. Je compris, un moment après, que les oiſeaux étoient dreſ-

ſés

ſés & exercés avec ſoin; car ils posèrent leurs coffres avec tant d'adreſſe & d'habileté, que rien ne ſouffrit le moindre dommage. Alors je me vis environné d'une multitude extraordinaire de ſinges, dont la vue m'effraya beaucoup, me ſouvenant de ce que j'avois ſouffert de la part de ces animaux ſur la planète de Nazar. Mais ma frayeur redoubla, lorſque j'entendis ces ſinges diſcourir entr'eux, & que je les vis ſe promener vêtus d'habits de différentes couleurs. Je compris cependant que ce devoient être les habitans de la terre où je venois d'aborder; &, comme j'étois accoutumé à voir des monſtres, je commençai à prendre courage, ſur-tout lorſque je vis ces ſinges s'approcher de moi d'un air d'affabilité, me tirant doucement de ma cage, & me recevant avec humanité comme un nouvel hôte. Ils venoient tour-à-tour auprès de moi, m'adreſſant ces mots, *pul aſſer*. Comme ils répétoient ſouvent cette bien venue, je la répétai auſſi, & cela excita de grands éclats de rire parmi eux, marquant, par leurs geſtes, qu'ils ſe plaiſoient à m'entendre proférer ces paroles. Cela me fit juger que ce peuple étoit léger, babillard & amateur de nouveautés. Vous auriez dit d'un tambour à les entendre parler. Leurs paroles partoient tout d'une haleine, avec une volubilité ſemblable à un torrent. En un mot, ils étoient,

pour l'habillement, les mœurs, le langage & la figure du corps, diamétralement opposés aux Potuans.

D'abord ils parurent étonnés à l'aspect de ma figure, & cela parce qu'ils ne me voyoient point de queue : car, comme de toutes les brutes, il n'y en a point qui aient plus la forme du corps humain que les singes, si j'avois eu une queue, ils m'auroient pris pour un animal de leur espèce, d'autant plus que tous ceux qui avoient été apportés chez eux de la planète de Nazar, leur avoient paru d'une figure fort différente. Dans le tems de mon arrivée, la mer étoit extrêmement enflée à cause du voisinage de la planète de Nazar ; car de même que sur le globe, le mouvement de l'océan s'accorde avec le cours de la lune, ainsi la mer de ce firmament croît & décroît selon le cours ou le décours de la planète de Nazar.

Je fus d'abord conduit dans une grande maison toute brillante de pierreries, de miroirs, de marbre, de vases précieux & de tapisseries. Il y avoit des sentinelles à la porte, ce qui me fit comprendre que ce logis n'étoit pas celui d'un singe du commun. En effet, j'appris bientôt que c'étoit l'hôtel du consul. Celui-ci, curieux de pouvoir s'entretenir avec moi, fit venir des maîtres de langue pour m'apprendre

celle du pays. Au bout de trois mois, j'en ſus aſſez pour pouvoir ſoutenir une converſation, & je croyois avoir mérité l'admiration publique par la promptitude de mon génie & la force de ma mémoire : mais je me trompois, & j'avois paru d'un eſprit ſi tardif & ſi hébété à mes maîtres, qu'ils avoient penſé pluſieurs fois perdre patience, & abandonner le diſciple. C'eſt pour cela que, comme j'avois été ſurnommé Schabba ou l'Etourdi chez les Potuans, à cauſe de la hâtiveté de mon eſprit, ces ſinges-ci, à cauſe de ma ſtupidité & de ma lente conception, me nommèrent, par ſobriquet, Kakidoran, c'eſt-à-dire, le nigaud : car il eſt bon de remarquer qu'ils n'eſtiment que ceux qui conçoivent d'abord les choſes, qui ſe répandent en verbiages, & qui parlent avec rapidité. Dans le tems que j'apprenois la langue de ces ſinges, mon hôte me mena pluſieurs fois par la ville, qui me parut abonder en toute ſorte de luxe & de magnificence ; car nous étions ſouvent obligés de nous faire faire place par la force, au travers des chaiſes, des carroſſes, des valets & d'une foule de peuple qui rempliſſoit les rues; mais tout cela n'étoit pourtant rien ſi on le compare avec le luxe qui règne dans la capitale, où l'on voit en raccourci tout ce que la vanité des hommes peut inventer.

Dès que j'eus appris la langue, mon hôte me mena à cette ville, dans le deſſein de me donner en préſent à un ſénateur dont il eſpéroit de captiver les bonnes graces par un don ſi extraordinaire. Le deſſein étoit d'un ſinge qui entend ſes intérêts : car il faut ſavoir que le gouvernement du pays eſt ariſtocratique, en ſorte que l'autorité ſouveraine réſide dans le Sénat, dont les membres ſont tous patriciens, depuis le premier juſqu'au dernier ; & tout ce qui eſt de famille plébeïenne, ne peut prétendre qu'à la charge de capitaine ou de juge de quelque ville médiocre. Quelques-uns parviennent pourtant au conſulat ; mais il faut qu'ils aient quelque mérite éclatant, comme mon hôte, qui n'étoit parvenu que par cette voie ; car il avoit un génie ſi fécond, que, dans l'eſpace d'un mois, il avoit forgé vingt-huit projets ; & quoiqu'ils ne s'accordaſſent pas avec l'utilité publique, ils étoient pourtant des preuves de la fécondité de ſon eſprit, propres à le rendre recommandable ; car, dans tout le monde ſouterrein, il n'y a point de pays où les innovateurs ſoient plus eſtimés que dans cette république. La ville capitale s'appelle Martinie ; elle donne ſon nom à tout le pays, & eſt fameuſe par l'avantage de ſa ſituation, par la beauté des ouvrages qu'on y fabrique, par ſon commerce,

ſa navigation & les vaiſſeaux de guerre qu'on y équipe. Je ne la crois pas inférieure à Paris, quant au nombre de maiſons & d'habitans. Les rues y fourmilloient de tant de monde quand j'y arrivai, que nous étions obligés de frapper à droite & à gauche pour pouvoir paſſer, & nous rendre au quartier où le ſyndic du grand ſénat étoit logé ; car c'étoit à lui à qui le conſul avoit réſolu me donner.

Quand nous fûmes proche de l'hôtel de M. le ſyndic, mon hôte s'arrêta pour s'atifer, ne jugeant pas à propos de paroître devant ſon ſupérieur ſans être un peu paré. Là-deſſus je vis accourir par troupes certains domeſtiques appellés vulgairement malkattes ou atifeurs, dont on ſe ſert avant que d'entrer chez les ſénateurs. Ces gens-là ſe tiennent aux environs des palais des magiſtrats ; &, dès qu'ils voyent quelqu'un qui veut entrer, ils volent à lui, vergettent ſes habits, en ôtent les taches, & redreſſent juſqu'aux moindres plis qu'il peut y avoir. L'un d'eux s'empara d'abord de l'épée du conſul, la frotta & la rendit luiſante ; l'autre lui attacha des rubans de diverſes couleurs à la queue : car ces ſinges n'ont rien de plus à cœur que la parure de leurs queues. J'ai vu des ſénateurs, & ſur-tout des femmes de ſénateurs, qui, à certains jours de fêtes, paroient

leurs queues, & y mettoient des ornemens pour plus de mille écus de notre monnoie. Mais, pour revenir au conſul, un troiſième atiſeur vint avec un inſtrument géométrique, pour examiner les dimenſions de l'habit, & pour voir s'il étoit fait ſelon les règles de proportion & de ſymmétrie. Un quatrième vint avec une bouteille de fard dont il lui barbouilla le viſage. Un cinquième examinoit ſes pieds, dont il rognoit les ongles avec une dextérité admirable. Un ſixième apporta de l'eau de ſenteur dont il lui donna à laver. Enfin, pour couper court, l'un prit un linge pour le ſécher, l'autre un peigne pour le peigner, & un miroir pour le faire mirer : le tout ſe fit avec autant de ſoin & d'exactitude que nos géomètres ont coutume d'en apporter en meſurant & en enluminant leurs cartes géographiques. Quels attirails, me diſois-je alors tout bas, ne faudra-t-il pas aux dames pour ſe parer, s'il en faut tant aux hommes ! Et en effet les femmes de Martinie donnent dans un excès qui n'eſt pas croyable, & elles cachent leur laideur ſous une ſi grande quantité de fard, qu'à force de vouloir briller, elles ſe rendent dégoûtantes. La ſueur ne ſe mêle pas plutôt avec ce fard, que ces dames ſentent le relant, à-peu-près comme pluſieurs ſauces mêlées enſemble par un cuiſinier ; on ne

ſait pas bien ce qu'elles ſentent, mais on ſait qu'elles ne ſentent pas bon.

Cependant mon hôte, nettoyé, peint & poncé, comme je viens de le dire, entra dans l'hôtel de M. le Syndic, ſuivi ſeulement de trois valets de pied. Arrivé dans la cour, il quitta ſes ſouliers de peur de ſalir le pavé qui étoit de marbre. On le laiſſa une heure dans le veſtibule, en attendant qu'on allât avertir M. le ſyndic de ſon arrivée; & il ne fut introduit qu'après avoir fait les préſens par leſquels on achète dans ce pays-là la faveur des gardes. Le ſyndic étoit aſſis ſur un ſiège doré. Dès qu'il nous vit, il fit de grands éclats de rire, & nous adreſſa mille queſtions triviales & puériles.

Le conſul répondoit à toutes;
Et moi, l'on me voyoit ſuer à groſſes gouttes.

A chaque réponſe,

Notre ſyndic rioit; &, retrouſſant ſon nez.
Pouſſoit des éclats forcenés.

Je croyois qu'on avoit voulu jouer une farce en élevant ce perſonnage à la magiſtrature, & je ne pouvois pas comprendre comment la république avoit pu donner la charge de ſyndic, qui eſt la ſeconde du ſénat, à un pareil baladin. Je ne laiſſai pas paſſer long-tems ſans en dire mon ſentiment à mon hôte; mais celui-ci m'aſ-

ſura que M. le ſyndic étoit un homme de mérite, qui avoit beaucoup d'acquis, & il m'en donnoit pour preuve les différens emplois qu'il avoit exercés dans le même tems, lorſqu'il étoit encore tout jeune, ajoutant qu'il avoit une conception ſi aiſée & ſi vive, qu'il traitoit les plus grandes affaires parmi les pots & les verres; & que même à ſes repas, il forgeoit un édit toutes les fois qu'on deſſervoit, & en dreſſoit la minute avant que le maître-d'hôtel eût changé les ſervices. Je lui demandai là-deſſus, ſi des ordonnances conçues en ſi peu de tems étoient de longue durée; & il me répondit qu'elles duroient juſqu'à ce qu'il plût au ſénat de les abolir. Cependant monſeigneur le ſyndic s'entretint une demi heure avec moi, diſcourant avec cette loquacité qu'on remarque en Europe chez les barbiers. Après quoi, il ſe tourna vers mon hôte, & lui dit que je pourrois être reçu parmi ſes domeſtiques, quoiqu'il comprît bien à mon génie tardif,

Que j'étois né dans le pays des ſots,

& que par conſéquent je fuſſe à peine bon à quelque choſe. J'ai auſſi remarqué, répartit mon hôte, une eſpèce d'engourdiſſement d'eſprit en lui; mais, lorſqu'on lui laiſſe le tems de réfléchir, il porte un jugement aſſez ſolide ſur les

ſujets qu'on lui propoſe. Tout cela ne ſert de rien ici, pourſuivit le ſyndic ; la quantité d'affaires n'y ſouffre point de délai. Ayant dit cela, il voulut connoître ſi j'étois bien fort & bien robuſte, & m'ordonna de lever de terre un fardeau qu'il fit apporter. Comme il vit que je m'en acquittois ſans peine : la nature, me dit-il, t'a refuſé les qualités de l'eſprit, & t'a pourvu de celles du corps. En achevant ces mots, il me fit paſſer dans un autre appartement, où je trouvai quantité d'officiers & de domeſtiques qui me reçurent avec beaucoup de civilité, mais qui me rompirent la tête par leurs jaſeries & par leurs geſticulations. Ils me firent mille queſtions ſur notre monde ; &, comme je leur diſois tout ce que je pouvois m'en rappeller, & qu'ils ne paroiſſoient pas encore ſatisfaits, j'étois obligé de mêler le fabuleux avec le vrai ; encore n'étoient-ils pas las de me queſtionner. Enfin mon hôte ſortit d'auprès du ſyndic, & m'annonça que ſon excellence me faiſoit l'honneur de me retenir à ſa cour. Le diſcours du ſyndic m'avoit fait juger déja que l'emploi qu'il me deſtinoit n'étoit pas des plus brillans : je m'imaginois qu'il m'avoit placé parmi ſes gardes ou parmi les officiers de ſa bouche. Pour m'en éclaircir, je m'en informai du conſul, qui me répondit que ſon excellence avoit eu la bonté

de me nommer ſon premier porteur de chaiſe, avec vingt-cinq ſtalates de gage. La ſtalate de Martinie revient à deux écus de notre monnoie. Le conſul ajouta que ſon excellence avoit promis de ne m'employer qu'à la porter elle & madame ſon illuſtre épouſe.

Je fus frappé de cette réponſe comme d'un coup de foudre; je repréſentai combien il étoit indigne d'un homme de famille d'être employé à des fonctions ſi baſſes: mais je fus bientôt interrompu par les officiers & les domeſtiques qui venoient par troupes m'aſſommer de leurs impertinentes félicitations. Enfin je fus conduit dans une chambre où l'on m'avoit ſervi un ſouper auquel je ne fis pas grand mal; car, dès que j'eus un peu mangé, je me couchai dans le lit qu'on m'avoit préparé.

J'avois l'eſprit ſi agité, qu'il m'étoit impoſſible de fermer l'œil. L'accueil que ces ſinges m'avoient fait, me revenoit toujours dans la tête, & certainement il falloit avoir la patience d'un Spartiate pour digérer l'affront qu'on m'avoit fait. Je déplorois le ſort où j'étois réduit dans ce pays, & je le trouvois plus dur que celui que j'avois eu ſur la planète de Nazar. Hélas! me diſois-je, que deviendroit ici le grand chancelier de Potu, ce perſonnage ſi rare, à qui il faut un mois entier pour dreſſer un Edit?

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A peine je m'étais éveillé je vis entrer un Capucin qui avait ordre de m'attacher une queue au derrière.

Dessin de C.P. Marillier 1787. gravé par R. Levrac

Quel ſeroit le ſort de la préſidente Palmka dans ce pays où les ſénateurs font des ordonnances parmi les pots & les verres ? Certainement ils ſeroient l'un & l'autre dans une très-petite conſidération. Delà je conjecturois que j'avois quitté le pays des ſages pour venir dans celui des fous. Fatigué de toutes ces idées, je m'endormis enfin. Je ne ſaurois dire au juſte combien de tems mon ſommeil dura; car, dans la Martinic, il n'y a point de différence entre le jour & la nuit. On n'y voit jamais d'obſcurité, ſi ce n'eſt à certains tems réglés, lorſque, par l'interpoſition de la planète de Nazar, le ſoleil ſouterrein eſt éclipſé. Cette éclipſe eſt ſur-tout remarquable lorſque la planète, laquelle nage aſſez près du Firmament, offuſque totalement le ſoleil par ſon ombre. Mais, comme cela n'arrive qu'après de longs intervalles de tems, & que le ſoleil, à cela près, donne toujours perpendiculairement ſur ce pays, on n'y diſtingue ni nuits, ni ſaiſons. Delà vient que les habitans ont pratiqué des bois, des allées & des caves pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil.

A peine je m'étois réveillé, que je vis entrer dans ma chambre un ſapajou qui ſe diſoit mon camarade, & qui avoit ordre de m'attacher, avec de la ficelle, une queue poſtiche au derrière, pour me rendre ſemblable aux autres

ſinges du pays. Ce ſapajou m'avertit en même tems, de me tenir prêt pour porter monſeigneur le ſyndic à l'académie, où il devoit ſe rendre dans une heure, ayant été invité avec les autres ſénateurs à venir aſſiſter à un programme public, qui devoit ſe faire à l'occaſion d'une promotion au doctorat, vers les quatorze heures après midi ; car il eſt bon de remarquer que, quoiqu'on ne puiſſe diſtinguer les jours des nuits, à cauſe de la clarté continuelle du ſoleil, on diſtingue cependant les tems par heures, demi-heures & quarts d'heures, & cela par le moyen de clepſydres ou horloges ; de ſorte que les jours de la Martinie ſont diviſés en vingt-deux heures. Si cependant les horloges d'une ville venoient malheureuſement à être dérangées, il faudroit avoir recours à celles d'un autre endroit pour les régler, parce que le ſoleil lançant toujours ſes rayons verticalement ſur cette région, il ne peut y avoir d'ombre, ni par conſéquent de montre ſolaire ; & quelque part que l'on faſſe un trou, quelque profond qu'il ſoit, s'il n'eſt couvert, le ſoleil y donne de tous côtés. Quant à l'année, elle eſt réglée ſur le cours de la planète de Nazar, qui fait ſon période autour du ſoleil une fois plus vîte que le firmament ſouterrain. A quatorze heures, je commençai à entrer en exercice de

ma charge ; & nouveau porteur, j'endoſſai la bricole ; &, la paſſant dans les bâtons de la chaiſe dorée, j'eus l'honneur de porter ſon excellence à l'académie. Arrivés dans l'auditoire, nous vîmes deux files de docteurs & de maîtres-ès-arts, aſſis ſelon leur rang. Dès que ces meſſieurs apperçurent le ſyndic, ils ſe levèrent tous, & lui tournèrent le dos, le ſaluant chacun de la queue : car c'eſt là leur manière de faire la révérence ; & c'eſt pour cela que meſſieurs les ſinges prennent tant de peine à orner leur queue. Pour moi, j'avoue que je trouvai cette coutume fort ridicule ; car, chez nous, c'eſt une marque d'indifférence ou de mépris, que de tourner le dos à quelqu'un ; & voilà comme chaque pays a ſa guiſe.

Celui qui devoit être gradué, paroiſſoit dans une chaire placée à l'extrémité de l'auditoire. L'acte de la promotion fut précédé d'une thèſe dont le ſujet étoit tel : « Diſſertation phyſique » d'inauguration, dans laquelle l'on examine & » l'on diſcute avec ſoin ce problême très-im- » portant : ſavoir, ſi le ſon que rendent les » mouches & quelques autres inſectes, vient » de la bouche ou du derrière ». Le préſident des thèſes entreprit de défendre le premier de ces deux ſentimens. Il fut attaqué avec vigueur par les oppoſans, & ſe défendit en lion ;

mais enfin la diſpute s'échauffa ſi fort, qu'elle étoit ſur le point de dégénérer en combat ſanglant ; & aſſurément on en fût venu aux mains, ſi le ſénat n'avoit arrêté cette fougue impétueuſe par ſon autorité. Pendant la diſpute, il y avoit des joueurs d'inſtrumens, qui, par leurs concerts, animoient les ergoteurs quand ils laiſſoient languir le diſcours, & qui les adouciſſoient lorſqu'ils s'échauffoient trop : mais c'eſt dans ce dernier point qu'ils réuſſiſſoient le moins ; car il eſt bien difficile d'obliger les eſprits à tenir un juſte milieu quand on diſpute ſur les choſes les plus importantes du monde ; on en a tous les jours des exemples ſur notre globe, où l'on voit d'étranges agitations, quand il s'agit de quelque queſtion creuſe & ſuſceptible de démêlés. Cependant cette querelle, qui ſembloit ne devoir ſe terminer que par le ſang & le carnage, finit par des éloges & des félicitations, comme dans nos univerſités, où, ſelon la coutume générale, le préſident deſcend de chaire toujours victorieux & triomphant. Ces thèſes, qui avoient penſé devenir tragiques, furent ſuivies d'une farce qui fut jouée ainſi : celui qui devoit être promu, s'aſſit au milieu de l'auditoire ; auſſitôt trois bedeaux de l'univerſité s'avancèrent gravement & à pas comptés, & lui jettèrent un muid d'eau ſur la tête, après quoi ils le parfumèrent

d'encens, & lui firent avaler un vomitif. Cela fait, ils ſe retirèrent en inclinant trois fois la tête, & en déclarant à haute voix, qu'il étoit duement & légitimement créé docteur. Etonné à la vue de ces cérémonies merveilleuſes & inconnues, je demandai à un ſapajou, homme de lettres, qui ſe trouvoit près de moi, ce que tout cela ſignifioit. Celui-ci, déplorant mon ignorance, me dit que l'encens & le vomitif marquoient que le candidat devoit ſe défaire de ſes anciens vices, revêtir de nouvelles mœurs, & ſe diſtinguer par-là du vulgaire. Cette explication me fit revenir de mon étonnement; &, raſſaſié d'admiration, je ne fis plus de queſtions, de peur de paſſer pour un homme qui n'avoit vécu qu'avec des bêtes.

Enfin le nouveau docteur, enveloppé dans une robe verte, & ceint d'une écharpe, fut reconduit à ſon nouveau logis par tout le parnaſſe Martinien, aux fanfares des timbales, des flutes & des trompettes. Comme il étoit de famille plébéienne ou roturière, il ne fut point porté en chaiſe, mais traîné ſur une brouette qui étoit précédée de coureurs en habits de cérémonie. Tout cela fut terminé, ſelon la louable coutume, par un feſtin ſuperbe, où tous les conviés ſe grisèrent de façon à ne pouvoir ſe ſoutenir, de ſorte qu'il fallut les porter juſques

dans leurs lits, dont ils ne ſe relevèrent que par le moyen des remèdes qu'ils prirent pour ſe rétablir. Cette promotion fut très-ſolemnelle, comme il eſt facile d'en juger par ces derniers traits; & je puis dire que je n'en ai jamais vu où l'on ait mieux bu, & qui ait été par conſéquent plus académique; je ne crois pas non plus que ſur notre globe, il y ait de docteur plus légitimement gradué que celui dont il s'agit.

Les procès ſe jugent dans ce pays-là avec une vîteſſe étonnante, & je ne puis qu'admirer la facilité de cette nation à concevoir & à décider les choſes ſur le champ & ſans aucune réflexion. Souvent, avant que les avocats aient fini leurs plaidoyers, les juges ſe lèvent & prononcent la ſentence avec autant de vîteſſe que d'élégance. J'ai ſouvent été voir les tribunaux dans le tems de l'audience, pour ſavoir de quelle manière on procédoit aux jugemens. D'abord je trouvai que les ſentences étoient fondées ſur la juſtice & ſur l'équité; mais, lorſque je vins à les examiner de près, elles me parurent folles, iniques & contradictoires, en ſorte qu'il me ſembloit plus raiſonnable de remettre un différend à la déciſion d'un coup de dez, qu'à celle des juges de ce pays-là. Je ne ſaurois rien dire des loix, à cauſe des changemens perpétuels qu'on y fait, & qui égale celui

celui des habits, dont les modes changent d'un an à l'autre. Delà vient qu'on punit aujourd'hui des actions qui n'étoient point criminelles lorſqu'elles furent commiſes, mais qui le ſont devenues dans la ſuite par l'établiſſement d'une nouvelle loi. C'eſt ce qui fait auſſi que les coupables appellent d'un tribunal ſubalterne à un tribunal ſupérieur, eſpérant de pouvoir ſe tirer d'affaire par ces délais, ce qui ne manque pas d'arriver, pour peu que le procès dure, car il ſurvient une nouvelle loi contraire à la précédente, qui juſtifie l'action pour laquelle on eſt en litige. L'inconſtance & la légéreté de ce peuple ſont inconcevables. Les loix & les coutumes les plus utiles ceſſent d'être de leur goût, dès qu'elles ceſſent d'être nouvelles. Les avocats ſont fort eſtimés dans ce pays-là, pour leur ſubtilité. Il y en a qui ſavent ſi bien faire tourner la roue (pour me ſervir de leurs expreſſions), qu'ils affectent de ne vouloir ſe charger que de cauſes douteuſes, ou même injuſtes, afin de pouvoir montrer leur adreſſe dans la diſpute, & avec quel art ils ſavent changer le noir en blanc. Souvent les juges favoriſent ces avocats, lorſqu'ils ont montré beaucoup de ſubtilité, pourvu ſeulement que la cauſe ait été un peu débattue. Nous avons bien remarqué, diſent ces juges, l'injuſtice de cette cauſe; mais il a

fallu donner quelque choſe à l'adreſſe avec laquelle elle a été défendue.

Les docteurs de ce pays-là enſeignent le droit pour différens prix, ſelon la nature des procès. Par exemple, ceux qui inſtruiſent dans la manière de défendre une cauſe mauvaiſe & injuſte, ou, comme on dit communément, dans l'art d'éblouir par de belles paroles, exigent vingt ſtercolates; mais ceux qui enſeignent à défendre les bonnes cauſes, n'en tirent que dix. Les formes du droit ſont en ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir le fonds, enveloppés, comme elles le ſont, dans ce cahos de loix entaſſées les unes ſur les autres; car les Martiniens ayant le génie haut & vif, ne peuvent ſouffrir ce qui eſt ſimple & dépouillé d'embarras; ils ne font cas que de ce qui eſt ſubtil, embrouillé, confus & obſcur. Ils portent ce goût juſques dans les matières de religion. Celle qu'ils profeſſent ne conſiſte pas dans la pratique, mais dans de vaines ſpéculations. Ainſi il y a, dans leur théologie, deux cens trente opinions différentes touchant la figure ſous laquelle il faut concevoir la divinité; trois cens quatre-vingt-ſeize ſur la nature & la qualité des ames. S'ils fréquentent les écoles de théologie, ce n'eſt pas pour y apprendre à bien vivre & à bien mourir, mais pour s'inſtruire dans l'art &

la ſubtilité avec laquelle les orateurs ſacrés s'expriment ; car plus il y a d'obſcurité dans leurs diſcours, plus ils ſont applaudis, tant il eſt vrai que ce peuple ne trouve beau que ce qu'il ne comprend pas. Les prédicateurs s'attachent plus aux paroles qu'aux choſes ; & s'appliquent davantage au choix des mots, au tour des phraſes & des périodes, qu'à la force du raiſonnement ; ne ſe ſouciant pas de perſuader leurs auditeurs, mais de flatter leurs oreilles, & de les amuſer par l'arrangement étudié de leurs diſcours. Tout cela m'empêcha de parler de la religion chrétienne, qui eſt dépouillée de tout fard & de toute pompe, & dont la ſimplicité prouve la vérité.

J'ai déja dit qu'il n'y avoit point de pays au monde où les innovateurs fuſſent plus eſtimés que chez les Martiniens, qui en effet font plus ou moins cas d'un projet, ſelon qu'il eſt plus ou moins abſurde. Un jour j'expliquois à un certain ſapajou la nature de la terre, lui prouvant qu'elle étoit habitée ſous ſa ſuperficie. Sur cela, mon homme ſe mit en tête de faire creuſer, pour s'ouvrir un paſſage chez les nations qui étoient ſouterreines à l'égard des Martiniens. Son projet fut reçu avec de grands applaudiſſemens, & l'on établit auſſitôt une compagnie *du commerce ſouterrein*, dont les actions

furent bientôt remplies, les Martiniens accourant en foule pour porter leur argent à la banque : mais tout le projet s'en alla en fumée, & ne ſervit qu'à troubler l'état & à ruiner les particuliers. On ne fit pourtant aucun mal à l'innovateur, au contraire, on le loua d'avoir eu une idée ſi relevée & ſi hardie ; en ſorte que les Martiniens diſoient hautement que ſi leur entrepriſe n'avoit pas réuſſi, ils avoient du moins

. . . . . La gloire de l'avoir tentée.

Cependant cette affaire m'ayant parfaitement inſtruit du caractère de cette nation, je formai auſſi le deſſein de mériter ſon eſtime, & d'améliorer ma fortune par quelque invention ſingulière. Je m'appliquai à rechercher ce qu'il y avoit de défectueux dans l'état, & je crus y avoir réuſſi. En effet, je m'apperçus que le pays abondoit en artiſans inventifs & ſubtils, mais qu'il manquoit d'ouvrages utiles. Sur cela, je propoſai de faire une loi pour l'établiſſement de quelques ouvrages qui puſſent être avantageux à la république. Mais ce projet étoit trop ſage & trop ſolide pour être goûté par une nation qui n'aime que les folies & les bagatelles, auſſi n'en retirai-je que du mépris & des railleries. Je m'emportai alors contre ma

ſtupidité. Tu n'es qu'un ſot, un lâche, & tu mérites de paſſer tes jours dans le digne emploi de porteur : c'eſt ainſi que je m'apoſtrophois moi-même. Je ne perdis pourtant pas courage ; &, ayant éprouvé que je n'avancerois rien à propoſer des choſes ſolides, je réſolus de tenter ſi je ne pourrois point ſurmonter la malignité de mon étoile par quelque projet extravagant & fou. Je m'en ouvris à un ſapajou qui m'excita en m'adreſſant les vers ſuivans :

Si tu veux te tirer de cet état ſi vil,
Et te donner un nom inſigne,
Fais quelque choſe qui ſoit digne
De la potence ou de l'exil.

Et comme il me raconta que pluſieurs avoient fait fortune par des fadaiſes & des niaiſeries d'enfans, ſur-tout en inventant quelque nouvelle parure ou quelque nouvelle mode d'habit, je compris qu'il falloit abſolument faire le fou avec des gens qui étoient en délire. J'appellai donc à mon ſecours les inventions les plus extravagantes de nos Européens ; &, les ayant paſſées en revue dans mon imagination, je m'arrêtai aux ornemens de tête vulgairement nommés perruques, & je réſolus d'en introduire l'uſage chez les Martiniens. Une choſe pouvoit beaucoup faciliter mon deſſein : c'étoit la quantité de chèvres que le pays nourriſſoit,

& dont les poils étoient tout-à-fait propres à être treſſés & friſés ; d'ailleurs je n'étois point ignorant dans cette profeſſion, mon bienheureux tuteur l'ayant exercée, j'avois eu l'occaſion d'en apprendre quelque choſe. J'achètai donc des poils de chèvre, & j'en fis une perruque que je me mis ſur la tête. Dans cet équipage, je me préſentai à monſeigneur le ſyndic, qui fut étonné à la vue de ce phénomène. Il me demanda ce que c'étoit que cela ; &, ſans me donner le tems de lui répondre, il m'ôta la perruque de deſſus la tête, la mit ſur la ſienne, & courut au miroir pour ſe voir ſous cette coëffure. Il fut ſi ſatisfait de ſa figure, que, treſſaillant de joie, il s'écria : « Jupiter » n'eſt point mon couſin ». Il paſſa ſur le champ dans l'appartement de ſa femme, pour la rendre témoin du ſujet de ſa joie. Cette dame, agréablement ſurpriſe à cette vue, ne put retenir ſes tranſports ; elle ſe jetta au col de ſon mari, l'aſſurant qu'elle n'avoit jamais rien vu de plus joli que cette nouvelle coëffure, & toute la famille fut de cet avis. Alors le ſyndic ſe tournant vers moi : mon pauvre Kakidoran, me dit-il, ſi ce que tu viens d'inventer agrée autant au ſénat qu'à moi, tu peux te promettre une brillante fortune dans notre république.

Je remerciai très-humblement ſon excellence

de la bonne volonté qu'elle me témoignoit, & la ſuppliai de ſe charger d'une requête que j'avois deſſein de préſenter au ſénat ſur ce ſujet: ce qu'il me promit. Voici comme étoit conçue cette requête :

« Excellentiſſimes, illuſtriſſimes, très-généreux, très-nobles & très-ſages ſénateurs & ſeigneurs,

» Le penchant naturel qui me porte à avancer le bien public, m'a engagé à imaginer cette coëffure nouvelle & inconnue juſqu'à ce jour, que j'ai l'honneur de préſenter à vos excellences, & que je ſoumets à l'examen de votre très-grave tribunal, ne doutant pas qu'elle n'ait le bonheur de lui plaire, vu que cette nouvelle invention tend à la gloire & à l'ornement de la nation, & qu'elle ſervira à faire connoître au monde entier, que l'illuſtre nation Martinienne eſt auſſi diſtinguée du reſte des mortels par les ornemens qui rendent la figure extérieure reſpectable & majeſtueuſe, qu'elle leur eſt ſupérieure par les qualités de l'eſprit. Je puis proteſter ſur ma conſcience, que je n'ai point en vue mon intérêt particulier, & que je ne prétends à aucune récompenſe, m'eſtimant trop heureux ſi je puis avoir contribué à l'utilité publique & à la gloire de la nation. Si toutefois

» vos excellences jugeoient à propos de récom-
» penſer mon ouvrage, j'y ſouſcrirois de bon
» cœur, pour faire connoître à toute la terre,
» juſqu'où s'étend leur munificence, & pour
» animer les autres à inventer des choſes auſſi
» utiles, & même davantage, s'il étoit poſſible.
» C'eſt dans cette ſeule vue que je ne m'oppo-
» ſerai point aux bienfaits dont il plaira au ſé-
» nat & au peuple de Martinie de me gratifier.
» Du reſte, je me recommande aux bonnes
» graces de vos excellences, & j'ai l'honneur
» d'être,

» Illuſtriſſimes ſeigneurs,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,

KAKIDORAN.

A Martinie le 7e du mois d'aſtral.

Le ſyndic ne manqua pas de produire en plein ſénat, & la requête, & la perruque. J'appris que le même jour toutes les affaires avoient ceſſé, & qu'il n'avoit été queſtion que d'examiner la perruque, tant elle avoit frappé les eſprits de cette grave compagnie. Cependant on en vint aux opinions; l'ouvrage fut loué; on accepta les offres de dévouement de l'ouvrier, & on lui fixa une récompenſe. Il n'y eut que trois ſénateurs qui s'oppoſèrent à cette réſolution; mais on ſe

moqua d'eux, & on les traita de gens groſſiers, & peu dignes des charges qu'ils occupoient.

L'arrêt du ſénat ayant été dreſſé, je fus mandé pour comparoître dans la ſalle de l'aſſemblée. Dès que je fus entré, un ſapajou des plus âgés ſe leva & me remercia au nom de l'état, m'aſſurant qu'on pourvoiroit à ce que j'euſſe une récompenſe proportionnée au mérite de mon invention; après quoi, il me demanda combien il me faudroit de tems pour faire une ſeconde coëffure pareille à celle-là. Je répondis, ſur le premier point, que j'étois aſſez récompenſé par les applaudiſſemens que tant de grands perſonnages donnoient à mon travail, & par les éloges d'un ſénat auſſi illuſtre; ſur le ſecond point, je promis une autre perruque dans l'eſpace de deux jours; & que, pourvu que j'euſſe quelques ſinges adroits à qui je puſſe montrer mon art, je me faiſois fort de fournir, dans l'eſpace d'un mois, toute la ville de perruques. A ces mots, le ſyndic me parla ainſi: A Dieu ne plaiſe, Kakidoran, dit il, que cet ornement ſoit commun à toute la ville, & s'aviliſſe ainſi par un uſage trop répandu. C'eſt par cette parure qu'il faut que les nobles ſoient diſtingués des roturiers. Cet avis fut applaudi de tous les ſénateurs, & l'on chargea les cenſeurs de prendre bien garde que l'arrêt du ſénat ne fût pas

violé, & que perſonne ne s'avisât de porter perruque, à moins qu'il ne fût du corps de la nobleſſe, de peur que les roturiers ne ſouillaſſent un ornement réſervé aux têtes des patriciens. Mais cette ordonnance eut le ſort qu'ont toutes les loix concernant le luxe, lorſqu'on y énonce des exceptions; elle ne fit qu'exciter davantage le peuple à la tranſgreſſer; car, comme la mode des perruques plut à tout le monde, ceux des citoyens qui avoient de l'argent ou des amis achetèrent des titres de nobleſſe: de ſorte qu'en fort peu de tems, une partie de la ville fut ennoblie. Enfin, comme ce feu-là ſe répandit dans les provinces, qu'on accouroit de tous les côtés pour préſenter des ſuppliques au ſénat, & comme on en étoit fatigué, on réſolut de lever l'arrêt prohibitif, & de permettte à un chacun l'uſage des tignaſſes; de manière qu'avant mon départ de Martinie, j'eus le plaiſir de voir toute la nation entignaſſée (1). Ce fut un ſpectacle bien plaiſant, de voir tout un peuple de ſinges enterré dans de vaſtes perruques. Le projet plut néanmoins ſi fort, qu'il donna lieu à l'établiſſement d'une nouvelle époque qui fut nommée, dans

(1) J'abandone cette expreſſion à tous les chiens-couchans qui vont à la chaſſe des mots.

les annales martiniennes, l'an des perruques.

Pour revenir à ce qui me regarde, je dirai que je me vis comblé d'éloges, couvert d'un manteau de pourpre, & reporté au logis dans la chaise de monseigneur le syndic; en sorte que le porteur qui étoit mon collègue autrefois, me servit ce jour-là de cheval. Le même jour, je fus admis à la table du syndic, ce qui continua sur ce pied-là. Cependant cet heureux prélude de bonheur ne me parut pas devoir être négligé; je résolus de poursuivre ma pointe; &, comme on m'avoit donné des gens pour m'aider à travailler, j'eus bientôt fait autant de perruques qu'il en falloit à tout le sénat; &, après qu'un mois se fut écoulé dans cette occupation, on m'accorda des lettres de noblesse conçues en ces termes:

« Le sieur Kakidoran, natif d'une certaine » contrée qu'on appelle Europe, ayant bien » mérité de la république par une invention » aussi noble que salutaire, & s'étant rendu » par là toute la nation martinienne redevable, » nous avons résolu de l'aggréger au corps de » la noblesse, en sorte que lui & ses descen- » dans soient tenus dès aujourd'hui pour bons » & vrais nobles, & qu'ils jouissent des droits, » privilèges & immunités attachés à cette » qualité. Nous ordonnons aussi que ledit sieur

» ne ſoit plus nommé Kakidoran, mais Kiki-
» dorian. Enfin, comme ce nouvel état de-
» mande quelqu'éclat, nous lui avons aſſigné
» une penſion de deux cens patars par an, afin
» qu'il ait de quoi ſoutenir ſa nouvelle dignité.
» Donné dans la ſalle du ſénat de Martinie le
» quatrième du mois de Merian. Scellé du
» grand ſceau du ſénat ».

C'eſt ainſi que de vil porteur, je fus élevé à la dignité de noble. Je vécus quelque tems dans une grande gloire & une proſpérité parfaite. Les Martiniens remarquant que j'étois bien avant dans les bonnes graces du ſyndic, me faiſoient beaucoup la cour. Ils pouſsèrent la baſſe flatterie juſqu'à m'attribuer, dans des vers faits à ma louange, des vertus que je n'avois certainement point. Quelques-uns ne balancèrent pas de faire une longue liſte de mes ancêtres, & de me faire deſcendre en droite ligne des héros qui avoient ſervi la république dans les premiers ſiècles : ils ſavoient pourtant bien que j'étois né dans un monde inconnu. Mais je ne me ſouciois guère d'une pareille généalogie, & je n'étois nullement curieux de me donner des ſinges pour ancêtres.

Comme c'eſt auſſi l'ordinaire chez les Martiniens de célébrer les queues des grands ſeigneurs, à-peu-près comme nos poëtes célèbrent

les appas de leurs maîtreſſes, bientôt je vis venir des rimeurs à foiſon, qui m'apportoient des poëmes faits à la louange de ma queue, quoiqu'ils ſuſſent bien, les ſtipons, que je n'en avois qu'une poſtiche. Enfin leur adulation alla ſi loin, qu'un perſonnage qui n'étoit pas de la lie du peuple, à beaucoup près, mais dont je veux taire le nom par conſidération pour ſa famille, n'eut pas honte de venir m'offrir la jouiſſance de ſa femme, moyennant que je vouluſſe le recommander à monſeigneur le ſyndic. Ce vil penchant que tous les Martiniens ont à la flatterie, fait que leurs annales ne valent pas la peine d'être lues quant à la matière, qui n'eſt qu'un vain fatras d'éloges; mais le ſtile en eſt vif, poli & élégant. Auſſi peut-on aſſurer que le pays produit de meilleurs poëtes que d'hiſtoriens; & que, dans le genre ſublime, les Martiniens l'emportent ſur toutes les autres nations. J'avois joui d'une parfaite ſanté depuis que j'étois dans ce pays-là, quoique je fuſſe fort incommodé de la chaleur cauſée par cette préſence continuelle du ſoleil. Cela fut cauſe que je tombai enfin malade d'une fièvre violente, mais qui ne dura pas long-tems. Cependant j'eus beſoin d'un médecin. Celui qu'on fit venir m'incommoda par ſon babil plus que ma fièvre. J'eus de la peine à m'empêcher de rire dès que

je le vis, l'ayant auſſitôt reconnu pour un barbier qui m'avoit raſé autrefois. Je lui demandai comment il avoit pu ſe transformer, en ſi peu de tems, de barbier en docteur en médecine; il me répondit qu'il exerçoit l'une & l'autre profeſſion. Cela me fit balancer ſi je me fierois à ce ſinge univerſel; &, comme je lui témoignai que l'étendue de ſon ſavoir m'effrayoit, & que j'aimerois mieux être entre les mains de quelqu'un qui ne fît profeſſion uniquement que de la médecine, il me jura bien ſaintement, qu'on ne trouveroit point un tel médecin dans toute la ville; ainſi je fus obligé de m'en remettre à lui. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut la promptitude du barbier-docteur, qui, après m'avoir ordonné de prendre une certaine potion, s'en alla auſſitôt, alléguant qu'il avoit beaucoup d'autres affaires qui ne lui permettoient pas de s'arrêter long-tems auprès de moi. Lui ayant demandé quelles étoient ces affaires ſi preſſantes, il me répondit que l'heure approchoit où il devoit ſe rendre dans une petite ville du voiſinage pour y faire ſes fonctions ordinaires de greffier.

Cette polymatie eſt fort du goût des Martiniens, en ſorte qu'ils ne font point de ſcrupule d'exercer dans le même tems pluſieurs offices oppoſés. Ce qui leur donne cette con-

fiance, c'eſt cette vivacité d'eſprit avec laquelle ils expédient tout : mais les fautes & les bévues que je leur ai vu faire, m'ont convaincu que ces génies fougueux & pleins de feu, ſervoient plutôt à l'ornement qu'à l'utilité de la république.

Après avoir paſſé deux ans dans ce pays-là, tantôt porteur, tantôt noble ; il m'arriva une aventure qui penſa être cauſe de ma perte. Je jouiſſois de la faveur de ſon excellence, & madame ſon épouſe me témoignoit tant d'affection, que j'étois regardé comme le premier de ceux qui partageoient ſes bonnes graces. Elle m'honoroit ſouvent de ſon entretien particulier, & elle ſembloit ſe plaire beaucoup avec moi, néanmoins elle m'avoit toujours parlé avec retenue, & je n'avois point ſujet d'interprêter mal ſes démarches, étant bien éloigné de ſoupçonner qu'une femme de ce rang, ſi diſtinguée par ſa naiſſance, cachât, ſous le voile de l'amitié, une paſſion impure. Mais, avec le tems, ſes diſcours équivoques me firent naître quelques ſoupçons qui furent conſidérablement augmentés

Par ſes airs affectés, ſes geſtes enfantins,
Ses ſanglots, ſes ſoupirs, ſouvent même ſes larmes.

Enfin j'ouvris entièrement les yeux, quand je

vis entrer chez moi une fille de chambre de la dame, qui me remit, de la part de ſa maîtreſſe, la lettre ſuivante :

« Très-cher Kikidorian,

» Ma naiſſance & la pudeur qui eſt le partage » de notre ſexe, ont empêché juſqu'à préſent » les étincelles de mon amour, renfermées dans » mon cœur, d'éclater au dehors, & de dé- » générer en incendie ; mais enfin je ſuis trop » preſſée de ma paſſion, pour que j'en puiſſe » cacher plus long-tems la violence.

Pardonne cet indigne aveu,
Que l'excès de l'amour m'arrache.

PTARNUSE.

Je ne ſaurois exprimer combien je fus frappé à la vue de cette déclaration inattendue. Mais comme j'aimois mieux m'expoſer à la vengeance d'une femme mépriſée, que de troubler les droits de la nature, en mêlant mon ſang avec une créature de cette eſpèce, je répondis en ces termes,

« Madame,

» La bienveillance dont M. le ſyndic m'a » toujours honoré, & les bienfaits dont il m'a » comblé, quelque peu digne que j'en fuſſe, » tout cela, dis-je, me met dans une » impoſſibilité morale de ſatisfaire vos deſirs ;

» impoſſibilité

» ſans compter une infinité d'autres motifs que
» j'omets, & qui me déterminent à m'expoſer
» plutôt, madame, à votre colère, que de
» conſentir à une choſe ſi criminelle parmi les
» créatures raiſonnables. Vous exigez de moi
» ce qui me paroît plus dur que la mort, &
» vous me chargez d'un office dont je ne puis
» m'acquitter ſans couvrir de honte & d'igno-
» minie toute votre illuſtre famille, un office
» dont le préjudice rejaillit principalement ſur
» la perſonne de mon maître. Je vous proteſte
» donc, madame, que je ne ſaurois conſentir
» à votre deſir, quoiqu'en toute autre occa-
» ſion, je me fiſſe un honneur de vous marquer
» mon entière obéiſſance.

KIKIDORIAN.

J'ajoutai au bout de la lettre les vers ſuivans par manière d'avis:

Conſidérez l'ignominie,
L'opprobre & la honte infinie
Où vous allez vous plonger ſans retour;
Si vous ne combattez cet impudique amour.
Dans la retraite & le ſilence,
Il en eſt encor tems, repaſſez à loiſir,
Quel eſt le ſolide plaiſir
Que l'on goûte dans l'innocence.
Enfin rappellez bien à votre ſouvenir,
Pour achever de vous guérir,
Ce que c'eſt que l'honneur, la pudeur, la décence;

Je cachetai cette lettre de mon cachet, & la remis à la fille, pour qu'elle la rendît à ſa maîtreſſe. Elle eut l'effet que j'avois prévu; c'eſt-à-dire, que l'amour de la dame ſe changea en haine.

Elle tâche d'abord d'exprimer ſa douleur,
Et le chagrin qui la déſole;
Mais la colère & la fureur
L'empêchent tour-à-tour, en lui preſſant le cœur,
De pouvoir proférer une ſeule parole.

Cette dame ſi irritée diſſimula quelque tems avec moi, juſqu'à ce qu'elle eût rattrapé le poulet qu'elle m'avoit écrit. Alors, elle ne garda plus de meſures. Elle ſuborna de faux témoins, qui aſſurèrent avec ſerment, qu'en l'abſence de monſeigneur le ſyndic, j'avois voulu ſouiller ſa couche. Tout cela fut conduit avec tant d'adreſſe & de vraiſemblance, que le ſyndic, ne doutant nullement de mon prétendu crime, me fit jetter dans un cul-de-baſſe-foſſe. Dans cette extrémité, il ne me reſtoit qu'un moyen de me tirer d'affaire, c'étoit d'avouer un crime que je n'avois point commis, & de demander grace & miſéricorde à monſeigneur le ſyndic. Cette démarche pouvoit fléchir ſa colère, ou du moins l'adoucir, & faire diminuer mon ſupplice. Je réſolus de prendre cette voie, ſachant combien il eſt extra-

vagant de vouloir plaider contre les grands, ſur-tout dans ce pays-là, où l'on ne fait pas attention à la juſtice d'une cauſe, mais au rang des parties litigantes. Ainſi je renonçai à toute défenſe, & j'eus recours aux prières & aux larmes, ſuppliant, non pas qu'on me remît entièrement la peine, mais qu'on voulût bien la diminuer.

Ce fut par cet aveu d'un crime auquel je n'avois jamais ſongé, que j'échappai à la mort; mais je fus, en revanche, condamné à une perpétuelle captivité. On m'ôta mes lettres de nobleſſe, & on les fit brûler par la main du bourreau. Je fus moi-même mis à la chaîne, & condamné à paſſer mes jours à ramer ſur une galère. Cette galère appartenoit à la république, qui l'envoyoit aux Mézendores, ou terres étranges. Ce voyage ſe fait une fois par an, & l'on part au commencement du mois de Radir. On va quérir dans ce pays des marchandiſes que la Martinie ne produit pas; en ſorte que les Mézendores ſont à l'égard de cette république, ce que les Indes ſont à l'égard de nous. La compagnie du commerce mézendorique eſt compoſée de marchands nobles & roturiers. Les marchandiſes des navires ſe partagent, auſſitôt qu'ils ſont de retour, entre les intéreſſés, ſelon le nombre d'actions qu'ils ont

dans la banque. Les navires, qui ſont, comme je l'ai déja inſinué, des eſpèces de galères, vont à voiles & à rames; chaque rame a deux forçats qui la font agir, & c'eſt à quoi j'étois condamné. On conçoit bien que ce n'étoit pas ſans répugnance que je me voyois réduit à une ſi dure extrémité, d'autant plus que je n'avois rien fait qui eût pu mériter qu'on me mît avec des gens de ſac & de corde. Les Martiniens jugeoient diverſement de mon affaire; ils en parloient ſelon les différentes paſſions qui les animoient. Les uns croyoient que j'étois coupable; mais ſi mon crime paroiſſoit atroce, la demi-grace qu'on m'avoit faite ſembloit auſſi parler en ma faveur. D'autres diſoient que, quand je ſerois criminel, on devoit avoir égard à mes ſervices. Les plus honnêtes des ſinges murmuroient entr'eux, & ſe diſoient à l'oreille, que j'avois été fauſſement accuſé; mais perſonne n'oſoit prendre ma défenſe, de peur de ſe mettre à dos mes accuſateurs qui étoient puiſſans. Je réſolus cependant de m'armer de patience. Une choſe me conſoloit, c'étoit ma navigation prochaine; car, comme j'étois toujours très-avide de nouveautés, je me réjouiſſois d'avance, eſpérant de voir, dans ce voyage, des choſes étonnantes, bien que je ne vouluſſe pourtant pas ajouter foi à tout ce que les ma-

riniers me racontoient, & qu'il ne pût m'entrer dans l'eſprit, qu'il y eût tant & de ſi étonnans prodiges dans la nature. La galère ſur laquelle j'étois, avoit divers interprêtes qui étoient aux gages de la compagnie des Mézendores, & c'étoit par leur ſecours que le trafic ſe faiſoit entre les deux nations.

## CHAPITRE XI.

*Navigation de Klimius aux terres étranges.*

AVANT que j'entre en matière, il eſt bon d'avertir les cenſeurs rigides & de mauvaiſe humeur, de ne pas trop froncer le ſourcil aux choſes que je vais raconter, parce qu'elles leur paroîtront contraires à la nature, & par-là même incroyables.

Chacun à ſon gré peut gloſer ;
Mais je n'en veux point impoſer,
Par un pompeux amas de brillantes paroles :
Je raconte des faits, & non des fariboles.

Il eſt certain que ce que je vais dire eſt incroyable, mais il eſt très-vrai, & j'en ai été le témoin oculaire. Les gens groſſiers & ignorans qui n'ont jamais mis le pied hors de leur porte, comptent pour fable tout ce qui eſt au-delà de leur portée. Mais les ſavans, ſur-tout ceux qui ſont

verſés dans la phyſique, & qui ont appris par l'expérience combien la nature eſt féconde, & combien elle varie dans ſes productions, portent des jugemens plus équitables ſur les choſes que les voyageurs racontent quelque étranges qu'elles ſoient.

Eſt-on plus étonné, dans les Alpes cruelles,
De voir de tous côtés des cous longs & pendans ?
L'eſt-on dans Meroë (1) pour y voir des mamelles
Plus groſſes de moitié que les plus gros enfans ?
Que dis-je ! eſt-on ſurpris, quand on voit la nature
Prodiguer aux Germains la taille & la figure,
Leur donner un teint blanc, des cheveux blonds, crépus,
Des yeux bleus, un air fier, des bras longs & charnus ?
Mais que dirons-nous des pygmées,
Et de leur nombreuſes armées,
Dont le plus grand ſoldat n'a pas deux pieds de haut ?
Cela nous paroît un défaut,
Dont la ſeule penſée à rire nous excite,
Et nous frappe d'étonnement ;
Mais pour la gent courte & petite,
Chez qui nul n'eſt fait autrement,
Ce ſpectacle n'a rien que de fort ordinaire.

On a vu autrefois dans la Scythie des hommes nommés Arimaſpes, qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, d'autres qui avoient

(1) Ile d'Egypte : les géographes varient fort ſur ſa ſituation.

la plante des pieds tournée devant derrière. On en a vu en Albanie qui avoient des cheveux blancs dès leur enfance. Les Sarmates ne mangeoient que de trois en trois jours. En Afrique on célébre encore la mémoire de certains perſonnages, qui faiſoient mille enchantemens en prononçant ſeulement quelques paroles. On a vu des gens, chez les Illiriens, dont la vue tuoit ceux qui les regardoient trop longtems quand ils étoient en colère. Ils avoient chacun deux prunelles à chaque œil. Dans les montagnes des Indes, on a trouvé des hommes qui avoient des têtes de chien, qui jappoient comme ces animaux, & on en a vu d'autres qui avoient leurs yeux derrière les épaules. On en a découvert d'autres aux extrémités des Indes qui avoient le corps tout hériſſé de poils, ou chargé de plumes comme des oiſeaux, ne prenant aucune nourriture, & ne vivant que de l'odeur des fleurs qu'ils vont humer. Qui eſt-ce qui croiroit ces choſes & pluſieurs autres ſemblables, ſi Pline, auteur (1) très-grave, n'aſſuroit, non pas qu'il les a entendues raconter

(1) Pline le naturaliſte étoit un homme fort crédule, fort amateur du merveilleux, & qui a écrit beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit que par des gens peu dignes de foi.

à quelqu'un, ou qu'il les a lues dans quelque livre, mais qu'il les a vues de ſes propres yeux? Qui croiroit enfin que la terre eſt concave, qu'elle renferme dans ſes entrailles, un ſoleil & des planètes, ſi ce myſtère n'avoit été découvert par mon expérience? Qui croiroit, dis-je, qu'il y a un pays habité par des arbres animés & raiſonnables, ſi cette même expérience n'avoit ôté tout ſujet de doute. Cependant, je ne ferai de procès à perſonne, pour en douter encore; car j'avoue que j'ai eu moi-même des ſcrupules à cet égard, avant que je fiſſe ce voyage, & je traitois tout cela de contes à dormir debout.

Au commencement du mois de Radir.

Nous faiſons voile enfin, & nous fendons les vagues;

Pendant quelques jours nous eûmes le vent ſi favorable, qu'il ne fut point beſoin du tout de faire agir nos rames, vu que les voiles ſuffiſoient pour nous faire voguer; ce qui m'accommodoit fort; mais quatre jours après,

Le vent tombe, & ſoudain la voile eſt inutile:
Allons, forçats, courage, & d'une main agile,
Exercez ſur les flots vos tranchans avirons.

Le patron du navire, ou ſi on l'aime mieux, le capitaine de la galère, voyant combien ce travail m'étoit dur, permit que je me repoſaſſe

de tems en tems, & m'exempta enfin tout à fait de cet office d'eſclave. Je ne ſaurois dire d'où lui vint cette compaſſion pour moi, ſi ce fut parce qu'il étoit perſuadé de mon innocence ou parce qu'il me jugeoit digne d'un meilleur ſort à cauſe de la fameuſe invention des perruques. Il en avoit trois lui-même, qu'il me chargea de lui friſer & accommoder; de ſorte que me voilà devenu de forçat friſeur de perruques. La bonté du capitaine alla toujours en augmentant, & lorſqu'il envoyoit un nombre de perſonnes à terre, il me mettoit toujours de la partie, ce qui me donnoit lieu de ſatisfaire ma curioſité naturelle.

Nous fûmes quelque tems ſans rien voir de fort remarquable; mais bientôt

Au milieu de la mer, nous vîmes des objets
Qui nous parurent fort étranges.

C'étoient des ſirènes, qui, dès que la mer étoit un moment tranquille, accouroient en nâgeant vers notre navire, & nous demandoient l'aumône:

Elles étoient de forme humaine,
Charmantes & pleines d'appas
De la ceinture en haut; mais delà juſqu'en bas;
Elles n'offroient aux yeux qu'une horrible baleine.

La langue qu'elles parloient étoit aſſez ſem-

blable à celle des Martiniens, auſſi s'entretinrent-elles avec pluſieurs perſonnes de l'équipage ſans le ſecours d'aucun interprète. Une d'entre elle me demanda un morceau de chair ſalée, & le lui ayant donné, elle s'écria :

Tu ſeras un héros puiſſant & glorieux.

Cette prophétie me fit rire, la regardant comme vaine & extravagante, quoique les mariniers m'aſſuraſſent que rarement les prédictions des ſirènes tomboient à faux. Après huit jours de navigation nous découvrîmes le pays que les pilotes nomment Picardanie. En entrant dans le premier port, j'apperçus une pie qui voloit autour de notre navire, & l'on m'aſſura que cette pie étoit l'inſpecteur-général des douanes & des gabelles. J'eus de la peine à m'empêcher de rire en entendant cela, & en voyant un ſi grave perſonnage

S'élever dans les airs ſur des aîles de plumes.

Je jugeois par la figure de l'inſpecteur général, de celles des gardes de la douane, que je croyois devoir être des mouches, puiſque leur général étoit une pie. Celui-ci ayant aſſez voltigé autour du navire, prit ſon vol vers la terre, & revint bientôt après avec trois autres pies de moindre condition, & toutes enſemble

elles ſe perchèrent ſur la poupe de la galère. Je crus que je créverois de rire, quand je vis quelques-uns de nos interprètes s'approcher avec reſpect de ces pies, & s'entretenir avec elles. La cauſe de leur venue étoit pour s'informer, ſelon la coutume, s'il n'y avoit point de contrebande dans notre navire, & ſur-tout de ces herbes, qu'on nomme vulgairement *ſlac*. On viſite ordinairement tous les coins & recoins du navire, toutes les malles, coffres & hardes mêmes, pour découvrir s'il n'y a point de cette herbe, qui eſt très-ſévèrement défendue. La raiſon de cette défenſe vient de ce que les habitans ont accoutumé de donner des choſes très-utiles en échange de ces herbes étrangères, qui diminuent auſſi le prix de celles du pays, leſquelles ſervent néanmoins au même uſage : de ſorte qu'en cela les Picardans reſſemblent aux Européens, qui n'eſtiment les choſes qu'à proportion de l'éloignement des lieux d'où on les tire, & où elles ſont produites. L'inſpecteur général des douanes deſcendit avec d'autres pies dans notre navire, & en ſortant, il nous regarda de travers, témoignant par-là que le commerce avec les Picardans nous ſeroit défendu, parce que nous avions de la contrebande. Mais le capitaine de la galère, ſachant déja par expérience de quels moyens il faut

uſer pour appaiſer MM. les inſpecteurs des douanes, fit préſent de quelques livres de l'herbe de ſlac à celui-ci, qui faiſoit tant de bruit, & il le rendit plus ſouple qu'un gant, de ſorte qu'il nous permit de décharger notre navire, & de vendre toutes nos marchandiſes. Là-deſſus nous vîmes arriver une troupe de pies. C'étoient des marchands, qui venoient faire des emplettes ſur notre bord. Le capitaine ayant réſolu de débarquer ſon monde, deſcendit d'abord à terre lui quatrième, ordonnant au reſte de le ſuivre. Je fus du nombre des quatre qui l'accompagnèrent, l'autre étoit un conſeiller du commerce, & le troiſiéme, un interprète. Nous fûmes invités à dîner par l'inſpecteur-général : le repas ſe fit ſur le plancher, parce que les Picardans ne pouvant ſe tenir aſſis, n'ont point l'uſage des tables. Les ſervices furent brillans & ſplendides. La cuiſine étant placée au plus haut étage de la maiſon, chaque ſervice deſcendoit au travers d'une eſpèce de gargouille, ſur un petit chariot tiré par des pies. Le repas étant fini, l'inſpecteur nous voulut montrer ſa bibliotéque. Elle étoit remplie d'une quantité conſidérable de livres fort petits ; car les plus gros volumes & les in-folio étoient à peine de la groſſeur de nos étrennes mignonnes. Je pouvois à peine m'empêcher de rire, lorſque je vis le

bibliotécaire voler au plus haut rang des livres pour en tirer les in-douze & les in-octavo. Quant aux maiſons des Picardans, elles différent peu des nôtres pour la ſtructure, & les meubles, mais il eſt à remarquer que cette nation couche dans des lits ſuſpendus près du toît où ils ſont placés comme des nids d'oiſeaux.

Quelqu'un me demandera peut-être comment des pies, qui ſont une des moindres eſpèces d'oiſeaux, peuvent conſtruire des édifices de cette importance: mais cette difficulté eſt entièrement anéantie par mon témoignage, car j'ai vu bâtir de fond en comble une maiſon, à laquelle on employoit à la vérité quelques milliers d'ouvriers, qui par leur nombre & leur facilité à voler, ſuppléoient au manque de forces. Et c'eſt ainſi que les édifices ſe bâtiſſent avec preſqu'autant de vîteſſe que chez nous. La femme de l'inſpecteur ne parut point; elle n'étoit pas encore relevée de couches; car les accouchées ne ſortent point dans ce pays-là, tant que leurs petits ſont hors d'état de voler; mais le mari nous dit que dès que les ſiens auroient des plumes ſa femme ſortiroit.

Nous ne fîmes pas un fort long ſéjour chez les Picardans, ainſi je ne ſaurois mieux les faire connoître, ni donner de plus grandes lumières ſur la nature de leur pays. Tout ce que je ſais

c'eſt que la nation étoit en guerre avec ſes voiſins les tourdes ou grives, & qu'elle étoit dans de grands embarras à cauſe d'une bataille livrée dans les airs, où les Picardans avoient été battus. Leur général ayant été accuſé d'avoir donné lieu à la perte de cette bataille fut mis aux arrêts, & par ordre du conſeil de guerre on lui rogna les aîles, ſupplice auſſi dur que la mort chez cette nation. Après que nous eûmes laiſſé nos marchandiſes, & fait notre cargaiſon de celles qu'on nous avoit livrées en échange, nous remîmes à la voile. Nous étions à peine à quelque mille du rivage, que la mer nous parut couverte de plumes, ce qui nous fit juger que c'étoit au-deſſus de cet endroit que la bataille avoit été livrée entre les pies & les grives.

Après trois jours d'une heureuſe navigation, nous abordâmes au pays de la muſique. Nous jettâmes l'ancre, & nous deſcendîmes à terre, faiſant marcher devant nous un de nos interprètes avec une baſſe. Cela me parut ridicule à moi qui ne ſavois pas à quoi pouvoit ſervir cet inſtrument; d'autant que nous étions dans des déſerts, où je ne voyois aucune trace de créature. Cependant notre capitaine fit ſonner de la trompette pour avertir les habitans de notre arrivée. A ce bruit, je vis accourir trente

baſſes ou environ qui marchoient ſur un pied qui étoit le ſeul qu'elles euſſent. Tout cela me ſembloit un enchantement, n'ayant rien encore vu qui m'étonnât davantage. Ces baſſes ou ces violes, comme on voudra les appeller, que je compris être les habitans de ce pays-là, étoient faites ainſi: en haut elles avoient un cou au bout duquel étoit une tête fort petite; le corps étoit lui-même étroit & ſerré. Il étoit couvert d'une certaine écorce polie & placée de manière qu'entre elle & le corps il y avoit encore une eſpace vuide. Au milieu du ventre & ſur le nombril, la nature avoit mis un chevalet avec quatre cordes. Toute la machine n'étoit ſoutenue que ſur un pied; de ſorte que chacun de ces violons, ſautant ſur une ſeule jambe, parcouroit en peu de tems des champs de grande étendue. Enfin, pour couper court, on les eût pris pour de véritables inſtrumens à cauſe de la reſſemblance, ſi ce n'eſt qu'ils avoient deux mains & deux bras. D'une main ils tenoient l'archet, & de l'autre ils touchoient les cordes. Notre interprête les provoqua à un entretien: il prend l'inſtrument qu'il avoit apporté, &

D'une main adroite & légère,
Il en tire de doux accens.

Bientôt on lui répondit, & enfin ils com-

mencèrent à ſe communiquer mutuellement leurs penſées par la ſymphonie. Il nous parut au commencement qu'ils jouoient un *adagio*, & avec aſſez d'harmonie, mais un moment après, ce furent des diſſonances qui écorchoient les oreilles. Enfin le tout ſe termina par un doux & agréable *præſto* qui fit pouſſer des cris de joie à notre équipage, qui diſoit que cela marquoit qu'on étoit convenu du prix de notre cargaiſon. Nous apprîmes en effet que les premiers airs qui étoient ſur le ton grave avoit marqué le prélude de l'entretien qui avoit tenu lieu de révérences & de complimens: que pendant les diſſonnances, il avoit été queſtion du prix des marchandiſes: & qu'enfin le doux *præſto* ſignifioit que l'on étoit d'accord ſur l'achat & ſur la vente; & peu de tems après nous bâclames notre navire, & en tirâmes nos marchandiſes. Celle qui eſt de meilleur débit dans ce pays-là, c'eſt la colofane, dont les habitans frottent le crin des archets, & les cordes qui ſont les inſtrumens de leur langage. De-là vient que ceux qui ſont convaincus de quelque crime, ſont punis par la privation de l'archet, & cette privation eſt à l'inſtar du dernier ſupplice, lorſqu'elle eſt perpétuelle. Ayant appris qu'on alloit juger un procès dans un tribunal du voiſinage, j'y courus pour voir comment on procédoit

au

au droit en muſique. Je vis que les avocats, au lieu de déclamation remuoient leur archet, pour faire réſonner les cordes de leur ventre. Durant le plaidoyer, on n'entendoit que des diſſonnances, & toute l'éloquence ſe bornoit à des remuemens de doigts & de bras. Dès qu'on eut ceſſé de plaider, le juge ſe leva, prit un archet & joua *adagio* un air qui contenoit la ſentence, à la fin de laquelle les exécuteurs s'avancèrent & arrachèrent l'archet au coupable. Les enfans de ce pays-là reſſemblent à des poches de maître-à-danſer. On ne leur permet point l'uſage de l'archet avant l'âge de trois ans accomplis. Dès qu'ils ſont dans leur quatrième année, on les envoie à l'école, où ils apprennent à tirer des ſons accordans de leurs cordes, & c'eſt-là ce qui s'appelle chez eux apprendre à lire & à écrire. Ils reſtent ſous la férule, juſqu'à ce qu'ils ſachent parfaitement mettre leurs cordes à l'uniſſon. Nous étions fort incommodés de ces enfans, qui nous étourdiſſoient avec leurs accens plaintifs. Notre interprête, ſavant dans le langage muſical, nous aſſuroit que ces enfans nous demandoient la charité d'un peu de colofane. Quand ils mendioient, ils rendoient un ſon grave ou *adagio* & quand ils avoient obtenu, leur ſon devenoit vif, ou *preſto*; car c'étoit ainſi qu'ils rendoient

graces. Mais un refus dérangeoit tout cet orcheſtre. Ayant achevé heureuſement les affaires qui nous avoient retenus au pays de la muſique, nous remîmes à la voile vers la fin du mois de Caſan, & en peu de jours nous découvrîmes des terres dont l'odeur puante, nous fit juger que c'étoit la Pygloſſie, dont les habitans diffèrent peu des hommes, excepté que n'ayant point de bouche, ils parlent du derrière. Le premier qui vint ſur notre bord étoit un riche marchand, qui commençoit déja à vouloir traiter du prix de nos marchandiſes. Malheureuſement pour moi, notre barbier tomba malade auſſi-tôt que nous eûmes abordé & jetté l'ancre au port, de ſorte que je fus obligé de me faire raſer par un frater pygloſſe, & comme ces ſortes de gens ont encore plus de babil dans ce pays-là, qu'en Europe, celui-ci empeſta ſi fort la chambre où il me raſoit, que nous fûmes obligés d'y brûler quantité d'encens pour en chaſſer la mauvaiſe odeur. J'étois déja ſi accoutumé aux choſes merveilleuſes, que je ne trouvois plus rien de trop étrange. Mais le défaut des pygloſſes nous étant un peu trop dur à ſupporter dans leurs converſations, nous ne demeurâmes pas au-delà du tems néceſſaire à nos affaires, & nous partîmes incontinent, de peur de nous trouver à un repas où un

richard du pays nous avoit invités. Son invitation nous fit frémir ; ne pouvant y acquiesçer ſans nous condamner à un continuel ſilence pendant que nous ſerions à table. Lorſque nous levâmes l'ancre pour ſortir du port, les pygloſes, rangés ſur le rivage, nous ſouhaitoient du derrière une heureuſe navigation, mais comme le vent venoit juſtement de ce côté-là, nous leur faiſions ſigne de rengaîner leurs complimens ; & je compris alors qu'on peut être incommode à force d'être poli. Les marchandiſes que les martiniens apportent chez les pygloſſes, ſont des eaux de ſenteur, & diverſes eſpèces d'aromates.

Nous cinglâmes vers la terre glaciale, dont l'aſpect fait frémir ; & aucun pays ne m'a jamais paru plus malheureux & plus digne de compaſſion que celui-là, qui n'offre aux yeux que de montagnes toutes couvertes de neiges. Sur le ſommet de ces montagnes, où le ſoleil ne porte jamais ſes rayons, on voit çà & là des habitans de glace ; car tout ce qui eſt ſur la cime des rochers ſouffre un froid continuel. De-là vient qu'on n'apperçoit qu'un brouillard éternel, & s'il paroît quelque lueur, ce ne peut être que de la gelée blanche. Les vallons au-deſſous de ces montagnes ſont au contraire brûlés du feu qu'ils exalent lorſque le ſoleil les éclaire :

c'eſt pourquoi les habitans n'oſent pas deſcendre des montagnes, à moins que le ciel ne ſoit entièrement couvert, & dès qu'ils voient le moindre rayon du ſoleil, ou ils retournent ſur leurs montagnes, ou ils ſe précipitent dans d'obſcures cavernes. Il arrive ſouvent que le ſoleil les ſurprend en chemin, & qu'il les fond, ou leur fait éprouver quelqu'autre mal. Les criminels ſont amenés dans la plaine, quand le tems eſt bien couvert; on les attache à un pieu, & on les laiſſe-là expoſés aux rayons du ſoleil lorſqu'il reparoîtra. Les marchands emportent les minéraux de ce pays-là tout cruds; car les naturels du pays, ne pouvant ſouffrir le feu, ne ſauroient non plus forger les métaux. On croit toutefois que le commerce de la terre glaciale vaut plus qu'aucun autre des Mézendores. Tous ces pays dont je viens de parler ſont ſous la domination de l'empereur de la contrée dite proprement Mézendore; car, les autres provinces ne reçoivent ce nom que par abus, & parce qu'il plaît aux voyageurs de le leur donner; elles ſont néanmoins diſtinguées entre elles, comme on l'a déja pu remarquer par ce que j'en ai dit dans ce journal. La contrée où l'empereur réſide, eſt comme le centre de ſes vaſtes états. Nous arrivâmes à la vue de la capitale après huit jours de navigation.

Nous y trouvâmes tout ce que les poëtes nous ont chanté des ſociétés des bêtes, des arbres, & des plantes douées de raiſon. Là, tout animal, tout arbre qui obéit aux loix de l'état, peut avoir droit de bourgeoiſie. On croiroit peut-être qu'un ſi grand mêlange de créatures de diverſes formes & de diverſes eſpèces, devroit cauſer des troubles dans l'état: point du tout, & c'eſt cette même diverſité qui produit un très-bon effet par la manière ſage dont les loix y ont reglé toutes choſes à l'égard des affaires & des emplois dont on ne charge perſonne à qui ils ne ſoient convenables. Ainſi les lions commandent à cauſe de leur courage naturel. Les éléphans compoſent le ſénat à cauſe de leur pénétration. Les caméléons ſervent à la cour parce qu'ils ſont inconſtans & ſujets au changement. Les troupes de terre ſont compoſées d'ours, de tigres & autres ſemblables animaux guerriers. Celles de mer ſont mêlées de bœufs & de taureaux, parce qu'il faut des gens ſimples; mais rudes, durs & inflexibles pour la mer. Il y a une école de marine où l'on inſtruit de jeunes veaux, qui ſont dans ce pays-là comme nos gardes-marine, ou nos gardes de l'étendart, d'où l'on tire les officiers de vaiſſeau. Les arbres ont les emplois de juges, à

cauſe de leur modération naturelle. Les oies ſont les avocats des tribunaux ſupérieurs, & les pies le ſont des inférieurs. Les renards deviennent ambaſſadeurs, légats, plénipotentiaires, agens, & ſecrétaires d'ambaſſade. Les corbeaux ſont chargés de l'adminiſtration des héritages qu'on laiſſe. Les boucs ſont tous philoſophes, & le plus ſouvent grammairiens, tant à cauſe des cornes dont la nature les a armés, pour luter contre leurs adverſaires ſur les moindres niaiſeries, qu'à cauſe de leurs barbes vénérables, qui les fait diſtinguer des autres créatures. Les chevaux ſont conſuls ou ſénateurs: les propriétaires des fonds & des champs ſont les ſerpens, les taupes, les loirs, les rats: les oiſeaux ſont couriers & meſſagers. Les roſſignols ſont chantres & muſiciens. Les coqs ſont chargés de la garde des villes, & font le guet. Les chiens font ſentinelle aux portes Les loups ſont partiſans, traitans, fermiers-généraux, commis, &c., & les oiſeaux de proie ſont leurs officiers.

Cette attention à donner à chacun ce qui lui convient, fait que tout eſt adminiſtré ſelon l'ordre des choſes; & cet empire doit ſervir de modèle à tous les légiſlateurs; car ſi nous voyons ailleurs des miſérables ſans mérite, exercer des emplois, ce n'eſt pas la faute

du pays qui produit de telles gens, mais de ceux qui ne ſavent pas faire un bon choix: & ſi l'on n'a égard qu'aux talens & aux choſes à quoi l'on eſt propre, tout ira à merveille, & l'état ſera parfaitement bien gouverné.

Les annales de ce pays-là fourniſſent une preuve de la juſteſſe de cette maxime: on y lit que ſous l'empereur Lilako, l'inſtitut dont j'ai parlé ayant été aboli, les charges furent conférées indifféremment à quiconque avoit de bonnes qualités; mais cela cauſa tant de brouillamini, qu'il ſembloit que c'en étoit fait de l'empire. En effet, le loup, par exemple, s'étant bien acquité de ſes fonctions dans les fermes, prétendoit à quelque choſe de plus, & on le faiſoit ſénateur. Un arbre s'étoit-il rendu recommandable dans un office de judicature, on le faiſoit ſur-intendant des finances. Enfin, un bouc ou un philoſophe, que ſes diſciples élevoient juſqu'aux nues, à cauſe de ſon opiniâtreté invincible à défendre ſes ſentimens, enflé des louanges qu'on lui prodiguoit, guettoit quelque charge importante & obtenoit le premier emploi vacant à la cour. Le caméleon qui ſait feindre & céder au tems, vouloit devenir profeſſeur, alléché par l'eſpoir du gain & obtenoit ſa demande. Qu'arriva-t-il de tout cela? pas autre choſe, ſinon que le bouc fut

auſſi mauvais courtiſan, qu'il avoit été bon philoſophe; car cette fermeté à ſoutenir des opinions qui l'avoit ſignalé en philoſophie, ſe trouvoit déplacée dans le courtiſan, qui cherche moins la vérité que ſon avantage, & qui change de ſentiment ſelon les circonſtances; car la légèreté & l'inconſtance conſtituent l'eſſence du courtiſan: mais ce qui ſeroit un défaut chez ces meſſieurs, eſt une vertu dans les écoles, où l'opiniâtreté & la conſtance à défendre ſes opinions ſont regardées comme les marques d'un grand courage & d'une grande habileté. Enfin, pour abréger, cette conduite rendant les talens inutiles, l'état étoit ſur le point de tomber dans une affreuſe décadence, lorſqu'un ſage éléphant nommé Baccari, repréſenta vivement le danger à l'empereur, qui réſolut de mettre enfin une digue à ce torrent. La réformation commença peu-à-peu avec beaucoup de ſageſſe; car ſi on eût voulu d'abord dépoſer tout le monde à la fois, le remède eût été pire que le mal: on alloit pied-à-pied; dès qu'il vaquoit un emploi, on écartoit tous ceux à qui il ne convenoit pas, & on le conféroit à celui qui y étoit propre. Le ſervice important que Baccari avoit rendu à l'état dans cette occaſion, lui valut une ſtatue qui fut érigée en ſon honneur dans la grande place de la capitale, où

l'on peut encore la voir. Depuis ce tems-là les anciennes coutumes ſont religieuſement obſervées.

Je tiens cette anecdote de la bouche de notre interprête, qui l'avoit appriſe d'une oie avec qui il étoit fort lié, & qui paſſoit pour un des premiers avocats de l'empire Mézendorique. On voit dans cet empire une quantité prodigieuſe de choſes merveilleuſes & étonnantes, qui attirent la curioſité des étrangers. Le ſeul ſpectacle de ces animaux de différente eſpèce, ours, loups, oies, pies, &c. qui vont & viennent, parlent & raiſonnent entre eux, n'eſt pas un petit ſujet de ſurpriſe & de joie pour des yeux qui n'y ſont point accoutumés.

Le premier de la ville qui vint ſur notre bord, fut un loup maigre, ou un inſpecteur; il étoit accompagné de quatre oiſeaux qui étoient ce que nous appellons des viſiteurs. Ces meſſieurs firent enlever de nos marchandiſes celles qu'ils trouvèrent le plus à leur gout, & nous comprîmes qu'ils n'étoient pas novices dans leur emploi, & qu'ils en ſavoient aſſez bien tous les principes. Le capitaine me fit cependant la grace de me mener avec lui lorſqu'il fut à terre pour la première fois. En entrant aux portes de la ville, un coq nous vint demander d'où nous étions, où nous allions, &c. & ayant rapporté

nos réponſes au directeur général de la douane, celui-ci nous pria à ſouper. Sa femme qui paſſoit pour une des plus belles louves du pays, n'étoit point de la partie. Nous ſûmes que le mari étoit fort jaloux, & qu'il ne laiſſoit pas volontiers voir ſon épouſe aux étrangers, ſurtout à des gens de mer qui, affamés par une longue continence, ſont fort friands de femmes & de filles, & ſe jettent volontiers ſur la première qu'ils trouvent, lorſqu'ils ont abordé quelque part. Néanmoins il y avoit pluſieurs dames à ce repas, entre autres la femme d'un chef d'eſcadre, qui étoit une vache blanche tachetée de noir. A côté de celle-là étoit une fouine de province, mariée à un veneur de la cour. Pour moi, j'étois à côté d'une truie, femme d'un inſpecteur des cloaques; car ceux à qui l'on donne cet emploi, doivent être de race de porc. Cette dame étoit fort ſale, elle mangeoit ſans ſe laver les mains, ce qui eſt auſſi fort ordinaire dans ce pays-là : mais madame la truie me paroiſſoit extrêmement officieuſe; car elle me ſervoit toujours de tout. Chacun étoit d'autant plus étonné de cette attention, que les porcs ne ſont naturellement pas fort polis : mais j'aurois volontiers diſpenſé ma voiſine de tant de ſoins; car je n'aimois point à recevoir à manger de ſes mains. Il faut remar-

quer ici que quoique tous les habitans de l'empire Mézendorique ſoient brutes, ils ont néanmoins des mains qui s'avancent hors des pieds de devant, & c'eſt en cela ſeulement qu'ils diffèrent de nos quadrupèdes quant à la figure extérieure. Comme ils ſont tous velus & couverts de poils ou de plumes, ils ne portent aucun habit. Seulement les riches ſe diſtinguent des pauvres par des ornemens, comme des coliers d'or ou de perles, ou par des rubans qu'ils entrelacent dans leurs cornes. La femme du chef d'eſcadre en avoient les ſiennes ſi chargées, qu'à peine on les appercevoit. Elle diſoit pour excuſer ſon mari de n'avoir pu ſe trouver au repas, qu'il avoit été retenu au logis pour parler avec deux pies, qui devoient plaider pour lui au premier jour dans un procès qu'on lui avoit intenté.

Le repas fini, je remarquai que la truie avoit de grandes conférences avec notre interprète. Elle lui faiſoit confidence de l'amour qu'elle diſoit ſentir pour moi: l'interprête lui avoit promis de m'en parler & de me diſpoſer à ſatisfaire ſa paſſion. Il m'en parla en effet, mais voyant bien qu'il n'y avoit aucun ſuccès à eſpérer, il me conſeilla de fuir, m'aſſurant que la truie remueroit ciel & terre pour obtenir ce qu'elle ſouhaitoit de moi. Dès-lors je me

cachai dans le navire, n'oſant pas en ſortir, ſur-tout depuis que j'eus appris qu'un ancien amant de la dame en queſtion, qui étoit étudiant en philoſophie, enflammé de jalouſie, me cherchoit par-tout pour me tuer. Le vaiſſeau même, où je me cachois, n'étoit pas un aſſez fort rempart pour me mettre à couvert des ſollicitations de la dame qui m'accabloit de meſſages, de lettres & de vers tendres. C'eſt dommage que dans le naufrage de notre navire, j'aie perdu tous ces papiers; j'aurois pu enrichir ces mémoires de quelques pièces curieuſes. Mais de tout cela, je ne puis me rappeller que les vers ſuivans :

Non, ce ne fut jamais un ſujet de reproche
D'avoir beaucoup de poils, & d'être né velu :
Mais on fait peu de cas, lorſque l'hiver approche,
D'un arbre que l'on voit de feuilles dépourvu.
On veut dans les courſiers une longue crinière ;
La barbe donne à l'homme une mine guerrière :
La plume eſt des oiſeaux, la laine eſt des brebis
Le plus bel ornement, les plus riches habits.

Nous étant cependant bientôt défaits de nos marchandiſes, nous aurions pu remettre à la voile ; mais un différent ſurvenu entre un des matelots de notre équipage & un habitant de la ville nous en empécha. Ce différend venoit de ce qu'un coucou appella Peri-

pom, un martinien qui paſſoit par haſard dans la rue : Peripom eſt un terme de mépris, qui ſignifie baladin, danſeur de théâtre. Or, il n'y a que des ſinges qui exercent ces profeſſions viles chez les Mézendores, c'eſt pourquoi le coucou s'étoit imaginé que ce matelot étoit un comédien : mais il ſe trompoit, & le marin qui n'entendoit pas raillerie, ſe venga par une volée de coups de bâton, qui penſa éreinter le coucou. Celui-ci ſe mit à crier au ſecours, il prend les aſſiſtans à témoins. Il intente un procès : les témoins examinés, l'affaire eſt portée au ſénat. Le martinien ne ſachant ni la langue, ni le droit des Mézendores, fut obligé de s'adreſſer à une pie qui plaida ſa cauſe. Elle ne dura qu'une heure ; les juges convaincus que le coucou étoit l'aggreſſeur, le condamnèrent à garder les coups qu'il avoit reçus, & à payer les dépens du procès, ce qui fut exécuté ; & les avocats en eurent la meilleure portion, comme cela arrive d'ordinaire. Les ſénateurs qui décidèrent cette cauſe étoient des chevaux, dont deux avoient le titre de conſeillers : les quatre autres étoient ſeulement ſénateurs. Ils étoient aſſiſtés d'autant de poulins, qui n'avoient pas encore voix déciſive, mais ſeulement délibérative. On les admettoit à ces ſortes d'occaſions, pour qu'ils appriſſent à juger les pro-

cès, & l'on m'a assuré que dans les autres tribunaux, il y avoit des especes de séminaires d'où l'on tiroit les meilleurs sujets pour leur conférer les places vacantes.

Dès que cette affaire eut été terminée, nous levâmes l'ancre, & partîmes, faisant route vers la Martinie, où nous voulions retourner. Une bonace survint, lorsque nous étions bien avant dans la mer, & nous obligea de ferler nos voiles. Pendant ce tems-là, nos gens se divertissoient : l'un pêchoit au trident ; l'autre à la ligne. Bientôt après il se leva un petit vent

Qui nous fit démarer, & déferler nos voiles.

Nous apperçûmes en passant de nouvelles sirênes ;

Qui se baignoient au beau milieu des eaux ;

elles poussoient de tems en tems de tristes lamentations ; ce qui épouvanta fort notre équipage, qui savoit que les plaintes des sirènes, présageoient des orages. Aussi-tôt on ferla les voiles, & chacun se rendit où son devoir l'appelloit. A peine on avoit fait ces dispositions, que le ciel se couvrit d'épais nuages, la mer s'enfla horriblement, & la tempête commença avec une telle violence, que notre pilote, qui parcouroit ces mers depuis quarante ans, nous jura qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil.

Notre navire commença à faire eau de tous côtés, tant par les flots qui y pénétroient, que par l'eau de la pluie qui y tomboit à ſeaux, & qui étoit ſuivie d'éclairs & de tonnerres épouvantables; de ſorte que tous les élémens ſembloient être conjurés contre nous:

Nous voilà donc battus d'une affreuſe tempête;
Nous entendons le ciel gronder ſur notre tête;
Et nous voyons déja ſes foudres, ſes carreaux
Prêts à nous ſubmerger dans l'abîme des eaux.

Un coup de tonnerre nous caſſa notre mât de miſaine; les vagues ou les vents rompirent celui d'artimon; celui de trinquet eut le même ſort. Alors chacun commença à enviſager la mort. L'un appelloit à haute voix ſa femme, ſes enfans, l'autre ſes amis & ſes proches; enfin on n'entendit bientôt que cris & lamentations. Le pilote abandonnant le gouvernail, accourut pour encourager tout le monde, quoiqu'il eût perdu courage lui-même; il repréſenta que les pleurs & les gémiſſemens ne ſauveront perſonne, qu'il falloit s'armer de patience & avoir bonne eſpérance; comme il diſoit cela, un coup de vent l'emporta dans l'abîme; trois autres eurent le même ſort. L'un étoit le conſeiller du commerce, & les autres étoient deux matelots. Je fus le ſeul qui parus inébranlable au milieu de tous ces

revers ; parce qu'il m'étoit indifférent de mourir ou de vivre, & que je n'avois nulle envie de retourner à la Martinie, où je ſavois bien que le mépris & les fers m'attendoient ; ainſi j'étois du nombre de ceux

Que ni la mort, ni la misère
Ne peuvent ébranler, ni troubler un inſtant.

Si quelque choſe me faiſoit de la peine, c'étoit de voir le déſeſpoir du capitaine à qui j'avois tant d'obligations. Je tâchois de relever ſon cœur abattu par les meilleures raiſons que je pouvois imaginer ; mais j'y perdis mon latin, la peur l'avoit ſaiſi, & il continuoit à ſe lamenter comme une femme, lorſqu'une vague l'enleva & le fit diſparoître à mes yeux. Cependant la tempête ſe renforçoit ; déjà le navire alloit au gré des vents, les cables étoient rompus, le gouvernail abandonné, les mâts renverſés, en un mot ce n'étoit plus qu'un corps informe de poutres & de planches. Nous ſervîmes trois jours de jouet aux vents, accablés de l'idée de la mort, & travaillés d'une faim canine. De tems en tems, le ciel paroiſſoit vouloir ſe mettre au beau, mais la tempête continuoit toujours. Le peu qui reſtoit encore de matelots, ſe réjouit à la vue d'une terre que nous découvrîmes bientôt, & qui paroiſſoit couverte de rochers & de montagnes : comme le vent

ſouffloit

ſouffloit de ce côté-là, chacun eſpéroit de pouvoir aborder dans peu. Il étoit pourtant viſible que nous ne pouvions approcher de ce rivage, ſans que notre vaiſſeau ne ſe briſât contre les écueils, mais il y avoit auſſi apparence que, ſi tous n'échappoient pas, au moins quelques-uns pourroient ſe ſauver par le moyen des planches, & des autres débris du navire. Dans le tems que nous nous bercions de ces eſpérances, notre vaiſſeau heurta contre un rocher caché au milieu des eaux, & fut briſé en mille pièces. Dans cette extrêmité, je me ſaiſis d'une planche; j'étois fort tranquille ſur le compte de mes camarades; mais fort en doute de ce que je deviendrois, auſſi je ne ſaurois dire ce que les autres devinrent; car je ne m'en embarraſſai point; il eſt à croire qu'ils périrent tous: du moins je n'en entendis plus parler. Pour moi, je fus d'abord pouſſé ſur le rivage par les vagues, ce qui me ſauva la vie; car ſi j'euſſe encore lutté long-tems, exténué comme je l'étois déjà de faim & de fatigue, j'aurois péri indubitablement. Je me trouvois ſur une eſpèce de pointe de terre avançant dans la mer: les flots commençoient à s'appaiſer; ils ne faiſoient plus entendre qu'un bruiſſement foible, languiſſant, & qui étoit ſur le point de ceſſer.

Tout le pays où je me trouvois alors, eſt montueux ; ſes croupes & ſes côteaux nombreux, forment pluſieurs vallées profondes & tortueuſes, qui jointes aux ſinuoſités des côtes, font retentir la voix en divers endroits. Avant que d'avoir fait ces réflexions, me voyant ſur le rivage, je crus devoir crier, me flattant que quelqu'un m'entendroit & viendroit à mon ſecours. Au premier cri, je n'entendis pas d'écho : mais ayant réitéré, j'entendis un ſon qui venoit du côté du rivage, & tout d'un coup, je vis les habitans du pays accourir des forêts voiſines, & venir vers moi ſur une eſpèce de chaloupe, qui étoit faite de branches d'arboiſier, d'oſier & de chêne, ce qui montroit aſſez que la nation n'étoit pas des plus civiliſées. Toutefois la vue des rameurs me fit treſſaillir de joie ; car quant à la figure extérieure, ils n'étoient pas différens des autres hommes, & c'étoient les ſeuls de mon eſpèce que j'euſſe encore vus dans tous mes voyages dans le monde ſouterrain. Ils reſſembloient aux hommes de notre globe qui habitent ſous la Zone torride ; car ils avoient des barbes noires, des cheveux crépus très-courts, & s'il arrive que quelqu'un les ait blonds & pendans, c'eſt une merveille. Cependant ils s'approchèrent, & me reçurent dans leur chaloupe :

Mes membres abattus vont bientôt ſe refaire.

Ces gens-là eurent ſoin de me redonner un peu de force, en me faiſant manger d'un mêts ſimple & groſſier dont ils uſoient. Ils me firent auſſi boire un coup; ce qui acheva de me remettre; car il y avoit trois jours que je luttois contre la faim & contre la ſoif.

## CHAPITRE XII.

*Klimius aborde dans le pays des Quamites.*

CEPENDANT je me vis bientôt environné d'une foule de gens qui me parloient, & que je n'entendois pas. Ils répétoient ſouvent ce mot, *dank*, *dank*, & comme il a le ſon Allemand ou Danois, je parlai l'une & l'autre de ces deux langues à ces hommes, que je compris à mon tour qui leur étoient inconnues de même que la langue Latine que je leur parlai auſſi. Ils n'entendoient pas plus le Martinien, ni la langue Nazarique, par où j'eſpérois que je me ferois comprendre. Cela me fit croire que cette nation étoit inſociable, & n'avoit ni commerce, ni alliance, avec aucun des peuples ſouterreins; j'en eus une véritable douleur, prévoyant qu'il me faudroit redevenir enfant, & aller de nouveau à l'école.

Lorſqu'on fut las de parler ſans s'entendre, on me mena dans une cabane faite de branches entrelacées. Il n'y avoit ni ſièges, ni bancs, ni tables; & on ſe mettoit à terre pour manger. Ils n'ont pas non plus de lits pour ſe coucher; mais ils étendent un peu de paille ſur le pavé, & y dorment; ce n'eſt pourtant pas qu'ils manquent de bois pour en faire. Car le pays abonde en forêts. Leurs mêts étoient du lait, du fromage, du pain d'orge & de la viande, qu'ils mettoient ordinairement ſur de la braiſe pour en faire des grillades; & c'étoit juſques là que s'étendoit leur ſavoir en matière de cuiſine. Ils n'en ſavoient pas davantage. En un mot ils étoient.

Tels qu'on nous dit que furent autrefois
Les premiers citoyens du monde,
Dans une ignorance profonde,
Sans mœurs, ſans art, ſans culture, ſans loix.

Il me fallut vivre en philoſophe cynique parmi ce peuple, juſqu'à ce que j'euſſe appris la langue qu'il parloit, & que je puſſe corriger ſon ignorance. Et certainement lorſque j'en fus venu là, tous mes ordres furent regardés comme des oracles. Ma réputation devint ſi grande parmi eux, qu'on accouroit de toutes parts vers moi, comme vers un docteur illuſtre que le ciel leur avoit envoyé. J'appris même

que pluſieurs mettoient au nombre de leurs époques les plus remarquables, le tems auquel j'avois abordé parmi eux. Cela me paroiſſoit plus flatteur que ce que j'avois éprouvé à Nazar & dans la Martinie, où j'avois été le jouet d'un chacun ; tantôt par ma trop grande vivacité d'eſprit, tantôt par ma ſtupidité, tant eſt vrai ce proverbe uſé, que dans le royaume des aveugles les borgnes ſont les rois : car j'étois dans un pays où, avec fort peu de ſavoir, & une adreſſe médiocre, je pouvois m'illuſtrer, & monter aux plus grands honneurs ; & l'occaſion ne me manquoit pas non plus d'étaler ce que je ſavois faire : la terre y produit de tout, & elle rend avec uſure ce qu'on lui confie. Les habitans n'étoient ni indociles, ni entiérement dépourvus d'eſprit, mais n'ayant rien appris, ils ne ſavoient rien, & étoient enſevelis dans d'épaiſſes ténèbres. J'eus beau leur raconter ce qui étoit de mon origine, de ma patrie, de mon naufrage, & des autres revers que j'avois éprouvés dans mes voyages, ils n'en voulurent jamais rien croire. Ils s'imaginoient plutôt que j'étois un habitant du ſoleil, & que j'étois deſcendu chez eux de cet aſtre : auſſi m'avoient-ils donné le nom de Pikil-ſu, c'eſt-à-dire, d'envoyé du ſoleil. Ils ne nioient pourtant point l'exiſtence de Dieu, mais ils ſe

mettoient peu en peine de prouver un dogme ſi grand ; & ils penſoient qu'il leur ſuffiſoit de ſavoir que leurs pères l'avoient vu. Ils ne ſavoient de la morale, que le ſeul précepte, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Ils ne reconnoiſſoient d'autre loi que la volonté de leur empereur. A cela près, ſi quelqu'un commettoit quelque vilaine action, tous les autres le fuyoient, & les méchans étoient ſi ſenſibles à ce mépris, que pluſieurs mouroient de chagrin, ou ennuyés de la vie, s'en délivroient eux-mêmes. Ils n'avoient aucune idée de chronologie, & ne ſavoient ce que c'étoit que de ſupputer les tems ; ſe contentant de marquer un certain nombre d'années par l'éclipſe du ſoleil qui arrivoit auſſi par l'interpoſition de la planète de Nazar ; ainſi, quand ils vouloient déſigner l'âge de quelqu'un, ils diſoient qu'il avoit vécu tant d'éclipſes. Leur phyſique n'étoit ni moins sèche, ni moins abſurde. Ils diſoient que le ſoleil étoit une table d'or, & le globe de Nazar un fromage ; & lorſque je leur demandois la cauſe du cours & du décours de ce globe, ils répondoient qu'ils n'en ſavoient rien. Leurs biens & leurs richeſſes conſiſtoient ſur-tout en cochons, qu'ils envoyoient avec certaines marques paître dans les bois. Ils fouettoient

avec des verges tout arbre qui ne portoit pas de fruit, prétendant follement que ſa ſtérilité n'étoit qu'un effet de ſa malice & de ſa jalouſie.

Tel étoit l'état où ſe trouvoit cette nation : je déſeſpérois de l'en pouvoir retirer ; mais je repris courage, conſidérant

Qu'il n'eſt point de mortel ſi rude, ſi barbare
Qu'on ne puiſſe civiliſer,
Dès qu'il veut bien favoriſer
Les leçons que l'on lui prépare.

Je mis donc toute mon application à tirer ce peuple de ſon ignorance, & le ſuccès que j'eus d'abord me fit regarder comme un homme divin. Ils s'imaginoient tous que rien ne m'étoit impoſſible.

S'il s'égaroit une brebis,
Ou s'ils voyoient une chèvre mourante ;
Ou bien ſi la moiſſon démentoit leur attente,
Ils venoient m'adreſſer leurs plaintes & leurs cris.

Je vis un jour devant ma porte un payſan, tendant les bras avec tant de force, qu'on auroit cru qu'il alloit ſe les diſloquer, le tout pour implorer mon ſecours, ſe plaignant de la ſtérilité opiniâtre de ſes arbres, & me ſuppliant humblement d'interpoſer mon autorité, pour qu'ils portaſſent du fruit à l'avenir.

J'appris cependant que l'empereur à qui tout ce pays obéiſſoit, faiſoit alors ſa réſidence dans

un endroit qui étoit éloigné de huit journées du village où je me trouvois : je dis alors, parce que ſa ville capitale étoit ambulante, & il n'avoit pour palais que des tentes, qu'on tranſportoit avec la famille impériale & toute la cour du bout d'une province à l'autre. Le monarque qui régnoit dans ce tems-là ſe nommoit Casba, ce qui veut dire grand empereur. Ce prince étoit fort âgé. Ses états méritoient bien le nom d'empire, eu égard à leur étendue ; mais l'ignorance des habitans, qui ne ſavoient point ſe ſervir de leurs forces, ne lui permettoit pas de figurer dans le monde, & ſon pays étoit expoſé aux inſultes de ſes voiſins, & même ſouvent obligé de payer des tributs aux nations les plus mépriſables.

Le bruit de mon nom & de mes vertus ſe répandit bientôt dans toutes les provinces. Les habitans n'entreprenoient rien ſans m'avoir conſulté comme un oracle, & lorſque leurs entrepriſes ne réuſſiſſoient pas, ils croyoient que c'étoit parce que je ne voulois pas les favoriſer : c'eſt pourquoi il y en avoit qui tâchoient de m'appaiſer par des ſacrifices. J'omets pluſieurs autres traits de l'extravagance de ce peuple : il ſuffira d'en rapporter encore un ou deux, pour juger de tout le reſte. Une femme enceinte me fit prier de lui accorder un garçon : un

homme me conjuroit de rajeunir ſon père & ſa mère qui étoient caſſés de vieilleſſe ; un autre de le faire monter au ſoleil , pour en tirer tout l'or dont il auroit beſoin, & s'en retourner enſuite. Souvent laſſé de ces extravagantes prières, je tâchois de corriger leur folie , craignant , d'ailleurs , qu'au bout du compte , cette haute opinion qu'ils avoient de moi , ne dégénerât en un culte d'idolâtrie. Enfin

Le bruit parvint aux tentes du monarque,
Qu'il venoit d'arriver un homme tout divin,

qui ſe diſoit envoyé du ſoleil, & qui avoit donné des préceptes très-ſages, qui ſembloient preſque venir d'un Dieu à quelques Quamites ( c'eſt le nom de cette nation, dont l'empire s'appelle Quama. ) Auſſi-tôt l'empereur m'envoya des députés pour m'inviter à venir à ſa cour. Ces députés étoient au nombre de trente, ils portoient tous des peaux de tigres ſur leur corps , & c'eſt l'ornement le plus glorieux de ce pays ; car il n'eſt permis qu'à ceux qui ſe ſont fort diſtingués dans la guerre contre les Tanaquites, qui ſont des tigres raiſonnables, & ennemis déclarés des Quamites. J'avois fait bâtir dans le village où j'étois, une maiſon de pierre à la façon des Européens : elle étoit à

deux étages, ſans le rez-de-chauſſée. Les députés la prirent pour une machine extraordinaire, qui étoit au-deſſus des forces humaines. Ils y entrèrent avec reſpect comme dans un ſanctuaire, pour me ſignifier les ordres de ſa majeſté impériale. Voici à peu près le diſcours qu'ils me firent :

» Le grand empereur Casba, notre très-
» clément ſeigneur & maître, qui tire ſon
» origine de Spynko, fils du ſoleil, & le pre-
» mier monarque de Quama, nous a chargés
» de te dire, que rien ne lui étoit plus agréa-
» ble que ton ambaſſade, laquelle ne peut
» qu'être très-avantageuſe à ſes états par l'ac-
» quiſition d'un docteur ſi renommé, & ſi ca-
» pable de les faire changer à leur avantage.
» Il eſpère que tu viendras d'autant plus volon-
» tiers à ſa capitale, qu'il te faut, pour étaler
» ton mérite, un plus grand théâtre, que celui
» où tu es préſentement. »

La harangue étant finie, je rendis de très-humbles graces à ſa majeſté impériale de ſes bontés, & je me diſpoſai à partir avec les députés. Ces MM. avoient mis quatorze jours à venir; mais nous eſpérions de pouvoir retourner en quatre; & cela par un effet de mon adreſſe. En effet, j'avois remarqué que le pays nourriſſoit quantité de chevaux, qui faute

d'être dreſſés, lui étoient à charge : on les voyoit courir çà & là dans les bois, comme des bêtes ſauvages. J'en fis prendre quelques-uns, & j'en montrai l'uſage à mes Quamites. Il y en avoit déjà pluſieurs de domptés lorſque les députés arrivèrent, & j'en faiſois tenir prêts autant qu'il en falloit, pour porter tous ces MM. à leur retour.

A la vue de ces animaux, les députés étonnés, balancèrent long-tems avant que de pouvoir ſe déterminer à les monter : mais quand ils me virent avec quelques Quamites, les enjamber hardiment, les faire caracoler, tourner, les pouſſer, & les retenir ſans péril, par le moyen des brides, ils ſe raſſurèrent, & ſe haſardèrent à nous imiter. Voilà ce qui abrégea du triple le tems qu'il nous auroit fallu mettre à nous rendre auprès du monarque. Cependant nous étions déjà près de l'endroit où l'on penſoit qu'étoit encore la ville impériale, lorſqu'on nous dit qu'elle avoit été tranſportée dans une autre province : il nous fallut rebrouſſer, & tourner d'un autre côté. Je ne ſaurois exprimer l'étonnement des habitans des lieux par où nous paſſions. Notre eſcadron les épouvantoit, & le bruit qui en vint à la capitale y cauſa tant de terreur, que pluſieurs étoient ſur le point de s'enfuir. L'empereur

même ſe tenoit tout tremblant dans ſa tente, & il n'oſa en ſortir que lorſqu'un des députés arrivant, mit pied à terre, & fut expliquer à ce prince de quoi il étoit queſtion. Quelques heures enſuite je fus introduit auprès de ſa majeſté impériale, ſuivi d'une foule extraordinaire. Casba me reçut aſſis ſur un tapis, & environné de tous les officiers de ſa cour. Dès que je lui eus fait mon compliment, il ſe leva, & me demanda des nouvelles du roi du ſoleil, fondateur de la famille impériale de Quama. Cette queſtion me fit comprendre qu'il falloit me conformer aux idées des Quamites, quelque fauſſes & erronées qu'elles fuſſent; ainſi je répondis, que le monarque du ſoleil m'avoit envoyé ſur la terre, pour adoucir, par des préceptes ſalutaires, les mœurs ſauvages des Quamites, & pour leur enſeigner les moyens, non-ſeulement de repouſſer l'audace de leurs voiſins, mais auſſi d'étendre les bornes de leur propre empire, ajoutant que j'avois ordre de finir mes jours chez eux.

Mon diſcours plut infiniment à l'empereur: il ordonna ſur le champ que l'on me préparât une tente tout près de la ſienne; il m'aſſigna quinze domeſtiques, pour me ſervir, & dans tout le reſte, non-ſeulement, il n'affecta point d'air de fierté, mais il tâcha de gagner mon amitié par ſes bontés.

## CHAPITRE XIII.

*Origine de la cinquième monarchie.*

DEPUIS mon arrivée à la cour, je m'appliquai à donner une forme toute nouvelle à ce pays-là, & à exercer la jeuneſſe aux armes.

Bientôt les jeunes gens, pour leurs premiers travaux,
S'occupent à dompter les plus fougueux chevaux,
A fournir ſur un char une longue carrière ;
A lancer promptement leurs dards, leurs javelots,
D'une main ſûre & meurtrière.

Je commençai en effet mon projet par enſeigner à dompter les chevaux, à les dreſſer aux mouvemens militaires, eſpérant par le ſeul ſecours de la cavalerie de pouvoir contenir les peuples voiſins dans le devoir. Je pris tant de ſoins & de peines, que je me vis dans peu en état de préſenter ſix mille cavaliers à l'empereur. On eut avis, environ ce tems-là, que les Tanaquites méditoient une nouvelle invaſion dans l'empire Quamitique pour un certain tribut qu'on avoit différé de leur payer, quoiqu'ils en euſſent vivement ſollicité le paiement. Là deſſus, l'empereur me chargea de marcher contre eux avec ma nouvelle cavalerie, à laquelle ſe devoit joindre l'infanterie. J'avois

armé cette infanterie de piques & de javelots, pour qu'elle pût combattre de loin contre les Tanaquites. Avant moi, l'infanterie Quamite ne ſe ſervoit que d'épées fort courtes & de poignards, ce qui étoit toujours la cauſe de leurs défaites; car comme ils avoient à faire à des ennemis beaucoup plus forts, & plus robuſtes qu'eux, ils étoient d'abord enfoncés dans ces occaſions où, par le défaut des armes, il falloit combattre corps à corps.

Me voilà cependant général d'armée. J'appris par mes eſpions, que les Tanaquites s'avançoient vers les frontières de Quama, & n'en étoient même pas bien éloignés; auſſi-tôt je me mis en marche réſolu de les combattre par tout où je les trouverois. A la vue de mon armée, les Tanaquites étonnés s'arrêtèrent, mais ayant continué à marcher, nous arrivâmes ſur eux à la portée du trait, alors je fis avancer mes piquiers, & mes arbalétiers qui lancèrent une grêle de flèches & de javelots qui tua une quantité terrible d'ennemis. Ceux-ci ne perdirent pourtant pas courage: ils ſe jettèrent avec fureur ſur mon infanterie, qu'ils euſſent entiérement défaite, ſi la nouvelle cavalerie ne fût accourue, & n'eût chargé les Tanaqnites en flanc; ils furent enfoncés dès le premier choc, mis en fuite, ou maſſacrés, & cette charge

décida tout à fait l'affaire. Pendant la déroute on fit priſonnier le général des Tanatiques, avec vingt tigres de la première qualité. Ils furent tous menés en triomphe à Quama. Il ſeroit difficile d'exprimer la joie que cette victoire cauſa dans tout l'empire; car dans les guerres précédentes les Quamites, avoient toujours été battus, & n'avoient obtenu la paix qu'à des conditions très-honteuſes. L'empereur voulut d'abord que l'on fît mourir les priſonniers ſelon la coutume; mais moi qui déteſtois cet uſage, je lui perſuadai de ſe contenter de les faire garder à vue, jugeant bien que les Tanaquites ne remueroient pas, & qu'il ſe feroit une eſpèce de ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent aſſurés du ſort des priſonniers qu'on leur avoit enlevés. Ce délai m'étoit néceſſaire pour la réuſſite des projets que je roulois dans ma tête. J'avois remarqué que le ſalpêtre étoit en abondance dans le pays, j'en ramaſſai une grande quantité, pour en faire de la poudre à canon. Je n'en parlai néanmoins à perſonne, ſi ce n'eſt à l'empereur, de l'autorité duquel j'avois beſoin pour établir des atteliers, où je puſſe faire fabriquer des tuyaux de fer pour des mouſquets & autres choſes pareilles. Je me flattois que par le moyen de ces nouvelles armes, nous viendrions bientôt à bout de nos ennemis.

Après que j'eus fait fabriquer quelques centaines de fuſils avec les balles néceſſaires, je fis la première épreuve de mon invention, au grand étonnement de tous les aſſiſtans. Un certain nombre de ſoldats fut deſtiné à ſervir dans la nouvelle milice que je voulois établir, & je commençai à les exercer avec ſoin. Lorſqu'ils furent bien dreſſés dans le maniment de ces nouvelles armes, l'empereur me déclara Jachal, c'eſt-à-dire, général en chef de ſes armées, à qui devoient obéir, tous les lieutenans-généraux, maréchaux de camp, brigadiers & colonels.

Cependant j'avois ſouvent des conférences avec Tomopolke, (c'eſt le nom du général Tanaquite que nous avions fait priſonnier) dont la vertu avoit captivé mon eſtime. Je m'informai de lui du caractère, de l'humeur, & de l'état de ſa nation. Je m'apperçus avec étonnement que ce perſonnage avoit, avec beaucoup de vertus, un eſprit nourri de connoiſſances ſolides. Il m'apprit que les ſciences étoient traitées à fond chez les Tanaquites; & que du côté de l'Orient il y avoit un peuple très-belliqueux, qui obligeoit les Tanaquites à être toujours ſur leurs gardes. Ce peuple, ſelon lui, étoit, à la vérité, de fort petite taille, & fort inférieur aux Tanaquites pour les forces du corps, mais pour le jugement, la prudence & l'adreſſe

l'adreſſe à lancer des traits, il ne le cédoit à perſonne, & c'eſt pour cela qu'il avoit ſouvent obligé les Tanaquites à lui demander la paix. J'appris enfin que cette nation étoit compoſée de chats, & qu'elle étoit recommandable chez tous les peuples du firmament pour ſa politique, ſa prudence & ſa pénétration. Ce n'étoit certainement pas ſans chagrin que je remarquois que la ſageſſe, le ſavoir & la politeſſe ſe trouvoient chez toutes les créatures du monde ſouterrain, excepté chez les Quamites, c'eſt-à-dire, chez les ſeuls hommes qu'il y eût. J'eſpérois néanmoins que cet opprobre finiroit bientôt, & que les Quamites recouvreroient l'empire que la nature a donné à l'homme ſur tous les autres animaux. Cependant les Tanaquites, depuis leur dernière défaite, étoient demeurés tranquilles: mais ayant appris par leurs émiſſaires l'état de la nouvelle cavalerie, & convaincus que ces centaures, qui les avoient tant effrayés, n'étoient autre choſe que des chevaux domptés & dreſſés, ils reprirent cœur, levèrent de nouvelles troupes, à la tête deſquelles leur roi lui-même ſe mit, & ils marchèrent contre les Quamites. Leur armée étoit forte de vingt mille tigres, tous vieux ſoldats, excepté deux régimens de nouvelle levée, qui n'avoient que le nom de ſoldats.

Enflés de l'eſpoir de la victoire, ils revinrent faire une irruption dans l'empire des Quamites. j'allai au-devant d'eux avec douze mille fantaſſins, parmi leſquels étoient ſix cens fuſiliers, & avec quatre mille chevaux. Comme je ne doutois pas de la victoire, je voulus en céder l'honneur à l'empereur, & le priai de ſe mettre à la tête des troupes un peu avant le combat. Cette feinte modération ne dérogeoit point à ma gloire, & toute l'armée ſavoit aſſez que ſi elle remportoit quelque avantage, j'en étois l'auteur & le premier mobile. Cependant je fis les diſpoſitions néceſſaires pour vaincre. J'ordonnai à mes fuſiliers de ne charger qu'après le premier choc, voulant eſſayer ſi je ne pourrois point battre l'ennemi avec ma cavalerie ſeule ; mais cet arrangement penſa me coûter cher ; car les Tanaquites ſe jettèrent avec tant de fureur ſur notre infanterie, qu'ils la rompirent, & la contraignirent à prendre la fuite. Notre cavalerie les chargea en vain ; ils en ſoutinrent le choc avec toute la vigueur imaginable ; de ſorte que le combat s'opiniâtra & devint très-ſanglant.

Entre les deux partis, la victoire en balance
De ces fiers combattans excite la vaillance.

Mais enfin je fais avancer mes fuſiliers, & je

leur ordonne de faire leur décharge : elle produiſit un effet merveilleux. Les Tanaquites étourdis ne ſavoient d'où partoient ces coups de tonnerre ; & quand ils virent ce que cela produiſoit, ils furent preſque tranſis de frayeur. En effet cette première ſalve avoit étendu par terre deux cens tigres, parmi leſquels ſe trouvoient deux aumoniers, qui furent arquebuſés en animant les autres par les diſcours les plus perſuaſifs. Ces deux prêtres furent fort regrettés de tous les Tanaquites, chez qui ils paſſoient pour les plus excellens précheurs que l'on pût trouver.

Je n'eus pas plutôt remarqué l'effet de cette décharge, que j'ordonnai de réitérer. Les Tanaquites furent foudroyés cette fois-là d'une façon plus terrible encore. Pluſieurs d'entre eux furent atteints de balles mortelles, & leur roi lui-même fut laiſſé pour mort. Alors l'ennemi perdant toute eſpérance de victoire, tourna le dos, & moi je lâchai après lui lui ma cavalerie, qui en fit un ſi grand carnage, que les chemins furent tout couverts de corps morts, de ſorte qu'on avoit de la peine à paſſer. La perte des Tanaquites, après la bataille ſe trouva de treize mille ſoldats tués durant le combat, ou dans la déroute.

Notre armée victorieuſe entra dans le pays

de Tanaquit, & après quelques jours de marche, elle vint camper aux portes de la capitale. Quoique cette ville fût avantageuſement ſituée, aſſez bien fortifiée & munie de vivres en abondance, le magiſtrat ne laiſſa pas de ſortir en proceſſion au-devant de nous, pour nous en apporter les clefs, tant la terreur avoit ſaiſi les eſprits. La ville me parut grande, bâtie avec beaucoup de goût & de magnificence, de ſorte que je m'étonnois, quand je penſois que les Quamites environnés de tant de nations polies & civiliſées avoient pu reſter dans de ſi épaiſſes ténèbres: mais je crois qu'il leur étoit arrivé ce qui arrive à certains peuples, qui tout à-fait indifférens pour ce qui ſe paſſe chez leurs voiſins, ne font cas que de ce qui ſe fait chez eux, & vivans ainſi éloignés du commerce des autres, croupiſſent toujours dans la craſſe de leur ignorance, ce qu'il ne ſeroit pas difficile de prouver par l'exemple de quelques nations de l'Europe.

Les Tanaquites mirent le jour de cette bataille déciſive au rang de leurs principales époques, & comme elle s'étoit donnée, ſelon leur manière de compter, le troiſième du mois de *Torul*, ce jour fut mis parmi les jours funeſtes & malheureux. Durant ce même mois de Torul, la planète de Nazar eſt éloignée de cette partie

du firmament. Le cours de cette planète autour du ſoleil régle les tems, & marque les ſaiſons de l'année par rapport aux Tanaquites. Tout le firmament tourne autour du ſoleil : mais comme le mouvement de la planète eſt plus prompt, elle paroît croître ou décroître ſelon qu'elle eſt plus proche de l'un ou de l'autre hémiſphère. C'eſt ſur l'accroiſſement ou ſur la diminution de cette planète, de même que ſur les éclipſes du ſoleil, que ſe prennent les obſervations aſtronomiques. Les almanachs des Tanaquites me parurent fort juſtes & fort bien digérés, un jour que j'eus le loiſir d'en examiner quelques-uns.

Cependant la priſe de la capitale de Tanaquit entraîna celle de tout le royaume, & le mépris dans lequel les Quamites avoient toujours vécu, ſe changea en eſtime & en vénération ; ſans compter que par l'acquiſition de ce royaume, leur puiſſance s'accrut au double de ce qu'elle étoit auparavant. L'idée où chacun étoit que tout ce bonheur n'étoit dû qu'à ma ſageſſe & à mon induſtrie, penſa ſe changer en culte religieux. Pour moi, ſans m'arrêter aux mouvemens de l'amour-propre, je pourſuivis le deſſein que j'avois formé de civiliſer les Quamites ; mais comme il falloit n'être pas troublé par de nouveaux mouvemens au dehors, je mis

de bonnes garniſons dans les places fortes de la nation ſubjuguée, pour la contenir dans le devoir, & refréner ſon audace & ſon humeur entreprenante & guerrière.

Cependant il me paroiſſoit trop difficile d'introduire d'abord les arts libéraux chez mes Quamites, & je ne voyois pas de quel uſage pourroient être à ce peuple le peu de latin, & quelques lieux communs que j'avois appris du grec. Je jugeai plus à propos de tirer d'entre les Tanaquites douze tigres ſavans, d'en faire des profeſſeurs, & de fonder une univerſité où ils puſſent enſeigner. Je fis enſuite tranſporter à Quama la bibliothèque du roi des Tanaquites; & j'avois réſolu, dès que les Quamites auroient acquis quelque teinture de lettres, de renvoyer les douze profeſſeurs dans leur pays.

J'étois impatient de fouiller dans la bibliothèque tanaquite, parce que j'avois ouï dire au général Tomopolke, que, parmi les manuſcrits, on y voyoit un livre compoſé par un auteur qui avoit voyagé ſur notre globe; & avoit donné une relation des différentes régions qu'il contient, & en particulier de l'Europe. Cet ouvrage tomba entre les mains des Tanaquites dans une irruption qu'ils firent chez un peuple fort éloigné. L'auteur n'y avoit pas mis ſon nom, & l'on ignoroit d'où il étoit, & dans quel

canton du Monde Souterrain il s'étoit transporté. Lorſque j'eus examiné la bibliothèque, je trouvai que ce que ce Tomopolke m'avoit raconté touchant cet ouvrage, étoit vrai, & alors je découvris à ce général Tanaquite ma véritable origine & ma patrie, l'aſſurant que j'en avois déja parlé autrefois aux Quamites; mais qu'ils n'en avoient voulu rien croire, & s'étoient mis en tête que j'étois envoyé du ſoleil, par une erreur groſſière, dans laquelle ils perſiſtoient encore obſtinément. J'ajoutai enfin qu'étant perſuadé que c'étoit un crime à moi de retenir plus long-tems ce vain titre, j'étois réſolu de le dépoſer, & de découvrir à chacun le véritable deſtin de ma naiſſance, bien aſſuré que ma dignité & l'eſtime que je m'étois acquiſe ne ſouffriroient point de cet aveu, d'autant plus que j'eſpérois que, par la lecture de l'ouvrage en queſtion, tout le monde connoîtroit combien les Européens l'emportoient ſur tous les autres mortels du coté de la vertu & de la prudence. Mais ce deſſein déplut au ſage Tanaquite, qui me dit ſon avis en ces mots:

« Très-illuſtre héros, me dit-il, il eſt à pro-
» pos que vous examiniez le livre en queſtion
» avant que d'en venir-là. Peut-être ſa lecture
» vous fera-t-elle changer de réſolution; car,
» de deux choſes l'une, ou l'auteur eſt un men-

» teur, ou les mœurs des Européens ſont ex-
» travagantes & ridicules, fondées ſur des loix
» & des coutumes plus dignes de riſée que de
» vénération. Attendez donc que vous ſoyez
» au fait du contenu de ce livre, & alors vous
» verrez ce que vous aurez à faire. Je vous con-
» ſeille, encore un coup, de ne pas vous dé-
» pouiller témérairement d'un titre qui a im-
» primé tant de reſpect pour vous dans l'eſprit
» des Quamites: car, pour contenir les mortels
» dans ces ſentimens de vénération, il n'eſt
» rien de tel que l'opinion vulgaire touchant
» la nobleſſe & l'éclat de la naiſſance :

C'eſt par des titres vains, des parchemins pourris;
Qu'il faut en impoſer aux vulgaires eſprits.

Je ſuivis l'avis de ce ſage conſeiller, & je réſolus de lire le livre dès qu'il en auroit fait la traduction. Voici comment il étoit intitulé :

« Voyage de Tanien (on croit ce nom ſup-
» poſé), ſur la terre, ou deſcription des ré-
» gions ſurterraines, & en particulier de l'Eu-
» rope ». Cet ouvrage avoit été ſi long tems dans la pouſſière, & il en étoit ſi gâté, que je ne pus ſatisfaire le deſir que j'avois d'apprendre par quel chemin l'auteur étoit monté chez nous, & comment il étoit retourné ſous terre. Je vais rapporter ce que j'y trouvai de plus remarquable.

*Fragmens du voyage de Tanien ſur la terre ; traduits par le noble & vaillant Tomopolke, généraliſſime des Tanaquites.*

*** Ce pays (l'Allemagne) porte le nom d'Empire Romain ; mais ce n'eſt qu'un titre, vu que la monarchie romaine eſt éteinte depuis pluſieurs ſiècles. Il n'eſt pas facile d'entendre la langue que parlent les Allemands, à cauſe de ſa conſtruction renverſée ; car ce qui eſt au commencement dans les autres langages, eſt à la fin dans celui des Allemands, de ſorte qu'on n'entend le ſens de ce qu'on lit, que lorſqu'on eſt au bout de la page. Les Allemands croyent avoir un roi, & ils n'en ont pourtant point : ils diſent que l'Allemagne forme un ſeul empire, & néanmoins elle eſt diviſée en quantité d'états indépendans les uns des autres, qui ſe font ſouvent la guerre mutuellement. L'empire eſt nommé toujours auguſte, quoique de tems en tems on en écorne quelque morceau ; on l'appelle ſaint, ſans qu'il ait aucune ſainteté ; & invincible, quoique ſouvent expoſé aux vexations de ſes voiſins. Les droits & les immunités de cette nation ne ſont pas un moindre ſujet d'étonnement : pluſieurs y ont des priviléges dont on leur interdit l'exercice. On a écrit une infinité de commentaires pour éclair-

cir l'état de cet empire, mais les commentateurs n'ont rien avancé dans une choſe ſi embrouillée : car . . . . . .

** La capitale de ce royaume (de France) eſt très-grande ; on la nomme Paris, & elle peut paſſer pour la métropole de toute l'Europe ; car elle exerce une certaine juriſdiction ſur les autres nations européennes : par exemple, elle a le droit de leur preſcrire la manière de vivre & de ſe vêtir ; en ſorte qu'un habillement, quelque incommode & ridicule qu'il ſoit, pourvu qu'il ait plu aux habitans de Paris, doit d'abord être reçu & imité chez les autres nations : de dire comment & en quel tems les Pariſiens ont obtenu ce droit, c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir. Je ſais ſeulement que tout ce qui s'invente à Paris en ce genre, doit être ponctuellement & religieuſement obſervé par toute l'Europe. Au reſte, les Pariſiens reſſemblent aſſez aux Martiniens par la vivacité de leur conception, leur goût pour la nouveauté, & la fertilité de leur génie. . . . . .

C'eſt un uſage généralement reçu en Europe de répandre ſur les cheveux & ſur les habits une farine faite de certains fruits de la terre, que la nature fait croître pour la nourriture des hommes. Cette farine eſt communément appellée poudre. Tous les ſoirs on la ſecoue,

pour en ſemer de nouvelle le lendemain. Une autre coutume qui ne le cède point à celle-là pour le ridicule, c'eſt celle de certaines couvertures qu'ils nomment chapeaux, & qui ſont faites pour garantir la tête de la rigueur du froid, mais qu'on porte d'ordinaire ſous le bras même dans le cœur de l'hiver : ce qui me paroiſſoit auſſi peu ſenſé que ſi j'euſſe vu quelqu'un porter par la ville ſa chemiſe ou ſes culottes à la main, expoſant ainſi aux injures de l'air ſon pauvre corps, pour la conſervation duquel ces choſes ont été faites.

Ceux qui naiſſent boſſus, voutés ou boiteux veulent avoir le titre de bien nés ; ceux qui ſont d'une naiſſance obſcure, veulent le titre de noblement nés. Ce qui eſt auſſi abſurde que ſi un nain vouloit être appellé géant, & une vieille, tendron. Dans la plupart des grandes villes, c'eſt la coutume, d'abord après le dîné, de ſe convier, entre amis, à boire un bouillon noir fait de jus de fèves grillées, vulgairement nommé café. Quand on ſort pour aller prendre cette liqueur, on eſt enfermé dans une boîte poſée ſur quatre roues, & tirée par deux puiſſans animaux ; car c'eſt une choſe peu honorable parmi les Européens, que de marcher ſur ſes jambes.

Le premier jour de l'année, les mêmes peu-

ples ſont tout d'un coup ſaiſis d'une maladie qui eſt inconnue à nos ſouterrains. Les ſymptômes de cette maladie ſont des troubles & des agitations d'eſprit extraordinaires, qui font que ce jour-là perſonne ne peut reſter long-tems dans le même endroit. Ils courent comme des frénétiques, d'une maiſon dans l'autre, ſans trop ſavoir à quel deſſein. Cette maladie dure quelquefois quinze jours à quelques uns. Enfin, fatigués & épuiſés de tant de courſes, ils reviennent à eux-mêmes, & recouvrent leur première ſanté.

Dans les grandes villes, tous ceux qui montent aux honneurs, deviennent paralytiques, & ſe font porter par les rues, comme des malades, dans des lits qui reſſemblent à des boëtes.

Pluſieurs Européens ſe font raſer la tête, puis ils la couvrent ſous des cheveux étrangers & poſtiches.

Les Anglois ſont auſſi jaloux de leur liberté, qu'ils le ſont peu de leurs femmes. Ils ne peuvent ſouffrir de joug, que celui de leurs épouſes. Ils rejettent aujourd'hui la religion qu'ils profeſſoient hier, & demain ils embraſſeront celle qu'ils rejettent aujourd'hui. Je crois que ces irréſolutions viennent de la ſituation du pays, qui forme une île dont les habitans ont l'hu-

meur assez semblable au flux & au reflux de la mer au milieu de laquelle ils vivent.

Les Anglois s'informent soigneusement de la santé de ceux qu'ils rencontrent, ensorte qu'on les prendroit tous pour des médecins: mais j'ai remarqué que cette demande, *How do you do?* comment vous portez-vous? n'étoit qu'une vaine façon de parler, & des mots qui ne signifioient rien.

Enfin les Anglois polissent, cultivent tant leur génie, & font de si grands efforts d'esprit, qu'ils le perdent tout-à-fait. Du côté du septentrion, est une république composée de sept provinces qu'on appelle unies, quoiqu'on n'apperçoive entre elles pas la moindre marque d'union, ni de concorde. Là, le peuple vante sa puissance, prétendant que toute l'autorité souveraine est en sa disposition, & néanmoins il n'y a point d'état où les plébéiens aient moins de part aux charges publiques, & le gouvernement y est réservé à un petit nombre de familles.

Les habitans de ces sept provinces sont infatigables à amasser des richesses, dont ils n'usent pourtant pas; ils ont toujours la bourse bien garnie & le ventre vuide: on diroit même qu'ils ne mangent que de la fumée, qu'ils avalent par des tuyaux d'argile.

Il faut dire, à la louange de ceux de cette

nation, qu'ils ſont les plus propres des mortels; car ils lavent tout, excepté leurs mains.

Dans les villes & les villages d'Europe, il y a des gens qui veillent toute la nuit, pour annoncer les heures (1) par les rues. Ces gens-là vous ſouhaitent un bon repos en chantant, ou plutôt en rugiſſant, & réveillent tout le monde.

Chaque région de l'Europe a ſes uſages ſouvent diamétralement oppoſés aux loix: ainſi, par exemple, ſelon les loix, la femme doit obéir au mari; &, ſelon l'uſage, c'eſt le mari qui doit obéir à la femme.

C'eſt ſur-tout chez les Européens que l'on fait cas de ceux qui vivent ſomptueuſement, & qui engloutiſſent les biens de la terre. Les laboureurs, les payſans, & tous ceux qui nourriſſent ces gloutons, ſont les ſeuls mépriſés.

On peut juger de la méchanceté des Européens, par les gibets, les potences & les roues qu'on apperçoit chez eux de tous côtés. Chaque ville a ſon bourreau particulier; il n'y a que l'Angleterre où je ne crois pas qu'il y en ait, vu que chaque habitant ſait ſe pendre lui-même.

Les Européens ont coutume de boire de l'eau le matin pour tempérer la chaleur de l'eſtomac;

(1) Cela ne ſe pratique que dans les pays du nord.

mais à peine cette chaleur s'eſt un peu rallentie qu'ils vont la rallumer avec du bran-de-vin.

Les animaux Européens ſont diſtingués en terreſtres & en aquatiques : il y en a auſſi d'amphibies, comme grenouilles, dauphins & bataves : ceux-ci habitent dans des marais,

Vivant tantôt dans l'eau, & tantôt ſur la terre.

Les Européens ſe nourriſſent des mêmes alimens que nous ; mais les Eſpagnols ne vivent que devent.

La pareſſe eſt en Eſpagne la marque d'un galant homme, & rien n'eſt plus grand, ni plus noble que le ſommeil.

Parmi les gens de lettres, on eſtime ſurtout ceux qui renverſent tellement l'ordre des mots, qu'ils rendent obſcur & embrouillé ce qui étoit clair & évident. Ces gens-là ſont communément appellés poëtes, & ce renverſement de mots, poéſie. Mais le mérite d'un poëte ne conſiſte pas ſeulement dans la bizarrerie du ſtyle, il faut encore qu'il ſoit grand menteur. C'eſt pour cela qu'on rend des honneurs preſque divins à l'ancien poëte Homère, qui excella dans les deux points en queſtion. Pluſieurs ont voulu l'imiter, renverſer, comme lui, les phraſes, & détruire la vérité de fond en comble, mais perſonne n'a pu l'atteindre, ni l'égaler en cela.

Les ſavans d'Europe achetent des livres avec avidité ; mais ils n'y cherchent pas tant la matière que le format, le papier & le caractère. Les libraires ayant remarqué le goût de ces MM. pour ces ſortes de fadaiſes, inventent tous les jours de nouveaux caractères, & ſe font payer au centuple : car les arts libéraux ſont devenus une eſpèce de trafic en Europe, & il n'y a pas de marchands, plus trompeurs & plus fourbes que les philoſophes & les auteurs. Il y a des ſots qui ſemblent, en écrivant des livres, craindre que leur folie ne demeure inconnue à la poſtérité. Les univerſités de l'Europe ſont des marchés ou des boutiques dans leſquelles on fait un négoce d'honneurs & de ſciences ; on y vend à un prix raiſonnable & modique les degrés, les promotions, les dignités, quantité de titres de ſavoir, & diverſes autres doctes marchandiſes, qu'on n'acquiert dans notre monde ſouterrain que par l'étude, le travail, & une application continuelle. On appelle docteurs chez les Européens, ceux qui ont atteint le faîte de l'érudition, ou, pour parler comme eux, ceux qui ſont montés ſur le ſommet d'un certain mont Parnaſſe, où l'on prétend que préſident neuf vierges. Après les docteurs, viennent les maîtres-ès-arts, ceux-ci acquièrent leur titre à moins de frais ; mais auſſi paſſent-

ils

ils pour être moins ſavans. On peut conclure de tout cela que rien n'égale la bonté & la bénignité des univerſités envers les hommes, puiſqu'elles leur ouvrent un chemin ſi doux & ſi facile pour aller aux ſciences. Vers le ſeptentrion, les univerſités ſont un peu plus rigides, & l'on n'y confère les degrés importans qu'après un examen préalable.

Les ſavans ſont diſtingués des ignorans du côté des mœurs, de la politeſſe, & ſur-tout du côté de la religion; car ceux-ci n'adorent qu'un ſeul Dieu, ceux-là en adorent pluſieurs, & quantité de déeſſes (1). Les principales divinités des ſavans, ſont Apollon, Minerve, les muſes, & pluſieurs autres déités de moindre importance, que les écrivains, ſur-tout meſſieurs les poëtes, invoquent ordinairement dans leurs tranſports, & les accès de leur enthouſiaſme. On diviſe les gens de lettres en pluſieurs claſſes; les uns ſont philoſophes, d'autres poëtes, ceux-ci grammairiens, & ceux-là phyſiciens, ou métaphyſiciens.

Le philoſophe eſt un marchand littéraire, qui, pour un certain prix, vend des préceptes

(1) On a marié dernièrement, dans un programme, Mars & Minerve. La cérémonie s'eſt faite en latin, mais en latin barbare; & l'on craint, par pluſieurs raiſons, que ces divinités ne faſſent mauvais ménage.

ſur le renoncement à ſoi-même, ſur la tempérance & la pauvreté ; il déclame & écrit contre les richeſſes, juſqu'à ce qu'il ſoit lui-même devenu riche. Le père des philoſophes eſt un certain Sénéque, qui en faiſant ainſi, acquit des tréſors pareils à ceux d'un grand roi.

Le poëte eſt un homme que les bagatelles & la fureur poëtique rendent recommandable. Cette fureur eſt ce qui fait le mérite des poëtes du premier vol ; car ceux qui expriment leurs penſées ſimplement & clairement, ne ſont pas dignes des couronnes ni des prix.

Les grammairiens forment une eſpèce de gens de guerre qui troublent le repos public. Ils diffèrent des autres ſoldats, en ce qu'au lieu de caſaques ils portent des robes, & au lieu d'épée ils ſe ſervent de la plume. Ils combattent auſſi opiniâtrement pour des lettres & des ſyllabes, que les autres pour la patrie. Je m'imagine que ceux qui gouvernent, fomentent ces troubles dans la ſeule vue d'empêcher le genre humain de s'engourdir par une trop grande tranquillité. Mais lorſque les diviſions augmentent au point de faire appréhender des meurtres, le ſénat interpoſe ſon autorité, comme fit dernièrement le parlement de Paris, au ſujet des diſputes qui s'étoient élevées ſur l'uſage des lettres Q & K : on permit à chacun de

ſe ſervir de l'une ou de l'autre de ces deux lettres, comme il le jugeroit à propos.

Le phyſicien fouille dans les entrailles de la terre, il examine la nature des oiſeaux, des quadrupèdes, des reptiles & des inſectes : en mot il connoît tout, excepté lui-même.

Le métaphyſicien eſt un ſavant à qui rien n'eſt caché de ce qui l'eſt aux autres ; qui connoît, décrit & définit la nature des eſprits, des ames, ce qui exiſte & ce qui n'exiſte point, & qui pour avoir la vue trop perçante, ne ſauroit voir ce qui eſt à ſes pieds.

Tel eſt l'état de la république des lettres en Europe. Je pourrois m'étendre davantage ſur ce ſujet, mais il ſuffit d'en avoir tracé une idée, d'où le lecteur pourra juger, ſi c'eſt à tort ou à bon droit que les Européens croient avoir ſeuls la ſageſſe en partage. Il faut pourtant dire à la louange de leurs docteurs & de leurs maîtres ès arts, qu'ils ont beaucoup plus d'adreſſe que nos ſouterrains à inſtruire les jeunes gens ; vu qu'ils leur enſeignent non ſeulement ce qu'ils ont appris, mais auſſi ce qu'il ne ſavent pas, & qu'ils n'ont jamais ſu : or ſi c'eſt une choſe difficile de faire paſſer aux autres les ſciences que nous poſſédons en perfection, combien ne le doit-il pas plus être d'enſeigner ce dont on n'a aucune connoiſſance.

Les Européens n'ont pas moins d'empreſſement pour l'étude que nos ſouterrains ; & ils deviennent ſavans beaucoup plus vîte, à la faveur de je ne ſais quelle invention magique (1), qui fait qu'en un jour de tems ils peuvent lire des centaines de volumes.

Lorſque je fus en Italie, je m'imaginai d'être le ſeigneur de toute la contrée ; car chacun m'aſſuroit à tout propos qu'il étoit mon eſclave. Je voulus mettre cette ſervitude à l'épreuve, & j'ordonnai un ſoir qu'on m'amenât la femme de mon hôte : ſur quoi celui-ci ſe mit dans une très-grande colère, & me commanda de prendre ſur le champ mon ſac & mes quilles, & de décamper au plutôt de chez lui : comme je ne me hâtois pas de lui obéir, il me mit dehors par force.....

Dans les pays ſeptentrionaux on met tout en uſage pour avoir des titres, au lieu de bien des choſes néceſſaires dont on manque***.

J'avois écouté juſques-là avec aſſez de patience ; mais ces dernières lignes me choquèrent extrêmement : j'interrompis mon lecteur, déclarant, que tout cela étoit faux, & ne partoit que d'un écrivain peu équitable & livré aux accès d'une bile noire. Cependant quand j'eus

(1) Les journaux littéraires.

calmé ce premier mouvement, je commençai à porter un jugement plus favorable ſur cette rélation, voyant bien que quoique l'auteur mentît & s'écartât de l'équité dans quelques endroits, il n'avoit pas toujours accuſé faux; mais avoit au contraire bien ſouvent rencontré juſte. Au reſte, je ſuivis l'avis de Tomopolke, & j'entretins ſoigneuſement l'erreur des Quamites à l'égard de mon origine, jugeant qu'il étoit plus convenable à mes intérêts de paſſer pour l'envoyé du ſoleil, que pour un Européen.

Cependant, nos voiſins s'étoient long-tems tenus tranquilles, & m'avoient aſſez donné le loiſir de régler l'état, lorſqu'on eut avis que trois puiſſantes nations s'étoient liguées contre les Quamites : ces trois nations étoient les Arctons, les Kiſpuciens & les Alectoriens. Les premiers étoient des ours doués de raiſon, qui paſſoient pour féroces, & pour être extrêmement belliqueux. Les ſeconds étoient des chats très-renommés dans le monde ſouterrein, à cauſe de leur ſagacité, & de la force de leur jugement, ils étoient moins redoutables à leurs puiſſans ennemis, par la force de leurs corps que par leurs inventions & leurs ſtratagêmes de guerre. Enfin les Alectoriens faiſant plus la guerre en l'air qu'à terre, avoient tout l'air de nous tailler des croupières. Ceux-ci étoient

des coqs armés d'arcs & de flèches empoiſonnées, qu'ils lançoient avec une adreſſe merveilleuſe, & dont ils faiſoient des bleſſures mortelles. Ces trois nations irritées par les ſuccès extraordinaires qu'avoient eus les Quamites, & de ce que par la défaite des Tanaquites la guerre s'étoit approchée de leurs contrées, réſolurent de ſe liguer enſemble, & de joindre leurs armes pour abaiſſer la puiſſance naiſſante des Quamites, avant qu'elle eût pris de nouvelles forces. Mais avant que d'en venir de leur côté à une déclaration ouverte de guerre, elles envoyèrent une ambaſſade à Quama, pour y revendiquer la liberté des Tanaquites, ou pour déclarer ſolemnellement la guerre à l'empereur, au cas qu'il refuſât de conſentir à leur demande. Les ambaſſadeurs exécutèrent leur commiſſion, & l'empereur ſuivant mon conſeil, leur fit répondre : que les Tanaquites infracteurs de la paix & des traités, ne devoient s'en prendre qu'à leur folie & à leur orgueil, s'ils étoient tombés dans cette diſgrace ; que pour lui, il étoit réſolu de défendre de toutes ſes forces, contre quiconque oſeroit l'attaquer, la poſſeſſion conſtante qu'il avoit acquiſe par le ſort des armes ; & qu'enfin il ne craignoit point les menaces des alliés. Sur cette réponſe, on nous envoie des

hérauts, & nous nous préparons à la guerre qu'ils nous déclarent. En peu de tems j'eus aſſemblé une armée de quarante mille hommes, dont huit mille étoient de cavalerie, & deux mille étoient fuſiliers. L'empereur même, quoique caſſé de vieilleſſe, voulut aſſiſter à cette expédition; & il étoit ſi avide de gloire, que ni mes prières ni celles de ſa femme & de ſes enfans, ne pûrent le détourner de cette réſolution.

Dans l'état douteux où les choſes étoient, je ne craignois rien tant que la défection & la révolte des Tanaquites, qui ſelon toute apparence, ne devoient pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de ſecouer le joug qu'on leur avoit impoſé, & de ſe ranger du côté des ennemis, je ne me trompois pas dans ma conjecture; nous eumes avis que douze mille Tanaquites avoient repris les armes, s'étoient rendus dans le camp des confédérés; de ſorte que nous avions affaire à quatre ennemis puiſſans. Notre armée munie de toutes les choſes néceſſaires, ſe mit en marche au commencement du mois de Kilian, dans le deſſein d'aller à la rencontre de l'ennemi, & de le combattre. Pendant notre marche, nos eſpions nous rapportèrent, que les troupes confédérées étoient déjà entrées ſur les terres des Tanaquites, &

qu'elles avoient aſſiégé la fortereſſe de Sibol, ſituée aux confins des Kiſpuciens. Elle étoit ſi bien battue, que le gouverneur ſe voyoit ſur le point de ſe rendre ; les ennemis n'eurent pas plutôt eu le vent que nous venions pour ſecourir la place, qu'ils levèrent le ſiège, & s'avancèrent pour nous diſputer le terrein. Le combat ſe donna dans un lieu peu éloigné de la place aſſiégée, d'où il fut auſſi appellé la bataille de Sibol. Les Arétons qui étoient à l'aile gauche, fondant ſur notre cavalerie, en firent un grand carnage, ſoutenus des Tanaquites rébelles. Il ſembloit que c'étoit fait de nous : mais dans le tems que nous étions le plus preſſés, nos fuſiliers s'avancèrent, & firent deux décharges qui dérangèrent ſi fort les rangs des ennemis, que ceux qui peu auparavant triomphoient de notre cavalerie, commencèrent à être preſſés à leur tour, & enfin à tourner le dos. Sur ces entrefaites, les Kiſpuciens ſerroient extrêmement notre infanterie. Ils lançoient leurs flèches avec tant d'adreſſe, que dans peu il y eut ſix cens Quamites de tués ou de bleſſés. Mais notre cavalerie accourant avec nos fuſiliers, les Kiſpuciens furent obligés de fuir, ou plutôt de céder ; car ils ne rompirent point leurs rangs, graces à la prudence & à l'habileté de Monſone, leur général, qui paſſoit dans ce tems-là pour le

plus grand capitaine du monde ſouterrein. Il reſtoit encore les Alectoriens à qui il n'étoit pas aiſé d'arracher la victoire; car toutes les fois qu'on faiſoit feu ſur eux de notre mouſqueterie, ils s'élevoient dans l'air battant des aîles, & delà ils décochoient des flèches avec tant d'adreſſe contre nos gens, qu'il y en avoit peu qui ne portaſſent. Leurs coups étoient preſque tous ſurs, parce qu'il eſt plus aiſé de tirer juſte de haut en bas, que de bas en haut; mais il n'en étoit pas de même de nos ſoldats, qui perdoient l'ennemi de vue dès qu'ils le couchoient en joue, & manquoient par conſéquent leurs coups. Le combat s'échauffoit extrêment : l'empereur faiſoit des mieux, il s'étoit avancé juſqu'au delà des drapeaux, & ſe trouvoit au plus fort de la mêlée, lorſqu'il fut percé d'un dard empoiſonné. Ce monarque tomba de cheval, & ayant été porté dans ſa tente, il y expira peu d'heures après. Dans cet état critique, je jugeai à propos de recommander le ſilence à ceux qui avoient été témoins de l'infortune de l'empereur, de peur que la nouvelle de ſa mort ne rallentît l'ardeur des combattans. Je parcours les rangs, j'exhorte les ſoldats à continuer de faire leur devoir. Je leur dis que leur ſouverain a été étourdi d'un coup qu'il a reçu, mais que ce n'eſt rien, que le fer n'eſt

pas entré bien avant, & que le prince ſe flatte de les revoir inceſſamment. Pluſieurs ignorant ce qui étoit arrivé, on continua à combattre juſqu'à la nuit. Alors les Alectoriens épuiſés de travail & de bleſſures, ſe retirèrent dans leur camp, & je conclus avec eux une ſuſpenſion d'armes pour pouvoir faire enterrer les morts. Sur ces entrefaites, conſidérant qu'il falloit avoir recours à quelque nouvelle invention, pour vaincre les Alectoriens, je fis refondre les balles de mouſquet que nous avions, & j'en fis faire de la dragée. Cette invention eut un ſi grand ſuccès, que, lorſqu'on en vint de nouveau aux mains, les Alectoriens commencèrent à tomber comme des mouches, & la moitié de leur armée périt. Ceux qui reſtèrent mirent bas les armes, & demandèrent humblement la paix. Leur exemple fut ſuivi des Arctons & des Kiſpuciens, qui ſe rendirent à nous avec leurs armes, & les places fortes de leur pays. Après ces exploits,

Je fais aſſembler le conſeil
De tous les généraux & des grands de l'empire,
J'ordonne qu'on m'écoute, & je commence à dire :

« Illuſtres, très-nobles & très-vaillans ſei-
» neurs, je ne doute pas que pluſieurs d'entre
» vous ne ſoient informés avec quel ſoin &
» quelle peine je tâchai de détourner notre très-

» auguſte empereur du deſſein qu'il avoit d'aſ-
» ſiſter à cette expédition; mais ſon grand
» courage ne lui permit pas de reſter oiſif à
» ſa cour pendant que nous allions expoſer nos
» têtes aux coups des ennemis. Je puis jurer
» que c'eſt le ſeul refus que j'aie eſſuyé de ſa
» part, & plut à Dieu que dans d'autres occa-
» ſions il n'eût pas été ſi facile à m'accorder
» mes demandes, & qu'il l'eût été davantage
» dans celle-ci, nous ne ſerions pas tombés
» dans le malheur où nous jette ſa mort ino-
» pinée; nous ſerions retournés triomphans à
» la ville impériale, & la joie de nos heureux
» ſuccès n'auroit point été troublée par un
» pareil ſujet de deuil. Je ne puis, & il ne me
» convient pas de vous celer plus long-tems
» cet accident funeſte qui nous porte un ſi
» rude coup. Sachez donc, meſſieurs, que
» l'empereur combattant avec beaucoup de
» valeur, a reçu une bleſſure, & en eſt mort
» quelques momens après. Quel deuil, quels
» chagrins, la perte d'un ſi grand prince ne
» répandra-t-elle pas dans les cœurs? Par ma
» douleur, meſſieurs, je juge déjà de la votre.
» Mais ne vous laiſſez point abattre; la mort
» d'un tel héros eſt l'effet de la condition hu-
» maine: l'empereur vit encore pour vous,
» meſſieurs, dans la perſonne des deux princes

» ſes fils, qu'il vous laiſſe, & qui ſuivront les » traces de leur glorieux père, & ne ſeront » pas moins les imitateurs de ſes vertus, que » les héritiers de ſon empire. Ainſi il n'y aura » de différence que dans le nom du monarque » que vous aurez; & comme le prince Temuſo » eſt l'aîné, & que par conſéquent il doit » ſuccéder de droit à ſon père, c'eſt en ſon » nom & ſous ſes auſpices que je commande- » rai déſormais l'armée. C'eſt à lui que nous » prêterons ſerment & que nous obéirons à » l'avenir. »

## CHAPITRE XIV.

*Klimius eſt élevé à l'Empire.*

J'AVOIS à peine ceſſé de parler, que tout le conſeil ſe mit à crier : « nous ne voulons » avoir pour empereur que Pikilſu ou l'envoyé » du ſoleil. » Je fus frappé de ces cris, & fondant en larmes, je priai ces meſſieurs de ſe ſouvenir de la fidélité qu'ils devoient à la maiſon impériale, & des bienfaits qu'ils avoient reçus, tant en général qu'en particulier du défunt empereur, bienfaits, qu'ils ne pouvoient oublier, ſans faire à leur réputation une tache ineffaçable. Enfin, j'ajoutai que s'ils me trou-

voient bon à quelque choſe, je pouvois tout de même ſervir l'état, quoique je reſtaſſe perſonne privée. Mais tout cela fut inutile ;

Perſonne n'en voulut avoir le démenti,
Et les grands, à ces mots, redoublèrent leur cri.

Les troupes étant accourues de toutes parts, la clameur augmenta, & tout le camp répéta, ce que le conſeil avoit dit. Là-deſſus je me voilai la tête, & je me retirai dans ma tente, ordonnant à mes gardes de ne laiſſer entrer perſonne ; car je me flattois que quand ce premier feu du zèle des ſoldats ſe ſeroit un peu rallenti, chacun penſeroit plus ſainement. Mais les chefs des troupes ayant aſſemblé leur monde, coururent à ma tente, forcèrent la garde, & me revêtirent malgré que j'en euſſe, des ornemens impériaux, & m'ayant tiré hors de ma tente, ils me proclamèrent au ſon des trompettes & des tambours, empereur de Quama, roi de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie, & grand duc des Kiſpuciens. Alors voyant qu'il n'y avoit plus moyen de réſiſter, je ſuivis le torrent, & j'avoue que je n'en fus pas fâché ; & qui eſt-ce qui l'auroit été de ſe voir en poſſeſſion d'un empire, de trois royaumes, & d'un grand duché ? Il y a là de quoi faire venir l'eau à la bouche à l'homme du monde le moins ambitieux. J'envoyai ſur le champ des couriers au

prince héréditaire, pour lui donner avis de ce qui s'étoit paſſé, & pour l'avertir de défendre les droits que ſa naiſſance lui avoit acquis, & de déclarer nulle cette élection faite contre les loix de l'état ; mais malgré cette démarche, j'étois réſolu dans le cœur, de ne pas abandonner aiſément un empire qui m'avoit été offert ſans que je l'euſſe brigué ; de ſorte qu'à le bien prendre, ce que je faiſois à l'égard du prince, n'étoit que pour le ſonder, & pour connoître ſes ſentimens. Ce jeune rival, qui avoit l'eſprit pénétrant & le jugement juſte, qui ſavoit avec quels détours, & ſous combien de maſques les hommes ont coutume de couvrir leurs deſſeins ambitieux, jugea que ma modeſtie étoit ſimulée, & cédant prudemment au tems, il ſuivit l'exemple de l'armée, & me fit auſſi proclamer empereur dans la ville impériale. J'y arrivai peu de tems après, accompagné des chefs de l'armée qui me conduiſoient en triomphe : le peuple vint au devant de nous, faiſant mille acclamations d'allégreſſe, & quelques jours après, je fus couronné ſolemnellement & avec les cérémonies accoutumées en pareille rencontre. Me voyant donc transformé d'échappé d'un naufrage en monarque puiſſant, & voulant gagner l'amitié de ceux que j'avois remarqué être fort attachés à la famille impé-

riale, afin d'augmenter le nombre de mes partiſans dans les aſſemblées publiques & particulières, j'épouſai la fille du feu empereur, nommée Ralac.

Après avoir fait de ſi grandes choſes, & en ſi grand nombre, je me mis à inventer de nouveaux moyens pour élever l'empire Quamitique à un dégré de puiſſance qui le rendît redoutable à toutes les nations ſouterreines. Je commençai d'abord par m'aſſurer des peuples que nous venions de ſubjuguer; pour cet effet je mis de nombreuſes garniſons dans leurs places fortes, je traitai avec bonté les vaincus, & j'en élevai même pluſieurs aux premières charges de ma cour. J'honorai ſur-tout les généraux priſonniers Tomopolke & Monſone d'une faveur ſi particulière, que pluſieurs Quamites en conçurent de la jalouſie, quoiqu'ils n'en fiſſent d'abord rien paroître; mais c'étoit une étincelle qu'ils couvoient, & qui cauſa dans la ſuite un grand incendie, comme je le dirai bientôt. Pour revenir aux affaires domeſtiques, je tâchois de porter les ſciences & l'art militaire au comble de la perfection; & comme le pays eſt couvert d'épaiſſes forêts qui fourniſſent du bois en abondance, je m'attachai ſi fort à faire conſtruire des navires & à équipper des flottes à la manière des Européens,

que, quoique diſtrait par mille autres affaires, il ſembloit néanmoins que je ne fuſſe occupé que de celle-là. Les Kiſpuciens, n'étant pas tout à fait ignorans dans ces ſortes d'ouvrages, me furent d'un grand ſecours dans les chantiers que j'avois établis ; & je nommai leur général Monſone grand amiral de mes armées navales. Soixante jours après une flotte de vingt vaiſſeaux ſe trouva prête à mettre à la voile, tant on y avoit travaillé avec ardeur. A la vue de tant d'heureux ſuccès, je me regardai comme l'Alexandre du monde ſouterrein, & je me voyois en état d'opérer les mêmes révolutions, que ce grand conquérant avoit cauſées ſur notre globe. La paſſion de dominer s'étend à l'infini, & n'eſt jamais aſſouvie. Quelques années auparavant un petit emploi de diacre, d'écrivain, ou de clerc de procureur, faiſoit le plus grand objet de mes vœux, je n'aſpirois pas à des choſes plus relevées : maintenant que je poſſède quatre ou cinq royaumes, il me ſemble que je ſuis trop à l'étroit : enſorte qu'à raiſon de ma cupidité, qui augmentoit avec mes richeſſes & ma puiſſance, je ne m'étois jamais trouvé ſi pauvre ni ſi indigent.

Cependant les pilotes Kiſpuciens me mirent au fait de l'état, de la nature des mers, & de la ſituation des terres dont elles étoient environnées.

rannées. Je compris par leurs diſcours qu'en huit jours d'une heureuſe navigation, on pouvoit aborder aux rivages de l'empire Mezendorique, d'où par la route que j'avois faite autrefois & qui étoit connue, on pouvoit paſſer en Martinie. Je fis mettre à la voile. Ce pays étoit le principal but de mon entrepriſe; ſes richeſſes, ſes forces, l'adreſſe, l'habilleté de ſes habitans dans la navigation, où ils excelloient, & dont ils pouvoient donner des leçons utiles à un homme qui entreprenoit de ſi grandes choſes; tout cela, dis-je, étoit un puiſſant motif pour m'exciter à ſoumettre cette nation à mon obéiſſance; mais ce qui m'y portoit le plus, c'étoit le deſir de venger mes vieilles injures. Je nommai l'aîné des deux princes de Quama pour me ſuivre dans mon expédition, ſous prétexte que ce ſeroit une occaſion à ſon alteſſe de faire briller l'éclat de ſon courage, & ſes autres vertus militaires; mais dans le fonds, je ne voulois l'avoir que comme un ôtage qui me répondit de la fidélité des Quamites. L'autre prince fut laiſſé à Quama, mais ſans autorité, & la régence de l'empire durant mon abſence fut déférée à l'impératrice, qui étoit enceinte. Toute l'armée navale conſiſtoit, comme je l'ai dit, en vingt navires, tant grands que petits: ils avoient été conſtruits

ſous la direction du général Kiſpucien, Monſone, à qui j'en avois commis le ſoin. Il avoit lui-même deſſiné les plans des vaiſſeaux, & les avoit fait conſtruire d'après ceux des Martiniens; car il eſt bon de remarquer ici, que les Martiniens étoient chez les ſouterreins, ce que furent jadis les Tyriens & les Sidoniens ſur notre globe, ou tels que ſont encore de nos jours les Anglois & les Hollandois, qui s'arrogent l'empire de la mer. Mais quand nous fûmes enſuite arrivés en Martinie, je reconnus combien nous nous étions écartés de nos modèles dans la conſtruction de nos navires.

Nous partîmes dans ce tems de l'année où la planète de Nazar ne ſe montre qu'à moitié aux Quamites. Il y avoit trois jours que nous fendions les ondes, lorſque nous arrivâmes à la vue d'une île dont les habitans me parurent aiſés à ſubjuguer à cauſe des factions qui les diviſoient; d'ailleurs ils n'avoient point d'armes, & n'en connoiſſoient même pas l'uſage; mais au lieu de cela, ils combattoient avec des injures & des malédictions; c'eſt tout ce qu'il y avoit à craindre de leur part. Dans ce pays-là, on empriſonne les malfaiteurs; on leur fait le procès, & au lieu de potence, de piloris, &c. on les mene, on les expoſe aux injures & aux malédictions de certaines gens nommés Sabutes,

c'eſt-à-dire, injurieurs, qui ſont chez ce peuple, ce que ſont chez nous les maîtres des hautes œuvres & les bourreaux. Quant à la figure corporelle de cette nation, elle ne diffère des hommes qu'en ce que les femelles ont des barbes, & les mâles n'en ont pas, les uns & les autres ont auſſi la plante du pied tournée devant derrière.

Dès que nous fûmes deſcendus dans l'île, environ trois cens Canaliſques (c'eſt le nom de ce peuple) vinrent à notre rencontre; & nous attaquèrent comme des ennemis avec leurs armes accoutumées, c'eſt-à-dire, avec des imprécations & des invectives, toutes aſſaiſonnées de tant d'aigreur (à ce que nous apprîmes d'un Alectorien, qui entendoit le Canaliſque) qu'ils pouvoient le diſputer aux Grammairiens de notre globe; mais moi qui ſavoit aſſez,

Que le courroux eſt inutile,
Si la force ne le ſoutient.

je défendis qu'on maltraitât ce peuple; ſeulement pour lui faire peur, j'ordonnai qu'on tirât un coup de canon, cela produisît un ſi grand effet, que ces malheureux ſe jettèrent à genoux, & demandèrent grace. Tous les roitelets de l'île vinrent bientôt me rendre hommage, &

ſe ranger avec leurs ſujets ſous mon obéiſſance ; en diſant qu'il n'y avoit point de honte d'être vaincus par celui qui étoit invincible, ni de déshonneur à être ſoumis à celui que la fortune avoit élevé au-deſſus de tous les autres. Ce fut ainſi que nous nous emparâmes de cette île, qui à la vérité augmenta ma puiſſance, mais non pas la gloire de mes armes, à cauſe de la moleſſe de ſes habitans. Après avoir ramaſſé les contributions que j'avois demandées, nous levâmes l'ancre, & après quelques jours d'une heureuſe navigation, nous abordâmes le rivage de Mézendore. J'aſſemblai mon conſeil de guerre pour ſavoir s'il ſeroit plus à propos d'agir d'abord à force ouverte, ou d'envoyer des députés à l'empereur pour le ſonder, & ſavoir s'il aimoit mieux ſe rendre que de tenter le ſort des armes. Ce dernier ſentiment eut la pluralité des voix, & je nommai une députation compoſée de cinq perſonnes, ſavoir d'un Quamite, d'un Arcton, d'un Alectorien, d'un Tanaquite & d'un Kiſpucien. Ces députés étant arrivés à la ville impériale, le gouverneur les interrogea au nom de l'empereur.

Que cherchez-vous, dit-il, parlez, au nom des Dieux ?
Quel ſi preſſant beſoin vous amène en ces lieux ?

Les députés répartirent :

Ce n'eſt point le haſard d'un funeſte naufrage,
Qui nous a malgré nous portés ſur ce rivage ;
Mais d'un commun accord nous venons vous chercher.

Quelques momens après, on les préſenta à l'empereur, à qui ils remirent de ma part la lettre ſuivante :

« Nicolas Klimius, par la grace de Dieu, » empereur de Quama, envoyé du ſoleil, roi » de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie, grand » duc de Kiſpucie, & ſeigneur de Canaliſque » à Miklopolate, empereur de Mézendore, ſa- » lut : Tu ſauras, que par un arrêt immuable » du ciel, il eſt décidé que toutes les nations » du monde ſeront ſoumiſes à la puiſſance du » monarque de Quama, & comme ce décret » ne ſauroit être démenti, tu feras fort bien de » ſoumettre ton empire au même deſtin ; c'eſt » pourquoi auſſi nous t'exhortons à une reddi- » tion ſpontanée, & nous t'avertiſſons de ne » pas faire courir à tes états les riſques d'une » guerre, en t'oppoſant à nos armes victorieu- » ſes. Préviens l'effuſion du ſang innocent, & » la rigueur de ton propre ſort, par une » prompte ſoumiſſion. Donné ſur notre flotte, » le troiſième du mois de Rimat. »

Quelques jours s'écoulèrent avant que mes députés revinſſent ; à leur retour, ils me rap-

portèrent une réponſe des plus fières. Il fallut renoncer à tout accommodement; & faire notre deſcente dans le pays. Nous débarquâmes nos troupes, & les ayant rangées en bataille, nous envoyâmes quelques partis, pour ſavoir des nouvelles des ennemis. Nous apprîmes bientôt que leur armée venoit ſur nous enſeignes déployées, & qu'elle étoit forte de ſoixante mille combattans, tant lions que tigres, éléphans, ours & oiſeaux de rapine. Là deſſus nous gagnâmes un poſte avantageux, & y attendîmes l'ennemi de pied ferme. Lorſqu'il fut en préſence, il députa quatre renards ou ambaſſadeurs, pour tâcher de renouer, diſoient-ils, les négociations; mais après s'être abouchés quelques heures avec mes généraux, ils ſe retirèrent ſans rien conclure. Je compris alors que ces meſſieurs étoient plutôt des eſpions que des ambaſſadeurs, & qu'on ne les avoit envoyés que pour examiner l'état de nos forces. Ils avoient même fait entendre en partant de notre camp, qu'ils y reviendroient; & qu'ils alloient ſeulement chercher de plus amples inſtructions. Mais quelques momens après, ayant apperçu l'armée ennemie qui venoit à nous, nous jugeâmes bien qu'il n'étoit plus queſtion d'accommodement, & nous voulûmes épargner aux ennemis la moitié du chemin; c'eſt pourquoi nous

marchâmes à eux. Le combat fut rude & opiniâtre des deux côtés; & quoique nos fuſiliers euſſent fait un grand carnage des ennemis, les éléphans gardoient néanmoins toujours leur rang, ſans ſe mettre en peine de nos balles qui ne faiſoient que blanchir ſur leur peau dure. Mais lorſqu'ils virent l'effet de notre artillerie qu'on tourna contre eux, ils commencèrent à plier, & bientôt

Ils prennent lâchement la fuite.

Trente-trois mille Mézendores reſtèrent ſur le champ de bataille, & vingt mille furent faits priſonniers. Ceux qui échappèrent, ſe refugièrent dans la capitale, qui étoit une place bien fortifiée, & y répandirent le trouble & la terreur. Pour nous, profitant de notre victoire, nous marchâmes vers cette ville, où nous arrivâmes en trois jours, & nous l'aſſiégeâmes par mer & par terre. A notre approche, nous reçûmes une nouvelle députation, avec des conditions de paix un peu plus raiſonnables que les précédentes. L'empereur m'offroit ſa fille en mariage avec la moitié de ſon empire pour dot. Cela me déplut fort, ſur-tout l'article du mariage, car il me ſembloit peu ſûr & peu honnête de répudier mon épouſe, pour prendre une lionne. Je renvoyai les députés ſans

réponſe, & j'ordonnai qu'on pointât la groſſe artillerie contre les remparts, qui étoient de pierres, & qui malgré cela furent bientôt fracaſſés par nos boulets. La ville étant remplie de toute ſorte d'animaux, on entendoit les uns rugir, les autres hurler, mugir, braire, bêler, ou ſiffler avec un bruit épouvantable. Les ſerpens ſe fourroient dans les fentes de la terre.

Ou ſe cachoient dans des cavernes.

Les oiſeaux s'envolant, abandonnoient cette ville infortunée pour ſe retirer ſur les rochers, & ſur les lieux élévés. Les arbres trembloient, & leurs feuilles en tombant couvroient les rues. Nous apprîmes même qu'à la première décharge de notre canon, vingt demoiſelles du palais de l'impératrice, qui étoient roſes, ſe fannèrent ſubitement de frayeur. Un amas prodigieux d'animaux de toute eſpèce, tant de la campagne que des villes, entaſſés les uns ſur les autres dans des maiſons étroites, étoient ſuffoqués par la chaleur & par les inſomnies. Les ſervices qu'il falloit faire, & la communication des uns avec les autres multiplioient les maladies. Les éléphans pouvoient à la vérité mieux réſiſter; mais ils n'eurent pas plutôt entendu tonner notre groſſe artillerie,

Que, frappés de terreur, ils fuyent, ils s'échappent,

Alors l'empereur de Mezendore, déſeſpérant de pouvoir tenir plus long-tems, aſſembla ſon conſeil, & lui parla en ces termes :

Quelle folie à nous de ſoutenir la guerre
Contre des dieux vainqueurs qui lancent le tonnerre !
Délibérez, voyez ſi nous devons ſubir
Le ſort le plus affreux, ou bien le prévenir.

Là deſſus chacun s'écria,

La guerre eſt un fléau ; nous demandons la paix.

Alors le monarque ne réſiſta plus, & ſe rangea avec tous ſes états ſous mon obéiſſance, en ſorte que ma puiſſance fut augmentée en un jour d'un empire, & de dix à douze royaumes ou principautés : car tous les roitelets, & autres petits ſouverains ſuivirent l'exemple de l'empereur, & ſe ſoumîrent auſſi.

Après un ſi étonnant ſuccès, nous nous préparâmes au départ. Je laiſſai ſix cens fuſiliers en garniſon dans la ville impériale ; je fis tranſporter ſur ma flotte l'empereur priſonnier, pour qui on eut toute ſorte d'égards pendant le voyage, & à mon retour à Quama, je lui donnai une province dont les revenus ſuffiſoient pour le faire vivre en ſouverain. Cependant nous levâmes l'ancre, & rangeâmes toute la côte de Mézendore. Chemin faiſant, j'exigeai des ôtages de pluſieurs nations, qui avoient été

ſous l'obéiſſance de Miklopolate. De ſorte que par la ſeule terreur de mes armes, je domptai tout ce qui compoſoit l'empire Mézendorique. La plupart de ces nations étoient celles chez qui j'avois paſſé, en venant ſur le navire Martinien.

Cependant nous laiſſâmes les rivages de Mézendore, & après une heureuſe, mais longue navigation, nous découvrîmes les côtes de Martinie. Jamais aſpect ne me fut plus agréable que celui de ce pays-là, & lorſque je penſois que j'y avois été forçat, & que j'y revenois empereur & vainqueur de pluſieurs nations, je ne pouvois contenir ma joie. J'avois d'abord cru que je devois me faire connoître aux Martiniens, pour leur inſpirer plus de terreur & plus de crainte; mais je changeai de deſſein, ayant fait réflexion qu'il m'étoit plus avantageux d'entretenir l'erreur des Quamites touchant ma naiſſance & me donner toujours pour ambaſſadeur du Soleil, d'autant plus que cette erreur s'étoit répandue chez les nations vaincues.

Je me flattois de venir aiſément à bout des Martiniens, dont la molleſſe m'étoit connue, car ce peuple, toujours enclin à la volupté, n'étoit pas ſeulement porté aux plaiſirs par ſon propre penchant, mais encore par l'abondance

de toutes choſes, & par les délices de la terre & de la mer. Mais, j'éprouvai bientôt que l'entrepriſe étoit plus difficile que je ne penſois. En effet, cette nation avoit amaſſé des richeſſes immenſes, à la faveur du commerce qu'elle faiſoit dans les pays les plus éloignés du monde ſouterrein; & par le moyen de ſes richeſſes, elle avoit à ſa dévotion les peuples les plus belliqueux, qui étoient prêts à venir à ſon ſecours au premier ſignal: ajoutez à cela que les Martiniens eux-mêmes, l'emportoient ſur toutes les autres nations dans la marine, & que nos vaiſſeaux étoient groſſièrement bâtis auprès des leurs, & manœuvroient bien plus lentement; car il eſt facile de juger quels devoient être ces navires conſtruits à hâte par l'ordre d'un bachelier en philoſophie, & ce qu'en auroient penſé les Hollandois, les Anglois ou les Danois, s'ils les avoient vus; mais ce défaut étoit réparé par l'artillerie dont ils étoient armés, & qui étoit inconnue aux Martiniens.

Avant que d'entrer en action, j'envoyai des députés au ſénat, offrir à peu près les mêmes conditions que j'avois fait propoſer à l'empereur de Mézendore. Mais pendant que nous attendions la réponſe, nous vîmes venir vers nous à pleines voiles, une flotte bien équipée & telle que nous n'aurions jamais pu nous la figurer.

A cette vue, je rangeai mon armée-navale en auſſi bon ordre que le tems le pouvoit permettre, & je fis donner le ſignal du combat. On ſe battit avec une ardeur égale des deux côtés. Les Martiniens au lieu de canons avoient des machines par le moyen deſquelles ils lançoient de groſſes pierres qui ne faiſoient pas peu de dommage à nos vaiſſeaux. Enfin, ils lachoient des brûlots chargés de poix, de bitume, de ſoufre & d'autres matières combuſtibles qu'on allumoit: ces brûlots ne manquoient guère de toucher nos vaiſſeaux en dérivant, à cauſe de la difficulté de revirer ceux-ci, & ils nous cauſèrent beaucoup de dommage. La victoire fut long-tems en ſuſpens, & mes gens balançoient entre le combat & la fuite: mais enfin les terribles bordées que nous lâchames contre les vaiſſeaux Martiniens, changèrent la face des affaires, & abatirent tellement le courage des ennemis, qu'ils commencèrent à tourner leurs proues & un moment après à s'enfuir vers le port. Nous ne pûmes nous rendre maîtres d'aucun de leurs navires, à cauſe de leur légèreté & de la peſanteur des nôtres. Cependant ayant déſormais la mer libre, nous fimes une deſcente ſur la côte, & nous débarquâmes nos troupes de terre, à la tête deſquelles je marchai ſans perdre de tems vers la capitale.

Je rencontrai en chemin mes députés, qui me dirent que le ſénat les avoit renvoyés avec cette réponſe hautaine.

Dites à votre roi qu'il parte de ces lieux,
Qu'il retourne dans ſa patrie;
Et ne ſe flatte pas d'obtenir, de ſa vie,
L'empire de la mer, que nous tenons des dieux.

Les Martiniens ayant été en effet juſqu'alors les maîtres de la mer, ne purent s'empêcher de recevoir avec dédain les propoſitions d'un prince montagnard. Cependant ils levèrent des troupes avec toute la diligence imaginable, & outre celles qui étoient ſoudoyées, on fit aſſembler tout ce qui étoit en âge de porter les armes. Nous avions à peine fait une lieue, que nous découvrîmes l'armée ennemie, qui venoit droit à nous. Elle étoit compoſée de diverſes nations, & l'audace avec laquelle elle marchoit malgré la perte d'une bataille navale, nous intrigua beaucoup; mais ce n'étoit-là qu'un feu follet qui fut bientôt diſſipé; en effet

La peur les prit avant qu'on donnât le ſignal;

Et à la première volée de canon, tous s'enfuirent à vau-déroute. Nous les pourſuivîmes, & en fimes un grand carnage. Il fut aiſé de juger de leur perte par la quantité de perruques que nous ramaſſâmes, quand nous fûmes

las de tuer ; nous trouvâmes par ce calcul, qu'il y en avoit eu près de cinq mille tués ſur la place. Je remarquai auſſi que la forme des perruques avoit changé, & j'en diſtinguai de plus de vingt façons, tant cette nation eſt ingénieuſe & inventive. Après ce combat, ou plutôt cette déroute, je vins mettre, ſans obſtacle, le ſiége devant Martinie ; & lorſque tout étoit prêt pour battre cette ville en ruine, les ſénateurs ſe rendirent eux-mêmes à notre camp, pour demander quartier, & pour ſoumettre leurs perſonnes, leur ville, & toute la république à mon obéiſſance. Le traité ayant été auſſitôt conclu, nous entrâmes en triomphe dans la place. A notre arrivée, on ne remarqua pas ce tumulte & cette frayeur ordinaires dans les villes priſes ; mais un triſte ſilence, un chagrin ſombre s'étoit emparé des eſprits. On voyoit les citoyens, que la peur avois ſaiſis, oublier ce qu'ils vouloient emporter ou laiſſer, ſe queſtionnant les uns les autres ſans pouvoir ſe conſeiller, tantôt debout ſur leurs portes, tantôt parcourant leurs maiſons, comme s'ils n'euſſent jamais dû les revoir : mais dès que j'eus déclaré que je ne prétendois pas qu'on fît le moindre tort à cette ville, la douleur des citoyens ſe changea en joie. Je me rendis à l'endroit où étoit le tréſor public, & je fus étonné à la

vûe des immenſes richeſſes qu'il renfermoit. J'en fis diſtribuer une partie à mes troupes, & je réſervai le reſte pour être placé dans mes finances. Je laiſſai une garniſon à Martinie, d'où je fis porter quelques-uns des ſénateurs ſur ma flotte pour ôtages. Parmi ces meſſieurs étoit le même ſyndic dont la femme m'avoit fauſſement accuſé du crime pour lequel je fus condamné aux galères. Je ne trouvai pas à propos de m'en venger, eſtimant que l'empereur de Quama devoit oublier les injures du porteur.

Je me diſpoſois à aller ſubjuguer les nations voiſines des Martiniens, lorſqu'il arriva des ambaſſadeurs de quatre royaumes, qui m'envoyoient faire leurs ſoumiſſions. J'avois déja tant de pays ſous mon empire, que je ne pris pas ſeulement la peine de demander comment s'appelloient ces quatre royaumes, me contentant de les comprendre ſous le nom général d'états de la Martinie.

## CHAPITRE XV.

*Klimius eſt renverſé du haut de ſa grandeur.*

APRÈS tant de merveilleux exploits, nous remîmes à la voile pour retourner à Quama, avec une flotte accrue de celle des Martiniens. Jamais les Romains ne firent rien en matière de triomphe qui égalât la magnificence de notre entrée à Quama : & certainement j'avois fait de ſi grandes choſes qu'il n'y avoit point de fête, point de pompe que je n'euſſe méritée. En effet, quoi de plus glorieux, quoi de plus héroique que d'avoir métamorphoſé, dans un petit eſpace de tems, un peuple autrefois le mépris & le jouet des autres nations, de l'avoir métamorphoſé en ſeigneur redouté & reſpecté de ces mêmes nations ? Quoi de plus illuſtre pour un homme comme moi, qui ſe trouve tranſplanté parmi tant de créatures hétérogènes, que d'avoir aſſuré à celles de mon eſpèce l'empire que la nature a accordé aux hommes ſur tous les autres animaux ! il faudroit un volume entier pour exprimer la magnificence avec laquelle je fus reçu de mes ſujets de tout âge & de toute condition, & celui-ci eſt trop abrégé pour y inſérer une pareille relation : je me

me contenterai de dire que ce jour-là fut une nouvelle époque pour l'hiſtoire. Je crois auſſi pouvoir compter cinq monarchies, ſavoir celles des Aſſiriens, des Perſes, des Grecs, des Romains, & celle des Quamites dans le monde ſouterrein; & il ſemble que cette dernière ſurpaſſe les autres en puiſſance & en grandeur. C'eſt pourquoi je pris le ſurnom de Koblu, c'eſt-à-dire grand, qui me fut offert par les Quamites & par les nations vaincues. J'avoue que ce titre eſt vain & orgeilleux; mais ſi l'on conſidère que les Cyrus, les Alexandres, les Pompées, s'en ſont parés avec un mérite peut-être au-deſſous du mien, on trouvera que ce n'étoit pas trop pour un héros tel que moi. En effet, Alexandre ſubjugua l'orient, cela eſt vrai, mais avec quelles troupes? avec de vieux ſoldats aguerris, endurcis par des guerres continuelles, tels qu'étoient les Macédoniens ſous ſon père Philippe. Mais moi j'ai ſoumis à mon empire, en fort peu de tems, des nations bien plus barbares que les Perſes, & avec des troupes rudes & ſauvages, que j'avois été obligé de former moi-même. Voici donc les titres que je pris dans la ſuite: Nicolas le grand, envoyé du Soleil, empereur de Quama & de Mézendorie, roi de Tanaquit, d'Alectorie, d'Arctonie, de tous les royaumes & états Mé-

zendoriques & Martiniens, grand duc de Kiſpucie, ſeigneur de Martinie & de Canaliſque.

Mais après m'être vu dans un degré de proſpérité & de puiſſance au-delà preſque de ce que le cœur humain peut déſirer, il m'arriva ce qui arrive à ceux qui d'un état fort bas, s'élevent aux grandeurs: car oubliant mon premier ſort, je me laiſſai aller à l'orgueil, & au lieu de prendre les intérêts du peuple, je devins un cruel perſécuteur de tous les ordres de l'état; traitant comme des eſclaves ceux que je m'étois autrefois attachés par mon affabilité, en ſorte que perſonne ne pouvoit avoir l'honneur de me parler qu'après certains actes d'adoration, & lorſque je les admettois à l'audience, je ne les recevois qu'avec un air rébarbatif & dédaigneux. Cette conduite aliéna bientôt les eſprits & changea en terreur l'amitié qu'on avoit eue pour moi. J'en fis bientôt l'expérience, à l'occaſion du jeune prince, dont l'impératrice, mon épouſe, étoit accouchée durant mon abſence, & que je voulois faire reconnoître pour mon ſucceſſeur par tous les ordres de l'empire, que je convoquai par des lettres circulaires. Perſonne, à la vérité, n'oſa s'oppoſer à la cérémonie de l'inauguration qui ſe fit avec toute la pompe poſſible; mais il m'étoit aiſé de remarquer ſur les viſages de

mes ſujets une feinte allegreſſe ; & mes ſoupçons ſe trouvèrent confirmés par des paſquinades qui coururent alors ſans nom d'auteur, où l'on montroit adroitement & d'une manière enjouée, que cette élection s'étoit faite au préjudice du prince Témuſo. Tout cela me troubla ſi fort l'eſprit que j'en perdis le repos juſqu'à ce que je me fuſſe délivré de ce bon prince. Je n'oſai pourtant pas faire mourir ouvertement cet illuſtre rival à qui j'avois même des obligations ; mais je ſubornai des gens qui l'accusèrent de trahiſon ; & comme les ſouverains ne manquent jamais de miniſtres empreſſés pour ſervir leurs deſſeins criminels, je trouvai des miſérables, qui aſſurèrent avec ſerment que le prince méditoit des troubles, & tendoit des embuches à ma vie. Là-deſſus il fut arrêté, & ſon procès lui étant fait par des juges que j'avois corrompus, il fut condamné à avoir la tête tranchée. La ſentence fut exécutée à huis-clos, de peur de quelque émeute. Quant à l'autre prince, comme il étoit encore fort jeune, je différai de le ſacrifier à ma tranquillité, ainſi la foibleſſe de ſon âge le ſauva pour quelque tems, lorſqu'il n'avoit plus de protection à attendre du droit. Cependant ſouillé du ſang de ſon frère, je commençai à régner avec tant de cruauté que ma rage alla juſqu'à faire égor-

ger pluſieurs perſonnages Quamites & autres dont la fidélité me ſembloit ſuſpecte. Il ne ſe paſſoit preſque pas de jour qui ne fût enſanglanté & marqué de quelque meurtre, ce qui hâtoit la rébellion que les grands avoient déja machinée depuis longtems, comme je le rapporterai tantôt. J'avouerai ici que je méritois bien les malheurs qui m'arrivèrent dans la ſuite; & qu'il eût été plus décent & plus glorieux à un prince chrétien d'amener à la connoiſſance du vrai Dieu cette nation ſauvage & idolâtre, que de tremper ſes mains dans le ſang de tant de peuples innocens en entreprenant guerre ſur guerre: & aſſurément il m'eût été aiſé de convertir tous les Quamites; car tout ce que j'établiſſois ils l'embraſſoient avec avidité, & mes paroles paſſoient chez eux pour autant d'oracles; mais dans l'oubli où j'étois de Dieu & de moi-même, je ne penſois qu'au vain éclat qui m'environnoit, & qu'à l'accroiſſement de ma puiſſance.

Livré entièrement aux plus mauvais deſſeins, j'aimai mieux augmenter les ſujets de mécontentement que de les faire ceſſer; comme ſi les fautes commiſes par l'injuſtice, pouvoient être réparées par la cruauté. Je répondois à mes amis qui m'avertiſſoient de changer de conduite.

C'eſt la néceſſité, c'eſt la raiſon d'état
Qui me demandent ces victimes.

Mais ce fut-là ce qui m'attira un enchaînement de malheurs, & qui me fit tomber dans une telle diſgrace, que je puis ſervir d'exemple aux mortels, & leur apprendre quelle eſt l'inſtabilité des grandeurs humaines, & de combien peu de durée eſt un règne dur & violent.

Enfin la haine de mes ſujets augmentant avec la rigueur de mon gouvernement, & chacun s'appercevant que les vices auxquels j'étois adonné, s'accordoient mal avec ma céleſte origine, & convenoient peu à un envoyé du Soleil, on commença à examiner avec attention tout ce qui me regardoit, ſur-tout la cauſe de mon arrivée en ces lieux, & l'état où l'on me trouva lorſque j'y abordai. On voyoit que tout ce que j'avois fait d'étonnant étoit plutôt dû à l'ignorance des Quamites qu'à mes lumières, ce qui s'étoit vérifié depuis que cette ignorance s'étoit diſſipée, & qu'on avoit remarqué que je m'étois trompé en bien des occaſions. Ma conduite fut ſur-tout cenſurée par les Kiſpuciens, gens clairvoyans & pénétrans. Ils avoient remarqué dans les édits que j'avois publiés pluſieurs traits mal digérés, & qui marquoient une grande ignorance dans les affaires

politiques. Cela n'avoit rien d'extraordinaire; car comme mes précepteurs n'avoient jamais ſongé à des ſceptres ni à des trônes, ils m'avoient élevé plutôt comme un enfant deſtiné à devenir un jour propoſant ou diacre, que comme un ſujet réſervé au gouvernement d'un grand empire: & mes études qui ne s'étendoient pas au-delà d'un certain ſyſtême de théologie, & de quelques termes de métaphyſique, étoient peu convenables à mon état préſent, où il étoit queſtion de gouverner dans les formes deux empires & près de vingt royaumes. Enfin, les Martiniens avoient remarqué que les navires de guerre que j'avois fait conſtruire, étoient ſi matériels qu'ils ne pouvoient être d'aucun uſage dans un combat contre des flottes bien ordonnées, enſorte que toute cette gloire maritime n'étoit dûe qu'à l'invention du canon. Ces bruits importuns ſe répandirent de tous côtés, & rappellèrent le ſouvenir de l'état où j'étois quand j'abordai dans ces contrées, porté ſur une planche, échappé d'un naufrage, couvert de haillons, & à demi mort de faim, on trouvoit qu'un pareil équipage ne pouvoit convenir à un envoyé du Soleil: ajoutez à cela que les Martiniens fort verſés dans l'aſtronomie, ayant donné quelque teinture de cette ſcience aux Quamites, & leur ayant appris que

le Soleil étoit un corps inanimé, placé dans le milieu des cieux par le Tout-puiſſant, pour éclairer & pour réchauffer toutes les créatures, leur faiſoient tirer cette conſéquence, qu'un globe de feu comme cet aſtre, ne pouvoit être la demeure d'aucun animal terreſtre.

Tous les jours on m'attaquoit par de pareils diſcours; mais ce n'étoit que des murmures, perſonne ne ſe trouvant aſſez hardi pour parler ouvertement ſur mon compte, & dire hautement ſa penſée. C'eſt pourquoi je fus longtems ſans ſavoir juſqu'à quel point étoit montée la haine de mes ſujets, & qu'ils vouluſſent me chercher chicane. Mais un livre en langue Canaliſque, ſous le titre de l'heureux naufrage, me déſilla entiérement les yeux; & l'on ſe ſouviendra de ce que j'ai déjà dit, touchant les Canaliſques, les plus adroits lanceurs d'invectives qu'il y ait jamais eu, qui dans leurs plus grandes guerres ne ſe ſervoient pas d'autres armes. L'ouvrage en queſtion contenoit toutes les accuſations dont j'ai parlé tantôt; & étoit écrit d'un ſtile aigre & mordant, ſelon le génie des Canaliſques, fameux dans ce genre d'eſcrime. Mais tel étoit alors la foibleſſe de mon eſprit & ma confiance en mes forces, que rien ne pouvoit me faire changer de conduite. Les avis les plus ſalutaires augmentoient ma dureté,

loin de l'étouffer ; & j'en vins juſqu'à livrer à la torture ceux que je tenois pour ſuſpects, prétendant qu'ils me devoient découvrir l'auteur du livre en queſtion. Mais tous ſouffrirent les plus cruels tourmens avec une conſtance admirable, en ſorte que toute ma rigueur ne produiſit d'autre effet que d'aigrir encore plus les eſprits contre moi, & de changer leur haine en fureur. C'eſt ainſi que les deſtins l'emportoient ſur les bons conſeils, & que je me jettois moi-même, tête baiſſée, dans le précipice.

Les choſes étoient en cet état, lorſque je réſolus de me défaire d'Hicoba ( c'eſt le nom du prince qui reſtoit encore ). Je fis confidence de mon deſſein au grand-chancelier Kalac, en qui j'avois beaucoup de confiance. Celui-ci me promit ſon miniſtère, & ſortit peu après pour aller exécuter ce que j'avois arrêté. Mais comme il déteſtoit dans le cœur un ſi noir deſſein, il découvrit tout le complot au prince, & ſe retira avec lui dans le lieu le plus fort de la ville. Là, le chancelier aſſembla les ſoldats de la garniſon, leur expoſa patétiquement l'état des affaires préſentes, & ſon diſcours accompagné des larmes du prince, à la vie de qui on en vouloit, ne fut pas d'un petit poids ſur l'eſprit des ſoldats: auſſi-tôt ils cou-

rent aux armes, proteſtant qu'ils ſont prêts à verſer juſqu'à la dernière goute de leur ſang. L'habile chancelier ne donna pas le tems à leur ardeur de ſe refroidir ; il leur fit prêter ſerment au prince & envoya ſur le champ des gens en cachette, pour parler à ceux qu'il ſavoit être mal intentionnés contre moi, leur raconter ce qui s'étoit paſſé, & les exciter à prendre les armes contre un tyran qui ne cherchoit qu'à exterminer l'ancienne famille de leurs ſouverains : alors

Tel qui hait le tyran, tel autre qui le craint.

Accourt armé pour ſe joindre à la garniſon. Cependant j'attendois le retour du chancelier, quand

J'entends des bruits confus, je vois courir aux armes,
Je n'apperçois enfin que des ſujets d'allarmes.
On me dit qu'aſſemblés, les bourgeois, les ſoldats,
Avec des cris affreux, demandent mon trépas.

Tomopolke ſe tournant alors vers moi, ſeigneur, me dit-il, ſauvons-nous promptement chez les Tanaquites, nous y leverons une armée, & nous mettrons bien ces mutins à la raiſon. Ces paroles excitèrent divers mouvemens dans mon ame ; la crainte & la confiance m'agitèrent tour à tour. Enfin je me rendis aux avis de ce ſage conſeiller ; & je ſortis de Quama

ſans nul obſtacle, parce que bien des gens ignoroient la cauſe de la ſédition. Dès que j'eus gagné le royaume de Tanaquit, j'ordonnai à tout ce qui ſeroit en âge de porter les armes de les prendre. J'aſſemblai dans peu une armée de quarante mille hommes, avec laquelle je retournai ſur mes pas, eſpérant que ceux des Quamites qui m'étoient reſtés fidèles, viendroient groſſir mes troupes; mais je me berçois d'un vain eſpoir; car au lieu des renforts dont je m'étois flatté, je vis venir un héraut qui me remit des lettres du prince, par leſquelles il me déclaroit la guerre comme à un impoſteur & un uſurpateur; me marquant en même-tems qu'il s'étoit aſſuré de mon épouſe & de mon fils, & qu'il les avoit fait empriſonner. Quelques heures après le départ du hérault, nous découvrîmes les rebelles qui s'avançoient en bon ordre; &, comme ils étoient munis d'une bonne artillerie, je n'oſai pas en venir aux mains, que je n'euſſe reçu de nouveaux ſecours. Je pris donc le parti de m'arrêter & de me retrancher. Mais bientôt, ayant remarqué qu'il me déſertoit beaucoup de ſoldats qui prenoient parti chez les ennemis, & que ceux-ci attendoient des renforts, je me rendis aux avis des généraux, qui m'exhortoient à combattre, & Tomoppke ne s'y oppoſa pas. La bataille ſe donna

dans la même plaine où, quelques années auparavant, je vainquis les Tanaquites. Le canon des ennemis éclairciſſoit fort nos rangs, & j'enrageois de voir qu'on me battoit de mes propres armes. Mes troupes ſoutinrent néanmoins l'effort des rebelles, juſqu'à ce qu'un boulet de canon ayant percé le brave Tomopolke, qui combattoit vaillamment, le jetta roide mort par terre. Alors chacun perdit courage, & nous tournâmes tous le dos, cherchant à nous cacher & à nous dérober aux ennemis. Je gagnai moi-même la cîme d'un rocher, d'où je deſcendis dans un vallon. Là, je ſoutins, durant quelque tems, mon malheur, ou plutôt ma folie, que je condamnois, mais trop tard, par mes ſoupirs & par mes larmes. Le trouble de mon ame étoit ſi grand, que j'oubliai d'ôter la couronne que j'avois ſur la tête, & à laquelle il étoit aiſé de me reconnoître. Il y avoit environ une heure que j'étois, tremblant d'effroi, dans ce vallon, lorſque j'entendis la voix de pluſieurs perſonnes qui eſcaladoient le rocher, & qui demandoient, d'un ton de fureur, qu'on me livrât au ſupplice. Alors je me tourne de tous côtés, cherchant un lieu pour me cacher.

Je vois un bois épais, tout rempli de brouſſailles ;
J'y cours ſans balancer, par des ſentiers ſecrets.

J'arrivai auprès d'une caverne, & je m'arrêtai quelques momens pour reprendre un peu haleine, car j'étois fort fatigué. Bientôt je me gliſſe, comme un ſerpent, ventre à terre, dans le trou de la caverne. Je m'apperçus qu'elle étoit très-profonde; &, comme je voyois que ſa pente étoit douce & facile, je deſcendis la valeur de cent pas. Je me diſpoſois à paſſer outre, loſque je tombai dans un trou, où, comme ſi j'euſſe été pouſſé par la foudre, je traverſai des lieux obſcurs, & volai dans des ténèbres continuelles, juſqu'à ce qu'enfin j'apperçus une lueur, ſans ſavoir d'où elle venoit, & ſemblable à-peu-près

A celle que la lune donne,
Lorſqu'un nuage l'environne.

A meſure que cette lueur augmentoit, je ſentois diminuer la rapidité de ma chûte : en ſorte que peu-à-peu, & par un doux effort, comme d'un nageur qui fend l'onde, je me trouvai, ſans le moindre mal, au milieu de pluſieurs rochers que je reconnus avec étonnement, pour ceux par où j'étois deſcendu, quelques années auparavant, dans le Monde Souterrein. La cauſe du rallentiſſement du mouvement de ma chûte & de la diminution de la force impulſive, me parut naître de la qualité

de l'atmoſphère ſupérieure, qui a plus de gravitation & de peſanteur que la ſouterreine ; car, ſi la nôtre n'étoit pas plus peſante, j'aurois eu le même ſort en remontant qu'en deſcendant, & peut-être j'euſſe été élevé, au travers des airs, juſqu'à la région de la lune. Je ſoumets toutefois cette hypothèſe à un plus ample examen de MM. les phyſiciens.

## CHAPITRE XVI.

*Retour de Klimius dans ſa patrie, & fin de la cinquième monarchie.*

JE fus long-tems parmi ces rochers deſtitué de ſentiment. J'avois le cerveau troublé & agité de mille idées, tant au ſujet de ma chûte qu'à l'égard de l'étonnante métamorphoſe, qui, de fondateur d'une cinquième monarchie, venoit de me transformer en un pauvre bachelier : & certainement cette aventure étoit ſi ſurprenante & ſi peu vraiſemblable, qu'elle pouvoit aiſément renverſer le cerveau le mieux étayé. Dans cet état je me demandois à moi-même, ſi ce que je voyois étoit vrai, & ſi ce n'étoit pas plutôt des viſions qui décevoient mes yeux : mais mon agitation commençant à ſe diſſiper, & reprenant peu-à-peu mes eſprits,

la douleur & le dépit ſuccédèrent à l'étonnement.

Je tends les mains au ciel, je me plains, je m'écrie :
Dieu juſte & tout-puiſſant, apprends-moi, je te prie,
Par quel crime honteux ai-je donc mérité
De me voir tout d'un coup déchu, précipité
Dans cet affreux revers qui cauſe ma triſteſſe ?

Certainement, on aura beau fouiller dans les annales & les hiſtoires des ſiècles paſſés, & dans celles de nos jours, on n'y trouvera aucun exemple d'une pareille chûte, ſi ce n'eſt peut-être celui de Nabuchodonoſor, qui du plus grand monarque du monde, fut changé en bête féroce courant dans les forets. J'éprouvois les mêmes revers de fortune ; en peu d'heures on me dépouille de deux grands empires & de vingt royaumes, ou environ, dont il ne me reſte plus que l'ombre & l'idée inutile. Je venois d'être un grand potentat, & à peine je puis eſpérer de devenir maître d'école, ou régent dans ma patrie : on me donnoit le titre d'envoyé du ſoleil, & à préſent je crains que ma pauvreté ne m'oblige à devenir valet du premier venu qui voudra bien me prendre à ſon ſervice. Il n'y avoit que quelques jours que la gloire, l'eſpérance, le ſalut, la victoire ſuivoient mes pas ; & à préſent je me vois livré aux ſoucis, à la miſère, aux chagrins, aux larmes,

& aux lamentations. Enfin je reſſemblois à l'herbe qui pendant le ſolſtice d'été, parvient au plus haut point de ſa grandeur, & qui eſt auſſi-tôt fauchée; & pour tout dire en un mot, la douleur, le dépit, le chagrin, la colère & le déſeſpoir agitoient mon ame de tant de mouvemens divers, que tantôt je voulois

. . . . . Me percer d'un fer meurtrier;

Tantôt je voulois me replonger dans la caverne, pour eſſayer ſi un ſecond voyage dans le monde ſouterrein, ne réuſſiroit pas mieux que le premier;

Entre ces deux partis, je balançai trois fois.

Ce qui me retint fut le ſoin de mon ame, & les principes de la religion chrétienne, qui défendent d'attenter ſur ſoi-même.

Je tâchai donc de deſcendre de ces rochers eſcarpés, & de gagner le ſentier par où l'on va à Sandwic. J'étois ſi diſtrait, que je bronchois à tout bout de champ, tant j'avois l'eſprit rempli de ma cinquième monarchie. L'idée, quoique vaine, en étoit néanmoins ſi fraîche, que j'en avois la tête toute troublée. Et certainement c'étoit une perte d'une nature à ne pouvoir être réparée par tous les avantages que ma patrie auroit pu m'offrir. Je ſuppoſois qu'on

voulût me donner le gouvernement de la province de Berge, ou même de la vice-royauté de Norwège, quel dédommagement étoit-ce que cela? Quelle consolation pour le monarque, le fondateur du plus grand empire qu'il y ait jamais eu? Je résolus toutefois de ne pas refuser un gouvernement, au cas qu'on me l'offrît dans ma patrie.

Après que j'eus fait la moitié du trajet, j'apperçus quelques enfans que j'appellai par des signes, les priant de venir à mon secours, & leur adressant ces paroles : *jeru pikalsalim*, ce qui veut dire en langue Quamitique, *enseignez-moi le chemin :* mais ces petits droles, surpris de voir un homme dans un équipage étranger, & avec une couronne sur la tête, poussèrent un grand cri, & s'enfuirent à travers les roches, me laissant traîner mes pieds écorchés, au milieu des pierres & des cailloux. Ils arrivèrent à Sandwic une heure avant moi, & remplirent tout ce village de terreur, assûrant avec serment qu'ils avoient vu le cordonnier de Jérusalem, errant parmi les rochers, portant sur la tête des rayons pareils à ceux du soleil, & marquant par ses soupirs les tourmens de son ame. Ils répondoient à ceux qui leur demandoient comment ils pouvoient savoir si j'étois le cordonnier de Jérusalem, que

j'avois

j'avois découvert moi-même mon nom & ma patrie. Ce qui pouvoit les avoir trompés, c'étoit apparemment les mots que je leur avois dis, *jeru pikal ſalim ;* qu'ils avoient interprétés, *cordonnier de Jéruſalem.* Tout le village fut en combuſtion, perſonne ne doutant de la vérité du fait, d'autant plus qu'on avoit réchauffé tout récemment cette vieille fable du cordonnier ambulant, & que le bruit couroit qu'il avoit paru depuis peu à Hambourg.

Cependant j'arrive ſur le ſoir à Sandwic, & je vois les habitans des environs que cette envie que tous les hommes ont de voir des choſes extraordinaires, avoient raſſemblés. Ils étoient depuis quelques momens au pied de la montagne pour recevoir leur nouvel hôte ; mais à peine ils m'entendirent parler, que, frappés d'une terreur panique, ils prirent tous la fuite, excepté un vieillard qui, plus hardi que les autres, ne bougea pas de la place. Je l'abordai en le priant de vouloir bien héberger un pauvre vagabond :

D'où viens-tu, me dit-il, & quelle eſt ta patrie ?
Vénérable vieillard, repris-je en ſoupirant,
Si je vous racontois l'hiſtoire de ma vie,
Vous ſeriez étonné, je vous en ſuis garant :
Mais ce récit eſt long, & la nuit eſt trop proche,
Pour pouvoir l'achever avant la fin du jour.

Lorſque je ſerai chez vous, je vous raconterai un enchainement d'aventures, qui paroiſſent au-delà de toute croyance, & dont aucune hiſtoire ne fournit d'exemple. Le vieillard avide de nouveautés, me prit par la main, & me mena à ſon logis, blâmant la crainte déplacée du peuple, qui au moindre objet inconnu, tremble comme à l'aſpect d'une comète. Dès que je fus entré chez lui, je demandai à boire, car j'avois grand'ſoif. Le vieillard m'apporta lui-même un verre de bierre; je dis lui-même, car femme, ſervantes, enfans, tout avoit décampé, & n'oſoit reparoître de frayeur. Lorſque j'eus avalé mon verre, & que ma ſoif ſe trouva un peu appaiſée, je parlai à mon hôte en ces termes : Vous voyez, lui dis-je, un homme qui a éprouvé les plus cruels revers, & qui eſt le jouet de la fortune, plus que jamais mortel ne l'a été. C'eſt une vérité reconnue, qu'un moment ſuffit pour bouleverſer les plus grandes choſes, & néanmoins ce qui m'eſt arrivé n'eſt preſque pas croyable : oui

Mes aventures ſont à nulle autre pareilles;
Et nul autre avant moi n'a vu tant de merveilles.

C'eſt, repliqua mon hôte, le ſort de ceux qui voyagent long-tems : &, que ne peut-on pas voir dans ſeize cens ans de courſes continuelles?

J'avoue que je ne compris pas ſa penſée, & je lui demandai ce qu'il vouloit dire avec ſes ſeize cens ans. S'il en faut, pourſuivit-il, croire l'hiſtoire, il s'eſt écoulé ſeize cens ans depuis la ruine de Jéruſalem : je ne doute point, ô le plus vénérable des hommes, que vous ne ſoyez né bien du tems avant cet événement ; car, ſi ce que l'on raconte de vous eſt vrai, on peut rapporter l'époque de votre naiſſance au règne de Tibère.

O certes, pour lors je crus que mon hôte radotoit, & je lui répondis froidement, que ce qu'il me diſoit étoit une énigme qui demandoit un Œdipe. Mais, ſans faire attention à cela, il alla chercher un plan du temple de Jéruſalem, & me pria de lui dire s'il reſſembloit bien à l'original. Malgré l'excès de ma douleur, je ne pus m'empêcher de rire. Je demandai au bon vieillard ce que c'étoit que tout ce galimatias. Y penſez-vous, me dit-il, & ignorez-vous que tous les habitans de ce lieu aſſurent que vous êtes ce fameux cordonnier de Jéruſalem, qui, depuis la mort de notre ſeigneur, eſt condamné à courir le monde ? Mais, plus je vous examine, & plus je me rappelle un ancien ami, qui périt, il y a environ douze ans, ſur le ſommet de cette montagne. A ces mots, le voile qui couvroit mes yeux

tomba ; je reconnus mon bon ami Abelin, dont j'avois ſi fort hanté la maiſon à Berge. Je me jettai à ſon cou, & l'embraſſai tendrement. Cher Abelin, lui dis-je, je vous vois, j'en crois à peine mes yeux : voici votre Klimius qui revient des abîmes, le même qui ſe précipita dans la caverne, il y a douze ans. A la vue de ce phénomène inattendu, mon ami reſta interdit & confus. Je vois, s'écria-t-il enfin, la face de mon cher Klimius, ſa voix qui m'eſt ſi connue, a frappé mes oreilles ;

Voilà ſes yeux, ſes mains, ſa taille, ſon viſage.

Mais, quoique je n'aie jamais vu perſonne qui reſſemblât plus à Klimius, je ne puis, ni ne dois en croire mes ſens ; car aujourd'hui les morts ne reſſuſcitent pas : à d'autres, il me faut bien de meilleures preuves pour que j'ajoute foi à ce que vous me dites.

Pour combattre ſon incrédulité, je lui fis un détail exact de tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entre nous. Lorſqu'il eut ouï cela, il fut convaincu de la vérité ; & me ſerrant tendrement entre ſes bras, & les larmes aux yeux : Je vois, s'écria-t-il, je vois ce même homme dont je ne penſois voir que la reſſemblance. Mais dites-moi, de grace, dans quelle partie du monde vous êtes-vous tenu ſi long-tems

caché, & où avez-vous fait l'acquiſition de l'habit merveilleux & barbare que vous portez? Alors je lui racontai de point en point tout ce qui m'étoit arrivé ; & il écouta tout avec attention, juſqu'à ce que je vinſſe à la planete de Nazar, aux Arbres parlans & raiſonnables. Alors s'impatientant : On remarque diſtinctement en vous, me dit-il, toutes les fadaiſes que les ſonges enfantent, tout ce que la folie peut forger, & tout ce que l'ivreſſe peut faire imaginer de plus extravagant. Je croirois plutôt, avec nos payſans, que vous venez du ſabat ; car, tout ce qu'en raconte le petit peuple, n'eſt que bagatelle au prix de votre voyage ſouterrein. Je le priai d'avoir un moment de patience, & de m'accorder ſon attention juſqu'à ce que j'euſſe achevé le récit que j'avois commencé; lorſque je vis qu'il ſe taiſoit pour écouter, je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé dans les pays ſouterreins, les revers que j'y avois éprouvés, & comment j'avois fondé une cinquième monarchie telle qu'on n'en avoit jamais vu. Tout cela ne fit qu'augmenter les ſoupçons qu'il avoit de mon commerce avec les ſorciers ; il penſoit que, deçu par leurs preſtiges, j'étois devenu un ſecond Ixion (1) ;

(1) Ixion, amoureux de Junon, crut jouir de cette déeſſe, mais il n'embraſſa qu'une nue.

& , pour mieux connoître juſqu'où alloit l'effet du prétendu maléfice , & juſqu'à quel point j'extravaguois, il commença à m'interroger ſur l'état des bienheureux, & ſur celui des damnés, ſur les Champs Eliſées, & ſur diverſes autres choſes de cette nature. J'eus bientôt remarqué où tendoient toutes ces queſtions. Sur quoi je lui dis que je ne trouvois point mauvais qu'il fût incrédule, vu que mon récit devoit effectivement paroître fabuleux ; que ce n'étoit point ma faute, mais celle de mes aventures, qui étoient ſi merveilleuſes, qu'elles ſurpaſſoient toute croyance humaine. Je vous jure bien ſaintement, ajoutai-je, que je n'y ai rien mis de mon invention ; mais que j'ai raconté tout ſimplement & ingenuement les choſes comme elles ſe ſont paſſées.

Mon ami, perſévérant dans ſon incrédulité, me pria de me repoſer quelques jours chez lui, eſpérant que durant ce tems-là, ma tête, qu'il croyoit fêlée, ſe remettroit.

J'y reſtai en effet huit jours ; & , au bout de ce terme, mon hôte voulant éprouver ſi j'étois auſſi fou que je lui avois paru auparavant, me remit ſur le chapitre de mon voyage ſouterrein, dont nous avions ceſſé de parler pendant ces huit jours. Il comptoit que ma cinquième monarchie, mes ſujets & mes royaumes avoient

disparu, & qu'il ne m'en restoit pas la moindre idée. Mais, quand il m'entendit raconter les mêmes choses, avec le même ordre, & que, sur la fin, je vins à lui reprocher son opiniâtre incrédulité, lui opposant certains faits qu'il étoit contraint de m'accorder, par exemple, que douze ans auparavant, je m'étois précipité dans une caverne, & que j'étois revenu sous un habit inconnu & étranger, il ne sut plus que me dire. Je profitai de son étonnement; &, lui serrant le bouton, je lui demandai si mon voyage étoit plus absurde que ce qu'on racontoit des sorciers & du sabat; qu'il savoit bien que tout cela n'étoit que des contes de vieilles, mais qu'il n'ignoroit pas que plusieurs philosophes avoient enseigné que la terre étoit concave, & qu'elle renfermoit un monde plus petit que le nôtre. Vaincu par ces raisonnemens, il me dit que ma constance à affirmer des choses dont la fausseté ne pouvoit m'apporter aucun avantage, avoit entièrement dissipé son incrédulité; &, persuadé des faits en question, il voulut que j'en recommençasse le récit. Il fut charmé de ce que je lui dis au sujet de la planète de Nazar, & sur-tout de la principauté des Potuans, dont les loix & les coutumes lui paroissoient des règles sur lesquelles tous les autres états devroient se

régir. Il ſentoit bien que la deſcription d'un pays ſi ſage & ſi bien ordonné ne partoit pas d'un cerveau dérangé ; & il lui paroiſſoit que des réglemens ſi prudens venoient plutôt de Dieu que des hommes. Dans cette penſée, il me pria de lui dicter tout ce que je lui avois récité, qu'il en vouloit dreſſer un mémoire, de peur qu'il n'en oubliât quelque trait.

Le voyant donc convaincu des choſes que je lui avois narrées, je commençai à lui parler de moi, & à lui demander ce que j'avois à faire dans la ſituation où j'étois, & quelle fortune je pouvois attendre dans ma patrie, moi qui avois été ſi grand & ſi puiſſant dans le monde ſouterrein. Je vous conſeille, me dit-il alors, de ne découvrir vos aventures à qui que ce ſoit, de laiſſer ces choſes là enſévelies dans un éternel oubli, & de vous repoſer encore quelque tems chez moi.

Il me fit quitter mes habits ſouterreins, & il chaſſoit tous ceux qui venoient pour voir le cordonnier de Jéruſalem, leur diſant qu'il avoit diſparu. Cela n'empêcha pas que le bruit de l'apparition ne ſe répandît au loin. On ne parloit que des maux que le prétendu cordonnier préſageoit. On aſſuroit à Sandwic, que le cordonnier de Jéruſalem y avoit paru, publiant par-tout que la colère de Dieu étoit proche,

& exhortant chacun à la prévenir par une prompte converſion. Or, on ſait que la renommée eſt comme une pelotte de neige qui groſſit à chaque inſtant qu'elle roule ; & l'on conçoit bien que ce bruit fut paré de plus d'un conte ridicule. Mon hôte & moi, qui ſavions l'origine de toutes ces fadaiſes, nous nous en divertîmes long-tems.

Cependant, comme je ne voulois plus être à charge à mon ami, & qu'il m'importoit de paroître pour obtenir quelque emploi, je réſolus de me rendre dans la capitale. Mon ami voulut m'y accompagner ; &, pour dépayſer le monde ſur mon compte, il me fit paſſer pour un étudiant de Nidros, qui étoit de ſes parens, & qui l'étoit venu voir depuis peu. Il me recommanda enſuite ſi bien à l'évêque de Berge, tant par lettres, que de vive-voix, qu'enfin ce vénérable prélat me promit le premier rectorat qui vaqueroit dans quelque collège. Cet emploi ne me déplut pas, parce qu'il avoit quelque rapport à l'état où je m'étois vu élevé ; car un recteur de collège ou d'univerſité eſt un petit empereur. La ferule tient lieu de ſceptre, & la chaire de trône. Mais, comme il s'écoula bien du tems ſans qu'il y eût de rectorat vacant, & que la misère me talonnoit, je réſolus d'accepter tout ce que l'on

m'offriroit. Il arriva fort à propos, quelques jours après, que le marguillier de l'égliſe de Sainte-Croix mourut. Auſſitôt Mgr. l'évêque ſe ſouvint de moi, & me nomma à cette charge, qui me paroiſſoit ridicule, à moi qui avois été ſouverain de tant de puiſſans états : mais, comme ce qui nous rend le plus ridicules & extravagans c'eſt la pauvreté, & qu'il n'y a pas de prudence à mépriſer l'eau trouble, quand on eſt preſſé par la ſoif, j'acceptai l'emploi en queſtion; &, grace à Dieu, j'y paſſe doucement ma vie, en philoſophe.

Cependant j'étois à peine promu à cet office, que l'on me propoſa de me marier avec la fille d'un bon marchand de Berge, nommée Madelaine, que je trouvai fort à mon gré; mais, comme il y avoit apparence que l'impératrice de Quama vivoit encore, je craignis de me rendre coupable de polygamie. J'en parlai à M. Abelin, pour qui je n'avois rien de ſecret, & qui ſe moqua de mon ſcrupule; il me convainquit même ſi bien de la folie de mes doutes, que je ne balançai plus d'épouſer la fille en queſtion.

Je vis depuis ſix ans avec ma Madelaine,
Sans que rien n'ait troublé notre ſainte union.

Je ne lui ai pourtant pas encore fait confidence

de mes aventures ſouterreines. Mais, comme je ne puis entièrement oublier l'élévation où je me ſuis vu, il m'échappe de tems en tems certains écarts fort oppoſés à l'état où je ſuis préſentement. Au reſte, j'ai eu trois fils de ma Madelaine, l'aîné nommé Chrétien, l'autre Jean & le troiſième Gaſpard : en ſorte que ſi le petit prince Quamite vit encore, je puis me compter père de quatre fils.

*Le manuſcrit de Nicolas Klimius ne va pas plus loin ; ce qui ſuit eſt une addition de M. Abelin ſon ami.*

Nicolas Klimius vécut juſqu'en 1695, chéri & eſtimé de chacun pour l'intégrité & la pureté de ſes mœurs. Il n'y eut que le curé de Sainte-Croix qui trouva à redire à ſa gravité, qui n'étoit, au fonds, que l'effet du rang où notre auteur s'étoit vu élevé. Mais, quand je faiſois réflexion à l'éclat de cette couronne qu'avoit porté Klimius, & à l'orgueil qu'inſpirent les grandeurs du monde, je le trouvois fort humble & fort modeſte de pouvoir s'accommoder d'un emploi de marguillier, après avoir été empereur. Ceux qui n'étoient point au fait de ſes aventures, n'en pouvoient pas juger ainſi.

Dans certains tems de l'année, Klimius ſe

tranſportoit ſur la montagne, pour y contempler la caverne par où il s'étoit précipité ; & ſes amis ont remarqué qu'il en revenoit avec un viſage tout baigné de pleurs, & qu'il étoit quelques jours ſans ſortir de ſon cabinet, & ſans vouloir parler à perſonne. Sa femme a auſſi aſſuré qu'elle l'avoit ouï, lorſqu'il révoit, commander l'exercice aux troupes de terre, & la manœuvre aux vaiſſeaux. Ses diſtractions alloient quelquefois ſi loin, qu'un jour il envoya ordre au gouverneur de la province de Berge de venir lui parler ſur le champ. Son épouſe, qui voyoit que toutes ces agitations d'eſprit ne venoient que de ſa trop grande application à l'étude, craignoit fort pour ſa ſanté. Sa bibliothèque étoit compoſée en partie de livres de politiques ; & comme cette lecture ne convenoit guère à un marguillier, on lui en faiſoit ſouvent la guerre. Il a écrit lui-même la relation de ſon voyage, & ſon manuſcrit, qui eſt l'unique de ſon eſpèce, eſt actuellement entre mes mains. Il y a long-tems que j'ai voulu le publier ; mais de bonnes raiſons m'en ont empêché juſqu'à cette heure.

*Fin du voyage de Klimius.*

# RELATION
# D'UN VOYAGE
# DU POLE ARCTIQUE
## AU POLE ANTARCTIQUE,
## PAR LE CENTRE DU MONDE;

Avec la deſcription de ce périlleux paſſage, & des choſes merveilleuſes & étonnantes qu'on a découvertes ſous le Pole Antarctique.

# LE PASSAGE DU POLE ARCTIQUE AU POLE ANTARCTIQUE, PAR LE CENTRE DU MONDE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Départ de l'auteur d'Amſterdam pour le Groenland. Comment l'auteur & ſes compagnons commencèrent à s'appercevoir qu'ils approchoient de l'effroyable tournant d'eau qui eſt ſous le Pole Arctique. Deſcription du tournant.*

AYANT toujours eu, dès ma jeuneſſe, une très-grande paſſion pour les voyages, j'ai parcouru, pour contenter ma curioſité, toutes les principales parties du vieux & du nouveau Monde; &, à la fin de ma dernière courſe, je me trouvai dans la grande & fameuſe ville

d'Amſterdam, où je fis connoiſſance avec trois ou quatre gros négocians, qui me dirent qu'ils équipoient un vaiſſeau pour l'envoyer dans le Groenland à la pêche de la baleine. A cette nouvelle, je ſentis mon inclination naturelle ſe ranimer, & je conçus d'abord le deſſein de faire ce voyage, n'ayant point encore vu les climats glacés des zones froides. Je commençai donc à acheter tout ce que je crus néceſſaire; &, ayant mis en ordre tout mon petit équipage, je m'embarquai le troiſième du mois de mai de l'année 1714. Nous partîmes avec un vent favorable, & eûmes un tems à ſouhait pendant quelques jours; mais le dixième, vers le ſoir, le ciel s'obſcurcit & ſe couvrit en peu de tems de nuages noirs & épais, & les vents ſe mirent à ſouffler avec une telle véhémence & impétuoſité, que l'équipage fut alerte toute la nuit ſuivante, & cette tempête nous porta vers l'oueſt avec tant de rapidité, malgré toute notre manœuvre, que le matin, environ à 4 heures, nous nous trouvâmes à la vue des côtes de l'île d'Iſlande, dont nous n'étions éloignés que d'environ trois lieues. Le vent pour lors étant tombé, un calme de douze heures lui ſuccéda, après lequel nous reprîmes notre route avec un petit vent ſud-eſt. Nous voguâmes aſſez heureuſement juſqu'au quatorze, que

que nous apperçûmes deux vaiſſeaux qui nous parurent venir du Groenland, & prendre la route de Hollande : nous étions alors au ſoixante-huitième degré dix-ſept minutes de latitude ; mais nous les perdîmes bientôt de vue ; car le tems ſe changea ſubitement, & nous vîmes ſe former du côté de l'eſt un affreux orage, qui s'approcha de nous dans l'eſpace de quelques minutes ; nous fûmes d'abord environnés d'un nombre infini d'éclairs qui furent ſuivis d'épouvantables éclats de tonnerre, & d'une pluie ſi groſſe, ſi forte & ſi longue, que le ciel ſembloit menacer la terre d'un ſecond déluge. L'obſcurité étoit ſi grande, que nous ne pouvions diſtinguer les objets, de la poupe à la proue ; les vagues étoient ſi groſſes, & les vents s'entrechoquoient avec tant de furie, que notre pilote, quoique très-expérimenté, ne ſavoit preſque plus quel parti prendre. Enfin, après avoir été long-tems à deux doigts de la mort, cette horrible tempête commença à ſe diſſiper, le jour reparut, & nous nous trouvâmes dans une grande mer toute remplie de gros quartiers de glace, qui, ſe roulant les uns ſur les autres, nous firent craindre d'être renverſés ou écraſés. Il faiſoit très-froid, & nous ne voyions tout autour de nous aucune île ni côtes ; nous avions perdu notre route ; &,

min à l'eau : ce que nous exécutâmes ſur le champ avec un empreſſement & une diligence incroyables ; après quoi nous montâmes tous ſur le pont, pour voir enſemble ſi nous ne pourrions pas trouver le moyen d'éviter l'affreux péril dont nous étions menacés ; pour lors le ſoleil ne ſe couchoit plûs, & nous le voyions toujours tourner autour de nous ſur les bords de l'horiſon ; mais il étoit un peu pâle. Nous apperçûmes vers l'oueſt une aſſez longue côte, qui avoit trois caps, dont celui du milieu s'avançoit beaucoup plus dans la mer que les deux autres. On y voyoit pluſieurs hautes montagnes toutes couvertes de neige & de glace, & dont les entre-deux nous paroiſſoient tout en feu. De ce même côté, en tirant vers la droite, vous vîmes un gros amas de nuages d'une couleur preſque verte, mêlée d'un gris fort obſcur, & dont une partie deſcendoit ſi bas, qu'elle touchoit preſque la mer ; il en ſortit une infinité d'oiſeaux, dont le nombre, en volant vers nous, s'accrut ſi prodigieuſement, que tout l'air d'alentour en fut obſcurci. Une troupe ſe détacha du gros ; &, paſſant immédiatement ſur nos têtes, ils entrèrent en une telle furie les uns contre les autres, qu'ils ſe bequetèrent cruellement & de telle ſorte, que trois tombèrent morts ſur notre pont.

Leur plumage étoit très-noir, & leur bec rouge comme du ſang; ils avoient, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, une raye blanche comme de la neige; mais nous perdîmes bientôt tous ces oiſeaux de vue. On demandera peut-être comment ils peuvent traverſer ces vaſtes mers; mais il eſt à préſumer qu'ils ſe repoſent de tems en tems ſur ces grandes pièces de glace qu'on trouve en pluſieurs endroits dans les mers du nord. Cependant nous ſuivions toujours malgré nous le penchant des eaux, juſqu'à ce qu'enfin notre vaiſſeau fit tout d'un coup comme un demi-tour à gauche, & alors nous voguâmes d'un mouvement circulaire: ce qui nous fit connoître que nous étions entrés dans le tournant. Cette mer tournoyante fourmille par-tout d'un nombre innombrable de petits poiſſons, à-peu-près de la groſſeur des harengs; de la moitié du corps à l'extrémité de la queue, ils ſont d'une très-belle couleur d'or; &, comme ils nagent preſque toujours la tête en bas & à fleur d'eau, & le ſoleil réfléchiſſant ſur toutes ces queues qui ſont toutes entières hors de l'eau, ce tournant reſſemble à un ciel d'eau tout couvert d'un nombre infini d'étoiles d'or, qui ſont dans un perpétuel mouvement. Un objet de cette nature charmeroit, ſans doute, des gens qui le pour-

roient contempler d'un œil tranquille. Après avoir fait pluſieurs tours, nous apperçûmes au milieu du tournant une eſpèce d'île flottante plus blanche que la neige; mais notre mouvement circulaire nous approchant toujours du centre, nous reconnûmes que cette île prétendue n'étoit qu'une haute écume que les eaux, en ſe précipitant & s'engouffrant dans cet abîme, formoient ſur leur ſuperficie. Nous jugeâmes alors qu'il étoit tems de nous retirer au-dedans du vaiſſeau : ce que nous fîmes à l'inſtant, en deſcendant tous à fond de calle pour y attendre ce que le ciel ordonneroit de nous.

## CHAPITRE II.

*Comment leur vaiſſeau fut engouffré au centre du tournant ; comment ils ſe trouvèrent inſenſiblement ſous le Pole Antarctique, & comment ils connurent qu'ils n'étoient plus ſous le ciel du nord.*

APEINE avions-nous été renfermés dix ou douze minutes, que nous nous ſentîmes enfoncer dans ce profond abîme avec une rapidité inconcevable. Le ſifflement & le bourdonnement horrible que nous entendions ſans ceſſe

autour de nous, en portant dans nos ames la terreur & l'effroi, nous ôta peu-à-peu la connoiſſance, & nous jetta dans une eſpèce d'évanouiſſement qui nous mit hors d'état de nous appercevoir du tems que nous reſtâmes entre ces épouvantables torrens qui roulent avec tant d'impétuoſité ſous ces affreux ſouterreins; mais nous étant réveillés de cet aſſoupiſſement où nous étions plongés, & ne ſachant pas bien encore ſi nous étions morts ou vivans, nous revînmes bientôt à nous; &, prêtant l'oreille, nous n'entendîmes plus rien; & il nous ſembla à tous que notre vaiſſeau étoit preſque ſans mouvement; notre pilote, le plus hardi de tous, s'aventura de monter en haut; il ouvrit du côté de la poupe, & monta ſur le pont. Nous le ſuivîmes tous les uns après les autres, & nous nous vîmes, avec la dernière ſurpriſe, ſur une mer calme, & environnés d'un brouillard ſi épais, qu'il nous étoit impoſſible de diſtinguer aucun objet tout autour de nous. Le brouillard & la mer étoient d'une même couleur; de ſorte qu'il nous ſembloit que notre vaiſſeau étoit ſuſpendu dans les airs; mais peu-à-peu l'air s'éclaircit, & le jour étoit à-peu-près comme il eſt l'été dans nos climats, une petite demi-heure après le ſoleil couché. Il eſt aiſé de ſe figurer la joie dont nous fûmes

tous pénétrés, après nous être crus perdus ſans reſſource, de voir que nous pouvions encore eſpérer de retourner dans notre patrie. Cependant nous ne ſavions où nous étions ; &, notre pilote ayant pris hauteur, nous trouvâmes ſoixante & onze degrés & huit minutes de latitude méridionale : ce qui nous fit connoître que nous étions dans les mers du ſud, ſous le Pole Antarctique. Pour lors il ne faiſoit pas le moindre vent. Nous nous occupâmes à remettre en état, autant qu'il étoit poſſible, tous nos cordages & toutes nos voiles. Nous avions encore dans le vaiſſeau des proviſions pour quelque tems. Au bout d'environ quatre ou cinq heures, il ſe leva un petit vent nord-oueſt, mais ſi terriblement froid, que la mer fut toute priſe dans l'eſpace de quelque momens. Je puis dire que je n'avois jamais ſenti un froid ſi pénétrant, & je doute que nous euſſions pu y réſiſter, s'il eût continué long-tems ; mais, par bonheur, il tomba tout-d'un-coup une petite pluye douce qui nous fit paſſer, dans quelques minutes, du plus rude hiver au printems. La ſage providence, pour ſuppléer au défaut du ſoleil qui s'éloigne pour ſi long-tems de ces triſtes climats, tempère leur extrême froideur par des exhalaiſons chaudes, qui conſervent même aſſez avant dans l'hiver les herbes, les plantes & les ar-

buſtes qu'on y voit. Nous portâmes avec toutes nos voiles vers une grande côte que nous apperçûmes à l'eſt, dans l'eſpérance de pouvoir mettre pied à terre quelque part ; & nous vîmes à une de ſes extrémités qui s'avançoit vers le Pole Antarctique, une lumière qui reſſembloit aſſez à l'aurore ; nous ſavions pourtant bien que ce n'étoit pas l'avant-courrière du ſoleil, puiſqu'il devoit ſe paſſer pluſieurs mois avant qu'il reparût dans ces régions. Nous ne pouvions plus faire de diſtinction entre le jour & la nuit, le matin & le ſoir ; cependant le jour étoit aſſez grand pour nous empêcher de voir les étoiles. Il s'élève dans les airs des exhalaiſons lumineuſes pendant l'abſence du ſoleil, autrement les deux zones froides ſeroient alternativement pendant ſix mois, enſévelies dans une affreuſe nuit. Comme nous voguions doucement vers cette ſuſdite, nous vîmes en quatre ou cinq endroits diſtans l'un de l'autre d'environ la portée d'un mouſquet, de groſſes écumes bouillonnantes, qui s'élevant aſſez haut avec impétuoſité, formoit au-deſſus de la ſurface de la mer comme de petites collines ; ces bouillons d'eau & d'écume avoient tant de force, que notre vaiſſeau, en paſſant au travers, penſa en être renverſé. Nous ne pûmes jamais comprendre ce que ce pouvoit être ;

mais nous n'en vîmes plus depuis. Cependant cette lumière dont je viens de parler ayant peu-à-peu diſſipé les nuages qui nous la cachoient, elle s'éleva tout d'un coup, & brilla d'une telle ſorte à nos yeux, qu'elle nous jetta tous dans l'admiration ; c'étoit un météore merveilleux, qui formoit un ovale parfait d'un bleu très-obſcur, & qui étoit tout parſemé d'étoiles : celle du milieu, qui étoit la plus grande, paroiſſoit dominer ſur toutes les autres. Cet admirable phénomène augmenta le jour de moitié ſur la côte, tellement que nous pouvions voir plus diſtinctement tous les objets : auſſi en étions-nous déja fort près ; & y ayant enfin abordé, comme nous avions deſſein d'y mettre pied à terre, nous jettâmes l'ancre.

## CHAPITRE III.

*Ils mettent pied à terre sur la côte, & pénétrent dans le pays environ une lieue & demie. Description de la grande île flottante qui est sous le Pole Antarctique, & de la montagne de glace qui est au milieu, de figure piramidale, & qui semble taillée à facettes; des météores merveilleux qui paroissent de tems à autre autour de l'île flottante.*

A L'endroit où nous mouillâmes, la côte étoit toute bordée de grands roseaux, qui hors de l'eau paroissoient de la hauteur d'une pique, & du moins de la grosseur du bras, & se terminoient en une pointe fort aiguë; ils avoient des nœuds d'espace en espace, & au-dessous de ces nœuds pendoient de grandes feuilles jaunâtres, larges d'un bon empan, & environ de la longueur d'une aune de Hollande. Nous mîmes la chaloupe en mer pour aller à terre, & nous eûmes beaucoup de peine à passer au travers de ces roseaux, parce qu'ils étoient fort serrés & proches les uns des autres: nous prîmes toutes nos armes à feu, autant pour nous défendre des bêtes farouches, que pour tuer quelque gibier, s'il arrivoit que nous en ren-

contraſſions; après avoir grimpé en haut, parce que le terrein étoit eſcarpé, nous trouvâmes une belle plaine toute ſemée d'une herbe menue & courte qui exhaloit une agréable odeur; elle étoit bornée de trois grandes chaînes de montagnes qui s'étendoient à perte de vue à droite & à gauche; ces montagnes nous parurent poſées en amphithéâtre; le ſecond rang étant plus haut que le premier, & le troiſiéme beaucoup plus haut que le ſecond. Le premier rang, à ſavoir le plus proche de nous, n'étoit proprement que de grandes colines, toutes revêtues de mouſſe verte; les montagnes du ſecond étoient toutes couvertes de neige, & celles du troiſième paroiſſoient dans le lointain d'un rouge enflammé, ce qui produiſoit un des plus beaux aſpects qu'on puiſſe imaginer: quand nous eûmes traverſé la plaine & gagné le pied des colines, nous paſſâmes plus avant & nous vîmes qu'elles formoient en cet endroit une grande enceinte ou enclos environ d'une bonne lieue de diamètre; cette enceinte étoit toute pleine de grandes herbes ſi hautes, que les deux plus grands hommes de notre troupe y étant entrés, on leur voyoit à peine le ſommet de la tête, nous remarquâmes que tout autour de l'enclos, il y avoit dans les colines de grands trous ou antres, que nous jugeâmes

être la retraite de quelques bêtes farouches; & en effet, quelques momens après, nous vîmes sortir de ces grandes herbes, à deux cens pas de nous, trois ours blancs d'une grosseur prodigieuse, qui sans se tourner ni d'un côté ni d'autre, entrèrent dans l'antre qui étoit vis-à-vis d'eux, nous ne trouvâmes pas à propos après cela de rester dans un lieu qui nous sembloit si périlleux, nous en sortîmes sur le champ, & nous avançant toujours vers les montagnes, nous trouvâmes un petit ruisseau d'eau douce très-claire, sur les bords duquel nous vîmes se promener un grand nombre d'oiseaux à peu près de la grosseur des cailles; ils étoient si peu farouches qu'ils se laissoient prendre à la main, nous en tuâmes quelques-uns, que nous envoyâmes à bord; en suivant ce ruisseau il nous conduisit insensiblement entre deux roches fort hautes & fort escarpées, & toutes couvertes de glace depuis le haut jusqu'au bas, nous y sentîmes d'abord avec la dernière surprise un froid extrême & nous ne pouvions comprendre comment, en sortant d'un air fort doux & presque chaud, celui où nous venions d'entrer pouvoit être si rude, nous marchions pour lors sur une neige fort dure, & notre petit ruisseau étoit entièrement gelé dans cet entre-deux, la montagne qui étoit à notre

droite recevant ſur ſa ſurface glacée toute la lumière du météore dont j'ai parlé, & là, réfléchiſſant ſur la montagne qui lui étoit oppoſée, elles brilloient toutes deux d'une telle manière que nos yeux en furent éblouis, & que nous avions de la peine à voir ce qui étoit devant nous; ſitôt que nous fûmes ſortis d'entre ces montagnes, nous ſentîmes un air doux & temperé, & le ruiſſeau couloit & ſerpentoit comme de l'autre côté; à deux cens pas de là, nous le vîmes ſe perdre dans la terre, vis-à-vis d'une roche qui avoit la figure d'une groſſe tour ronde, la nature y avoit creuſé une eſpèce de grote qui avoit trois ouvertures du haut en bas, en forme d'arcades, & au milieu en dedans on voyoit un grand baſſin dans lequel nous remarquâmes que le ruiſſeau ſe jettoit par un canal ſouterrein, il y avoit dans cette grotte, pluſieurs niches, où nous trouvâmes des nids d'oiſeaux, & dans quelques-uns des œufs d'un verd fort pâle, trois fois plus gros que nos œufs de cane, le deſſus de cette roche étoit plat en forme de terraſſe, & tout plein d'une herbe fort ſemblable à notre pourpier, mais de beaucoup plus grande, les feuilles en étoient extrêmement larges & environ de l'épaiſſeur du petit doigt, & ſa tige étoit ſi longue, que pluſieurs pendoient depuis

le haut juſques en bas; après avoir admiré cet ouvrage de la nature, nous ne jugeâmes pas à propos de pouſſer pour lors plus avant, & nous reprîmes la route de notre vaiſſeau, mais non pas tout-à-fait par le même chemin, nous tirâmes un peu ſur la gauche, & après avoir marché quelque peu de tems, nos oreilles furent ſubitement frappées de mugiſſemens & de hurlemens horribles qui venoient du même côté où nous avions vu ces trois ours blancs: tout l'air d'alentour en retentiſſoit d'une telle ſorte, que nous jugeâmes qu'il falloit qu'il y eût dans cet endroit-là un très-grand nombre de ces animaux féroces: nous arrivâmes inſenſiblement ſur un terrein raboteux & pierreux qui nous conduiſit vers un amas de groſſes roches fort près les unes des autres: elles avoient des veines rouges, vertes & bleues à peu près comme le marbre, & comme nous y vîmes à droite & à gauche une eſpèce de marais, nous fûmes contraints de paſſer tout au travers; nous y trouvâmes diverſes routes qui ſe croiſoient les unes & les autres comme dans un labyrinte, de ſorte que nous nous y égarâmes quelque tems; mais enfin un des nôtres ayant trouvé l'iſſue, nous en ſortîmes: à peine en étions-nous à quatre pas qu'une monſtrueuſe bête s'élança contre nous de derrière un petit rocher; elle

étoit de la figure & de la couleur d'un crapaud, mais infiniment plus groſſe; elle avoit ſur la tête une grande crête d'un vilain bleu pâle, & dardoit de tems en tems de ſa gueule une écume jaune & verte; elle ſe tourna du côté du marais, & s'y jettant d'un ſeul ſaut, elle y plongea de ſorte que nous ne la vîmes plus. Nous ne doutâmes pas que dans ce lieu il n'y en eût pluſieurs de la même eſpèce, & que ces bêtes ne fuſſent très-venimeuſes. Nous continuâmes de marcher avec beaucoup de peine dans ce chemin pierreux, juſqu'à la belle plaine où nous avions mis pied à terre, & nous vînmes heureuſement à bord, où nous fîmes cuire les oiſeaux que nous avions pris. La chair en étoit fort dure, mais d'aſſez bon goût & approchant de celle de canard. Nous formâmes le deſſein de faire bientôt une ſeconde courſe, & de prendre de ces oiſeaux & de toutes les autres eſpèces que nous pourrions trouver, afin d'épargner le reſte de notre biſcuit & de nos autres proviſions qui ſe pouvoient garder. Nous vîmes alors avec chagrin s'évanouir le beau météore qui commença de paroître quand nous arrivâmes ſur cette côte, & nous eûmes enſuite une petite pluye mêlée de neige & de groſſe grêle qui dura plus de quinze heures. Nous meſurions alors notre tems avec un ſa-

blier que nous trouvâmes heureuſement dans le vaiſſeau. L'air devint ſi froid, qu'il nous étoit impoſſible de reſter ſeulement un demi-quart-d'heure ſur le pont ; mais cette pluye ayant ceſſé, l'air ſe radoucit tellement, qu'il nous ſembloit reſpirer un air d'automne comme dans les climats tempérés ; & un autre phénomène ſe montra du côté de l'oueſt, qui n'étoit pas, à beaucoup près, ſi brillant que le premier, mais pourtant très-beau ; il formoit un zig zag irrégulier, & reſſembloit très-bien à une conſtellation. Il avoit, dans la partie inférieure, une eſpèce de queue qui étoit fort large à l'extrémité. Il faut remarquer que depuis que nous étions à l'ancre, notre vue avoit toujours été bornée vers le ſud, c'eſt-à-dire, du côté du Pole Antarctique, par de gros nuages fort épais, qui furent enfin diſſipés par une de ces belles exhalaiſons lumineuſes ſi fréquentes ſous les Poles ; de ſorte que nous découvrîmes tout-d'un coup une île qui nous parut floter ſur la ſurface des eaux, & que nous vîmes en effet s'approcher de nous environ juſqu'à une portée de canon. Cette île étoit preſque ronde, & n'étoit, ſans doute, qu'un aſſemblage de ces grandes pièces de glace qu'on voit dans ces mers, qui s'étoient liées & congelées enſemble. Il y avoit au milieu une grande

montagne

montagne de glace qui s'élevoit fort haut en figure piramidale ; & les pièces qui la formoient étoient, par un ſurprenant artifice, diſpoſées de manière qu'elle paroiſſoit toute taillée à facettes comme un diamant : avec cette différence, que les facettes étoient proportionnées à ſa grandeur. L'île étoit toute couverte de neige, & on voyoit ſur ſes bords, de diſtance en diſtance, comme de petits arbres de glace, qui jettoient des rameaux chargés de flocons de neige qui leur tenoient lieu de feuilles & de fruits ; mais, ſur la montagne, il n'y avoit pas la moindre neige ; toutes ſes glaces étoient claires & tranſparentes comme le criſtal. Nous conſidérâmes toutes ces choſes aſſez long-tems, & enſuite nous allâmes nous repoſer : après que nous eûmes dormi quelques heures, en voulant monter ſur le pont, nous fûmes tous épouvantés de voir l'air tout enflammé ; mais ayant jetté la vue du côté de l'île, nous connûmes que cette grande illumination procédoit de ſix météores merveilleux ſuſpendus dans les airs, à une diſtance à-peu-près égale, tout autour de la montagne, comme autant de grands & magnifiques luſtres. Ils étoient tous de la même figure, & étoient compoſés chacun de quatre gros globes de feu ; celui d'en bas étoit le plus gros ; le ſecond, le troi-

ſième & le quatrième alloient en diminuant. Tous ces globes lumineux étant multipliés à l'infini dans les facettes de la montagne, la faiſoient paroître toute de feu. Tous ces grands & ſurprenans objets faiſoient enſemble un effet dont les yeux étoient ravis & enchantés, & de telle ſorte que, frappés d'admiration & d'étonnement, nous reſtâmes quelques momens immobiles comme des ſtatues. Comme nous étions encore attentifs à les contempler, nous apperçûmes fort haut dans les airs trois grands oiſeaux qui fondirent tout-d'un-coup vis-à-vis de nous ſur la côte ; leur plumage étoit un mêlange de gris & de brun ; ſur leur tête, ils avoient une grande aigrette de trois plumes blanches comme neige, dont les extrémités étoient d'un très-bel incarnat, & leurs queues étoient plus longues que tout leur corps, & ſembloient un éventail à demi-ouvert ; ils étoient plus grands & plus gros que des aigles ; &, après qu'ils eurent bequeté & fouillé l'herbe quelque tems, ils s'envolèrent tous trois rapidement vers la montagne de glace ; &, ayant long-tems voltigé tout autour, ils montèrent ſur ſon ſommet, & nous ne les vîmes plus. Nous jugeâmes que peut-être ils y avoient leurs nids. C'étoient de très-beaux oiſeaux.

## CHAPITRE IV.

*Du merveilleux lac dont les eaux ſont preſque toujours chaudes, & de ſes cinq admirables caſcades. Deſcription de la vallée des roſes blanches, où l'on voit un monument très-remarquable, une fontaine rare & ſingulière, & quelques arbuſtes très-beaux & agréables à la vue.*

COMME nous étions dans un plein repos, nous fûmes réveillés par un vent impétueux, qui donnoit de telles ſecouſſes à notre vaiſſeau, que, de crainte que notre cable ne ſe rompît, nous nous levâmes tous au plutôt; mais nous ne vîmes plus l'île flottante ni les beaux phénomènes qui étoient tout autour. La mer étoit fort groſſe & toute pleine de grandes pièces de glaces qui s'amoncelant les unes ſur les autres, formoient par-ci & par-là de petites montagnes flottantes. Lorſque le tems fut plus beau, ce qui ne tarda guères à arriver, nous réſolûmes de faire, comme nous avions projetté, une ſeconde courſe dans le pays. Ayant laiſſé à bord deux ou trois des nôtres, nous prîmes nos armes, & enfilâmes un autre chemin que la première fois. Il faut remarquer

que cette côte eſt fort montagneuſe ; mais on y trouve quelques petites plaines & des vallées. D'abord nous marchâmes entre des roches ſeiches & arides, où il n'y avoit ni herbe ni mouſſe ; & on y trouvoit des précipices affreux, au bas deſquels rouloient de gros torrens avec un bruit épouvantable ; nous étions contraints de paſſer dans de petits ſentiers très-étroits & très-dangereux ; mais enfin nous ſortîmes heureuſement de cet endroit, où nous nous étions inſenſiblement engagés, & nous montâmes ſur une haute montagne d'où nous pouvions jetter la vue de toutes parts ; nous y vîmes l'été & l'hiver tout-à-la-fois : car, d'un côté, il y avoit des plaines où tout étoit gelé & couvert de neige ; &, de l'autre, des vallées où régnoit par-tout une riante verdure ; l'air y étoit ſi clair & ſi lumineux, que, ſans le ſecours du ſoleil, nous y pouvions aiſément diſtinguer les plus petits objets. Nous y deſcendîmes, & trouvâmes tous ces lieux tapiſſés d'une herbe courte & menue ; on y voyoit par-ci par-là des plantes qui jettoient des feuilles longues & ſerrées. Nous en arrachâmes quelques-unes dont la racine étoit ronde & plate, à-peu-près groſſe comme le poing, & couverte d'une peau noire fort mince : la chair étoit d'un blanc rougeâtre, & d'un goût appro-

chant de celui de l'amande. Nous en trouvâmes beaucoup depuis ſur la côte, aux environs de l'endroit où nous avions jetté l'ancre, que nous mangions au lieu de pain. Ce lieu nous parut ſi agréable, que nous nous y reposâmes quelque tems; delà nous entrâmes entre deux longues chaînes de montagnes couvertes de mouſſe depuis le pied juſqu'au ſommet, & d'où diſtilloit une eſpèce de gomme odoriférante. Cette double chaîne n'étoit pas droite, & faiſoit un grand coude qui nous bornoit entièrement la vue; mais, quand nous fûmes au bout, nous découvrîmes tout-d'un-coup un lac dont l'eau étoit verdâtre & preſque chaude; il exhaloit ſur toute ſa ſurface une infinité de petites vapeurs noires. Nous crûmes, & avec raiſon, que cette chaleur & ces vapeurs procédoient de matières ſulphurées & bitumineuſes, qui devoient être dans le fond. Il n'y avoit pas la moindre petite herbe ſur ſes bords. Après les avoir côtoyés pendant quelque tems, nous entendîmes un certain bruit & murmure qui s'augmentoit à meſure que nous avancions; & enfin nous remarquâmes que l'extrémité du lac étoit toute bordée de petites roches entre leſquelles l'eau s'écoulant dans un bas, cauſoit le bruit que nous entendions. Nous doublâmes donc le pas, & fûmes bien ſurpris

de voir cinq belles caſcades, dont celle du milieu étoit la plus grande; elle formoit trois grandes nappes d'eau, qui tomboient les unes ſur les autres, ſur trois degrés en diſtances à-peu-près égales; & l'eau de toutes ces caſcades ſe réuniſſant un peu plus bas, tomboit ſur un grand rocher preſque plat; & delà ſe précipitant, s'alloit perdre entre des rochers qui étoient au-deſſous. Il falloit, de néceſſité, que puiſque ce lac reſtoit toujours également plein, quoique ſes eaux s'écoulaſſent inceſſamment de ce côté-là avec tant d'abondance, il y eût des canaux ſouterreins qui lui en fourniſſent toujours de nouvelles. Comme nous raiſonnions là-deſſus, il parut tout-d'un-coup, ſur une grande coline qui étoit vis-à-vis de nous, une grande troupe de gros & puiſſans ours blancs comme neige. Nous remarquâmes qu'il y en avoit deux ou trois qui étoient tachetés de noir par-tout le corps; un d'entr'eux deſcendit la coline; &, ayant paſſé un petit ruiſſeau qui étoit au bas, il ſe gliſſa entre deux rochers. A peine y fut-il, qu'il ſe mit à faire un certain cri, comme s'il eût appellé les autres; & effectivement, ils ſe mirent tous à le ſuivre, en ſe preſſant & ſe précipitant. Nous ne les eûmes pas plutôt perdus de vue, que nous vîmes partir, du milieu de ces mêmes roches, pluſieurs

oiſeaux qui furent bientôt ſuivis d'un plus grand nombre, qui prirent tous leur vol vers de hautes montagnes couvertes de neige, qui étoient ſur notre droite. Ces oiſeaux avoient apparemment leurs nids dans les fentes & les crevaſſes qu'on y voyoit ; mais elles étoient dans des lieux ſi eſcarpés & ſi hauts, qu'il étoit impoſſible d'y parvenir. En nous éloignant de ces cinq admirables caſcades, nous deſcendîmes avec beaucoup de difficulté, par une montagne dont la pente étoit très-roide, dans une plaine longue & étroite, percée preſque partout de petits trous qui alloient en tournant aſſez profondément en terre : il falloit qu'il y eût dans ce lieu une infinité d'animaux d'une eſpèce qui, ſans doute, nous étoit inconnue ; mais nous n'en vîmes pas paroître un ſeul. En marchant entre ces trous, on entendoit un certain ſon, comme s'il y eût eu deſſous des caves ou des voutes. Etant au bout de cette plaine, nous entrâmes comme dans un grand carrefour, où il y avoit cinq routes différentes, diſpoſées en étoile. Nous balançâmes quelque tems ſur le choix de celle que nous devions prendre. Il y en avoit une entre des montagnes d'une hauteur ſi prodigieuſe, qu'on en étoit preſque épouvanté ; on y entroit par-deſſous un large & haut portail, dont la ſtructure n'étoit qu'une

grande pièce de roche, qui s'étant détachée par en haut d'un des côtés, étoit tombée en travers ſur l'autre, & y étoit demeurée ſuſpendue peut-être depuis un très-long tems. Cette route étoit ſabloneuſe; on y enfonçoit juſqu'au-deſſus de la cheville du pied. Nous en enfilâmes une autre beaucoup plus commode; les montagnes qui la bordoient, étoient une roche preſque noire avec de grandes veines blanches & luiſantes, à-peu-près comme de l'alun. Nous y trouvâmes par-tout une très-grande quantité d'une eſpèce de lézards. Ils étoient ſi familiers, qu'ils nous paſſoient à tous momens entre les jambes & ſur les pieds. Ils avoient la tête parfaitement noire, le corps rougeâtre, & la queue extraordinairement longue. Plus nous avancions dans ce chemin, & plus il s'élargiſſoit. Il nous conduiſit enfin dans une très-belle & très-ſpacieuſe vallée, où nous reſpirâmes un air de printems; elle étoit toute couverte d'une plante toute ſemblable à la violette; on voyoit ſur la plupart, au milieu de la tige, une fleur blanche de la grandeur d'un ducaton. Cette fleur avoit huit feuilles, toutes dentelées, les quatre plus grandes deſſous, & les quatre plus petites deſſus; le milieu étoit garni de petits grains fort rouges. Cette fleur ne reſſembloit pas mal à une roſe ſimple, & avoit

une odeur fort douce. L'émail de ces fleurs avec le verd de leurs tiges faiſoient enſemble un effet charmant dans toute l'étendue de cette vallée. Un petit ruiſſeau d'une eau très-claire ſerpentoit vers le milieu. Nous apperçûmes à l'extrémité d'un enfoncement, quelque choſe de blanc à travers de grandes herbes; nous en étant approchés, nous y vîmes, avec la dernière ſurpriſe, un petit édifice d'une ſingulière ſtructure : il étoit tout de pierre blanche; ſa partie ſupérieure étoit une grande pierre plate, de figure triangulaire, poſée ſur ſix colonnes hautes d'environ trois pieds, ſur une baſe en ovale, qui s'élevoit de terre à la hauteur de quatre ou cinq pouces. Sur la pierre à trois angles, on voyoit une inſcription de caractères bizarres, qui n'étoient connus d'aucun de notre troupe; &, en bas ſur la circonférence de la baſe, paroiſſoient encore, d'eſpace en eſpace, les mêmes caractères, mais preſque effacés. Ce monument fit naître entre nous une infinité de raiſonnemens, car nous voyions très-bien que ce n'étoit pas là un ouvrage du haſard; mais j'en laiſſe la déciſion à de plus habiles gens que moi. Etant ſortis de ce lieu, nous marchâmes droit au ruiſſeau dont je viens de parler, & nous le ſuivîmes en remontant vers ſa ſource. Il ſortoit d'une très-belle fon-

taine qui étoit dans une grote creuſée par la nature dans une des montagnes de la vallée. J'y entrai d'abord ; elle étoit revêtue d'une très-belle mouſſe verte depuis le haut juſqu'en bas ; & dans le fond, à la hauteur d'un homme, on voyoit trois conduits ſur une même ligne, & à diſtances égales : l'eau, en coulant hors de ces conduits, faiſoit un agréable petit murmure qui approchoit du gazouillement des oiſeaux, & tomboit dans une eſpèce de baſſin, qui en étoit fort rempli, & s'épanchoit par-deſſus tous ſes bords ; elle ſe réuniſſoit par-devant dans une grande crevaſſe qui étoit dans un rocher immédiatement au-deſſous, & s'écouloit en bas. Ce baſſin étoit profond environ d'un pied ; il y avoit au fond pluſieurs petites pierres rouges & plates de différentes figures, ſavoir de quarrées, de rondes, de triangulaires & en forme de cœur. Voulant en prendre quelques-unes, je pus à peine ſouffrir la froideur exceſſive de l'eau voiſine de la fontaine ; au-dedans de la grote, il y avoit un trou rond & fort profond, large d'un bon empan, qui exhaloit une vapeur ſi chaude, que je penſai me brûler le viſage, m'étant par haſard placé tout vis-à-vis. Ce ne fut pas ſans un extrême étonnement, que je vis ſortir preſque d'un même endroit le froid & le chaud tout enſemble. Il y

avoit, dans plusieurs endroits de cette vallée, divers arbustes très-beaux & très-singuliers, & un, entr'autres, qui jette ses feuilles à trois étages assez distans l'un de l'autre; elles sont toutes couvertes d'une espèce de duvet qui les rend, au toucher, douces comme du velours, & bordées tout autour du plus beau jaune du monde. Au-dessus des feuilles, & précisément à l'endroit où elles sont attachées au tronc, on voit sortir de chacune, au bout d'une fort longue queue, de petites graines rouges de la grosseur des pois, qui forment un cercle parfait; &, à la cîme, ils portent un bouquet de ces mêmes graines, fort serré & pressé, qui a presque la figure d'une petite pomme de pin.

## CHAPITRE V.

*De quelques poissons monstrueux qu'on voit dans ces mers. Accident tragique & lamentable arrivé à deux matelots de l'équipage. Des sept îles inaccessibles, & de ce que l'auteur y vit avec de grandes lunettes d'approche.*

Nous ne vîmes rien digne de remarque dans la route que nous prîmes pour revenir à bord: nous trouvâmes entre les rochers une grande quantité d'oiseaux, qui se laissoient presque

prendre à la main ; nous en emportâmes autant qu'il nous fut poſſible. Comme la côte où nous étions à l'ancre étoit fort expoſée à de grandes tempêtes & à des vents très-impétueux, nous craignîmes qu'en y reſtant plus long-tems, nous ne fuſſions à quelque heure briſés contre les rochers : nous réſolûmes, animés du déſir de faire quelque découverte, d'en partir au plutôt ; nous fîmes une grande proviſion des racines dont j'ai déjà parlé, y en ayant dans cet endroit une prodigieuſe quantité, & ayant levé l'ancre, avec un petit vent ſud-eſt, nous portâmes vers l'oueſt, parce que lorſque l'air étoit clair & ſerain, nous avions toujours cru voir quelques terres de ce côté-là. Après avoir navigué aſſez heureuſement près de vingt-quatre heures, nous nous trouvâmes entre pluſieurs écueils très-dangereux ; c'étoit pluſieurs rochers à fleur d'eau ; mais comme le vent étoit preſque tombé, & que nous voguions fort lentement, nous les évitâmes ſans beaucoup de difficulté. Il y avoit une roche qui s'élevoit au-deſſus de l'eau à la hauteur d'environ quatre pieds, ſur la pointe de laquelle nous vîmes un gros oiſeau à plumage noir, aſſez ſemblable à une cigogne ; il s'y tenoit perché droit ſur une jambe, faiſant la roue de ſa queue, comme un paon ; il y paroiſſoit immobile comme une

ſtatue ſur ſon piédeſtal : nous lui tirâmes pluſieurs coups ſans le toucher, qui ne lui firent pas faire le moindre mouvement. Il falloit que cet oiſeau eût été porté là par les glaces, & qu'il en attendît quelques autres au paſſage pour s'en retourner. Quelque tems après le vent étant tombé tout à fait, nous nous vîmes environnés d'un brouillard ſi épais qu'il faiſoit tout-à-fait nuit, ce qui nous obligea de jetter l'ancre; ce brouillard étoit preſque chaud. J'avois autrefois toujours cru que ces climats étoient inhabitables à cauſe de la grande rigueur du froid, mais quoiqu'il s'y faſſe ſentir exceſſivement, il y a de ſi fréquens intervalles où l'air ſe radoucit, qu'il eſt par-tout fort ſupportable. Nous reſtâmes dans l'obſcurité plus de douze heures, après quoi le tems s'éclaircit. Le même vent ſe remit à ſouffler, & nous portâmes vers l'oueſt comme auparavant : nous trouvâmes que nous étions alors à ſoixante-ſept dégrés ſix minutes de latitude méridionale. Il y avoit à cette hauteur un grand nombre de gros poiſſons volans à quatre aîles ; les deux qui étoient vers la tête étoient très-grandes, & ſemblables à des aîles de chauves-ſouris; & les deux qui étoient vers la queue paroiſſoient deux fois plus petites. Trois de ces poiſſons vinrent autour de notre vaiſſeau en voltigeant

& plongeant ſans ceſſe : ils excédoient de beaucoup la groſſeur & la longueur des plus puiſſans bœufs, & nonobſtant ils s'élevoient fort haut, & reſtoient ſouvent en l'air une groſſe minute avant que de plonger. Ils ſont très-goulus & voraces ; en volant ils ont toujours une grande gueule ouverte, où l'on voit deux rangs de dents courtes, mais fort aiguës : deux de nos matelots étoient aſſis l'un près de l'autre ſur le pont du côté de la poupe, quand un de ces trois monſtres, s'élançant tout d'un coup fort haut, les ſaiſit tous deux par derriere, & les fit culbuter dans la mer ; celui qui tomba le premier fut d'abord mis en pièces & dévoré, & le ſecond qui nâgeoit autour du navire, & à qui nous étions ſur le point de jetter une corde, pour le tirer à nous, fut aſſailli par les deux autres : l'un le prit par la tête, & l'autre par les pieds, & tirant chacun de ſon côté avec une extrême furie, ils ſéparèrent bientôt ce miſérable corps, dont les boyaux & le ſang faiſoient une longue traînée dans la mer. Cette tragique aventure nous cauſa à tous une affliction très-ſenſible, d'autant plus que ces hommes étoient deux de nos meilleurs matelots. Après que ces cruels animaux nous eurent encore ſuivis une bonne demi-heure, nous les perdîmes tout à fait de vue. Peu de

tems après nous eûmes une très-grande tempête qui nous tint alerte plus de ſix heures. Cependant en portant toujours vers l'oueſt, nous vînmes à découvrir quatre îles, & peu après trois autres; elles étoient toutes ſept ſur la même ligne, & fort peu diſtantes l'une de l'autre. Nous formâmes d'abord le deſſein d'y prendre terre, mais il nous fut impoſſible d'exécuter notre projet, car nous trouvâmes en nous en approchant, qu'aux environs de toutes ces îles la mer fourmilloit de bancs de ſable & de rochers fort près les uns des autres, & étoit remplie de courans qui ſe croiſant de tous côtés, rendoient cette mer la plus dangereuſe, au jugement de notre pilote, qu'il eût jamais vue. Nous jettâmes l'ancre à la pointe d'un grand banc de ſable qui étoit vis-à-vis de nous, afin d'avoir le tems de conſulter quelle route nous prendrions : cependant, nous conſidérions exactement ces îles, elles étoient pleines de petits monticules qui paroiſſoient dans le lointain d'un rouge de vermillon, & quelques-uns brilloient comme des rubis. Nous en attribuâmes la cauſe à un air fort enflammé qui étoit alors dans tous les environs. Nous vîmes dans la cinquième île qui étoit la plus grande du côté de l'eſt, une roche de figure ronde qui s'élevoit fort haut en droite ligne,

& qui étant d'égale groſſeur en haut & en bas, reſſembloit à une belle grande colonne, & un peu plus avant il y avoit de groſſes & hautes roches fort ſerrées & proches l'une de l'autre, qui repréſentoient parfaitement les maſures d'un grand & magnifique château, à l'une des extrêmités duquel on voyoit comme une grande tour ronde, d'où ſortoit une groſſe & noire vapeur qui s'élevoit ſi haut & avec tant de rapidité dans les airs, qu'elle ſembloit s'unir avec les nues, & ne former qu'un même corps avec elles. Je pris alors mes grandes lunettes d'approche, & je découvris dans cette épaiſſe fumée, de groſſes étincelles ſemblables à des étoiles qui étoient dans un perpétuel mouvement. Quelques inſtans après, je vis ſortir de cette roche de gros torrens de flammes qui, comme un vent impétueux, ſe répandant au long & au large, nous cauſa une épouvante générale. Je ne crois pas que le mont Etna en Sicile, ni le mont Veſuve en Italie, en aient jamais vomi de ſi terribles. Ces épouvantables flammes ayant duré environ trois minutes, s'évanouirent, & ne laiſſèrent après elles que quelques étincelles & une légère fumée : nous n'avions pas encore reſté-là vingt-quatre heures, que nous nous apperçûmes que la mer qui environnoit ces îles, étoit toute priſe. Quoique

dans

dans l'endroit où nous étions, nous ne ſentiſſions pas le moindre froid, nous réſolûmes de reprendre le large, & de côtoyer de loin les dangereux écueils que nous avions devant nous juſqu'à ce que nous puſſions ſûrement continuer notre route vers l'oueſt. Nous en vînmes heureuſement à bout avec un vent favorable, & nous entrâmes enfin dans une pleine mer, où nous commençâmes de voir flotter de grandes pièces de glaces.

## CHAPITRE VI.

*Du grand promontoire ou cap qui eſt toujours couvert de nuages; du miraculeux jet d'eau qu'on y voit; de la grande & profonde caverne ſur laquelle paſſe un gros & large torrent. Combat extraordinaire entre deux ours blancs & trois veaux marins.*

DANS moins de deux heures la mer fut toute couverte de glaces, & nous fîmes une continuelle manœuvre pour les éviter, autant qu'il nous étoit poſſible; il y en avoit une qui étoit éloignée de nous d'environ cinq ou ſix portées de mouſquet, d'une grandeur ſi énorme, qu'elle paroiſſoit une petite île, & venant à ſe rompre en pièces, elle fit plus de bruit en

s'éclatant qu'une batterie de pluſieurs canons qui auroient fait feu tout à la fois; mais ces glaces diminuant inſenſiblement de nombre, nous nous en trouvâmes heureuſement tout-à-fait dégagés; mais peu de tems après nous fûmes ſurpris d'un calme qui dura quinze heures; toute la ſurface de la mer étoit plus unie qu'une glace de miroir. A une bonne lieue de l'endroit où nous fûmes contraints de reſter pour attendre le vent, il y avoit une groſſe roche à trois pointes que nous allâmes reconnoître avec la chaloupe; elle étoit entourée d'un petit terrein, large de dix ou douze pieds, tout bordé le long de l'eau de grandes herbes fort larges, & couvert juſqu'au pied de la montagne de coquillages, entre leſquels nous trouvâmes une grande quantité de petites huîtres, dont les écailles étoient fort noires. Nous en ouvrîmes quelques unes qui étoient d'un goût excellent, ce qui fut cauſe que nous en emportâmes à bord autant qu'il nous fut poſſible. Nous eûmes la curioſité de grimper au haut de cette roche; ſa cime étoit une eſpèce de plateforme entre trois pointes, ſur laquelle nous vîmes pluſieurs plûmes d'oiſeau éparſes çà & là. Nous découvrîmes dans des trous quelques nids qui n'étoient qu'un entrelaſſement de mouſſe, d'herbes & de plumes; il n'y avoit en tout que deux

œufs auſſi blancs, mais beaucoup plus gros que des œufs de poule ; le blanc en étoit d'un verd pâle, & le jaune d'un rouge noir : ſans une certaine acreté qu'ils laiſſoient dans la gorge, ils auroient été aſſez bons à manger ; il n'y avoit pas long-tems que nous étions rentrés dans le vaiſſeau, quand un petit vent commença à s'élever : nous nous en prévalûmes d'abord, mais en peu d'heures il ſe renforça de telle ſorte, que nous craignîmes d'avoir une rude tempête ; c'étoit le même vent que nous avions eu auparavant ; nous en fûmes pourtant quittes pour la peur ; nous voguions pour lors avec tant de rapidité, que nous faiſions beaucoup de chemin dans une heure. En jettant la vue ſur le bord de l'horiſon, nous vîmes du côté de l'oueſt comme un grand & gros nuage qui ſembloit toucher la mer, mais nous en approchant toujours, nous découvrîmes un cap, dont les terres étoient fort hautes, au-deſſus duquel il y avoit d'épais nuages à perte de vue. Comme nous avions deſſein, avant de retourner dans le vieux monde, de faire encore quelques nouvelles découvertes, nous allâmes jetter l'ancre dans l'endroit le plus commode, pour aller à terre ; c'étoit une pente douce par laquelle nous montâmes aiſément : étant parvenus en haut,

nous trouvâmes une grande quantité de cailloux & de petites pierres, tout le terrein étoit sabloneux & pierreux, & nous ne pouvions pas étendre notre vue fort loin, parce qu'à cette extrêmité du cap le pays alloit insensiblement en montant. Quand nous fûmes arrivés à la plus grande hauteur, nous découvrîmes de grandes plaines à perte de vue, coupées de plusieurs petits lacs, & bornées dans le lointain de grandes & hautes montagnes couvertes de neige & fort transparentes, assez près de nous, & tout vis-à-vis il y avoit deux petites colines derrière lesquelles on appercevoit bondir rapidement dans les airs un gros jet d'eau semblable à une belle & grande colonne, qui se couronnant d'une grosse écume, retomboit autour d'elle-même par une infinité de petits ruisseaux, qui se réduisant bientôt comme dans une grosse poussière d'eau, retomboient en bas. Du lieu où nous étions, nous ne pouvions voir d'où il sortoit; c'est pourquoi, précipitant nos pas, nous nous avançâmes au-delà des colines, & trois jets d'eau se présentèrent à notre vue, qui sortoient de trois petites roches, disposées en triangle au milieu d'un gros amas de rocailles & de cailloux. Le plus grand, qui étoit celui que nous avions apperçu d'abord, s'élevoit dans les airs environ à la hauteur de deux cens

cinquante pieds, mais les deux petits en paſſoient à peine ſept à huit: leurs eaux, en retombant à terre, formoient une petite rivière qui, après avoir ſerpenté neuf cens ou mille pas, s'alloit jetter dans un des lacs dont je viens de parler: l'eau en étoit très-claire & très-bonne à boire; l'ajr étoit fort tempéré: il faut de néceſſité que l'extrême froid ſe faſſe ſentir encore plus tard dans ces contrées. On doit remarquer que ces lacs ſe communiquant tous par des ruiſſeaux qui coulent les uns dans les autres, nous ne pouvions par conſéquent avancer dans le pays, qu'en faiſant de longs détours: c'eſt pourquoi nous les laiſsâmes ſur la gauche, & prîmes un peu ſur la droite; tout y étoit, juſques-là ſi ſec & ſi aride, qu'il n'y croiſſoit pas la moindre herbe ni le plus petit arbuſte. Un grand vent de terre commença pour lors à ſouffler avec une telle véhémence, & faiſoit élever tant de ſable & de pouſſière, que nous étions contraints de nous arrêter de tems en tems, & de fermer les yeux de peur d'être aveuglés: mais heureuſement cela paſſa bientôt, & nous entrâmes dans un fond dont le terrein étoit fort noir, & couvert par-tout d'une petite plante longue & mince, avec des nœuds comme des cannes; elle croiſſoit en rampant fort loin ſur la terre, & jettoit d'eſpace

en eſpace un petit bouquet de graines d'un très-beau jaune. Cette plante étoit fort jolie. Après y avoir marché cinq ou ſix cens pas, nous entendîmes un bruit comme celui d'une grande chûte d'eau, & de fait nous vîmes bientôt après un gros torrent, qui ſortant d'entre deux rochers très-hauts, ſe précipitoit en bas à la hauteur de plus de trois cens pieds, & formoit enſuite une petite rivière, qui roulant ſes eaux avec une extrême rapidité, entraînoit avec elle une très-grande quantité de pierres & de cailloux. Comme nous conſidérions de quelle manière nous la pourrions paſſer, nous appercûmes à côté d'une petite hauteur une deſcente au bas de laquelle il y avoit une eſpèce de buiſſon : c'étoit de petits arbuſtes fort ſerrés, qui étoient armés d'épines avec de petites feuilles très-rouges : ils nous cachoient en partie l'entrée d'une caverne. Nous balançâmes quelque tems, n'oſant pas d'abord nous haſarder dans un lieu qui pouvoit nous être fatal ; mais les deux plus hardis des nôtres y étant entrés, nous ſuivîmes tous ; & après avoir marché quelque tems dans l'obſcurité, nous découvrîmes tout-d'un-coup un très grand & très-ſpacieux ſouterrein, diviſé en diverſes grandes voûtes de différentes hauteurs, toutes taillées par la nature dans le roc ; il y en avoit quelques-unes plus hautes

& plus vaſtes que celles des plus grandes égliſes ; de groſſes roches diſpoſées à diſtances inégales ſoutenoient ces lourdes & énormes maſſes de pierre ; la lumière y entroit par en haut au travers d'un grand nombre d'ouvertures, dont les unes étoient en long comme des fentes ou grandes crevaſſes, & les autres preſque rondes ou quarrées, d'où pendoient des herbes à longue tige, dont les feuilles étoient grandes comme celles de figuier : il y a apparence que l'air chaud qu'on reſpiroit dans cette caverne, contribuoit beaucoup à les faire croître. La plus grande & la plus haute de toutes ces voûtes étoit, depuis le haut juſques au bas, toute marquetée de noir & de blanc. Les marques noires étoient beaucoup plus grandes que les blanches ; mais les blanches brilloient comme du criſtal ; & comme elle avoit en haut vers le milieu une fort grande ouverture ronde, cela faiſoit un charmant effet. Le terrein étoit uni preſque par-tout, excepté vers une des extrémités, où il ſe hauſſoit inſenſiblement. Nous y vîmes un nombre innombrable d'oiſeaux blancs comme des cignes, & pas plus grands que des moineaux. Ils penſoient ſi peu à s'envoler ou à s'enfuir, qu'ils ſe laiſſoient preſque marcher ſur le corps : nous en prîmes tant que nous voulûmes ; ce n'étoit

qu'un petit peloton de graiſſe très-délicat à manger. Quand nous fûmes au bout, nous y trouvâmes une iſſue qui conduiſoit dans la campagne; & au bas, dans un coin fort obſcur, nous vîmes un grand trou rond, à-peu-près comme un puits ; nous y jettâmes pluſieurs pierres fort groſſes, qui, après être tombées, ne faiſoient aucun bruit : ce qui nous ſurprit ; &, quelques inſtans après, il en ſortit tout-d'un-coup un fort gros oiſeau tout noir, qui, en étendant ſes aîles, nous épouvanta par leur grandeur. En ſortant de la caverne, il jetta trois grands vilains cris, dont toutes les voûtes retentirent : il portoit au bec quelque choſe d'aſſez gros & long, mais il ne nous donna pas le tems de diſcerner ce que ce pouvoit être. Il falloit que ce puits fût d'une prodigieuſe profondeur, & qu'il y eût quelques trous ou enfoncemens où cet oiſeau avoit peut-être ſon nid, ou qu'il y trouvât quelque choſe pour ſa ſubſiſtance. Nous ſortîmes bientôt après lui, mais nous eûmes beaucoup de peine à monter, à cauſe que la pente étoit fort rude & pleine de fort gros cailloux & de pierres pointues. Quand nous fûmes en haut, nous connûmes que nous étions au-delà du torrent, parce qu'il paſſoit par-deſſus la caverne & juſtement au milieu. Nous n'étions pas à un quart de lieue de la

caverne, que nous vîmes ſortir deux ours blancs d'entre deux belles colines vertes comme un pré par en bas, dont le ſommet étoit tout couvert de cette eſpèce d'épine dont j'ai parlé, qui avoit de petites feuilles ſi rouges. Ils entrèrent dans un chemin creux, plein de ſable, le long d'un côteau qui conduiſoit droit à la mer ; ils fouilloient à tous momens la terre avec leur muſeau, apparemment pour chercher quelques racines. Nous les ſuivîmes de loin, ayant toujours, en cas de néceſſité, nos armes prêtes, quoique pourtant nous euſſions remarqué pluſieurs fois qu'ils n'attaquoient pas les hommes. Nous fûmes bientôt en vue de la mer. La côte, en cet endroit, formoit un petit golfe, & le rivage paroiſſoit tout couvert de coquillages. Nous apperçûmes le long de l'eau trois veaux marins endormis ſur le ſable, l'un deſquels étoit couché moitié dans l'eau & moitié ſur terre. Cependant les ours, qui avoient pris un petit détour, arrivèrent inſenſiblement dans cet endroit, & fouillant toujours de leur muſeau entre les coquilles, il ne ſembloit pas qu'ils regardaſſent devant eux ; mais le plus gros ſe voyant tout-d'un-coup auprès d'un de ces veaux marins, il l'aſſaillit par le haut du col, & du premier coup de dent, lui fit ruiſſeler le ſang juſqu'à terre. Cet animal, s'éveil-

lant en ſurſaut, ſe donna de ſi violentes ſecouſſes, qu'il ſe dégagea, & perça, avec les grands crocs qu'il avoit à la machoire inférieure, le ventre de l'ours, qui, tout furieux, le mordit & le déchira cruellement par-tout où il le put attraper. Les deux autres étant venus à ſon ſecours, le combat devint général entre ces cinq animaux; mais le premier des veaux marins perdoit tant de ſang, qu'il ſe ſauva dans la mer; & les autres l'ayant d'abord ſuivi, ils laiſsèrent par leur fuite, aux deux ours, le champ de bataille & tout l'honneur de la victoire. Il y avoit dans ces quartiers un grand nombre de ces vaux marins; j'en ai vu qui avoient plus de huit pieds de long, & qui étoient gros à proportion; ils ſont amphibies, & marquetés, comme des tigres, de noir & de blanc, de jaune, de gris & de rouge; leur peau eſt couverte d'un poil ras; ils ont la tête fort groſſe, & quatre pieds avec cinq griffes non diviſées, comme des pattes d'oye, & jointes par une peau noire: leur queue eſt fort courte; ils ſe plaiſent fort à ſe tenir couchés ſur le ſable le long de la mer. Nous laiſsâmes encore là nos deux ours fouillant entre les coquillages, & nous ſuivîmes le rivage, en tournant du côté où nous avions laiſſé notre vaiſſeau. Lorſque nous mîmes le

pied ſur cette hauteur qui formoit la petite pointe du cap, je fus dans la dernière ſurpriſe d'en voir le terrein tout mouillé, & celui que nous quittions tout-à-fait ſec ; le gros nuage qui le couvroit, & qui le couvrit toujours pendant que nous y reſtâmes, diſtilloit, de tems à autre, une groſſe roſée ſemblable à une petite pluie très-menue, pendant que, dans tous les environs, l'air étoit très-clair & très-ſerain ; je n'ai jamais pu comprendre quelle en pouvoit être la cauſe ; il falloit que dans ces terres, il y eût une vertu occulte & attractive, qui retînt toujours au-deſſus d'elles, même malgré les plus grands vents, cette groſſe exhalaiſon.

## CHAPITRE VII.

*Du détroit des Ours. De la merveilleuſe arcade de roche, ou du pont naturel. Du précipice épouvantable qu'on voit entre de hautes montagnes voiſines du détroit des Ours. Des bruits ſouterreins ſemblables au tonnerre, accompagnés d'éclairs, qu'on entend dans une groſſe roche fort avant dans la mer.*

APRÈS avoir viſité une partie du Cap, nous voulûmes pénétrer dans le continent, mais nous

ne jugeâmes pas à propos de nous hazarder ſi longtems entre des montagnes, dans un pays inconnu, qui n'avoit pour habitans que des bêtes ſauvages & quelques oiſeaux; c'eſt pourquoi nous réſolûmes d'y aller par mer: pour cet effet, nous nous rembarquâmes, & avec un petit vent d'eſt nous cotoyâmes le Cap du côté de l'oueſt, & nous fûmes au bout de cinq ou ſix heures environnés de tant de pièces de glaces, que nous craignîmes d'être contraints de rejetter l'ancre, mais le vent s'étant renforcé du double, il les chaſſa vers l'oueſt, & nous pourſuivîmes notre route; cependant nous fûmes obligés de porter plus vers la droite, à cauſe d'un grand nombre d'écueils & de bancs de ſable qui ſont le long du cap. Nous voguâmes aſſez heureuſement pendant quarante-huit heures, après quoi nous commençâmes à découvrir un grand golfe qui entroit dans les terres, par un détroit qui n'avoit qu'un grand quart de lieue de large; je le nommai le détroit des ours, à cauſe que nous y en vîmes une très-grande quantité. Il arriva dans ce moment une choſe qui nous frappa par ſa ſingularité; il faut ſavoir que dans ce détroit il y a un courant qui va d'un rivage à l'autre: vingt à vingt-cinq de ces ours ſe tenoient ſur le bord de l'eau & ſembloient attendre au paſſage un grand

quartier de glace, qu'on voyoit s'approcher de loin, & le haſard ayant voulu qu'en flottant il s'approchât d'eux, ils ſautèrent tous deſſus avec une vîteſſe incroyable, & le courant les ayant portés de l'autre côté, ils reſſautèrent d'abord à terre avec la même agilité. Cette manière de paſſer l'eau démontroit clairement dans ces animaux beaucoup d'intelligence & de raiſonnement, malgré l'opinion de certains philoſophes. Nous entrâmes aſſez avant dans le golfe, & ancrâmes, malgré la préſence des ours, dans un lieu où il y avoit quatre grandes piles de glaces, que les flots de la mer avoient pouſſé contre la côte, & entaſſées les unes ſur les autres. Tout ce que nous vîmes autour de nous, étoit couvert de neige. Environ à une lieue de là il y avoit une chaîne de montagnes fort ſerrées, qui renfermoient dans une ronde enceinte un petit lac; à ſon côté oriental, par ſucceſſion de tems pluſieurs pièces de roche s'étant détachées par en bas, avoient laiſſé une grande ouverture tout au travers en forme d'arcade, par laquelle les eaux du lac s'écouloient dans la campagne voiſine; de ſorte que de loin on croyoit voir un pont d'une ſeule arcade, & d'autant plus que la roche qui étoit reſtée au-deſſus, étoit aſſez plate & unie; j'ai eu la curioſité d'y monter, & pour

en faire un véritable pont rien n'y manquoit que les garde-foux ; il faiſoit alors un froid exceſſif accompagné de tems en tems d'une neige menue comme pouſſière, & par conſéquent l'air étoit fort ſombre & obſcur ; mais enſuite il devint très-clair & très ſerain, une belle exhalaiſon lumineuſe s'éleva du côté du ſud, ſemblable à une brillante aurore, & le froid diminua de telle manière, que la neige en fondant diſtilloit des montagnes en bas. On voyoit dans cet endroit une fort jolie rivière bordée des deux côtés de petits roſeaux ſemblables à du jonc, qui après avoir fait en ſerpentant pluſieurs tours & détours dans la campagne, s'alloit jetter dans le golfe un peu au deſſus de nous ; ayant monté vers ſa ſource, nous apperçûmes qu'elle tomboit du haut d'une groſſe montagne fort mince & platte par en haut : comme la pente en étoit aiſée, j'y montai bientôt, & je vis ſur ſon ſommet un petit lac d'où la rivière ſortoit ; ce lac pouvoit avoir cent pas de diamètre ; ſa partie orientale étoit couverte d'une glace mince, & pour ſa petiteſſe il paroiſſoit extrêmement profond, ſon eau étoit douce & fort claire ; tout cela auroit été une ample matière de conſidérations & de raiſonnements pour des perſonnes verſées dans la ſcience des choſes naturelles : cette montagne fermoit un

vallon fort étroit & ſerré entre deux rangs de colines, qui étoit couvert juſqu'au fond de petite herbe menue; il aboutiſſoit à une eſpèce de large & longue eſplanade de roche vive, au bord de laquelle s'offroit d'abord à la vue un précipice effroyable; ce n'étoit tout autour que de hautes & d'affreuſes roches, au bas deſquelles rouloient avec impétuoſité dans des trous & des crevaſſes, de gros torrens écumeux, qui après s'être croiſés les uns les autres, s'alloient précipiter tous enſemble dans un bas, dont l'immenſe profondeur glaçoit d'effroi; je puis dire que la ſeule idée qui m'en reſte, me fait encore frémir, & je ne crois pas qu'il y ait dans tout le reſte de l'Univers un ſemblable précipice: comme le pays de ce côté-là n'étoit que rochers, autant que nous en pouvions juger, nous tournâmes à la droite, c'eſt-à-dire, vers le golfe; ce n'étoit que pierres & que ſables entrecoupés par-tout d'une infinité de petits ruiſſeaux très difficiles à paſſer; mais enfin, après beaucoup de peines, nous parvînmes au haut d'une large deſcente fort plate & unie qui conduiſoit droit à la mer: étant tout au bas, nous nous aſsîmes pour nous repoſer ſur de petites roches le long du rivage: on voyoit de-là, à une demi-portée de canon avant dans la mer, un fort groſſe montagne

toute de roche, autour de laquelle étoit un brouillard épais: à peine avions reſté là aſſis un quart d'heure, qu'un grand bruit comme d'un vent ſouterrein nous vint frapper les oreilles, & qui nous ſembla partir de cette montagne; il dura environ deux minutes & puis ceſſa tout d'un coup; mais un demi-quart d'heure après la montagne commença à darder de tous côtés environ trois pieds au-deſſus de l'eau, une infinité de petits feux, qui après avoir tournoyé avec impétuoſité dans les airs, s'évanouiſſoient comme fait un éclair, & quelques inſtans enſuite, un bruit furieux ſe fit entendre à coups redoublés comme de grands éclats de tonnerre: nous vîmes & entendîmes quatre fois ſucceſſivement la même choſe dans l'eſpace d'une groſſe heure. Nous remarquâmes que la montagne ne jettoit aucune fumée, ni par le ſommet, ni par aucun autre endroit, & que le brouillard qui l'environnoit s'étant après entièrement diſſipé, tout l'air des environs reprit ſa première ſerénité.

CHAPITRE

## CHAPITRE VIII.

*D'une belle & ſpacieuſe plaine fermée de trois grands côteaux ; d'une plante très-belle & très-ſingulière ; de quelques mazures ; des curieux reſtes d'une ancienne muraille dans le voiſinage de la mer ; d'un merveilleux écho ; de l'oiſeau couronné, qui fait ſon nid ſous terre.*

COMME j'avois vu, par le moyen de mes lunettes d'approche, que de l'autre côté du golfe, le pays étoit beacoup moins montagneux & plus beau, j'engageai quelques-uns de mes compagnons de voyage à y faire quelques courſes avec moi; ce que nous exécutâmes bientôt après. Nous trouvâmes d'abord un terrein aſſez plat & uni, mais pierreux, & il me ſembla qu'on en auroit pu tirer des pierres fort propres à bâtir; j'y vis même de lieu en lieu de grands trous preſque comblés, qu'on auroit pu prendre pour des carrières; nous avions pour lors vis-à-vis de nous un grand côteau qui nous bornoit la vue; je montai ſur une éminence pour voir ſi je pourrois découvrir ce qui étoit au-delà, & j'apperçus trois grands côteaux qui faiſoient un angle irrégulier, & renfermoient une belle & ſpacieuſe plaine. Nous n'eûmes

pas beaucoup de peine à y deſcendre, elle étoit ſi parfaitement plate dans toute ſon étendue, qu'on n'y pouvoit pas remarquer la moindre hauteur, ni le moindre enfoncement, l'herbe dont elle étoit couverte, étoit alors toute humide, comme ſi une abondante roſée étoit tombée depuis peu deſſus : J'apperçus le long des côteaux une infinité de longues raies blanches, brillantes comme du vif-argent, qui ſe croiſoient de cent façons, de haut en bas & de bas en haut; je m'en approchai & je vis de tous côtés une eſpèce de limaçons quatre fois plus gros que ceux de nos climats, qui portoient ſur leur dos une coquille d'un très-beau verd; ils avoient le corps noir, la queue longue, & une petite tête ſans cornes, ils laiſſoient en ſe gliſſant ſur la terre une trace de groſſe écume blanche qui faiſoit ces longues raies dont je viens de parler. Ils rongeoient très-volontiers une plante qui croiſſoit dans cette plaine, & qui eſt ſi belle & ſi ſingulière, qu'elle mérite bien d'être décrite ici. Elle s'éleve au deſſus de terre à la hauteur d'environ une coudée, & jette vingt-cinq ou trente feuilles fort ſerrées par en bas, mais qui s'élargiſſent conſidérablement par en haut : ces feuilles ſont de la largeur d'un empan avec des pointes tout autour auſſi dures & aiguës que des épines;

elles ſont d'un très-beau verd pâle, & pleines de grandes veines du plus bel aurore qu'on puiſſe voir : nous en arrachâmes quelques-unes, mais avec aſſez de peine, à cauſe des pointes dont elles ſont armées, & nous fûmes ſurpris de voir que leur racine avoit la véritable figure d'un melon, la peau d'un gris brun diviſée par côtes, & rude au toucher comme du chagrin ; le dedans étoit une chair molle, blanchâtre, ſpongieuſe & d'une odeur déſagréable, ce qui nous empêcha d'en goûter ; mais s'il n'y a rien de bon à manger, on y trouve de quoi ſatisfaire la vue : j'ai vu plus de cent de ces limaçons ronger une ſeule de ces plantes. Il y avoit à un coin de cette plaine, c'eſt-à-dire, à l'angle qui étoit du côté de la mer, une ſortie par une voute de pierre, mais ſi baſſe, qu'il falloit ſe mettre preſque en double pour y paſſer. On arrivoit par-là dans un grand eſpace tout pavé de belles pierres brunes, ſemblables à du grez, & larges d'environ trois pieds. A quelques centaines de pas de là, on voyoit dans un lieu plein de ſable & de gravier, les reſtes d'une tour, auprès de laquelle paroiſſoit comme enfoncée dans la terre une grande pierre ronde, de figure concave, comme un gros globe, qui avoit ſur ſa ſuperfice trois étoiles ſur une même ligne,

repréſentées en boſſe ; je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être; cette pierre étoit à un bout des ruines d'une longue muraille, qui s'étendoit juſques à la mer ; cette muraille avoit du moins trois pieds & demi d'épaiſſeur, mais elle ne s'élevoit plus au deſſus de terre, qu'à la hauteur d'un bon demi pied ; il en étoit pourtant reſté un pan près de la mer qui venoit juſqu'à la ceinture, & dans lequel étoit enchaſſée une grande pièce de marbre rouge en forme d'exagone, où l'on voyoit gravé un angle avec une eſpèce de ſerpent au milieu, & tout autour, de certains ornemens & contours bizarres: Je remarquai que les pierres de la tour & de la muraille étoient jointes ſi près, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il y eût jamais eu ni chaux ni ciment. Quoique pendant tout le tems que nous avons été dans ces climats nous n'ayons rencontré aucun habitant, il eſt hors de doute qu'il doit y en avoir eu, toutes ces choſes en ſont des preuves inconteſtables, & je me le perſuade d'autant plus que j'y ai vu pluſieurs endroits à mon ſens fort propres à cultiver, & que le froid n'y eſt pas inſuportable. Nous découvrîmes par haſard près de ces mazures un merveilleux écho, car en frappant d'une pierre ſur une roche, le coup ſe répétoit

juſqu'à ſix, ſept, & huit fois le long du rivage; au reſte, on pourroit faire dans cet endroit un très-bon port de mer. En avançant toujours le long de la côte, nous vînmes à une grande plage qui avoit bien trois lieues d'étendue: elle étoit ſemée de petits bancs de ſable, & il y avoit au milieu une jolie petite iſle longue & étroite, toute pleine de roſeaux fort verds, & dont les bords étoient tous couverts de coquillages. Quoiqu'il n'y en eût pas un ſeul du côté où nous étions, après cette plage, la mer faiſoit un grand coude dans les terres, dans le fond duquel étoient trois hautes montagnes; celle du milieu qui étoit la plus haute s'avançoit ſi fort ſur le rivage, qu'elle ne laiſſoit guère plus de trois pieds de terrein pour paſſer à côté; elle avoit du côté de la mer un grand trou ou enfoncement, comme une profonde grotte, où je vis deux ſquelettes d'animaux à quatre pieds; après les avoir bien examinés, je jugeai que ce devoit être des ſquelettes d'ours, mais qui avoient été d'une monſtrueuſe groſſeur: l'un occupoit l'entrée & empêchoit preſque le paſſage, l'autre étoit tout à fait dans le fond, & je trouvai entre ſes côtes un gros nid d'oiſeaux, avec quelques œufs: dans cet endroit nous laiſſâmes ſur notre gauche la mer & ces montagnes, & en-

trâmes à droite plus avant dans les terres ; c'étoit un pays ſablonneux preſque tout-couvert d'une eſpèce de mouſſe blanche, & d'eſpace en eſpace on voyoit la terre élevée par petits monceaux, comme dans les champs où il y a des taupes, mais je ne pus découvrir quelle ſorte d'animaux c'étoit : nous voyions alors devant nous un gros ruiſſeau, formé ſans doute par les neiges fondues qui coulent abondamment des montagnes voiſines, & comme il nous étoit impoſſible de le paſſer, nous fûmes obligés de prendre un aſſez long détour, & même de marcher longtems le long d'un côteau dans une neige molle & demi fondue : mais ce qui nous donnoit le courage d'avancer, c'étoit une belle & grande prairie qui étoit preſque vis-à-vis de nous, toute ſemée de petites fleurs jaunes, & bornée d'une longue colline ou l'on voyoit comme un petit bocage d'arbuſtes fort verds ; ces fleurs jaunes exhaloient une odeur très-agréable, & comme je m'amuſois à les conſidérer, un gros oiſeau ſortit tout d'un coup d'entre les arbuſtes ; ſans s'effrayer, il vint ſe poſer à trente pas de nous : il étoit à-peu-près de la grandeur d'une oye, & marchoit fièrement comme un coq, la tête haute, & hauſſant fort les pieds à chaque pas, ſes ſerres paroiſſoient grandes & pointues,

ſon plumage étoit gris, & il n'avoit preſque point de queue; il portoit ſur la tête un gros bouquet de plumes noires & blanches, & fort-hautes, qui s'élargiſſant en rond par en haut, reſſembloient aſſez à une grande couronne; ſon bec étoit rouge, gros & court. Après qu'il eut fouillé quelque peu de tems dans la prairie, il prit dans ſon bec pluſieurs herbes, & s'envola vers la hauteur: je le ſuivis de l'œil, & le vis entrer au bas dans un trou; je m'avançai promptement & remarquai que ce trou étoit profonds, & alloit fort en tournant dans la terre; j'inférai delà qu'il y avoit ſon nid, & d'autant plus, que j'en apperçus encore quelques autres auſſi profonds & de la même façon en bas, le long de la colline; mais nous ne vîmes plus l'oiſeau, ni aucun autre de ſon eſpèce.

## CHAPITRE IX.

*D'un grand & beau baſſin qu'une enceinte de rochers forme ſur le golfe dont on vient de parler ; d'une grande & haute montagne qui paroît ſuſpendue dans les airs ; d'un archipelague, ou de pluſieurs îles ramaſſées enſemble ; d'une grande & haute colonne de feu ſur la mer, & d'un phénomène qui avoit la figure du ſoleil.*

AYANT réſolu d'avancer encore un peu dans le continent, nous nous mîmes à traverſer une grande étendue toute pleine d'une eſpèce de bruyère, à l'extrémité de laquelle il y avoit de grands côteaux tous de pierres rouges, & le terrein étoit à-peu-près de la même couleur, de ſorte qu'après y avoir marché quelque tems, nos ſouliers & nos bas étoient tous couverts d'une groſſe pouſſière rouge. Dès que nous eûmes paſſé ces côteaux, nous découvrîmes d'abord de grandes campagnes sèches & arides & très-ſablonneuſes, qui dans le lointain n'offroient à la vue que des rochers affreux, & dont quelques-uns étoient ſi hauts, que leurs ſommets ſe cachoient dans les nues. Tous ces objets ralentirent ſi fort notre ardeur à péné-

trer plus avant, que, changeant de réſolution ſur le champ, nous nous tournâmes du côté de la mer, dans le deſſein de la côtoyer, juſqu'à ce que nous fuſſions au détroit des ours, près duquel notre vaiſſeau étoit à l'ancre. Nous enfilâmes pour cet effet une grande vallée où le chemin étoit très-beau & très-uni : nous trouvâmes enſuite une grande quantité d'oiſeaux, d'un plumage gris mêlé d'un peu de noir, ils étoient à-peu-près de la groſſeur de nos pigeons, & avoient le bec crochu comme des perroquets, ils ſe laiſſoient prendre à la main, de ſorte que nous en portâmes à bord autant qu'il nous fut poſſible. Bien-tôt après nous parlâmes de nous en retourner au vieux monde ; mais à la pluralité des voix, nous réſolûmes de voir auparavant la partie occidentale du golphe, car nous avions remarqué qu'il s'avançoit beaucoup du côté de l'occident. Nous partîmes donc du détroit avec un bon vent nord-eſt, & voguâmes fort heureuſement plus de vingt-quatre heures, en portant vers l'oueſt ; mais le vent venant tout d'un coup à tomber, nous eûmes un calme qui dura ſix heures : nous avions preſque toujours côtoyé les terres, & nous en étions pour lors bien près, mais nous n'y pouvions rien diſtinguer à cauſe d'un fort gros brouillard qui régnoit le long de cette

côte, la mer & ce brouillard paroiſſant de la même couleur : pourtant au bout de deux petites heures, il fut entièrement diſſipé, & nous vîmes tout droit vis-à-vis de nous une grande & vaſte enceinte de rochers, qui s'avançant dans les terres, formoit un cercle preſque entier dans lequel la mer s'inſinuoit entre deux groſſes & énormes montagnes, dont la cime touchoit les nues ; c'eſt ſans doute le plus beau & le plus grand baſſin d'eau qui ſoit au monde ; & où l'on pourroit mettre à couvert des vents, comme dans un ſûr & magnifique port, plus de trois cens cinquante vaiſſeaux fort à l'aiſe ; l'entrée peut avoir quinze cens pas de largeur ; les montagnes de l'enceinte ſont d'une médiocre hauteur, & d'une roche preſque blanche, où il y a tout au tour, de diſtance en diſtence, de grands trous en forme de fenêtres d'égliſes, qui percent tout au travers, & par où l'on peut voir la campagne de l'autre côté : tout cela vu du lieu où nous étions faiſoit la plus belle perſpective qu'on puiſſe imaginer ; les deux groſſes montagnes de l'entrée paroiſſoient toutes couvertes juſqu'au ſommet, de mouſſe verte. J'entrai moi, ſixième, avec la chaloupe dans ce beau baſſin, nous y vîmes tout au tour dans des trous du roc, pluſieurs nids d'oiſeaux ; l'eau en étoit très-claire, & il

nous parut qu'il étoit par-tout extrêmement profond. Le vent s'étant relevé, ſe tourna tout droit Eſt, & ayant continué notre route deux ou trois heures, nous nous trouvâmes entre deux bancs de ſable fort longs, où il y avoit ſi peu d'eau, que nous eûmes toutes les peines du monde à en ſortir : enfin nous nous en tirâmes heureuſement, nous découvrîmes ſur notre gauche, au milieu de la mer, un aſſemblage de rochers qui formoient enſemble une groſſe maſſe ; il y en avoit un, qui en penchant extraordinairement, pouſſoit une fort longue pointe vers le nord : il avoit en bas, un peu au deſſus de l'eau, une très-grande échancrure ou enfoncement, ſous lequel la mer entroit fort avant, & comme il régnoit alors une exhalaiſon épaiſſe comme un nuage autour du pied de ces rochers, il étoit impoſſible devoir de loin la partie qui l'attachoit à eux, de ſorte qu'il nous ſembla ſuſpendu en l'air, juſqu'à ce que nous l'euſſions conſidéré de plus près ; ce roc me parut très-digne d'attention ; il eſt impoſſible qu'avec le temps, il ne tombe dans la mer, entraîné par ſon propre poids : je remarquai que tout au tour de ces rochers l'eau étoit épaiſſe & verte, & ſemblable en quelque manière u n m rais. Nous é tions à peine à une demi-lieue de là, que le vent ſe renforça ex-

trêmement, & nous fit voguer avec tant de rapidité, que nous fûmes bientôt en vue d'un fort grand nombre de petites îles fort proches les unes des autres; j'en comptai avec le ſecours de mes lunettes juſqu'à vingt-cinq; elles paroiſſoient toutes vertes comme des prairies; nous mîmes pied à terre dans celle qui étoit la plus proche de nous, parce que nous vîmes ſur ſes bords une prodigieuſe quantité de coquillages; nous y trouvâmes beaucoup de cette eſpèce de petites huîtres, dont j'ai parlé dans le chapitre ſixième. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous haſarder plus avant entre ces îles, car comme elles étoient fort ſerrées, il y avoit une infinité de briſans, & des eaux tournoyantes, que nous crûmes être autant de gouffres très-dangereux; nous les laiſſâmes donc à gauche, & au bout de quinze heures, nous fûmes dans le fond le plus occidental du golphe; la côte étoit fort haute, & nous encrâmes dans une encoignure qu'il y avoit pour être à couvert des vents, car il nous ſembla être menacés d'une tempête prochaine, & de fait, bientôt après de gros & noirs nuages obſcurcirent l'air de telle manière qu'il faiſoit preſque nuit, & comme j'en conſidérois un qui étoit d'une forme ſingulière, il s'ouvrit tout d'un coup, & offrit à mes yeux un feu très-brillant de figure circulaire,

comme le ſoleil, mais qui paroiſſoit près d'une fois plus grand; ce phénomène fit dans l'eſpace de quelques minutes trois ou quatre mouvemens précipités du nord au ſud. Dans ce même tems j'apperçus ſur le bord de l'horiſon, une longue ſuite de nuages, dont une partie vint inſenſiblement à tomber en ligne perpendiculaire juſques ſur la mer, ſans pourtant ſe détacher des autres: c'étoit une vapeur très-claire & très-tranſparente, que le vent pouſſoit peu-à-peu vers nous: quand elle fut plus proche, elle parut de la couleur d'un feu pâle, & reſſembloit ainſi à une grande & haute colonne de feu, qui touchant d'une extrémité la mer, & de l'autre les nues, ſe mouvoit ſur la ſurface des eaux: au bout d'un quart d'heure elle s'évanouit & il n'en reſta plus qu'une légère fumée, qui fut bientôt tout à fait diſſipée; cependant, le feu circulaire ſe faiſoit voir de tems en tems dans les intervalles des nuages, & forma peu après dans l'air un très-bel arc compoſé de deux couleurs, ſavoir d'un jaune clair, & d'un verd qui tiroit un peu ſur le bleu. Cet arc ſe refléchiſſant dans la mer, faiſoit un cercle parfait; d'une beauté extraordinaire; mais le vent ſe renfonçant extrêmement, la mer devint fort groſſe, & les vagues ſe venoient briſer ſur la côte avec une furieuſe impétuoſité; de ſorte qu'il ſembloit que tous

les vents fuſſent déchaînés, auſſi eûmes nous une effroyable tempête qui fit dans très-peu de tems diſparoître ce bel arc & le phénomène qui le formoit. Nous nous trouvâmes bienheureux d'être poſtés comme nous l'étions à couvert de l'effort des vents. Après que cette tempête fut paſſée, & que l'air ſe fut éclairci, je montai ſur la côte pour voir tous les environs, mais rien ne s'offrit à mes yeux que roches ſur roches & montagnes ſur montagnes, dont les ſommets & les intervalles étoient tous couverts de neige; en un mot c'étoit un pays d'une ſéchereſſe & d'une ſtérilité ſurprenantes, & où le froid ſe devoit faire ſentir d'une manière exceſſive. M'y étant avancé environ mille pas, je vis ſortir d'un trou qui étoit au pied d'une colline, une eſpèce de renard, mais beaucoup plus gros que les renards ordinaires: tout ſon poil étoit preſque roux; il avoit le bout du nez & les quatre pattes blanches juſqu'au-deſſus de la jointure: il vint ſans s'effrayer brouter une ſorte de mouſſe blanche, qui étoit à vingt pas de moi, c'étoit une femelle, car un moment après cinq ou ſix de ſes petits, tous marqués comme elle, ſortirent du même trou & vinrent auſſi brouter autour d'elle: mais quelques-uns de mes compagnons étant ſurvenus au même endroit, tous ces animaux s'épouvantèrent & s'enfuirent précipitamment dans leur tannière.

## CHAPITRE X.

*L'auteur & ſes compagnons ſont voile pour le vieux monde ; ils trouvent quelque tems après, dans leur chemin, un effroyable écueil. Ils arrivent au cap de Bonne-Eſpérance. Aventure extraordinaire arrivée à l'auteur quelques jours après avoir mis pied à terre.*

QUOIQUE par les diverſes courſes que nous avions faites dans les terres antarctiques, nous n'euſſions pas pénétré fort avant dans le pays, nous en avions pourtant aſſez vu pour juger aiſément de tout le reſte ; & comme par pluſieurs raiſons il n'y avoit pas lieu d'y pouvoir ſéjourner plus long-tems, nous nous préparâmes à partir au plutôt, pour retourner au vieux monde. Nous réſolûmes de nous rendre au cap de Bonne-Eſpérance : nous fîmes donc voile avec un bon vent d'oueſt, qui nous fit ſortir en peu de tems du golfe & du détroit, nous portions toutes nos voiles, & parce que le vent étoit fort, nous faiſions beaucoup de chemin en peu d'heures ; nous prîmes hauteur & trouvâmes ſoixante & deux dégrés ſix minutes de latitude méridionale, & pour lors

nous revîmes le ſoleil pour la première fois, il étoit environ midi. A-peu-près vers les trois heures, nous nous trouvâmes entre deux courans très-rapides, ce qui nous fit craindre qu'il n'y eût aux environs quelque dangereux écueil; je pris mes lunettes d'aproche, & je vis une infinité de pointes de roches au deſſus de l'eau, au milieu deſquelles ſe rendoient de divers endroits pluſieurs gros courans, qui par leur impétuoſité y élevoient une groſſe & bouillonnante écume: nous prîmes toutes les précautions imaginables; cependant notre vaiſſeau étoit entré à moitié dans un de ces courans, mais un coup de gouvernail donné à propos nous en retira, & nous eûmes le bonheur de ſortir d'un pas ſi dangereux ſans aucun autre accident, & nous arrivâmes heureuſement au cap de Bonne Eſpérance au bout de quelques jours à dix heures du matin, le cinquième de Juillet mil ſept cènt quatorze. En entrant dans la maiſon où j'allois loger, j'appris qu'on venoit d'enterrer un jeune homme, qui depuis quatre ou cinq ſemaines étoit venu de Batavia. Quand on m'eut dit ſon nom, je me ſouvins d'abord qu'il avoit été de ma connoiſſance & un de mes bons amis; je m'informai donc très-exactement de toutes les particularités de ſa mort. Ayant un ſoir régalé cinq ou ſix de ſes amis,

amis, & bu avec eux un peu plus que de raiſon, il fut attaqué vers la mi-nuit d'un très-violent mal de tête accompagné de fort vives douleurs dans tous ſes membres : il monta à ſa chambre & ſe mit au lit, & environ une heure après quelqu'un étant allé voir s'il n'auroit pas beſoin de quelque choſe, il fut trouvé roide mort ; on le garda ſeulement deux jours, & puis on l'enterra ; pour lors il me revint heureuſement en mémoire, qu'il m'avoit conté autrefois, qu'étant âgé de dix ou douze ans, il étoit tombé en léthargie dans la maiſon de ſes père & mère, & qu'il étoit reſté trois jours & trois nuits ſans donner la moindre marque de vie ; je m'en allai donc, ſans perdre un moment, demander la permiſſion de le déterrer, ce que j'obtins facilement. Je voulus me tranſporter moi-même au cimetière, je fis ouvrir la foſſe & le cercueil en diligence, puis on le porta dans la maiſon où il fut mis dans un bon lit bien chaud. Je remarquai qu'il n'avoit pas cette grande pâleur que les corps morts ont d'ordinaire, & que même il avoit une eſpèce de petite rougeur au milieu de la joue gauche : il reſta plus de ſix heures ſans faire le moindre mouvement, & je voulus toujours cependant demeurer au chevet de ſon lit : il fit enfin un

très-petit ſoupir, & ſur le champ je lui voulus donner une cuillerée d'une excellente liqueur que j'avois fait apporter exprès, mais ſes dents étoient ſi ſerrées que je n'en pus faire entrer une ſeule goutte. Peu après il ſouleva un peu le bras gauche, & je lui remis la cuiller entre les dents que j'entr'ouvris aſſez pour le faire avaler, & de fait il avala quelque choſe, & ouvrit un moment après les yeux, mais ſans avoir aucune connoiſſance: enfin, il revint tout-à-fait à lui. Après m'être fait connoître, & lui avoir conté en peu de mots tout ce qui s'étoit paſſé, il me témoigna toute la reconnoiſſance poſſible du grand ſervice que je venois de lui rendre, & s'étonna fort de ce que ſon hôte l'avoit fait enterrer ſi promptement: il me dit enſuite qu'il avoit un valet, qui par ſa mort prétendue, étoit ſans doute reſté le maître de quelques bijoux, d'une ſomme aſſez conſidérable d'argent monnoyé & de quelques marchandiſes qu'il avoit. Je le fis chercher, mais il ne ſe trouva point; ſans doute que dès le moment qu'il apprit que ſon maître pourroit bien n'être pas mort, il avoit trouvé le moyen de s'évader, ou de ſe cacher ſi bien, qu'il ne fut pas poſſible de le découvrir, quelque exacte perquiſition ou recherche qu'on pût faire; de cette manière ce pauvre

jeune homme ſe voyoit dénué de toutes choſes, ſes habits même ne furent pas trouvés. J'avois heureuſement au cap un homme de ma connoiſſance, avec qui j'avois autrefois fait quelques affaires ; il voulut bien à ma recommandation lui avancer ce dont il avoit beſoin : comme on attendoit au premier jour des vaiſſeaux de la compagnie orientale qui devoient paſſer au cap, pour enſuite s'en retourner en Hollande, nous réſolûmes de nous y en aller enſemble. Ils arrivèrent au bout de trois ſemaines, & quelques jours après nous nous embarquâmes, & par la grace de Dieu nous vînmes heureuſement à Amſterdam.

FIN.

F3723

# TABLE

## DES VOYAGES IMAGINAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

### VOYAGE DE KLIMIUS.

*Avertissement de l'éditeur*, page vij

*Préface du traducteur*, xv

Chapitre premier. *Descente de l'auteur dans les abîmes*, 1

Chap. II. *Descente dans la planète de Nazar*, 15

Chap. III. *Description de la ville de Kéba*, 34

Chap. IV. *Relation de la cour du prince des Potuans*, 52

Chap. V. *De la nature du pays des Potuans, & du caractère de ses habitans*, 72

Chap. VI. *De la religion des Potuans*, 79

Chap. VII. *De la police*, 98

Chap. VIII. *Des universités des Potuans*, 110

Chap. IX. *Voyage de Klimius autour de la planète de Nazar*, 123

CHAP. X. *Voyage au Firmament*, 204

CHAP. XI. *Navigation de Klimius aux terres étranges*, 245

CHAP. XII. *Klimius aborde dans le pays des Quamites*, 275

CHAP. XIII. *Origine de la cinquième monarchie*, 285

CHAP. XIV. *Klimius eſt élevé à l'Empire*, 316

CHAP. XV. *Klimius eſt renverſé du haut de ſa grandeur*, 336

CHAP. XI. *Retour de Klimius dans ſa patrie, & fin de la cinquième monarchie*, 346

*Concluſion de M. Abelin*, 363

---

## PASSAGE DU POLE ARCTIQUE AU POLE ANTARCTIQUE.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de l'auteur, d'Amſterdam pour le Groenland. Comment l'auteur & ſes compagnons commencèrent à s'appercevoir qu'ils approchoient de l'effroyable tournant d'eau qui eſt ſous le Pole Arctique. Deſcription du tournant*, 367

CHAP. II. *Comment leur vaiſſeau fut engouffré au centre du tournant; comment ils ſe trouvèrent inſenſiblement ſous le Pole Antarctique, & com-*

*ment ils connurent qu'ils n'étoient plus ſous le ciel du nord,* 373

CHAP. III. *Ils mettent pied à terre ſur la côte, & pénétrent dans le pays environ une lieue & demie. Deſcription de la grande île flottante qui eſt ſous le Pole Antarctique, & de la montagne de glace qui eſt au milieu, de figure piramidale, & qui ſemble taillée à facettes ; des météores merveilleux qui paroiſſent de tems à autre autour de l'île flottante,* 378

CHAP. IV. *Du merveilleux lac dont les eaux ſont preſque toujours chaudes, & de ſes cinq admirables caſcades. Deſcription de la vallée des roſes blanches, où l'on voit un monument très-remarquable, une fontaine rare & ſingulière, & quelques arbuſtes très-beaux & agréables á la vue,* 387

CHAP. V. *De quelques poiſſons monſtrueux qu'on voit dans ces mers. Accident tragique & lamentable arrivé à deux matelots de l'équipage. Des ſept îles inacceſſibles, & de ce que l'auteur y vit avec de grandes lunettes d'approche,* 395

CHAP. VI. *Du grand promontoire ou cap qui eſt toujours couvert de nuages ; du miraculeux jet d'eau qu'on y voit ; de la grande & profonde caverne ſur laquelle paſſe un gros & large torrent. Combat extraordinaire entre deux ours blancs & trois veaux marins,* 401

CHAP. VII. *Du détroit des Ours. De la merveilleuſe arcade de roche, ou du pont naturel. Du précipice épouvantable qu'on voit entre de hautes montagnes voiſines du détroit des Ours. Des bruits ſouterreins ſemblables au tonnerre, accompagnés d'éclairs, qu'on entend dans une groſſe roche fort avant dans la mer,* 411

CHAP. VIII. *D'une belle & ſpacieuſe plaine fermée de trois grands côteaux ; d'une plante très-belle & très-ſinguliere ; de quelques mazures ; des curieux reſtes d'une ancienne muraille dans le voiſinage de la mer ; d'un merveilleux écho ; de l'oiſeau couronné, qui fait ſon nid ſous terre,* 417

CHAP. IX. *Du grand & beau baſſin qu'une enceinte de rochers forme ſur le même golfe dont on vient de parler ; d'une grande & haute montagne qui paroît ſuſpendue dans les airs ; d'un archipelague, ou de pluſieurs îles ramaſſées enſemble ; d'une grande & haute colonne de feu ſur la mer ; & d'un phénomène qui avoit la figure du ſoleil,* 424

CHAP. X. *L'auteur & ſes compagnons font voile pour le vieux monde ; ils trouvent quelque tems après, dans leur chemin, un effroyable écueil. Ils arrivent au cap de Bonne-Eſpérance. Aventure extraordinaire arrivée à l'auteur quelques jours après avoir mis pied à terre,* 431

Fin de la Table.